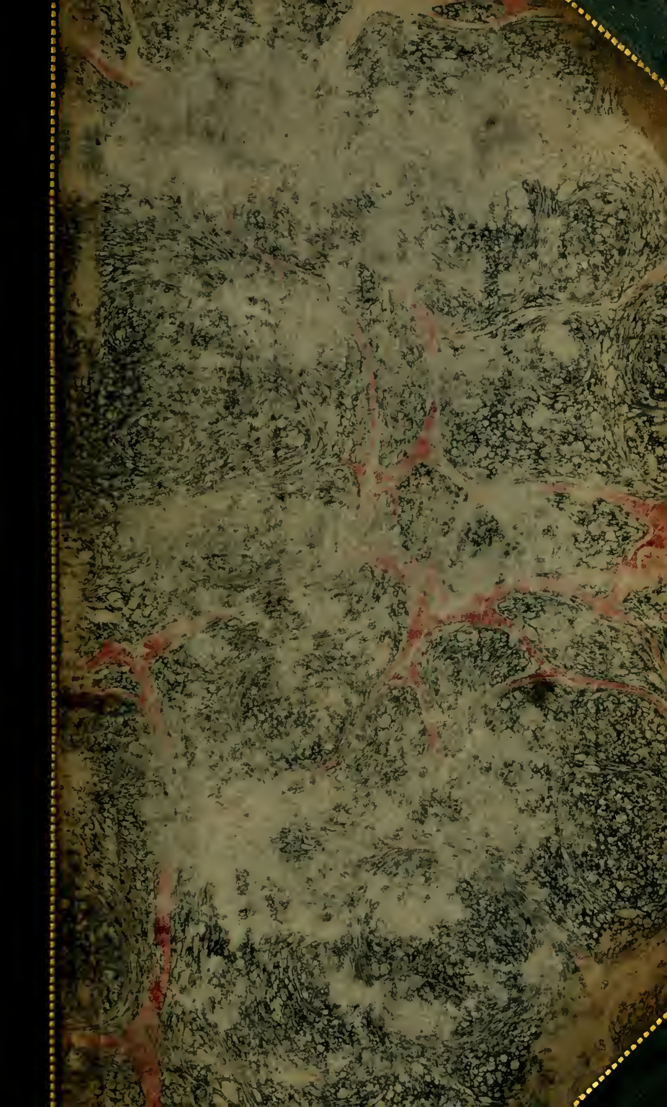
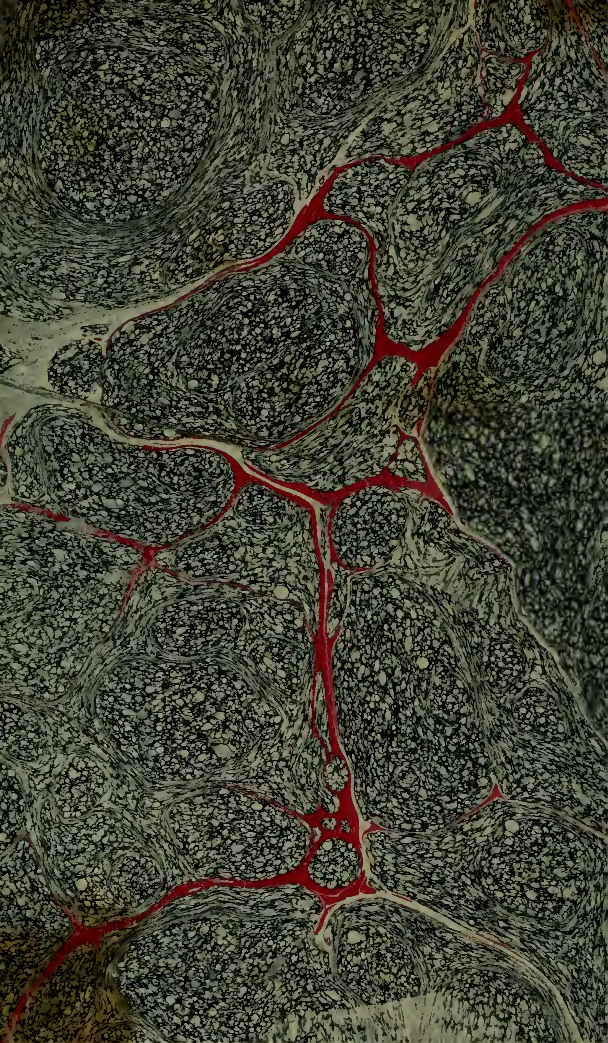
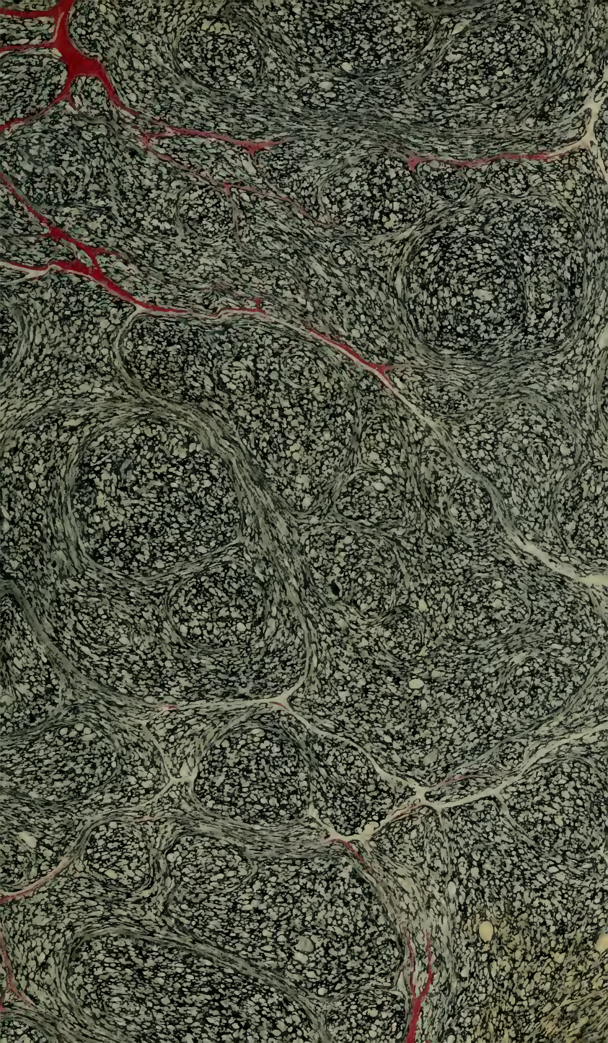






LE CABINET

DES FEES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME DIXIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXV.



LES MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

HISTOIRE

De Ganem, fils d'Abou Aibou, l'Esclave d'Amour.

SIRE, dit Scheherazade au ſultan des Indes, il y avoit autrefois à Damas un marchand, qui par ſon induſtrie & par ſon travail avoit amaſſé de grands biens dont il vivoit fort honorablement. Abou Aibou, c'étoit ſon nom, avoit un fils & une fille. Le fils fut d'abord appelé Ganem, & depuis ſurnommé l'Eſclave d'amour. Il étoit très-bien fait; & ſon eſprit qui étoit naturellement excellent, avoit été cultivé par de bons

maîtres, que ſon père avoit pris ſoin de lui donner. Et la fille fut nommée (1) Force de cœurs, parce qu'elle étoit pourvue d'une beauté ſi parfaite, que tous ceux qui la voyoient, ne pouvoient s'empêcher de l'aimer.

Abou Aibou mourut. Il laiſſa des richeſſes immenſes. Cent charges de brocards & d'autres étoffes de ſoie qui ſe trouvèrent dans ſon magaſin, n'en faiſoient que la moindre partie. Les charges étoient toutes faites, & ſur chaque balle, on liſoit en gros caractères : *Pour Bagdad.*

En ce tems-là Mohamned, fils de Soliman, ſurnommé Zinebi, regnoit dans la ville de Damas, capitale de Surie. Son parent Haroun Alraſchid qui faiſoit ſa réſidence à Bagdad, lui avoit donné ce royaume à titre de tributaire.

Peu de tems après la mort d'Abou Aibou, Ganem s'entretenoit avec ſa mère des affaires de leur maiſon ; & à propos des charges de marchandiſes qui étoient dans le magaſin, il demanda ce que vouloit dire l'écriture qu'on liſoit ſur chaque balle. Mon fils, lui répondit ſa mère, votre père voyageoit tantôt dans une province & tantôt dans une autre ; & il avoit

(1) En arabe, Alcolomb.

coutume, avant ſon départ, d'écrire ſur chaque balle le nom de la ville où il ſe propoſoit d'aller. Il avoit mis toutes choſes en état pour faire le voyage de Bagdad, & il étoit prêt à partir quand la mort.... Elle n'eut pas la force d'achever, un ſouvenir trop vif de la perte de ſon mari ne lui permit pas d'en dire davantage, & lui fit verſer un torrent de larmes.

Ganem ne put voir ſa mère attendrie, ſans être attendri lui-même. Ils demeurèrent quelques momens ſans parler : mais il ſe remit enfin; & lorſqu'il vit ſa mère en état de l'écouter, il prit la parole : Puiſque mon père, dit-il, a deſtiné ces marchandiſes pour Bagdad, & qu'il n'eſt plus en état d'exécuter ſon deſſein, je vais donc me diſpoſer à faire ce voyage. Je crois même qu'il eſt à propos que je preſſe mon départ, de peur que ces marchandiſes ne dépériſſent, ou que nous ne perdions l'occaſion de les vendre avantageuſement.

La veuve d'Abou Aibou qui aimoit tendrement ſon fils, fut fort alarmée de cette réſolution. Mon fils, lui répondit-elle, je ne puis que vous louer de vouloir imiter votre père; mais ſongez que vous êtes trop jeune, ſans expérience & nullement accoutumé aux fatigues des voyages. D'ailleurs voulez-vous m'abandonner, & ajouter une nouvelle douleur à

celle dont je ſuis accablée ? Ne vaut-il pas mieux vendre ces marchandiſes aux marchands de Damas, & nous contenter d'un profit raiſonnable, que de vous expoſer à périr?

Elle avoit beau combattre le deſſein de Ganem par de bonnes raiſons, il ne les pouvoit goûter. L'envie de voyager & de perfectionner ſon eſprit par une entière connoiſſance des choſes du monde, le ſollicitoit à partir, & l'emporta ſur les remontrances, les prières & ſur les pleurs même de ſa mère. Il alla au marché des eſclaves. Il en acheta de robuſtes, loua cent chameaux; & s'étant enfin pourvu de toutes les choſes néceſſaires, il ſe mit en chemin avec cinq ou ſix marchands de Damas, qui alloient négocier à Bagdad.

Ces marchands ſuivis de tous leurs eſclaves, & accompagnés de pluſieurs autres voyageurs, compoſoient une caravane ſi conſidérable, qu'ils n'eurent rien à craindre de la part des bedoins, c'eſt-à-dire des arabes, qui n'ont d'autre profeſſion que de battre la campagne, d'attaquer & piller les caravanes, quand elles ne ſont pas aſſez fortes pour repouſſer leurs inſultes. Ils n'eurent donc à eſſuyer que les fatigues ordinaires d'une longue route; ce qu'ils oublièrent facilement à la vue de la ville de Bagdad, où ils arrivèrent heureuſement.

Ils allèrent mettre pié à terre dans le khan le plus magnifique & le plus fréquenté de la ville; mais Ganem qui vouloit être logé commodément & en particulier, n'y prit pas d'appartement. Il se contenta d'y laisser ses marchandises dans un magasin, afin qu'elles y fussent en sûreté. Il loua dans le voisinage une très-belle maison, richement meublée, où il y avoit un jardin fort agréable par la quantité de jets d'eau & de bosquets qu'on y voyoit.

Quelques jours après que ce jeune marchand se fut établi dans cette maison, & qu'il se fut entièrement remis de la fatigue du voyage, il s'habilla fort proprement, & se rendit au lieu public où s'assembloient les marchands pour vendre ou acheter des marchandises. Il étoit suivi d'un esclave qui portoit un paquet de plusieurs pièces d'étoffes & de toiles fines.

Les marchands reçurent Ganem avec beaucoup d'honnêteté; & leur chef ou syndic à qui d'abord il s'adressa, prit & acheta tout le paquet au prix marqué par l'étiquette, qui étoit attachée à chaque pièce d'étoffe. Ganem continua ce négoce avec tant de bonheur, qu'il vendoit toutes les marchandises qu'il faisoit porter chaque jour.

Il ne lui restoit plus qu'une balle, qu'il avoit fait tirer du magasin & apporter chez lui, lors-

qu'un jour il alla au lieu public. Il en trouva toutes les boutiques fermées. La chose lui parut extraordinaire; il en demanda la cause, & on lui dit qu'un des premiers marchands qui ne lui étoit pas inconnu, étoit mort, & que tous ses confrères, suivant la coutume, étoient allés à son enterrement.

Ganem s'informa de la mosquée où se devoit faire la prière, ou d'où le corps devoit être porté au lieu de sa sépulture; & quand on le lui eut enseigné, il renvoya son esclave avec son paquet de marchandises, & prit le chemin de la mosquée. Il y arriva que la prière n'étoit pas encore achevée, & on la faisoit dans une salle toute tendue de satin noir. On enleva le corps, que la parenté, accompagnée des marchands & de Ganem, suivit jusqu'au lieu de sa sépulture, qui étoit hors de la ville & fort éloigné : c'étoit un édifice de pierre en forme de dôme, destiné à recevoir les corps de toute la famille du défunt; & comme il étoit fort petit, on avoit dressé des tentes à l'entour, afin que tout le monde fût à couvert pendant la cérémonie. On ouvrit le tombeau, & l'on posa le corps; puis on le referma. Ensuite l'iman & les autres ministres de la mosquée s'assirent en rond sur des tapis sous la principale tente, & récitèrent le reste des prières.

Ils firent auſſi la lecture des chapitres de l'alcoran preſcrit pour l'enterrement des morts. Les parens & les marchands, à l'exemple de ces miniſtres, s'aſſirent en rond derrière eux.

Il étoit preſque nuit, lorſque tout fut achevé. Ganem qui ne s'étoit pas attendu à une ſi longue cérémonie, commençoit à s'inquiéter; & ſon inquiétude augmenta, quand il vit qu'on ſervoit un repas en mémoire du défunt, ſelon l'uſage de Bagdad. On lui dit même que les tentes n'avoient pas été tendues ſeulement contre les ardeurs du ſoleil, mais auſſi contre le ſerein, parce que l'on ne s'en retourneroit à la ville que le lendemain. Ce diſcours alarma Ganem. Je ſuis étranger, dit-il en lui-même, & je paſſe pour un riche marchand; des voleurs peuvent profiter de mon abſence & aller piller ma maiſon. Mes eſclaves mêmes peuvent être tentés d'une ſi belle occaſion; ils n'ont qu'à prendre la fuite avec tout l'or que j'ai reçu de mes marchandiſes, où les irai-je chercher? Vivement occupé de ces penſées, il mangea quelques morceaux à la hâte, & ſe déroba finement à la compagnie.

Il précipita ſes pas pour faire plus de diligence; mais comme il arrive aſſez ſouvent que plus on eſt preſſé, moins on avance, il prit

un chemin pour un autre & s'égara dans l'obscurité, de manière qu'il étoit près de minuit, quand il arriva à la porte de la ville. Pour surcroît de malheur, il la trouva fermée : ce contre-tems lui causa une peine nouvelle, & il fut obligé de prendre le parti de chercher un endroit pour passer le reste de la nuit, & attendre qu'on ouvrît la porte. Il entra dans un cimetière si vaste, qu'il s'étendoit depuis la ville jusqu'au lieu d'où il venoit ; il s'avança jusqu'à des murailles assez hautes, qui entouroient un petit champ qui faisoit le cimetière particulier d'une famille & où étoit un palmier. Il y avoit encore une infinité d'autres cimetières particuliers, dont on n'étoit pas exact à fermer les portes. Ainsi Ganem trouvant ouvert celui où il y avoit un palmier, y entra & ferma la porte après lui : il se coucha sur l'herbe, & fit tout ce qu'il put pour s'endormir ; mais l'inquiètude où il étoit de se voir hors de chez lui, l'en empêcha. Il se leva : & après avoir, en se promenant, passé & repassé plusieurs fois devant la porte, il l'ouvrit sans savoir pourquoi ; aussitôt il apperçut de loin une lumière qui sembloit venir à lui. A cette vue, la frayeur le saisit, il poussa la porte qui ne se fermoit qu'avec un loquet, & monta promptement au haut du palmier, qui dans la crainte



Frères, si vous m'en croyez nous laisserons là ce Coffre, et nous reprendrons le chemin de la Ville.

C. P. Marillier del. Dorgnet Sc.

dont il étoit agité, lui parut le plus sûr asyle qu'il pût rencontrer.

Il n'y fut pas plutôt, qu'à la faveur de la lumière qui l'avoit effrayé, il distingua & vit entrer dans le cimetière où il étoit, trois hommes qu'il reconnut pour des esclaves à leur habillement. L'un marchoit devant avec une lanterne, & les deux autres le suivoient chargés d'un coffre long de cinq à six piés, qu'ils portoient sur leurs épaules ; ils le mirent à terre, & alors un des trois esclaves dit à ses camarades : Frères, si vous m'en croyez, nous laisserons là ce coffre, & nous reprendrons le chemin de la ville. Non, non, répondit un autre, ce n'est pas ainsi qu'il faut exécuter les ordres que notre maîtresse nous donne. Nous pourrions nous repentir de les avoir négligés : enterrons ce coffre, puisqu'on nous l'a commandé. Les deux autres esclaves se rendirent à ce sentiment. Ils commencèrent à remuer la terre avec des instrumens qu'ils avoient apportés pour cela ; & quand ils eurent fait une profonde fosse, ils mirent le coffre dedans, & le couvrirent de la terre qu'ils avoient ôtée. Ils sortirent du cimetière après cela & s'en retournèrent chez eux.

Ganem qui du haut du palmier avoit entendu les paroles que les esclaves avoient pronon-

cées, ne ſavoit que penſer de cette aventure: il jugea qu'il falloit que ce coffre renfermât quelque choſe de précieux, & que la perſonne à qui il appartenoit, avoit ſes raiſons pour le faire cacher dans ce cimetière. Il réſolut de s'en éclaircir ſur le champ. Il deſcendit du palmier. Le départ des eſclaves lui avoit ôté ſa frayeur. Il ſe mit à travailler à la foſſe, & il y employa ſi bien les piés & les mains, qu'en peu de tems il vit le coffre à découvert; mais il le trouva fermé d'un gros cadenat. Il fut très-mortifié de ce nouvel obſtacle qui l'empêchoit de ſatisfaire ſa curioſité. Cependant il ne perdit point courage; & le jour venant à paroître ſur ces entrefaites, lui fit découvrir dans le cimetière pluſieurs gros cailloux. Il en choiſit un avec quoi il n'eut pas beaucoup de peine à forcer le cadenat. Alors plein d'impatience, il ouvrit le coffre. Au lieu d'y trouver de l'argent, comme il ſe l'étoit imaginé, Ganem fut dans une ſurpriſe que l'on ne peut exprimer d'y voir une jeune dame d'une beauté ſans pareille. A ſon teint frais & vermeil, & plus encore à une reſpiration douce & réglée, il reconnut qu'elle étoit pleine de vie; mais il ne pouvoit comprendre pourquoi, ſi elle n'étoit qu'endormie, elle ne s'étoit pas réveillée au bruit qu'il avoit fait en forçant le cadenat. Elle

avoit un habillement ſi magnifique, des bracelets, & des pendans d'oreille de diamans, avec un collier de perles fines ſi groſſes, qu'il ne douta pas un moment que ce ne fût une dame des premières de la cour. A la vue d'un ſi bel objet, non-ſeulement la pitié & l'inclination naturelle à ſecourir les perſonnes qui ſont en danger, mais même quelque choſe de plus fort que Ganem alors ne pouvoit pas bien démêler, le portèrent à donner à cette jeune beauté tout le ſecours qui dépendoit de lui.

Avant toutes choſes, il alla fermer la porte du cimetière que les eſclaves avoient laiſſée ouverte; il revint enſuite prendre la dame entre ſes bras. Il la tira hors du coffe & la coucha ſur la terre qu'il avoit ôtée. La dame fut à peine dans cette ſituation & expoſée au grand air, qu'elle éternua, & qu'avec un petit effort qu'elle fit en tournant la tête, elle rendit par la bouche une liqueur dont il parut qu'elle avoit l'eſtomac chargé; puis entr'ouvrant & ſe frottant les yeux, elle s'écria d'une voix dont Ganem qu'elle ne voyoit pas, fut enchanté: (1) Fleur de jardin, (2) Branche de corail, (3) Canne

(1) Zohorob Boſtan.
(2) Schagrom Marglan.
(3) Caſſabos Souccar.

de fucre, (1) Lumière du jour, (2) Etoile du matin, (3) Délice du tems, parlez donc; où êtes-vous? C'étoient autant de noms de femmes efclaves qui avoient coutume de la fervir. Elle les appeloit, & elle étoit fort étonnée de ce que perfonne ne répondoit. Elle ouvrit enfin les yeux; & fe voyant dans un cimetière, elle fut faifie de crainte. Quoi donc, s'écria-t-elle plus fort qu'auparavant, les morts reffufcitent-ils? fommes-nous au jour du jugement? Quel étrange changement du foir au matin!

Ganem ne voulut pas laiffer la dame plus long-tems dans cette inquiétude. Il fe préfenta devant elle auffitôt avec tout le refpect poffible, & de la manière la plus honnête du monde. Madame, lui dit-il, je ne puis vous exprimer que foiblement la joie que j'ai de m'être trouvé ici pour vous rendre le fervice que je vous ai rendu, & de pouvoir vous offrir tous les fecours dont vous avez befoin dans l'état où vous êtes.

Pour engager la dame à prendre toute confiance en lui, il lui dit premièrement qui il étoit, & par quel hafard il fe trouvoit dans ce cime-

(1) Nouronnihar.
(2) Nagmatos Sohi.
(3) Nouzhetos Zaman.

tière. Il lui raconta enſuite l'arrivée des trois eſclaves, & de quelle manière ils avoient enterré le coffre. La dame qui s'étoit couvert le viſage de ſon voile dès que Ganem s'étoit préſenté, fut vivement touchée de l'obligation qu'elle lui avoit. Je rends grâces à Dieu, lui dit-elle, de m'avoir envoyé un honnête homme comme vous pour me délivrer de la mort. Mais puiſque vous avez commencé une œuvre ſi charitable, je vous conjure de ne la pas laiſſer imparfaite. Allez, de grâce, dans la ville chercher un muletier, qui vienne avec un mulet me prendre & me tranſporter chez vous dans ce même coffre; car ſi j'allois avec vous à pié, mon habillement étant différent de celui des dames de la ville, quelqu'un y pourroit faire attention & me ſuivre, ce qu'il m'eſt de la dernière importance de prévenir. Quand je ſerai dans votre maiſon, vous apprendrez qui je ſuis par le récit que je vous ferai de mon hiſtoire; & cependant ſoyez perſuadé que vous n'avez pas obligé une ingrate.

Avant que de quitter la dame, le jeune marchand tira le coffre hors de la foſſe; il la combla de terre, remit la dame dans le coffre & l'y renferma de telle ſorte, qu'il ne paroiſſoit pas que le cadenat eût été forcé. Mais de peur qu'elle n'étouffât, il ne referma pas exacte-

ment le coffre, & y laiſſa entrer l'air. En ſortant du cimetière, il tira la porte après lui : & comme celle de la ville étoit ouverte, il eut bientôt trouvé ce qu'il cherchoit. Il revint au cimetière, où il aida le muletier à charger le coffre en travers ſur le mulet; & pour lui ôter tout ſoupçon, il lui dit qu'il étoit arrivé la nuit avec un autre muletier, qui, preſſé de s'en retourner, avoit déchargé le coffre dans le cimetière.

Ganem, qui depuis ſon arrivée à Bagdad, ne s'étoit occupé que de ſon négoce, n'avoit pas encore éprouvé la puiſſance de l'amour. Il en ſentit alors les premiers traits. Il n'avoit pu voir la jeune dame ſans en être ébloui; & l'inquiétude dont il ſe ſentit agité en ſuivant de loin le muletier, & la crainte qu'il n'arrivât en chemin quelque accident qui lui fît perdre ſa conquête, lui apprirent à démêler ſes ſentimens. Sa joie fut extrême, lorſqu'étant arrivé heureuſement chez lui, il vit décharger le coffre. Il renvoya le muletier; & ayant fait fermer par un de ſes eſclaves la porte de ſa maiſon, il ouvrit le coffre, aida la dame à en ſortir, lui préſenta la main, & la conduiſit à ſon appartement en la plaignant de ce qu'elle devoit avoir ſouffert dans une ſi étroite priſon. Si j'ai ſouffert, lui dit-elle, j'en ſuis bien dédom-

magée par ce que vous avez fait pour moi, & par le plaisir que je sens à me voir en sûreté.

L'appartement de Ganem, tout richement meublé qu'il étoit, attira moins les regards de la dame, que la taille & la bonne mine de son libérateur, dont la politesse & les manières engageantes lui inspirèrent une vive reconnoissance. Elle s'assit sur un sofa, & pour commencer à faire connoître au marchand combien elle étoit sensible au service qu'elle en avoit reçu, elle ôta son voile. Ganem, de son côté, sentit toute la grâce qu'une dame si aimable lui faisoit de se montrer à lui le visage découvert, ou plutôt il sentit qu'il avoit déjà pour elle une passion violente. Quelque obligation qu'elle lui eût, il se crut trop récompensé par une faveur si précieuse.

La dame pénétra les sentimens de Ganem, & n'en fut pas alarmée, parce qu'il paroissoit fort respectueux. Comme il jugea qu'elle avoit besoin de manger, & ne voulant pas charger personne que lui-même du soin de régaler une hôtesse si charmante, il sortit suivi d'un esclave, & alla chez un traiteur ordonner un repas. De chez le traiteur il passa chez un fruitier, où il choisit les plus beaux & les meilleurs fruits. Il fit aussi provision d'excellent vin, &

du même pain qu'on mangeoit au palais du calife.

Dès qu'il fut de retour chez lui, il dressa de sa propre main une pyramide de tous les fruits qu'il avoit achetés; & les servant lui-même à la dame dans un bassin de porcelaine très-fine : Madame, lui dit-il, en attendant un repas plus solide & plus digne de vous, choisissez de grâce, prenez quelques-uns de ces fruits. Il vouloit demeurer debout; mais elle lui dit qu'elle ne toucheroit à rien qu'il ne fût assis, & qu'il ne mangeât avec elle. Il obéit; & après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, Ganem remarquant que le voile de la dame qu'elle avoit mis auprès d'elle sur le sofa, avoit le bord brodé d'une écriture en or, lui demanda de voir cette broderie. La dame mit aussitôt la main sur le voile & le lui présenta, en lui demandant s'il savoit lire. Madame, répondit-il d'un air modeste, un marchand feroit mal ses affaires, s'il ne savoit au moins lire & écrire. Hé bien, reprit-elle, lisez les paroles qui sont écrites sur ce voile; aussi-bien c'est une occasion pour moi de vous raconter mon histoire.

Ganem prit le voile & lut ces mots : *Je suis à vous & vous êtes à moi, ô descendant de l'oncle du prophète!* Ce descendant de l'oncle du

du prophète étoit le calife Haroun Alraſchid, qui regnoit alors, & qui deſcendoit d'Abbas, oncle de Mahomet.

Quand Ganem eut compris le ſens de ces paroles : Ah, madame, s'écria-t-il triſtement, je viens de vous donner la vie, & voilà une écriture qui me donne la mort! je n'en comprends pas tout le myſtère, mais elle ne me fait que trop connoître que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes. Pardonnez-moi, madame, la liberté que je prends de vous le dire. Je n'ai pu vous voir ſans vous donner mon cœur. Vous n'ignorez pas vous-même qu'il n'a pas été en mon pouvoir de vous le refuſer; & c'eſt ce qui rend excuſable ma témérité. Je me propoſois de toucher le vôtre par mes reſpects, mes ſoins, mes complaiſances, mes aſſiduités, mes ſoumiſſions, par ma conſtance; & à peine j'ai conçu ce deſſein flatteur, que me voilà déchu de toutes mes eſpérances. Je ne réponds pas de ſoutenir long-tems un ſi grand malheur. Mais quoi qu'il en puiſſe être, j'aurai la conſolation de mourir tout à vous. Achevez, madame, je vous en conjure, achevez de me donner un entier éclairciſſement de ma triſte deſtinée.

Il ne put prononcer ces paroles ſans répandre quelques larmes. La dame en fut touchée; bien loin de ſe plaindre de la déclara-

tion qu'elle venoit d'entendre, elle en ſentit une joie ſecrète; car ſon cœur commençoit à ſe laiſſer ſurprendre. Elle diſſimula toutefois; & comme ſi elle n'eût pas fait d'attention au diſcours de Ganem : Je me ſerois bien gardée, lui répondit-elle, de vous montrer mon voile, ſi j'euſſe cru qu'il dût vous cauſer tant de déplaiſir; & je ne vois pas que les choſes que j'ai à vous dire, doivent rendre votre ſort auſſi déplorable que vous vous l'imaginez.

Vous ſaurez donc, pourſuivit-elle, pour vous apprendre mon hiſtoire, que je me nomme (1) Tourmente; nom qui me fut donné au moment de ma naiſſance, à cauſe que l'on jugea que ma vue cauſeroit un jour bien des maux. Il ne vous doit pas être inconnu, puiſqu'il n'y a perſonne dans Bagdad qui ne ſache que le calife Haroun Alraſchid, mon ſouverain maître & le vôtre, a une favorite qui s'appele ainſi.

On m'amena dans ſon palais dès mes plus tendres années, & j'ai été élevée avec tout le ſoin que l'on a coutume d'avoir de perſonnes de mon ſexe deſtinées à y demeurer. Je ne réuſſis pas mal dans tout ce qu'on prit la peine de m'enſeigner; & cela joint à quelques traits de beauté,

(1) En arabe, Fetnab

m'attira l'amitié du calife, qui me donna un appartement particulier auprès du ſien. Ce prince n'en demeura pas à cette diſtinction; il nomma vingt femmes pour me ſervir, avec autant d'eunuques, & depuis ce tems-là il m'a fait des préſens ſi conſidérables, que je me ſuis vue plus riche qu'aucune reine qu'il y ait au monde. Vous jugez bien par-là que Zobeïde, femme & parente du calife, n'a pu voir mon bonheur ſans en être jalouſe. Quoique Haroun ait pour elle toutes les conſidérations imaginables, elle a cherché toutes les occaſions poſſibles de me perdre.

Juſqu'à préſent je m'étois aſſez bien garantie de ſes pièges, mais enfin j'ai ſuccombé au dernier effort de ſa jalouſie, & ſans vous je ſerois à l'heure qu'il eſt dans l'attente d'une mort inévitable. Je ne doute pas qu'elle n'ait corrompu une de mes eſclaves qui me préſenta hier au ſoir dans de la limonade une drogue qui cauſe un aſſoupiſſement ſi grand, qu'il eſt aiſé de diſpoſer de ceux à qui l'on en fait prendre; & cet aſſoupiſſement eſt tel, que pendant ſept ou huit heures rien n'eſt capable de le diſſiper. J'ai d'autant plus de ſujet de faire ce jugement, que j'ai le ſommeil naturellement très-lèger, & que je m'éveille au moindre bruit.

Zobéïde, pour exécuter ſon mauvais deſſein, a pris le tems de l'abſence du calife, qui

depuis peu de jours eſt allé ſe mettre à la tête de ſes troupes, pour punir l'audace de quelques rois ſes voiſins, qui ſe ſont ligués pour lui faire la guerre. Sans cette conjoncture, ma rivale, toute furieuſe qu'elle eſt, n'auroit oſé rien entreprendre contre ma vie. Je ne ſais ce qu'elle fera pour dérober au calife la connoiſſance de cette action; mais vous voyez que j'ai un très-grand intérêt que vous me gardiez le ſecret. Il y va de ma vie : je ne ſerois pas en ſûreté chez vous, tant que le calife ſera hors de Bagdad. Vous êtes intéreſſé vous-même à tenir mon aventure ſecrète; car ſi Zobéïde apprenoit l'obligation que je vous ai, elle vous puniroit vous-même de m'avoir conſervée.

Au retour du calife, j'aurai moins de meſures à garder. Je trouverai moyen de l'inſtruire de tout ce qui s'eſt paſſé, & je ſuis perſuadée qu'il ſera plus empreſſé que moi-même à reconnoître un ſervice qui me rend à ſon amour.

Auſſitôt que la belle favorite d'Haroun Alraſchid eut ceſſé de parler, Ganem prit la parole : Madame, lui dit-il, je vous rends mille grâces de m'avoir donné l'éclairciſſement que j'ai pris la liberté de vous demander, & je vous ſupplie de croire que vous êtes ici en ſûreté. Les ſentimens que vous m'avez inſpirés, vous

répondent de ma diſcrétion. Pour celle de mes eſclaves, j'avoue qu'il faut s'en défier. Ils pourroient manquer à la fidélité qu'ils me doivent, s'ils ſavoient par quel haſard & dans quel lieu j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Mais c'eſt ce qui leur eſt impoſſible de deviner. J'oſerai même vous aſſurer qu'ils n'auront pas la moindre curioſité de s'en informer. Il eſt ſi naturel aux jeunes gens de chercher de belles eſclaves, qu'ils ne ſeront nullement ſurpris de vous voir ici, dans l'opinion qu'ils auront que vous en êtes une, & que je vous ai achetée. Ils croiront encore que j'ai eu mes raiſons pour vous amener chez moi de la manière qu'ils l'ont vu : ayez donc l'eſprit en repos là-deſſus, & ſoyez sûre que vous ſerez ſervie avec tout le reſpect qui eſt dû à la favorite d'un monarque auſſi grand que le nôtre. Mais quelle que ſoit la grandeur qui l'environne, permettez-moi de vous déclarer, madame, que rien ne ſera capable de me faire révoquer le don que je vous ai fait de mon cœur. Je ſais bien que je n'oublierai jamais, *que ce qui appartient au maître, eſt défendu à l'eſclave;* mais je vous aimois avant que vous m'euſſiez appris que votre foi étoit engagée au calife; il ne dépend pas de moi de vaincre une paſſion, qui, quoiqu'encore naiſſante, a toute la force d'un amour fortifié par une parfaite

correſpondance. Je ſouhaite que votre auguſte & trop heureux amant vous venge de la malignité de Zobéïde, en vous rappellant auprès de lui. Et quand vous vous verrez rendue à ſes ſouhaits, que vous vous ſouveniez de l'infortuné Ganem, qui n'eſt pas moins votre conquête que le calife. Tout puiſſant qu'il eſt, ce prince, ſi vous n'êtes ſenſible qu'à la tendreſſe, je me flatte qu'il ne m'effacera point de votre ſouvenir. Il ne peut vous aimer avec plus d'ardeur que je vous aime, & je ne ceſſerai point de brûler pour vous en quelque lieu du monde que j'aille expirer après vous avoir perdue.

Tourmente s'apperçut que Ganem étoit pénétré de la plus vive douleur, elle en fut attendrie; mais voyant l'embarras où elle alloit ſe jeter en continuant la converſation ſur cette matière, qui pouvoit inſenſiblement la conduire à faire paroître le penchant qu'elle ſe ſentoit pour lui : Je vois bien, lui dit-elle, que ce diſcours vous fait trop de peine, laiſſons-le, & parlons de l'obligation infinie que je vous ai. Je ne puis aſſez vous exprimer ma joie, quand je ſonge que ſans votre ſecours je ſerois privée de la lumière du jour.

Heureuſement pour l'un & pour l'autre, on frappa à la porte en ce moment : Ganem

ſe leva pour aller voir ce que ce pouvoit être, & il ſe trouva que c'étoit un des eſclaves pour lui annoncer l'arrivée du traiteur. Ganem, qui, pour plus grande précaution, ne vouloit pas que les eſclaves entraſſent dans la chambre où étoit Tourmente, alla prendre ce que le traiteur avoit apprêté, & le ſervit lui-même à ſa belle hôteſſe, qui, dans le fond de ſon ame, étoit ravie des ſoins qu'il avoit pour elle.

Après le repas, Ganem deſſervit comme il avoit ſervi; & quand il eut remis toutes choſes à la porte de la chambre entre les mains de ſes eſclaves : Madame, dit-il à Tourmente, vous ſerez peut-être bien aiſe de repoſer préſentement. Je vous laiſſe, & quand vous aurez pris quelque repos, vous me verrez prêt à recevoir vos ordres. En achevant ces paroles il ſortit & alla acheter deux femmes eſclaves; il acheta auſſi deux paquets, l'un de linge fin, & l'autre de tout ce qui peut compoſer une toilette digne de la favorite du calife. Il mena chez lui les deux eſclaves, & les préſentant à Tourmente : Madame, lui dit-il, une perſonne comme vous a beſoin de deux filles au moins pour la ſervir; trouvez bon que je vous donne celles-ci.

Tourmente admira l'attention de Ganem : Seigneur, dit-elle, je vois bien que vous n'êtes

pas homme à faire les chofes à demi. Vous augmentez par vos manières l'obligation que je vous ai, mais j'efpère que je ne mourrai pas ingrate, & que le ciel me mettra bientôt en état de reconnoître toutes vos actions généreufes.

Quand les femmes efclaves fe furent retirées dans une chambre voifine où le jeune marchand les envoya, il s'affit fur le fofa où étoit Tourmente, mais à certaine diftance d'elle pour lui marquer plus de refpect. Il remit l'entretien fur fa paffion, & dit des chofes très-touchantes fur les obftacles invincibles qui lui ôtoient toute efpérance. Je n'ofe même efpérer, difoit-il, d'exciter par ma tendreffe le moindre mouvement de fenfibilité dans un cœur comme le vôtre, deftiné au plus puiffant prince du monde. Hélas, dans mon malheur ce feroit une confolation pour moi, fi je pouvois me flatter que vous n'avez pu voir avec indifférence l'excès de mon amour! Seigneur, lui répondit Tourmente... Ah, madame, interrompit Ganem à ce mot de feigneur, c'eft pour la feconde fois que vous me faites l'honneur de me traiter de feigneur! la préfence des femmes efclaves m'a empêché la première fois de vous dire ce que j'en penfois; au nom de dieu, madame, ne me donnez point ce titre d'honneur, il ne me con-

vient pas. Traitez-moi, de grâce, comme votre esclave. Je le suis, & je ne cesserai jamais de l'être.

Non, non, interrompit Tourmente à son tour, je me garderai bien de traiter ainsi un homme à qui je dois la vie. Je serois une ingrate, si je disois ou si je faisois quelque chose qui ne vous convînt pas. Laissez-moi donc suivre les mouvemens de ma reconnoissance, & n'exigez pas pour prix de vos bienfaits, que j'en use malhonnêtement avec vous. C'est ce que je ne ferai jamais. Je suis trop touchée de votre conduite respectueuse pour en abuser, & je vous avouerai que je ne vois point d'un œil indifférent tous les soins que vous prenez. Je ne vous en puis dire davantage. Vous savez les raisons qui me condamnent au silence.

Ganem fut enchanté de cette déclaration : il en pleura de joie, & ne pouvant trouver de termes assez forts à son gré pour remercier Tourmente, il se contenta de lui dire que si elle savoit bien ce qu'elle devoit au calife, il n'ignoroit pas de son côté que *ce qui appartient au maître, est défendu à l'esclave.*

Comme il s'apperçut que la nuit approchoit, il se leva pour aller chercher de la lumière. Il en apporta lui-même, & de quoi faire la collation, selon l'usage ordinaire de la ville de

Bagdad, où après avoir fait un bon repas à midi, on paſſe la ſoirée à manger quelques fruits & à boire du vin, en s'entretenant agréablement juſqu'à l'heure de ſe retirer.

Ils ſe mirent tous deux à table. D'abord ils ſe firent des complimens ſur les fruits qu'ils ſe préſentoient l'un à l'autre. Inſenſiblement l'excellence du vin les engagea tous deux à boire; & ils n'eurent pas plutôt bu deux ou trois coups, qu'ils ſe firent une loi de ne plus boire ſans chanter quelque air auparavant. Ganem chantoit des vers qu'il compoſoit ſur le champ & qui exprimoient la force de ſa paſſion, & Tourmente animée par ſon exemple, compoſoit & chantoit auſſi des chanſons qui avoient du rapport à ſon aventure, & dans leſquelles il y avoit toujours quelque choſe que Ganem pouvoit expliquer favorablement pour lui. A cela près, la fidélité qu'elle devoit au calife, y fut exactement gardée : la collation dura fort long-tems. La nuit étoit déjà fort avancée, qu'ils ne ſongeoient point encore à ſe ſéparer. Ganem toutefois ſe retira dans un autre appartement, & laiſſa Tourmente dans celui où elle étoit, où les femmes eſclaves qu'il avoit achetées, entrèrent pour la ſervir.

Ils vécurent enſemble de cette manière pendant pluſieurs jours. Le jeune marchand ne ſor-

toit que pour des affaires de la dernière importance, encore prenoit-il le tems que sa dame reposoit; car il ne pouvoit se résoudre à perdre un seul des momens qu'il lui étoit permis de passer auprès d'elle. Il n'étoit occupé que de sa chère Tourmente, qui, de son côté entraînée par son penchant, lui avoua qu'elle n'avoit pas moins d'amour pour lui, qu'il en avoit pour elle. Cependant quelque épris qu'ils fussent l'un de l'autre, la considération du calife eut le pouvoir de les retenir dans les bornes qu'elle exigeoit d'eux. Ce qui rendoit leur passion plus vive.

Tandis que Tourmente, arrachée, pour ainsi dire, des mains de la mort, passoit si agréablement le tems chez Ganem, Zobéïde n'étoit pas sans embarras au palais d'Haroun Alraschid.

Les trois esclaves, ministres de sa vengeance, n'eurent pas plutôt enlevé le coffre, sans savoir ce qu'il y avoit dedans, ni même sans avoir la moindre curiosité de l'apprendre, comme gens accoutumés à exécuter aveuglément ses ordres, qu'elle devint la proie d'une cruelle inquiétude. Mille importunes réflexions vinrent troubler son repos. Elle ne put goûter un moment la douceur du sommeil; elle passa la nuit à rêver aux moyens de cacher son crime. Mon époux, disoit-elle, aime Tourmente plus qu'il

n'a jamais aimé aucune de ses favorites. Que lui répondrai-je à son retour, lorsqu'il me demandera de ses nouvelles? Il lui vint dans l'esprit plusieurs stratagêmes; mais elle n'en étoit pas contente : elle y trouvoit toujours des difficultés, & elle ne savoit à quoi se déterminer. Elle avoit auprès d'elle une vieille dame qui l'avoit élevée dès sa plus tendre enfance; elle la fit venir dès la pointe du jour, & après lui avoir fait confidence de son secret : Ma bonne mère, lui dit-elle, vous m'avez toujours aidée de vos bons conseils; si jamais j'en ai eu besoin, c'est dans cette occasion-ci, où il s'agit de calmer mon esprit qu'un trouble mortel agite, & de me donner un moyen de contenter le calife.

Ma chere maîtresse, répondit la vieille dame, il eût beaucoup mieux valu ne vous pas mettre dans l'embarras où vous êtes; mais comme c'est une affaire faite, il n'en faut plus parler. Il ne faut songer qu'au moyen de tromper le commandeur des croyans, & je suis d'avis que vous fassiez tailler en diligence une pièce de bois en forme de cadavre : nous l'envelopperons de vieux linges, & après l'avoir enfermée dans une bière, nous la ferons enterrer dans quelque endroit du palais; ensuite sans perdre de tems, vous ferez bâtir un mausolée de marbre en dôme sur le lieu de la sépulture, &

dreſſer une repréſentation que vous ferez couvrir d'un drap noir, & accompagner de grands chandeliers & de gros cierges à l'entour. Il y a encore une choſe, pourſuivit la vieille dame, qu'il eſt bon de ne pas oublier; il faudra que vous preniez le deuil, & que vous le faſſiez prendre à vos femmes, auſſi-bien qu'à celles de Tourmente, à vos eunuques, & enfin à tous les officiers du palais. Quand le calife ſera de retour, qu'il verra tout ſon palais en deuil, & vous-même, il ne manquera pas d'en demander le ſujet. Alors vous aurez lieu de vous en faire un mérite auprès de lui, en diſant que c'eſt à ſa conſidération que vous avez voulu rendre les derniers devoirs à Tourmente, qu'un mort ſubite a enlevée. Vous lui direz que vous avez fait bâtir un mauſolée, & qu'enfin vous avez fait à ſa favorite tous les honneurs qu'il lui auroit rendus lui-même, s'il avoit été préſent. Comme ſa paſſion pour elle a été extrême, il ira ſans doute répandre des larmes ſur ſon tombeau. Peut-être auſſi, ajouta la vieille, ne croira-t-il point qu'elle ſoit morte effectivement? il pourra vous ſoupçonner de l'avoir chaſſée du palais par jalouſie, & regarder tout ce deuil comme un artifice pour le tromper & l'empêcher de la faire chercher. Il eſt à croire qu'il fera déterrer & ouvrir la bière, & il eſt

sûr qu'il ſera perſuadé de ſa mort, ſitôt qu'il verra la figure d'un mort enſeveli. Il vous ſaura bon gré de tout ce que vous aurez fait, il vous en témoignera de la reconnoiſſance. Quant à la pièce de bois, je me charge de la faire tailler moi-même par un charpentier de la ville, qui ne ſaura pas l'uſage qu'on en veut faire. Pour vous, madame, ordonnez à cette femme de Tourmente, qui lui préſenta hier la limonade, d'annoncer à ſes compagnes qu'elle vient de trouver leur maîtreſſe morte dans ſon lit, & afin qu'elles ne ſongent qu'à la pleurer ſans vouloir entrer dans ſa chambre, qu'elle ajoute qu'elle vous en a donné avis, & que vous avez déjà donné ordre à Meſrour de la faire enſevelir & enterrer.

D'abord que la vieille dame eut achevé de parler, Zobéïde tira un riche diamant de ſa caſſette, & le lui mettant au doigt & l'embraſſant : Ah, ma bonne mère, lui dit-elle toute tranſportée de joie, que je vous ai d'obligation ! Je ne me ſerois jamais aviſée d'un expédient ſi ingénieux. Il ne peut manquer de réuſſir, & je ſens que je commence à reprendre ma tranquillité. Je me remets donc ſur vous du ſoin de la pièce de bois, & je vais donner ordre au reſte.

La pièce de bois fut préparée avec toute la

diligence que Zobéïde pouvoit ſouhaiter, & portée enſuite par la vieille dame même à la chambre de Tourmente, où elle l'enſevelit comme un mort & la mit dans une bière; puis Meſrour, qui fut trompé lui-même, fit enlever la bière & le fantôme de Tourmente, que l'on enterra avec les cérémonies accoutumées dans l'endroit que Zobéïde avoit marqué; & aux pleurs que verſoient les femmes de la favorite, dont celle qui avoit préſenté la limonade, encourageoit les autres par ſes cris & ſes lamentations.

Dès le même jour, Zobéïde fit venir l'architecte du palais & des autres maiſons du calife; & ſur les ordres qu'elle lui donna, le mauſolée fut achevé en très-peu de tems. Des princeſſes auſſi puiſſantes que l'étoit l'épouſe d'un prince qui commandoit du levant au couchant, ſont toujours obéies à point nommé dans l'exécution de leurs volontés. Elle eut auſſi bientôt pris le deuil avec toute ſa cour, ce qui fut cauſe que la nouvelle de la mort de Tourmente ſe répandit dans toute la ville.

Ganem fut des derniers à l'apprendre; car, comme je l'ai déjà dit, il ne ſortoit preſque point. Il l'apprit pourtant un jour. Madame, dit-il à la belle favorite du calife, on vous croit morte dans Bagdad, & je ne doute pas que Zobéïde

elle-même n'en ſoit bien perſuadée. Je bénis le ciel d'être la cauſe & l'heureux témoin que vous vivez. Et plût à dieu que, profitant de ce faux bruit, vous vouluſſiez lier votre ſort au mien, & venir avec moi loin d'ici regner ſur mon cœur ! Mais où m'emporte un tranſport trop doux ? Je ne ſonge pas que vous êtes née pour faire le bonheur du plus puiſſant prince de la terre, & que le ſeul Haroun Alraſchid eſt digne de vous. Quand même vous ſeriez capable de me le ſacrifier ; quand vous voudriez me ſuivre, devrois-je y conſentir ? Non, je dois me ſouvenir ſans ceſſe que *ce qui appartient au maître, eſt défendu à l'eſclave.*

L'aimable Tourmente, quoique ſenſible aux tendres mouvemens qu'il faiſoit paroître, gagnoit ſur elle de n'y pas répondre. Seigneur, lui dit-elle, nous ne pouvons empêcher Zobéïde de triompher. Je ſuis peu ſurpriſe de l'artifice dont elle ſe ſert pour couvrir ſon crime ; mais laiſſons-la faire, je me flatte que ce triomphe ſera bientôt ſuivi de douleur. Le calife reviendra, & nous trouverons moyen de l'informer ſecrètement de tout ce qui s'eſt paſſé. Cependant prenons plus de précautions que jamais pour qu'elle ne puiſſe apprendre que je vis : je vous en ai déjà dit les conſéquences.

Au bout de trois mois, le calife revint à Bagdad

Bagdad glorieux & vainqueur de tous ſes ennemis. Impatient de revoir Tourmente & de lui faire hommage de ſes nouveaux lauriers, il entre dans ſon palais. Il eſt étonné de voir les officiers qu'il y avoit laiſſés, tous habillés de noir. Il en frémit ſans ſavoir pourquoi; & ſon émotion redoubla, lorſqu'en arrivant à l'appartement de Zobéïde, il apperçut cette princeſſe qui venoit au-devant de lui en deuil, auſſi-bien que toutes les femmes de ſa ſuite. Il lui demanda d'abord le ſujet de ce deuil avec beaucoup d'agitation. Commandeur des croyans, répondit Zobéïde, je l'ai pris pour Tourmente votre eſclave, qui eſt morte ſi promptement, qu'il n'a pas été poſſible d'apporter aucun remède à ſon mal. Elle voulut pourſuivre; mais le calife ne lui en donna pas le tems. Il fut ſi ſaiſi de cette nouvelle, qu'il en pouſſa un grand cri; enſuite il s'évanouit entre les bras de Giafar, ſon viſir, dont il étoit accompagné. Il revint pourtant bientôt de ſa foibleſſe; & d'une voix qui marquoit ſon extrême douleur, il demanda où ſa chère Tourmente avoit été enterrée. Seigneur, lui dit Zobéïde, j'ai pris ſoin moi-même de ſes funérailles, & n'ai rien épargné pour les rendre ſuperbes. J'ai fait bâtir un mauſolée de marbre ſur le lieu de ſa ſépulture. Je vais vous y conduire ſi vous le ſouhaitez.

Le calife ne voulut pas que Zobéïde prît cette peine, & se contenta de s'y faire mener par Mesrour. Il y alla dans l'état où il étoit, c'est-à-dire, en habit de campagne. Quand il vit là représentation couverte d'un drap noir, les cierges allumés tout autour, & la magnificence du mausolée, il s'étonna que Zobéïde eût fait les obseques de sa rivale avec tant de pompe; & comme il étoit naturellement soupçonneux, il se défia de la générosité de sa femme, & pensa que sa maîtresse pouvoit n'être pas morte; que Zobéïde, profitant de sa longue absence, l'avoit peut-être chassée du palais, avec ordre à ceux qu'elle avoit chargés de sa conduite, de la mener si loin, que l'on n'entendît jamais parler d'elle. Il n'eut pas d'autre soupçon; car il ne croyoit pas Zobéïde assez méchante pour avoir attenté à la vie de sa favorite.

Pour s'éclaircir par lui-même de la vérité, ce prince commanda qu'on ôtât la représentation, & fit ouvrir la fosse & la bière en sa présence; mais dès qu'il eut vu le linge qui enveloppoit la pièce de bois, il n'osa passer outre. Ce religieux calife craignit d'offenser la religion en permettant que l'on touchât au corps de la défunte; & cette scrupuleuse crainte l'emporta sur l'amour & sur la curiosité. Il ne douta

plus de la mort de Tourmente. Il fit refermer la bière, remplir la fosse, & remettre a représentation en l'état où elle étoit auparavant.

Le calife se croyant obligé de rendre quelques soins au tombeau de sa favorite, envoya chercher les ministres de la religion, ceux du palais, & les lecteurs de l'alcoran; & tandis que l'on étoit occupé à les rassembler, il demeura dans le mausolée, où il arrosa de ses larmes la terre qui couvroit le fantôme de son amante. Quand tous les ministres qu'il avoit appelés furent arrivés, il se mit à la tête de la représentation, & eux se rangèrent à l'entour & récitèrent de longues prières, après quoi les lecteurs de l'alcoran lurent plusieurs chapitres.

La même cérémonie se fit tous les jours pendant l'espace d'un mois, le matin & l'après-dînée, & toujours en présence du calife, du grand-visir Giafar, & des principaux officiers de la cour, qui tous étoient en deuil, aussi-bien que le calife, qui durant tout ce tems-là ne cessa d'honorer de ses larmes la mémoire de Tourmente, & ne voulut entendre parler d'aucunes affaires.

Le dernier jour du mois, les prières & la lecture de l'alcoran durèrent depuis le matin

jufqu'à la pointe du jour fuivant; & enfin lorfque tout fut achevé, chacun fe retira chez foi. Haroun Alrafchid fatigué d'une fi longue veille, alla fe repofer dans fon appartement, & s'endormit fur un fofa entre deux dames de fon palais, dont l'une affife au chevet, & l'autre aux piés de fon lit, s'occupoient durant fon fommeil à des ouvrages de broderie, & demeuroient dans un grand filence.

Celle qui étoit au chevet & qui s'appelloit (1) Aube du jour, voyant le calife endormi, dit tout bas à l'autre dame (2) Etoile du matin, car elle fe nommoit ainfi : Il y a bien des nouvelles. Le commandeur des croyans notre cher feigneur & maître, fentira une grande joie à fon réveil, lorfqu'il apprendra ce que j'ai à lui dire. Tourmente n'eft pas morte; elle eft en parfaite fanté. O ciel! s'écria d'abord Etoile du matin, toute tranfportée de joie, feroit-il bien poffible que la belle, la charmante, l'incomparable Tourmente fût encore au monde? Etoile du matin prononça ces paroles avec tant de vivacité & d'un ton fi haut, que le calife s'éveilla. Il demanda pourquoi on avoit interrompu fon fommeil. Ah! feigneur, reprit Etoile

(1) *Nouronnihar.*

(2) *Nagmatoffobi.*

du matin, pardonnez-moi cette indiſcrétion: je n'ai pu apprendre tranquillement que Tourmente vit encore. J'en ai ſenti un tranſport que je n'ai pu retenir. Hé! qu'eſt-elle donc devenue, dit le calife, s'il eſt vrai qu'elle ne ſoit pas morte? Commandeur des croyans, répondit Aube du jour, j'ai reçu ce ſoir d'un homme inconnu, un billet ſans ſignature, mais écrit de la propre main de Tourmente, qui me mande ſa triſte aventure, & m'ordonne de vous en inſtruire. J'attendois pour m'acquitter de ma commiſſion, que vous euſſiez pris quelques momens de repos, jugeant que vous deviez en avoir beſoin après la fatigue &..... Donnez, donnez-moi ce billet, interrompit avec précipitation le calife, vous avez mal à propos différé de me le remettre.

Aube du jour lui préſenta auſſitôt le billet; il l'ouvrit avec beaucoup d'impatience; Tourmente y faiſoit un détail de tout ce qui s'étoit paſſé: mais elle s'étendoit un peu trop ſur les ſoins que Ganem avoit d'elle. Le calife naturellement jaloux, au lieu d'être touché de l'inhumanité de Zobéïde, ne fut ſenſible qu'à l'infidélité qu'il s'imagina que Tourmente lui avoit faite. Hé quoi, dit-il, après avoir lu le billet, il y a quatre mois que la perfide eſt avec un jeune marchand dont elle a l'effronterie

de me vanter l'attention pour elle ! Il y a trente jours que je ſuis de retour à Bagdad, & elle s'aviſe aujourd'hui de me donner de ſes nouvelles ! l'ingrate! pendant que je conſume les jours à la pleurer, elle les paſſe à me trahir. Allons, vengeons-nous d'une infidèle & du jeune audacieux qui m'outrage. En achevant ces mots, ce prince ſe leva & entra dans une grande ſalle où il avoit coutume de ſe faire voir, & de donner audience aux ſeigneurs de ſa cour. La première porte en fut ouverte, & auſſitôt les courtiſans qui attendoient ce moment, entrèrent. Le grand-viſir Giafar parut, & ſe proſterna devant le trône où le calife s'étoit aſſis. Enſuite il ſe releva & ſe tint debout devant ſon maître, qui lui dit d'un air à lui marquer qu'il vouloit être obéi promptement : Giafar, ta préſence eſt néceſſaire pour l'exécution d'un ordre important dont je vais te charger. Prends avec toi quatre cens hommes de ma garde, & t'informe premièrement où demeure un marchand de Damas, nommé Ganem, fils d'Abou Aibou. Quand tu le ſauras, rends-toi à ſa maiſon, & fais-la raſer juſqu'aux fondemens; mais ſaiſis-toi auparavant de la perſonne de Ganem, & me l'amene ici avec Tourmente mon eſclave, qui demeure chez lui depuis quatre mois. Je veux la châtier, & faire un exemple du té-

méraire qui a eu l'insolence de me manquer de respect.

Le grand-visir, après avoir reçu cet ordre précis, fit une profonde révérence au calife, en se mettant la main sur la tête pour marquer qu'il vouloit la perdre plutôt que de ne lui pas obéir, & puis il sortit. La première chose qu'il fit, fut d'envoyer demander au syndic des marchands d'étoffes étrangères & de toiles fines, des nouvelles de Ganem, avec ordre sur-tout de s'informer de la rue & de la maison où il demeuroit. L'officier qu'il chargea de cet ordre, lui rapporta bientôt qu'il y avoit quelques mois qu'il ne paroissoit presque plus, & que l'on ignoroit ce qui pouvoit le retenir chez lui, s'il y étoit. Le même officier apprit aussi à Giafar l'endroit où demeuroit Ganem, & jusqu'au nom de la veuve qui lui avoit loué sa maison.

Sur ces avis auxquels on pouvoit se fier, ce ministre, sans perdre de tems, se mit en marche avec les soldats que le calife lui avoit ordonné de prendre; il alla chez le juge de police dont il se fit accompagner; & suivi d'un grand nombre de maçons & de charpentiers munis d'outils nécessaires pour raser une maison, il arriva devant celle de Ganem. Comme elle étoit isolée, il disposa les soldats à l'entour,

pour empêcher que le jeune marchand ne lui échappât.

Tourmente & Ganem achevoient alors de dîner. La dame étoit assise près d'une fenêtre qui donnoit sur la rue. Elle entend du bruit, elle regarde par la jalousie; & voyant le grand-visir qui s'approchoit avec toute sa suite, elle jugea qu'on n'en vouloit pas moins à elle qu'à Ganem. Elle comprit que son billet avoit été reçu, mais elle ne s'étoit pas attendue à une pareille réponse; & elle avoit espéré que le calife prendroit la chose d'une autre manière. Elle ne savoit pas depuis quel tems ce prince étoit de retour; & quoiqu'elle lui connût du penchant à la jalousie, elle ne craignoit rien de ce côté-là. Cependant la vue du grand-visir & des soldats la fit trembler, non pour elle à la vérité, mais pour Ganem. Elle ne doutoit point qu'elle ne se justifiât, pourvu que le calife voulût bien l'entendre. A l'égard de Ganem qu'elle chérissoit moins par reconnoissance que par inclination, elle prévoyoit que son rival irrité voudroit le voir, & pourroit le condamner sur sa jeunesse & sa bonne mine. Prévenue de sa pensée, elle se retourna vers le jeune marchand : Ah, Ganem, lui dit-elle, nous sommes perdus! c'est vous & moi que l'on cherche. Il regarda aussitôt par la jalousie, &

ſut ſaiſi de frayeur, lorſqu'il apperçut les gardes du calife, le ſabre nud, & le grand-viſir avec le juge de police à leur tête. A cette vue, il demeura immobile, & n'eut pas la force de prononcer une ſeule parole. Ganem, reprit la favorite, il n'y a point de tems à perdre. Si vous m'aimez, prenez vîte l'habit d'un de vos eſclaves, & frottez-vous le viſage & les bras de noir de cheminée. Mettez enſuite quelques-uns de ces plats ſur votre tête; on pourra vous prendre pour le garçon du traiteur, & on vous laiſſera paſſer. Si l'on vous demande où eſt le maître de la maiſon, répondez ſans héſiter qu'il eſt au logis. Ah, madame, dit à ſon tour Ganem, moins effrayé pour lui que pour Tourmente, vous ne ſongez qu'à moi! hélas! qu'allez-vous devenir? Ne vous en mettez pas en peine, reprit-elle; c'eſt à moi d'y ſonger: à l'égard de ce que vous laiſſez dans cette maiſon, j'en aurai ſoin, & j'eſpère qu'un jour tout vous ſera fidèlement rendu quand la colère du calife ſera paſſée; mais évitez ſa violence. Les ordres qu'il donne dans ſes premiers mouvemens, ſont toujours funeſtes. L'affliction du jeune marchand étoit telle qu'il ne ſavoit à quoi ſe déterminer; & il ſe ſeroit ſans doute laiſſé ſurprendre par les ſoldats du calife, ſi Tourmente ne l'eût preſſé de ſe déguiſer. Il ſe

rendit à ses instances; il prit un habit d'esclave, se barbouilla de suie; & il étoit tems, car on frappa à la porte; & tout ce qu'ils purent faire, ce fut de s'embrasser tendrement. Ils étoient tous deux si pénétrés de douleur, qu'il leur fut impossible de se dire un seul mot. Tels furent leurs adieux. Ganem sortit enfin avec quelques plats sur sa tête. On le prit effectivement pour un garçon traiteur, & on ne l'arrêta point. Au contraire, le grand-visir qui le rencontra le premier, se rangea pour le laisser passer, étant fort éloigné de s'imaginer que ce fût celui qu'il cherchoit. Ceux qui étoient derrière le grand-visir, lui firent place de même, & favorisèrent ainsi sa suite. Il gagna une des portes de la ville en diligence, & se sauva.

Pendant qu'il se déroboit aux poursuites du grand-visir Giafar, ce ministre entra dans la chambre où étoit Tourmente assise sur un sofa, & où il y avoit une assez grande quantité de coffres remplis de hardes de Ganem, & de l'argent qu'il avoit fait de ses marchandises.

Dès que Tourmente vit entrer le grand-visir, elle se prosterna la face contre terre; & demeurant en cet état comme disposée à recevoir la mort : Seigneur, dit-elle, je suis prête à subir l'arrêt que le commandeur des croyans a prononcé contre moi; vous n'avez qu'à me

l'annoncer. Madame, lui répondit Giafar en ſe proſternant auſſi juſqu'à ce qu'elle ſe fût relevée, à dieu ne plaiſe que perſonne oſe mettre ſur vous une main profane ! Je n'ai pas deſſein de vous faire le moindre déplaiſir. Je n'ai point d'autre ordre que de vous ſupplier de vouloir bien venir au palais avec moi, & de vous y conduire avec le marchand qui demeure en cette maiſon. Seigneur, reprit la favorite en ſe levant, partons, je ſuis prête à vous ſuivre. Pour ce qui eſt du jeune marchand à qui je dois la vie, il n'eſt point ici. Il y a près d'un mois qu'il eſt allé à Damas où ſes affaires l'ont appelé; & juſqu'à ſon retour, il m'a laiſſé en garde ces coffres que vous voyez. Je vous conjure de vouloir bien les faire porter au palais, & de donner ordre qu'on les mette en ſûreté, afin que je tienne la promeſſe que je lui ai faite d'en avoir tout le ſoin imaginable.

Vous ſerez obéie, madame, repliqua Giafar; & auſſitôt il fit venir des porteurs. Il leur ordonna d'enlever les coffres & de les porter à Meſrour.

D'abord que les porteurs furent partis, il parla à l'oreille du juge de police; il le chargea du ſoin de faire raſer la maiſon, & d'y faire auparavant chercher par-tout Ganem qu'il ſoupçonnoit d'être caché, quoi que lui eût dit

Tourmente. Enſuite il ſortit, & emmena avec lui cette jeune dame, ſuivi des deux femmes eſclaves qui la ſervoient. A l'égard des eſclaves de Ganem, on n'y fit pas d'attention. Ils ſe mêlèrent parmi la foule, & on ne ſait ce qu'ils devinrent.

Giafar fut à peine hors de la maiſon, que les maçons & les charpentiers commencèrent à la raſer; & ils firent ſi bien leur devoir, qu'en moins d'une heure il n'en reſta aucun veſtige. Mais le juge de police n'ayant pu trouver Ganem, quelque perquiſition qu'il en eût faite, en fit donner avis au grand-viſir avant que ce miniſtre arrivât au palais. Hé bien, lui dit Haroun Alraſchid en le voyant entrer dans ſon cabinet, as-tu exécuté mes ordres? Oui, ſeigneur, répondit Giafar, la maiſon où demeuroit Ganem, eſt raſée de fond en comble, & je vous amène Tourmente votre favorite; elle eſt à la porte de votre cabinet : je vais la faire entrer, ſi vous me l'ordonnez. Pour le jeune marchand, on ne l'a pu trouver, quoiqu'on l'ait cherché par-tout. Tourmente aſſure qu'il eſt parti pour Damas depuis un mois.

Jamais emportement n'égala celui que le calife fit paroître, lorſqu'il apprit que Ganem lui étoit échappé. Pour ſa favorite, prévenu qu'elle lui avoit manqué de fidélité, il ne

voulut ni la voir, ni lui parler. Mesrour, dit-il au chef des eunuques qui étoit présent, prends l'ingrate, la perfide Tourmente, & va l'enfermer dans la tour obscure. Cette tour étoit dans l'enceinte du palais, & servoit ordinairement de prison aux favorites qui donnoient quelque sujet de plainte au calife.

Mesrour accoutumé à exécuter sans réplique les ordres de son maître, quelque violens qu'ils fussent, obéit à regret à celui-ci. Il en témoigna sa douleur à Tourmente, qui en fut d'autant plus affligée, qu'elle avoit compté que le calife ne refuseroit pas de lui parler. Il lui fallut céder à sa triste destinée, & suivre Mesrour qui la conduisit à la tour obscure où il la laissa.

Cependant le calife irrité renvoya son grand-visir; & n'écoutant que sa passion, écrivit de sa propre main la lettre qui suit, au roi de Surie son cousin & son tributaire, qui demeuroit à Damas :

LETTRE

Du Calife Haroun Alraschid, à Mohammed Zinebi, roi de Surie.

« MON COUSIN, cette lettre est pour vous » apprendre qu'un marchand de Damas, nom- » mé Ganem, fils d'Abou Aibou, a séduit la

» plus aimable de mes esclaves, nommée Tour-
» mente, & qu'il a pris la fuite. Mon inten-
» tion est qu'après ma lettre reçue, vous fas-
» siez chercher & saisir Ganem. Dès qu'il sera
» en votre puissance, vous le ferez charger de
» chaînes; & pendant trois jours consécutifs,
» vous lui ferez donner cinquante coups de
» nerf de bœuf. Qu'il soit conduit ensuite par
» tous les quartiers de la ville, avec un crieur
» qui crie devant lui : *Voilà le plus léger des*
» *châtimens que le commandeur des croyans fait*
» *souffrir à celui qui offense son seigneur, & sé-*
» *duit une de ses esclaves.* Après cela, vous
» me l'enverrez sous bonne garde. Ce n'est pas
» tout, je veux que vous mettiez sa maison au
» pillage; & quand vous l'aurez fait raser, or-
» donnez que l'on en transporte les matériaux
» hors de la ville au milieu de la campagne.
» Outre cela, s'il a père, mère, sœurs,
» femmes, filles & autres parens, faites-les
» dépouiller; & quand ils seront nuds, donnez-
» les en spectacle trois jours de suite à toute
» la ville, avec défense, sous peine de la vie,
» de leur donner retraite. J'espère que vous
» n'apporterez aucun retardement à l'exécution
» de ce que je vous recommande ».

Haroun Alrachid.

Le calife, après avoir écrit cette lettre, en chargea un courier, lui ordonnant de faire diligence, & de porter avec lui des pigeons, afin d'étre plus promptement informé de ce qu'auroit fait Mohammed Zinebi.

Les pigeons de Bagdad ont cela de particulier, qu'en quelque lieu éloigné qu'on les porte, ils reviennent à Bagdad dès qu'on les a lâchés, ſur-tout lorſqu'ils y ont des petits. On leur attache ſous l'île un billet roulé, & par ce moyen on a bientôt des nouvelles des lieux d'où l'on en veut ſavoir.

Le courier du calife marcha jour & nuit pour s'accommoder à l'impatience de ſon maître; & en arrivant à Damas, il alla droit au palais du roi Zinebi, qui s'aſſit ſur ſon trône pour recevoir la lettre du calife. Le courier l'ayant préſentée, Mohammed la prit; & reconnoiſſant l'écriture, il ſe leva par reſpect, baiſa la lettre & la mit ſur ſa tête, pour marquer qu'il étoit près d'exécuter avec ſoumiſſion les ordres qu'elle pouvoit contenir. Il l'ouvrit, & ſitôt qu'il l'eut lue, il deſcendit de ſon trône, & monta ſans délai à cheval avec les principaux officiers de ſa maiſon. Il fit auſſi avertir le juge de police, qui le vint trouver; & ſuivi de tous les ſoldats de ſa garde, il ſe rendit à la maiſon de Ganem.

Depuis que ce jeune marchand étoit parti de Damas, sa mère n'en avoit reçu aucune lettre. Cependant les autres marchands avec qui il avoit entrepris le voyage de Bagdad, étoient de retour. Ils lui dirent tous qu'ils avoient laissé son fils en parfaite santé ; mais comme il ne revenoit point, & qu'il négligeoit de donner lui-même de ses nouvelles, il n'en fallut pas davantage pour faire croire à cette tendre mère qu'il étoit mort. Elle se le persuada si bien, qu'elle en prit le deuil. Elle pleura Ganem comme si elle l'eût vu mourir, & qu'elle lui eût elle-même fermé les yeux. Jamais mère ne montra tant de douleur ; & loin de chercher à se consoler, elle prenoit plaisir à nourrir son affliction. Elle fit bâtir au milieu de la cour de sa maison un dôme, sous lequel elle mit une figure qui représentoit son fils, & qu'elle couvrit elle-même de drap noir. Elle passoit presque les jours & les nuits à pleurer sous ce dôme, de même que si le corps de son fils eût été enterré là ; & le belle Force des cœurs, sa fille, lui tenoit compagnie, & méloit les pleurs avec les siennes.

Il y avoit déjà du tems qu'elles s'occupoient ainsi à s'affliger, & que le voisinage qui entendoit leurs cris & leurs lamentations, plaignoit des parens si tendres, lorsque le roi Mohammed

med Zinebi vint frapper à la porte, & une esclave du logis lui ayant ouvert, il entra brusquement en demandant où étoit Ganem, fils d'Abou Aibou.

Quoique l'esclave n'eût jamais vu le roi Zinebi, elle jugea néanmoins à sa suite, qu'il devoit être un des principaux officiers de Damas. Seigneur, lui répondit-elle, ce Ganem que vous cherchez, est mort. Ma maîtresse sa mère est dans le tombeau que vous voyez, où elle pleure actuellement sa perte. Le roi, sans s'arrêter au rapport de l'esclave, fit faire par ses gardes une exacte perquisition de Ganem dans tous les endroits de la maison. Ensuite il s'avança vers le tombeau, où il vit la mère & la fille assises sur une simple natte auprès de la figure qui représentoit Ganem, & leurs visages lui parurent baignés de larmes. Ces pauvres femmes se couvrirent de leurs voiles aussitôt qu'elles apperçurent un homme à la porte du dôme. Mais la mère qui reconnut le roi de Damas, se leva & courut se prosterner à ses piés. Ma bonne dame, lui dit ce prince, je cherchois votre fils Ganem, est-il ici? Ah! sire, s'écria-t-elle, il y a long-tems qu'il n'est plus. Plût à dieu que je l'eusse au moins enseveli de mes propres mains, & que j'eusse la consolation d'avoir ses os dans ce tombeau! Ah! mon fils, mon cher

fils ! . . . Elle voulut continuer : mais elle fut ſaiſie d'une ſi vive douleur, qu'elle n'en eut pas la force.

Zinebi en fut touché. C'étoit un prince d'un naturel fort doux & très-compatiſſant aux peines des malheureux. Si Ganem eſt ſeul coupable, diſoit-il en lui-même, pourquoi punir la mère & la ſœur qui ſont innocentes ? Ah, cruel Haroun Alraſchid, à quelle mortification me réduis-tu, en me faiſant miniſtre de ta vengeance, en m'obligeant à perſécuter des perſonnes qui ne t'ont point offenſé !

Les gardes que le roi avoit chargés de chercher Ganem, lui vinrent dire qu'ils avoient fait une recherche inutile. Il en demeura très-perſuadé : les pleurs de ces deux femmes ne lui permettoient pas d'en douter. Il étoit au déſeſpoir de ſe voir dans la néceſſité d'exécuter les ordres du calife; mais de quelque pitié qu'il ſe ſentît ſaiſir, il n'oſoit ſe réſoudre à tromper le reſſentiment du calife. Ma bonne dame, dit-il à la mère de Ganem, ſortez de ce tombeau, vous & votre fille, vous n'y ſeriez pas en sûreté. Elles ſortirent ; & en même tems pour les mettre hors d'inſulte, il ôta ſa robe de deſſus qui étoit fort ample, & les couvrit toutes deux, en leur recommandant de ne pas s'éloigner de lui. Cela fait, il ordonna de laiſſer

entrer la populace pour commencer le pillage, qui se fit avec une extrême avidité, & avec des cris dont la mère & la sœur de Ganem furent d'autant plus épouvantées, qu'elles en ignoroient la cause. On emporta les plus précieux meubles, des coffres pleins de richesses, des tapis de Perse & des Indes, des coussins garnis d'étoffes d'or & d'argent, des porcelaines; enfin on enleva tout, on ne laissa dans la maison que les murs; & ce fut un spectacle bien affligeant pour ces malheureuses dames de voir piller tous leurs biens, sans savoir pourquoi on les traitoit si cruellement.

Mohammed, après le pillage de la maison, donna ordre au juge de police de la faire raser avec le tombeau; & pendant qu'on y travailloit, il emmena dans son palais Force des cœurs & sa mère. Ce fut-là qu'il redoubla leur affliction, en leur déclarant les volontés du calife. Il veut, leur dit-il, que je vous fasse dépouiller, & que je vous expose toutes nues aux yeux du peuple pendant trois jours. C'est avec une extrême répugnance que je fais exécuter cet arrêt cruel & plein d'ignominie. Le roi prononça ces paroles d'un air qui faisoit connoître qu'il étoit effectivement pénétré de douleur & de compassion. Quoique la crainte d'être détrôné l'empêchât de suivre les mouvemens de sa

pitié, il ne laiſſa pas d'adoucir en quelque façon la rigueur des ordres d'Haroun Alraſchid, en faiſant faire pour la mère de Ganem & pour Force des cœurs de groſſes chemiſes ſans manches d'un gros tiſſu de crin de cheval.

Le lendemain, ces deux victimes de la colère du calife furent dépouillées de leurs habits, & revêtues de leurs chemiſes de crin. On leur ôta auſſi leurs coëffures, de ſorte que leurs cheveux épars flottoient ſur leurs épaules. Force des cœurs les avoit du plus beau blond du monde, & ils tomboient juſqu'à terre. Ce fut dans cet état qu'on les fit voir au peuple. Le juge de police, ſuivi de ſes gens, les accompagnoit, & on les promena par toute la ville. Elles étoient précédées d'un crieur, qui de tems en tems diſoit à haute voix : *Tel eſt le châtiment de ceux qui ſe ſont attiré l'indignation du commandeur des croyans.*

Pendant qu'elles marchoient ainſi dans les rues de Damas, les bras & les piés nuds, couvertes d'un ſi étrange habillement, & tâchant de cacher leur confuſion ſous leurs cheveux dont elles ſe couvroient le viſage, tout le peuple fondoit en larmes.

Les dames ſur-tout les regardant comme inocnentes au travers des jalouſies, & touchées

principalement de la jeunesse & de la beauté de Force des cœurs, faisoient retentir l'air de cris effroyables à mesure qu'elles passoient sous leurs fenêtres. Les enfans mêmes effrayés par ces cris & par le spectacle qui les causoit, mêloient leurs pleurs à cette désolation générale, & y ajoutoient une nouvelle horreur. Enfin, quand les ennemis de l'état auroient été dans la ville de Damas, & qu'ils y auroient tout mis à feu & à sang, on n'y auroit pas vu régner une plus grande consternation.

Il étoit presque nuit lorsque cette scène affreuse finit. On ramena la mère & la fille au palais du Roi Mohammed. Comme elles n'étoient point accoutumées à marcher les piés nuds, elles se trouvèrent si fatiguées en arrivant, qu'elles demeurèrent long-tems évanouies. La reine de Damas vivement touchée de leur malheur, malgré la défense que le calife avoit faite de les secourir, leur envoya quelques-unes de ses femmes pour les consoler avec toute sorte de rafraîchissemens, & du vin pour leur faire reprendre des forces.

Les femmes de la reine les trouvèrent encore évanouies, & presque hors d'état de profiter du secours qu'elles leur apportoient. Cependant à force de soins, on leur fit reprendre leurs esprits. La mère de Ganem les remercia d'abord

de leur honnêteté. Ma bonne dame, lui dit une des femmes de la reine, nous sommes très-sensibles à vos peines, & la reine de Surie, notre maîtresse, nous a fait plaisir quand elle nous a chargées de vous secourir. Nous pouvons vous assurer que cette princesse prend beaucoup de part à vos malheurs, aussi-bien que le roi son époux. La mère de Ganem pria les femmes de la reine de rendre à cette princesse mille grâces pour elle & pour Force des cœurs ; & s'adressant ensuite à celle qui lui avoit parlé : Madame, lui dit-elle, le roi ne m'a point dit pourquoi le commandeur des croyans nous fait souffrir tant d'outrage ; apprenez-nous, de grâce, quels crimes nous avons commis. Ma bonne dame, répondit la femme de la reine, l'origine de votre malheur vient de votre fils Ganem ; il n'est pas mort ainsi que vous le croyez. On l'accuse d'avoir enlevé la belle Tourmente, la plus chérie des favorites du calife ; & comme il s'est dérobé par une prompte fuite à la colère de ce prince, le châtiment est tombé sur vous. Tout le monde condamne le ressentiment du calife ; mais tout le monde le craint, & vous voyez que le roi Zinebi lui-même n'ose contrevenir à ses ordres, de peur de lui déplaire. Ainsi, tout ce que nous pouvons faire, c'est de vous

plaindre & de vous exhorter à prendre patience.

Je connois mon fils, reprit la mère de Ganem, je l'ai élevé avec grand ſoin, & dans le reſpect dû au commandeur des croyans. Il n'a point commis le crime dont on l'accuſe, & je réponds de ſon innocence. Je ceſſe donc de murmurer & de me plaindre, puiſque c'eſt pour lui que je ſouffre, & qu'il n'eſt pas mort. Ah! Ganem, ajouta-t-elle, emportée par un mouvement mêlé de tendreſſe & de joie, mon cher fils Ganem, eſt-il poſſible que tu vives encore. Je ne regrette plus mes biens, & à quelque excès que puiſſent aller les ordres du calife, je lui en pardonne toute la rigueur, pourvu que le ciel ait conſervé mon fils. Il n'y a que ma fille qui m'afflige, ſes maux ſeuls font toute ma peine : je la crois pourtant aſſez bonne ſœur pour ſuivre mon exemple.

A ces paroles, Force des cœurs qui avoit paru inſenſible juſques-là, ſe tourna vers ſa mère, & lui jetant ſes bras au cou : Oui, ma chère mère, lui dit-elle, je ſuivrai toujours votre exemple, à quelque extrêmité que puiſſe vous porter votre amour pour mon frère.

La mère & la fille confondant ainſi leurs ſoupirs & leurs larmes, demeurèrent aſſez longtems dans un embraſſement ſi touchant. Cepen-

dant les femmes de la reine que ce ſpectacle attendriſſoit fort, n'oublièrent rien pour engager la mère de Ganem à prendre quelque nourriture. Elle mangea un morceau pour les ſatisfaire, & Force des cœurs en fit autant.

Comme l'ordre du calife portoit que les parens de Ganem paroîtroient trois jours de ſuite aux yeux du peuple dans l'état qu'on a dit, Force des cœurs & ſa mère ſervirent de ſpectacle le lendemain pour la ſeconde fois, depuis le matin juſqu'au ſoir; mais ce jour-là & le jour ſuivant, les choſes ne ſe paſsèrent pas de la même manière; les rues qui avoient été d'abord pleines de monde, devinrent déſertes. Tous les marchands indignés du traitement que l'on faiſoit à la veuve & à la fille d'Abou Aibou, fermèrent leurs boutiques, & demeurèrent enfermés chez eux. Les dames, au lieu de regarder par leurs jalouſies, ſe retirèrent dans le derrière de leurs maiſons. Il ne ſe trouva pas une ame dans les places publiques par où l'on fit paſſer ces deux infortunées : il ſembloit que tous les habitans de Damas euſſent abandonné leur ville.

Le quatrième jour, le roi Mohammed Zinebi qui vouloit exécuter fidèlement les ordres du calife, quoiqu'il ne les approuvât point, envoya des crieurs dans tous les quartiers de la

ville, publier une défenſe rigoureuſe à tout citoyen de Damas ou étranger, de quelque condition qu'il fût, ſous peine de la vie, & d'être livré aux chiens pour leur ſervir de pâture après ſa mort, de donner retraite à la mère & à la ſœur de Ganem, ni de leur fournir un morceau de pain ni une ſeule goutte d'eau; en un mot, de leur prêter la moindre aſſiſtance, & d'avoir aucune communication avec elles.

Après que les crieurs eurent fait ce que le roi leur avoit ordonné, ce prince commanda qu'on mît la mère & la fille hors du palais, & qu'on leur laiſsât la liberté d'aller où elles voudroient. On ne les vit pas plutôt paroître, que tout le monde s'éloigna d'elles, tant la défenſe qui venoit d'être publiée, avoit fait d'impreſſion ſur les eſprits. Elles s'apperçurent bien qu'on les fuyoit; mais comme elles en ignoroient la cauſe, elles en furent très-ſurpriſes; & leur étonnement augmenta encore, lorſqu'en entrant dans une rue où parmi pluſieurs perſonnes elles reconnurent quelques-uns de leurs meilleurs amis, elles les virent diſparoître avec autant de précipitation que les autres. Quoi donc, dit alors la mère de Ganem, ſommes-nous peſtiférées? le traitement injuſte & barbare qu'on nous fait, doit-il nous rendre

odieuſes à nos concitoyens? Allons, ma fille, pourſuivit-elle, ſortons au plutôt de Damas; ne demeurons plus dans une ville où nous faiſons horreur à nos amis mêmes.

En parlant ainſi, ces deux miſérables dames gagnèrent une des extrêmités de la ville, & ſe retirèrent dans une maſure pour y paſſer la nuit. Là quelques muſulmans pouſſés par un eſprit de charité & de compaſſion, les vinrent trouver dès que la fin du jour fut arrivée. Ils leur apportèrent des proviſions, mais ils n'osèrent s'arrêter pour les conſoler, de peur d'être découverts, & punis comme déſobéiſſans aux ordres du calife.

Cependant le roi Zinebi avoit lâché le pigeon pour informer Haroun Alraſchid de ſon exactitude. Il lui mandoit tout ce qui s'étoit paſſé, & le conjuroit de lui faire ſavoir ce qu'il vouloit ordonner de la mère & de la ſœur de Ganem. Il reçut bientôt par la même voie la réponſe du calife, qui lui écrivit qu'il les banniſſoit pour jamais de Damas. Auſſitôt le roi de Surie envoya des gens dans la maſure, avec ordre de prendre la mère & la fille, & de les conduire à trois journées de Damas, & de les laiſſer-là, en leur faiſant défenſe de revenir dans la ville.

Les gens de Zinebi s'acquittèrent de leur

commiſſion ; mais moins exacts que leur maître à exécuter de point en point les ordres d'Haroun Alraſchid, ils donnèrent par pitié à Force des cœurs & à ſa mère quelques menues monnoies pour ſe procurer de quoi vivre, & à chacune un ſac qu'ils leur paſsèrent au cou, pour mettre leurs proviſions.

Dans cette ſituation déplorable, elles arrivèrent au premier village. Les payſannes s'aſſemblèrent autour d'elles, & comme au travers de leur déguiſement on ne laiſſoit pas de remarquer que c'étoient des perſonnes de quelque condition, on leur demanda ce qui les obligeoit à voyager ainſi ſous un habillement qui paroiſſoit n'être pas leur habillement naturel. Au lieu de répondre à la queſtion qu'on leur faiſoit, elles ſe mirent à pleurer; ce qui ne ſervit qu'à augmenter la curioſité des payſannes & à leur inſpirer de la compaſſion. La mère de Ganem leur conta ce qu'elle & ſa fille avoient ſouffert. Les bonnes villageoiſes en furent attendries, & tâchèrent de les conſoler. Elles les régalèrent autant que leur pauvreté le leur permit. Elles leur firent quitter leurs chemiſes de crin de cheval qui les incommodoient fort, pour en prendre d'autres qu'elles leur donnèrent, avec des ſouliers, & de quoi ſe couvrir la tête pour conſerver leurs cheveux.

De ce village, après avoir bien remercié ces payſannes charitables, Force des cœurs & ſa mère s'avancerent du côté d'Alep à petites journées. Elles avoient accoutumé de ſe retirer autour des moſquées, ou dans les moſquées même, où elles paſſoient la nuit ſur de la natte, lorſque le pavé en étoit couvert, autrement elles couchoient ſur le pavé même, ou bien elles alloient loger dans les lieux publics deſtinés à ſervir de retraite aux voyageurs. A l'égard de la nourriture, elles n'en manquoient pas; elles rencontroient ſouvent de ces lieux où l'on fait des diſtributions de pain, de riz cuit, & d'autres mets, à tous les voyageurs qui en demandent.

Enfin elles arrivèrent à Alep : mais elles ne voulurent pas s'y arrêter, & continuant leur chemin vers l'Euphrate, elles paſsèrent ce fleuve, & entrèrent dans la Méſopotamie, qu'elles traversèrent juſqu'à Mouſſoul. Delà, quelques peines qu'elles euſſent déjà ſouffertes, elles ſe rendirent à Bagdad. C'étoit le lieu où tendoient leurs déſirs, dans l'eſpérance d'y rencontrer Ganem, quoiqu'elles ne duſſent pas ſe flatter qu'il fût dans une ville où le calife faiſoit ſa demeure; mais elles l'eſpéroient, parce qu'elles le ſouhaitoient; leur tendreſſe pour lui, malgré tous leurs malheurs, augmentoit au lieu

de diminuer. Leurs diſcours rouloient ordinairement ſur lui : elles en demandoient même des nouvelles à tous ceux qu'elles rencontroient. Mais laiſſons-là Force des cœurs & ſa mère, pour revenir à Tourmente.

Elle étoit toujours enfermée très-étroitement dans la tour obſcure, depuis le jour qui avoit été ſi funeſte à Ganem & à elle. Cependant quelque déſagréable que lui fût la priſon, elle en étoit beaucoup moins affligée que du malheur de Ganem, dont le ſort incertain lui cauſoit une inquiétude mortelle. Il n'y avoit preſque pas de moment qu'elle ne le plaignît.

Une nuit que le calife ſe promenoit ſeul dans l'enceinte de ſon palais, ce qui lui arrivoit aſſez ſouvent, car c'étoit le prince du monde le plus curieux; & quelquefois dans ſes promenades nocturnes il apprenoit des choſes qui ſe paſſoient dans le palais, & qui ſans cela ne ſeroient jamais venues à ſa connoiſſance. Une nuit donc, en ſe promenant il paſſa près de la tour obſcure, & comme il crut entendre parler, il s'arrêta; il s'approcha de la porte pour mieux écouter, & il ouit diſtinctement ces paroles, que Tourmente, toujours en proie au ſouvenir de Ganem, prononça d'une voix aſſez haute : O Ganem, trop infortuné Ganem! où es-tu préſentement? dans quel lieu ton deſtin déplorable

t'a-t-il conduit ? Hélas, c'eſt moi qui t'ai rendu malheureux ! Que ne me laiſſois-tu périr miſérablement, au lieu de me prêter un ſecours généreux ? quel triſte fruit as-tu recueilli de tes ſoins & de tes reſpects ? Le commandeur des croyans qui devroit te récompenſer, te perſécute, pour prix de m'avoir toujours regardée comme une perſonne réſervée à ſon lit, tu perds tous tes biens, & te vois obligé de chercher ton ſalut dans la fuite. Ah, calife, barbare calife ! que direz-vous pour votre défenſe, lorſque vous vous trouverez avec Ganem devant le tribunal du juge ſouverain, & que les anges rendront témoignage de la vérité en votre préſence ? Toute la puiſſance que vous avez aujourd'hui, & ſous qui tremble preſque toute la terre, n'empêchera pas que vous ne ſoyez condamné & puni de votre injuſte violence. Tourmente ceſſa de parler à ces mots, car ſes ſoupirs & ſes larmes l'empêchèrent de continuer.

Il n'en fallut pas davantage pour obliger le calife à rentrer en lui-même. Il vit bien que ſi ce qu'il venoit d'entendre étoit vrai, ſa favorite étoit innocente, qu'il avoit donné des ordres contre Ganem & ſa famille avec trop de précipitation. Pour approfondir une choſe où l'équité dont il ſe piquoit, paroiſſoit intéreſſée,

il retourna auſſitôt à ſon appartement, & dès qu'il y fut arrivé, il chargea Meſrour d'aller à la tour obſcure, & de lui amener Tourmente.

Le chef des eunuques jugea par cet ordre, & encore plus à l'air du calife, que ce prince vouloit pardonner à ſa favorite, & la rappeler auprès de lui : il en fut ravi, car il aimoit Tourmente, & avoit pris beaucoup de part à ſa diſgrace. Il vole ſur le champ à la tour. Madame, dit-il à la favorite d'un ton qui marquoit ſa joie, prenez la peine de me ſuivre, j'eſpère que vous ne reviendrez plus dans cette vilaine tour ténébreuſe; le commandeur des croyans veut vous entretenir, & j'en conçois un heureux préſage.

Tourmente ſuivit Meſrour, qui la mena & l'introduiſit dans le cabinet du calife. D'abord elle ſe proſterna devant ce prince, & elle demeura dans cet état le viſage baigné de larmes. Tourmente, lui dit le calife, ſans lui dire de ſe relever, il me ſemble que tu m'accuſes de violence & d'injuſtice : qui eſt donc celui, qui malgré les égards & la conſidération qu'il a eus pour moi, ſe trouve dans une ſituation miſérable? Parle, tu ſais combien je ſuis bon naturellement, & que j'aime à rendre juſtice.

La favorite comprit par ce diſcours que le

califc l'avoit entendu parler, & profitant d'une ſi belle occaſion de juſtifier ſon cher Gânem: Commandeur des croyans, répondit-elle, s'il m'eſt échappé quelque parole qui ne ſoit point agréable à votre majeſté, je vous ſupplie très-humblement de me le pardonner. Mais celui dont vous voulez connoître l'innocence & la misère, c'eſt Ganem, le malheureux fils d'Abou Aibou, marchand de Damas. C'eſt lui qui m'a ſauvé la vie, & qui m'a donné un aſyle en ſa maiſon. Je vous avouerai que dès qu'il me vit, peut-être forma-t-il la penſée de ſe donner à moi & l'eſpérance de m'engager à ſouffrir ſes ſoins : j'en jugeai ainſi à l'empreſſement qu'il fit paroître à me régaler & à me rendre tous les ſervices dont j'avois beſoin dans l'état où je me trouvois. Mais ſitôt qu'il apprit que j'avois l'honneur de vous appartenir : Ah! madame, me dit-il, *ce qui appartient au maître, eſt défendu à l'eſclave.* Depuis ce moment, je dois cette juſtice à ſa vertu, ſa conduite n'a point démenti ſes paroles. Cependant vous ſavez, commandeur des croyans, avec quelle rigueur vous l'avez traité, & vous en répondrez devant le tribunal de dieu.

Le calife ne ſut point mauvais gré à Tourmente de la liberté qu'il y avoit dans ce diſcours. Mais, reprit-il, puis-je me fier aux aſſurances que tu me donnes de la retenue de

Ganem?

Ganem ? Oui, repartit-elle, vous le pouvez ; je ne voudrois pas, pour toute chose au monde, vous déguiser la vérité : & pour vous prouver que je suis sincère, il faut que je vous fasse un aveu qui vous déplaira peut-être, mais j'en demande pardon par avance à votre majesté. Parle, ma fille, dit alors Haroun Alraschid, je te pardonne tout, pourvu que tu ne me caches rien. Hé bien, répliqua Tourmente, apprenez que l'attention respectueuse de Ganem, jointe à tous les bons offices qu'il m'a rendus, me firent concevoir de l'estime pour lui ; je passai même plus avant : vous connoissez la tyrannie de l'amour. Je sentis naître en mon cœur de tendres sentimens ; il s'en apperçut, mais loin de chercher à profiter de ma foiblesse, & malgré tout le feu dont il se sentoit brûler, il demeura toujours ferme dans son devoir ; & tout ce que sa passion pouvoit lui arracher, c'étoient ces termes que j'ai déjà dits à votre majesté : *Ce qui appartient au maître, est défendu à l'esclave.*

Cette déclaration ingénue auroit peut-être aigri tout autre que le calife, mais ce fut ce qui acheva d'adoucir ce prince. Il lui ordonna de se relever ; & la faisant asseoir auprès de lui : Raconte-moi, lui dit-il, ton histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Alors elle s'en

acquitta avec beaucoup d'adreſſe & d'eſprit. Elle paſſa légèrement ſur ce qui regardoit Zobéïde : elle s'étendit davantage ſur les obligations qu'elle avoit à Ganem, ſur la dépenſe qu'il avoit faite pour elle; & ſur-tout elle vanta fort ſa diſcrétion, voulant par-là faire comprendre au calife, qu'elle s'étoit trouvée dans la néceſſité de demeurer cachée chez Ganem pour tromper Zobéïde. Et elle finit enfin par la fuite du jeune marchand, à laquelle, ſans déguiſement, elle dit au calife qu'elle l'avoit forcé pour ſe dérober à ſa colère.

Quand elle eut ceſſé de parler, ce prince lui dit : Je crois tout ce que vous m'avez raconté; mais pourquoi avez-vous tant tardé à me donner de vos nouvelles ? falloit-il attendre un mois entier après mon retour, pour me faire ſavoir où vous étiez ? Commandeur des croyans, répondit Tourmente, Ganem ſortoit ſi rarement de ſa maiſon, qu'il ne faut pas vous étonner que nous n'ayons point appris les premiers votre retour. D'ailleurs Ganem qui s'étoit chargé de faire tenir le billet que j'ai écrit à Aube du jour, a été long-tems ſans trouver le moment favorable de le remettre en main propre.

C'eſt aſſez, Tourmente, reprit le calife, je reconnois ma faute, & voudrois la réparer en

comblant de bienfaits ce jeune marchand de Damas. Vois donc ce que je puis faire pour lui ; demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorderai. A ces mots, la favorite se jeta aux piés du calife, la face contre terre, & se relevant : Commandeur des croyans, dit-elle, après avoir remercié votre majesté pour Ganem, je la supplie très-humblement de faire publier dans vos états, que vous pardonnez au fils d'Abou Aibou, & qu'il n'a qu'à vous venir trouver. Je ferai plus, repartit ce prince, pour t'avoir conservé la vie, pour reconnoître la considération qu'il a eue pour moi, pour le dédommager de la perte de ses biens, & enfin pour réparer le tort que j'ai fait à sa famille, je te le donne pour époux. Tourmente ne pouvoit trouver d'expressions assez fortes pour remercier le calife de sa générosité. Ensuite elle se retira dans l'appartement qu'elle occupoit avant sa cruelle aventure. Le même ameublement y étoit encore, on n'y avoit nullement touché. Mais ce qui lui fit plus de plaisir, ce fut d'y voir les coffres & les ballots de Ganem, que Mesrour avoit eu soin d'y faire porter.

Le lendemain Haroun Alraschid donna ordre au grand-visir de faire publier par toutes les villes de ses états, qu'il pardonnoit à Ganem,

fils d'Abou Aibou; mais cette publication fut inutile, car il se passa un tems considérable sans qu'on entendît parler de ce jeune marchand. Tourmente crut que sans doute il n'avoit pu survivre à la douleur de l'avoir perdue : une affreuse inquiétude s'empara de son esprit; mais comme l'espérance est la dernière chose qui abandonne les amans, elle supplia le calife de lui permettre de faire elle-méme la recherche de Ganem; ce qui lui ayant été accordé, elle prit une bourse de mille pièces d'or qu'elle tira de sa cassette, & sortit un matin du palais montée sur une mule des écuries du calife, très-richement enharnachée. Deux eunuques noirs l'accompagnoient, qui avoient de chaque côté la main sur la croupe de la mule.

Elle alla de mosquée en mosquée faire des largesses aux dévots de la religion musulmane, en implorant le secours de leurs prières pour l'accomplissement d'une affaire importante, d'où dépendoit, leur disoit-elle, le repos de deux personnes. Elle employa toute la journée & ses mille pièces d'or à faire des aumônes dans les mosquées, & sur le soir elle retourna au palais.

Le jour suivant elle prit une autre bourse de la même somme, & dans le même équipage elle se rendit à la jouaillerie. Elle s'arréta de-

vant la porte, & ſans mettre pié à terre, elle fit appeler le ſyndic par un des eunuques noirs. Le ſyndic qui étoit un homme très-charitable, & qui employoit plus des deux tiers de ſon revenu à ſoulager les pauvres étrangers, ſoit qu'ils fuſſent malades, ou mal dans leurs affaires, ne fit point attendre Tourmente, qu'il reconnut à ſon habillement pour une dame du palais. Je m'adreſſe à vous, lui dit-elle, en lui mettant ſa bourſe entre les mains, comme à un homme dont on vante dans la ville la piété. Je vous prie de diſtribuer ces pièces d'or aux pauvres étrangers que vous aſſiſtez : car je n'ignore pas que vous faites profeſſion de ſecourir les étrangers qui ont recours à votre charité. Je ſais même que vous prévenez leurs beſoins, & que rien n'eſt plus agréable pour vous que de trouver occaſion d'adoucir leur misère. Madame, lui répondit le ſyndic, j'exécuterai avec plaiſir ce que vous m'ordonnez ; mais ſi vous ſouhaitez d'exercer votre charité par vous-même, & prendre la peine de venir juſques chez moi, vous y verrez deux femmes dignes de votre pitié. Je les rencontrai hier comme elles arrivoient dans la ville ; elles étoient dans un état pitoyable ; & j'en fus d'autant plus touché, qu'il me parut que c'étoient des perſonnes de condition. Au travers des haillons

qui les couvroient, malgré l'impreſſion que l'ardeur du ſoleil a faite ſur leur viſage, je démêlai un air noble que n'ont point ordinairement les pauvres que j'aſſiſte. Je les menai toutes deux dans ma maiſon, & les mis entre les mains de ma femme, qui en porta d'abord le même jugement que moi. Elle leur fit préparer de bons lits par ſes eſclaves, pendant qu'elle-même s'occupoit à leur laver le viſage & à leur faire changer de linge. Nous ne ſavons point encore qui elles ſont, parce que nous voulons leur laiſſer prendre quelque repos avant que de les fatiguer par nos queſtions.

Tourmente, ſans ſavoir pourquoi, ſe ſentit quelque curioſité de les voir. Le ſyndic ſe mit en devoir de la mener chez lui; mais elle ne voulut pas qu'il prît cette peine, & elle s'y fit conduire par un eſclave qu'il lui donna. Quand elle fut à la porte, elle mit pié à terre, & ſuivit l'eſclave du ſyndic qui avoit pris les devans pour aller avertir ſa maîtreſſe qui étoit dans la chambre de Force des cœurs & de ſa mère; car c'étoit d'elles dont le ſyndic venoit de parler à Tourmente.

La femme du ſyndic ayant appris par ſon eſclave qu'une dame du palais étoit dans ſa maiſon, voulut ſortir de la chambre où elle étoit pour l'aller recevoir; mais Tourmente qui ſui-

voit de près l'esclave, ne lui en donna pas le tems & entra. La femme du syndic se prosterna devant elle, pour marquer le respect qu'elle avoit pour tout ce qui appartenoit au calife. Tourmente la releva, & lui dit : Ma bonne dame, je vous prie de me faire parler aux deux étrangères qui sont arrivées à Bagdad hier au soir. Madame, répondit la femme du syndic, elles sont couchées dans ces deux petits lits que vous voyez, l'une auprès de l'autre. Aussitôt la favorite s'approcha de celui de la mère, & la considérant avec attention : Ma bonne femme, lui dit-elle, je viens vous offrir mon secours. Je ne suis pas sans crédit dans cette ville, & je pourrai vous être utile à vous & à votre compagnie. Madame, répondit la mère de Ganem, aux offres obligeantes que vous nous faites, je vois que le ciel ne nous a point encore abandonnées. Nous avions pourtant sujet de le croire, après les malheurs qui nous sont arrivés. En achevant ces paroles, elle se mit à pleurer si amèrement, que Tourmente & la femme du syndic ne purent aussi retenir leurs larmes.

La favorite du calife, après avoir essuyé les siennes, dit à la mère de Ganem : Apprenez-nous de grâce vos malheurs, & nous racontez votre histoire; vous ne sauriez faire ce récit à

des gens plus diſpoſés que nous à chercher tous les moyens poſſibles de vous conſoler. Madame, reprit la triſte veuve d'Abou Aibou, une favorite du commandeur des croyans, une dame nommée Tourmente, cauſa notre infortune. A ce diſcours, la favorite ſe ſentit frappée comme d'un coup de foudre; mais diſſimulant ſon trouble & ſon agitation, elle laiſſa parler la mère de Ganem, qui pourſuivit de cette manière : Je ſuis veuve d'Abou Aibou, marchand de Damas : j'avois un fils nommé Ganem, qui étant venu trafiquer à Bagdad, a été accuſé d'avoir enlevé cette Tourmente. Le calife l'a fait chercher par-tout pour le faire mourir; & ne l'ayant pu trouver, il a écrit au roi de Damas de faire piller & raſer notre maiſon, & de nous expoſer, ma fille & moi, trois jours de ſuite toutes nues aux yeux du peuple, & puis de nous bannir de Surie à perpétuité. Mais avec quelque indignité qu'on nous ait traitées, je m'en conſolerois ſi mon fils vivoit encore & que je puſſe le rencontrer. Quel plaiſir pour ſa ſœur & pour moi de le revoir! nous oublierions en l'embraſſant la perte de nos biens, & tous les maux que nous avons ſoufferts pour lui. Hélas! je ſuis perſuadée qu'il n'en eſt que la cauſe innocente, & qu'il n'eſt pas plus coupable envers le calife, que ſa ſœur

& moi. Non, ſans doute, interrompit Tourmente en cet endroit, il n'eſt pas plus criminel que vous. Je puis vous aſſurer de ſon innocence, puiſque cette même Tourmente dont vous avez tant à vous plaindre, c'eſt moi, qui, par la fatalité des aſtres, ai cauſé tous vos malheurs. C'eſt à moi que vous devez imputer la perte de votre fils, s'il n'eſt plus au monde; mais ſi j'ai fait votre infortune, je puis auſſi la ſoulager. J'ai déjà juſtifié Ganem dans l'eſprit du calife : ce prince a fait publier par tous ſes états qu'il pardonnoit au fils d'Abou Aibou; & ne doutez pas qu'il ne vous faſſe autant de bien qu'il vous a fait de mal. Vous n'êtes plus ſes ennemis. Il attend Ganem pour le récompenſer du ſervice qu'il m'a rendu, en uniſſant nos fortunes; il me donne à lui pour épouſe. Ainſi regardez-moi comme votre fille, & permettez-moi que je vous conſacre une éternelle amitié. En diſant cela, elle ſe pencha ſur la mère de Ganem, qui ne put répondre à ce diſcours, tant il lui cauſa d'étonnement. Tourmente la tint long-tems embraſſée, & ne la quitta que pour courir à l'autre lit embraſſer Force des cœurs, qui s'étant levée ſur ſon ſéant pour la recevoir, lui tendit les bras.

Après que la charmante favorite du calife eut donné à la mère & à la fille toutes les

marques de tendreſſe qu'elles pouvoient attendre de la femme de Ganem, elle leur dit : Ceſſez de vous affliger l'une & l'autre, les richeſſes que Ganem avoit en cette ville, ne ſont pas perdues ; elles ſont au palais du calife dans mon appartement. Je ſais bien que toutes les richeſſes du monde ne ſauroient vous conſoler ſans Ganem : c'eſt le jugement que je fais de ſa mère & de ſa ſœur, ſi je dois juger d'elles par moi-même. Le ſang n'a pas moins de force que l'amour dans les grands cœurs. Mais pourquoi faut-il déſeſpérer de le revoir ? nous le retrouverons ; le bonheur de vous avoir rencontrées m'en fait concevoir l'eſpérance. Peut-être même que c'eſt aujourd'hui le dernier jour de vos peines, & le commencement d'un bonheur plus grand que celui dont vous jouiſſiez à Damas, dans le tems que vous y poſſédiez Ganem.

Tourmente alloit pourſuivre, lorſque le ſyndic des jouailliers arriva : Madame, lui dit-il, je viens de voir un objet bien touchant. C'eſt un jeune homme qu'un chamelier amenoit à l'hôpital de Bagdad. Il étoit lié avec des cordes ſur un chameau, parce qu'il n'avoit pas la force de ſe ſoutenir. On l'avoit déjà délié, & on étoit prêt à le porter à l'hôpital, lorſque j'ai paſſé par-là. Je me ſuis approché du jeune

homme, je l'ai confidéré avec attention, & il m'a paru que fon vifage ne m'étoit pas tout-à-fait inconnu. Je lui ai fait des queftions fur fa famille; mais pour toute réponfe, je n'en ai tiré que des pleurs & des foupirs. J'en ai eu pitié; & connoiffant par l'habitude que j'ai de voir des malades, qu'il étoit dans un preffant befoin d'être foigné, je n'ai pas voulu qu'on le mît à l'hôpital; car je fais trop de quelle manière on y gouverne les malades, & je connois l'incapacité des médecins. Je l'ai fait apporter chez moi par mes efclaves, qui, dans une chambre particulière où je l'ai mis, lui donnent par mon ordre de mon propre linge, & le fervent comme ils me ferviroient moi-même.

Tourmente treffaillit à ce difcours du jouaillier, & fentit une émotion dont elle ne pouvoit fe rendre raifon. Menez-moi, dit-elle au fyndic, dans la chambre de ce malade; je fouhaite de le voir. Le fyndic l'y conduifit; & tandis qu'elle y alloit, la mère de Ganem dit à Force des cœurs: Ah, ma fille, quelque miférable que foit cet étranger malade, votre frère, s'il eft encore en vie, n'eft peut-être pas dans un état plus heureux.

La favorite du calife étant dans la chambre où étoit le malade, s'approcha du lit où les

esclaves du syndic l'avoient déjà couché. Elle vit un jeune homme qui avoit les yeux fermés, le visage pâle, défiguré, & tout couvert de larmes. Elle l'observe avec attention; son cœur palpite. Elle croit reconnoître Ganem; mais bientôt elle se défie du rapport de ses yeux. Si elle trouve quelque chose de Ganem dans l'objet qu'elle considère, il lui paroît d'ailleurs si différent, qu'elle n'ose s'imaginer que c'est lui qui s'offre à sa vue. Ne pouvant toutefois résister à l'envie de s'en éclaircir : Ganem, lui dit-elle d'une voix tremblante, est-ce vous que je vois ? A ces mots elle s'arrêta pour donner au jeune homme le tems de répondre; mais s'appercevant qu'il y paroissoit insensible : Ah! Ganem, reprit-elle, ce n'est point à toi que je parle. Mon imagination trop pleine de ton image a prêté à cet étranger une trompeuse ressemblance. Le fils d'Abou Aibou, quelque malade qu'il pût être, entendroit la voix de Tourmente. Au nom de Tourmente, Ganem (car c'étoit effectivement lui) ouvrit les paupières, & tourna la tête vers la personne qui lui adressoit la parole; & reconnoissant la favorite du calife : Ah! madame, est-ce vous? par quel miracle?..... Il ne put achever. Il fut tout-à-coup saisi d'un transport de joie si vif, qu'il s'évanouit. Tourmente & le syndic s'em-

presſèrent à le ſecourir ; mais dès qu'ils remarquèrent qu'il commençoit à revenir de ſon évanouiſſement, le ſyndic pria la dame de ſe retirer, de peur que ſa vue n'irritât le mal de Ganem.

Ce jeune homme ayant repris ſes eſprits, regarda de tous côtés ; & ne voyant pas ce qu'il cherchoit : Belle Tourmente, s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenue ? vous êtes-vous en effet préſentée à mes yeux, ou n'eſt-ce qu'une illuſion ? Non, ſeigneur, lui dit le ſyndic, ce n'eſt point une illuſion : c'eſt moi qui ai fait ſortir cette dame, mais vous la reverrez ſitôt que vous ſerez en état de ſoutenir ſa vue. Vous avez beſoin de repos préſentement, & rien ne doit vous empêcher d'en prendre. Vos affaires ont changé de face, puiſque vous êtes, ce me ſemble, ce Ganem à qui le commandeur des croyans a fait publier dans Bagdad qu'il pardonnoit le paſſé. Qu'il vous ſuffiſe à l'heure qu'il eſt de ſavoir cela. La dame qui vient de vous parler, vous en inſtruira plus amplement. Ne ſongez donc qu'à rétablir votre ſanté ; pour moi je vais y contribuer autant qu'il me ſera poſſible. En achevant ces mots, il laiſſa repoſer Ganem, & alla lui faire préparer tous les remèdes qu'il jugea néceſſaires pour réparer ſes forces épuiſées par la diète & par la fatigue.

Pendant ce tems-là, Tourmente étoit dans la chambre de Force des cœurs & de ſa mère, où ſe paſſa la même ſcène à-peu-près ; car quand la mère de Ganem apprit que cet étranger malade que le ſyndic venoit de faire apporter chez lui, étoit Ganem lui-même, elle en eut tant de joie qu'elle s'évanouit auſſi. Et lorſque par les ſoins de Tourmente & de la femme du ſyndic, elle fut revenue de ſa foibleſſe, elle voulut ſe lever pour aller voir ſon fils; mais le ſyndic qui arriva ſur ces entrefaites, l'en empêcha, en lui repréſentant que Ganem étoit ſi foible & ſi exténué, que l'on ne pouvoit ſans intéreſſer ſa vie, exciter en lui les mouvemens que doit cauſer la vue inopinée d'une mère & d'une ſœur qu'on aime. Le ſyndic n'eut pas beſoin de longs diſcours pour perſuader la mère de Ganem. Dès qu'on lui dit qu'elle ne pouvoit entretenir ſon fils ſans mettre en danger ſes jours, elle ne fit plus d'inſtances pour l'aller trouver. Alors Tourmente prenant la parole : Béniſſons le ciel, dit-elle, de nous avoir tous raſſemblés dans un même lieu. Je vais retourner au palais informer le calife de toutes ces aventures, & demain matin je reviendrai vous joindre. Après avoir parlé de cette manière, elle embraſſa la mère & la fille, & ſortit. Elle arriva au palais; & dès qu'elle

y ſut, elle fit demander une audience particulière au calife. Elle l'obtint dans le moment. On l'introduiſit dans le cabinet de ce prince; il y étoit ſeul. Elle ſe jeta d'abord à ſes piés, la face contre terre, ſelon la coutume. Il lui dit de ſe relever; & l'ayant fait aſſeoir, il lui demanda ſi elle avoit appris des nouvelles de Ganem. Commandeur des croyans, lui dit-elle, j'ai ſi bien fait, que je l'ai retrouvé avec ſa mère & ſa ſœur. Le calife fut curieux d'apprendre comment elle avoit pu les rencontrer en ſi peu de tems. Elle ſatisfit ſa curioſité, & lui dit tant de bien de la mère de Ganem & de Force des cœurs, qu'il eut envie de les voir, auſſi-bien que le jeune marchand.

Si Haroun Alraſchid étoit violent, & ſi, dans ſes emportemens, il ſe portoit quelquefois à des actions cruelles, en récompenſe il étoit équitable & le plus généreux prince du monde, dès que ſa colère étoit paſſée & qu'on lui faiſoit connoître ſon injuſtice. Ainſi ne pouvant douter qu'il n'eût injuſtement perſécuté Ganem & ſa famille, & les ayant maltraités publiquement, il réſolut de leur faire une ſatisfaction publique. Je ſuis ravi, dit-il à Tourmente, de l'heureux ſuccès de tes recherches, j'en ai une extrême joie, moins pour l'amour de toi, qu'à cauſe de moi-même. Je tiendrai la promeſſe

que je t'ai faite : tu épouferas Ganem, & je déclare dès-à-préfent que tu n'es plus mon efclave ; tu es libre. Va retrouver ce jeune marchand : & dès que fa fanté fera rétablie, tu me l'ameneras avec fa mère & fa fœur.

Le lendemain du grand matin, Tourmente ne manqua pas de fe rendre chez le fyndic des jouailliers, impatiente de favoir l'état de la fanté de Ganem, & d'apprendre à la mère & à la fille les bonnes nouvelles qu'elle avoit à leur annoncer. La première perfonne qu'elle rencontra, fut le fyndic, qui lui dit que Ganem avoit fort bien paffé la nuit ; que fon mal ne provenant que de mélancolie, & la caufe en étant ôtée, il feroit bientôt guéri.

Effectivement le fils d'Abou Aibou fe trouva beaucoup mieux. Le repos & les bons remèdes qu'il avoit pris, & plus que tout cela, la nouvelle fituation de fon efprit, avoient produit un fi bon effet, que le fyndic jugea qu'il pouvoit fans péril voir fa mère, fa fœur, & fa maîtreffe, pourvu qu'on le préparât à les recevoir ; parce qu'il étoit à craindre que ne fachant pas que fa mère & fa fœur fuffent à Bagdad, leur vue ne lui causât trop de furprife & de joie. Il fut réfolu que Tourmente entreroit d'abord toute feule dans la chambre de Ganem, & qu'elle feroit figne aux deux

autres

autres dames de paroître quand il en ſeroit tems.

Les choſes étant ainſi réglées, Tourmente fut annoncée par le ſyndic au malade, qui fut ſi charmé de la revoir, que peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît encore. Hé bien, Ganem, lui dit-elle en s'approchant de ſon lit, vous retrouvez votre Tourmente, que vous vous imaginiez avoir perdue pour jamais. Ah! madame, interrompit-il avec précipitation, par quel miracle venez-vous vous offrir à mes yeux? je vous croyois au palais du calife : ce prince vous a ſans doute écoutée; vous avez diſſipé ſes ſoupçons, & il vous a redonné ſa tendreſſe. Oui, mon cher Ganem, reprit Tourmente, je me ſuis juſtifiée dans l'eſprit du commandeur des croyans, qui, pour réparer le mal qu'il vous a fait ſouffrir, me donne à vous pour épouſe. Ces dernières paroles causèrent à Ganem une joie ſi vive, qu'il ne put d'abord s'exprimer que par ce ſilence tendre ſi connu des amans. Mais il le rompit enfin : Ah! belle Tourmente, s'écria-t-il, puis-je ajouter foi au diſcours que vous me tenez? croirai-je qu'en effet le calife vous cède au fils d'Abou Aibou? Rien n'eſt plus véritable, repartit la dame : ce prince qui vous faiſoit auparavant chercher pour vous ôter la vie, & qui, dans ſa fureur,

a fait souffrir mille indignités à votre mère & à votre sœur, souhaite de vous voir présentement, pour vous récompenser du respect que vous avez eu pour lui, & il n'est pas douteux qu'il ne comble de bienfaits toute votre famille.

Ganem demanda de quelle manière le calife avoit traité sa mère & sa sœur, ce que Tourmente lui raconta. Il ne put entendre ce récit sans pleurer, malgré la situation où la nouvelle de son mariage avec sa maîtresse avoit mis son esprit. Mais lorsque Tourmente lui dit qu'elles étoient actuellement à Bagdad & dans la maison même où il se trouvoit, il parut avoir une si grande impatience de les voir, que la favorite ne différa point à la satisfaire. Elle les appela; elles étoient à la porte où elles n'attendoient que ce moment. Elles entrent, s'avancent vers Ganem; & l'embrassant tour-à-tour, elles le baisent à plusieurs reprises. Que de larmes furent répandues dans ces embrassemens! Ganem en avoit le visage tout couvert, aussi-bien que sa mère & sa sœur. Tourmente en versoit abondamment. Le syndic même & sa femme, que ce spectacle attendrissoit, ne pouvoient retenir leurs pleurs, ni se lasser d'admirer les ressorts secrets de la providence, qui rassembloit chez eux quatre per-

ſonnes que la fortune avoit ſi cruellement ſéparées.

Après qu'ils eurent tous eſſuyé leurs larmes, Ganem en arracha de nouvelles en faiſant le récit de tout ce qu'il avoit ſouffert depuis le jour qu'il avoit quitté Tourmente, juſqu'au moment que le ſyndic l'avoit fait apporter chez lui. Il leur apprit que s'étant réfugié dans un petit village, il y étoit tombé malade; que quelques payſans charitables en avoient eu ſoin, mais que ne guériſſant point, un chamelier s'étoit chargé de l'amener à l'hôpital de Bagdad. Tourmente raconta auſſi tous les ennuis de ſa priſon, comment le calife, après l'avoir entendu parler dans la tour, l'avoit fait venir dans ſon cabinet, & par quels diſcours elle s'étoit juſtifiée. Enfin quand ils ſe furent inſtruits des choſes qui leur étoient arrivées, Tourmente dit : Béniſſons le ciel qui nous a tous réunis, & ne ſongeons qu'au bonheur qui nous attend. Dès que la ſanté de Ganem ſera rétablie, il faudra qu'il paroiſſe devant le calife avec ſa mère & ſa ſœur; mais comme elles ne ſont pas en état de ſe montrer, je vais y mettre bon ordre : je vous prie de m'attendre un moment.

En diſant ces mots, elle ſortit, alla au palais, & revint en peu de tems chez le ſyndic avec

une bourſe où il y avoit encore mille pièces d'or. Elle la donna au ſyndic, en le priant d'acheter des habits pour Force des cœurs & pour ſa mère. Le ſyndic, qui étoit un homme de bon goût, en choiſit de fort beaux, & les fit faire avec toute la diligence poſſible. Ils ſe trouvèrent prêts au bout de trois jours; & Ganem ſe ſentant aſſez fort pour ſortir, s'y diſpoſa. Mais le jour qu'il avoit pris pour aller ſaluer le calife, comme il s'y préparoit avec Force des cœurs & ſa mère, on vit arriver chez le ſyndic le grand-viſir Giafar.

Ce miniſtre étoit à cheval avec une grande ſuite d'officiers. Seigneur, dit-il à Ganem en entrant, je viens ici de la part du commandeur des croyans, mon maître & le vôtre : l'ordre dont je ſuis chargé, eſt bien différent de celui dont je ne veux pas vous renouveller le ſouvenir. Je dois vous accompagner & vous préſenter au calife, qui ſouhaite de vous voir. Ganem ne répondit au compliment du grand-viſir que par une très-profonde inclination de tête, & monta un cheval des écuries du calife, qu'on lui préſenta, & qu'il mania avec beaucoup de grâce. On fit monter la mère & la fille ſur des mules du palais; & tandis que Tourmente auſſi montée ſur une mule, les menoit chez le prince par un chemin détourné,

Giafar conduisit Ganem par un autre, & l'introduisit dans la salle d'audience. Le calife y étoit assis sur son trône, environné des émirs, des visirs, des chefs des huissiers, & des autres courtisans arabes, persans, égyptiens, africains & syriens, de sa domination, sans parler des étrangers.

Quand le grand-visir eut amené Ganem au pié du trône, ce jeune marchand fit sa révérence en se jettant la face contre terre : & puis s'étant levé, il débita un beau compliment en vers, qui bien que composé sur le champ, ne laissa pas d'attirer l'approbation de toute la cour. Après son compliment, le calife le fit approcher & lui dit : Je suis bien aise de te voir, & d'apprendre de toi-même où tu as trouvé ma favorite & tout ce que tu as fait pour elle. Ganem obéit, & parut si sincère, que le calife fut convaincu de sa sincérité. Ce prince lui fit donner une robe fort riche, selon la coutume observée envers ceux à qui l'on donnoit audience. Ensuite il lui dit : Ganem, je veux que tu demeures dans ma cour. Commandeur des croyans, répondit le jeune marchand, l'esclave n'a point d'autre volonté que celle de son maître, de qui dépendent sa vie & son bien. Le calife fut très-satisfait de la réponse de Ganem, & lui donna une grosse pension. Ensuite

ce prince descendit du trône, & se faisant suivre par Ganem & par le grand-visir seulement, il entra dans son appartement.

Comme il ne doutoit pas que Tourmente n'y fût avec la mère & la fille d'Abou Aibou, il ordonna qu'on les lui amenât. Elles se prosternèrent devant lui. Il les fit relever; & il trouva Force des cœurs si belle, qu'après l'avoir considérée avec attention : J'ai tant de douleur, lui dit-il, d'avoir traité si indignement vos charmes, que je leur dois une réparation qui surpasse l'offense que je leur ai faite. Je vous épouse, & par-là je punirai Zobéïde, qui deviendra la première cause de votre bonheur, comme elle l'est de vos malheurs passés. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il en se tournant vers la mère de Ganem, madame, vous êtes encore jeune, & je crois que vous ne dédaignerez pas l'alliance de mon grand-visir : je vous donne à Giafar; & vous, Tourmente, à Ganem. Que l'on fasse venir un cadi & des témoins, & que les trois contrats soient dressés & signés tout-à-l'heure. Ganem voulut représenter au calife que sa sœur seroit trop honorée d'être seulement au nombre de ses favorites, mais ce prince voulut épouser Force des cœurs.

Il trouva cette histoire si extraordinaire,

qu'il fit ordonner à un fameux hiſtorien de la mettre par écrit avec toutes ſes circonſtances. Elle fut enſuite dépoſée dans ſon tréſor, d'où pluſieurs copies tirées ſur cet original l'ont rendue publique.

Après que Scheherazade eut achevé l'hiſtoire de Ganem, fils d'Abou Aibou, le ſultan des Indes témoigna qu'elle lui avoit fait plaiſir. Sire, dit alors la ſultane, puiſque cette hiſtoire vous a diverti, je ſupplie très-humblement votre majeſté de vouloir bien entendre celle du prince Zeyn Alaſnam, & du roi des Génies; vous n'en ſerez pas moins content. Schahriar y conſentit; mais comme le jour commençoit à paroître, on la remit à la nuit ſuivante. La ſultane la commença de cette manière:

HISTOIRE

Du prince Zeyn Alaſnam, & du Roi des Génies.

UN roi de Balſora poſſédoit de grandes richeſſes. Il étoit aimé de ſes ſujets; mais il n'avoit point d'enfans, & cela l'affligeoit beaucoup. Cependant il engagea par des préſens conſidérables tous les ſaints perſonnages de ſes états

à demander au ciel un fils pour lui, & leurs prières ne furent pas inutiles : la reine devint groſſe, & accoucha très-heureuſement d'un prince qui fut nommé Zeyn Alaſnam, c'eſt-à-dire l'ornement des ſtatues.

Le roi fit aſſembler tous les aſtrologues de ſon royaume, & leur ordonna de tirer l'horoſcope de l'enfant. Ils découvrirent par leurs obſervations qu'il vivroit long-tems, qu'il ſeroit courageux, mais qu'il auroit beſoin de courage pour ſoutenir avec fermeté les malheurs qui le menaçoient. Le roi ne fut point épouvanté de cette prédiction. Mon fils, dit-il, n'eſt pas à plaindre, puiſqu'il doit être courageux : il eſt bon que les princes éprouvent des diſgraces, l'adverſité purifie leur vertu; ils en ſavent mieux regner.

Il récompenſa les aſtrologues & les renvoya. Il fit élever Zeyn avec tout le ſoin imaginable. Il lui donna des maîtres, dès qu'il le vit en âge de profiter de leurs inſtructions. Enfin il ſe propoſoit d'en faire un prince accompli, quand tout-à-coup ce bon roi tomba malade d'une maladie que ſes médecins ne purent guérir. Se voyant au lit de la mort, il appela ſon fils, & lui recommanda entr'autres choſes de s'attacher à ſe faire aimer plutôt qu'à ſe faire craindre de ſon peuple; de ne point prêter

l'oreille aux flatteurs, & d'être auſſi lent à récompenſer qu'à punir, parce qu'il arrivoit ſouvent que les rois ſéduits par de fauſſes apparences, accabloient de bienfaits les méchans, & opprimoient l'innocence.

Auſſitôt que le roi fut mort, le prince Zeyn prit le deuil, qu'il porta durant ſept jours. Le huitième, il monta ſur le trône, ôta du tréſor royal le ſceau de ſon père pour y mettre le ſien, & commença à goûter la douceur de regner. Le plaiſir de voir tous ſes courtiſans fléchir devant lui, & ſe faire leur unique étude de lui prouver leur obéiſſance & leur zèle, en un mot, le pouvoir ſouverain eut trop de charmes pour lui. Il ne regarda que ce que ſes ſujets lui devoient, ſans penſer à ce qu'il devoit à ſes ſujets. Il ſe mit peu en peine de les bien gouverner. Il ſe plongea dans toutes ſortes de débauches avec de jeunes voluptueux qu'il revêtit des premières charges de l'état. Il n'eut plus de règle. Comme il étoit naturellement prodigue, il ne mit aucun frein à ſes largeſſes, & inſenſiblement ſes femmes & ſes favoris épuisèrent ſes tréſors.

La reine ſa mère vivoit encore. C'étoit une princeſſe ſage & prudente. Elle avoit eſſayé pluſieurs fois inutilement d'arrêter le cours des prodigalités & des débauches du roi ſon

fils, en lui repréſentant que s'il ne changeoit bientôt de conduite, non-ſeulement il diſſiperoit ſes richeſſes, mais qu'il aliéneroit même l'eſprit de ſes peuples, & cauſeroit une révolution qui lui coûteroit peut-être la couronne & la vie. Peu fallut que ce qu'elle avoit prédit n'arrivât : les peuples commencèrent à murmurer contre le gouvernement, & leurs murmures auroient infailliblement été ſuivis d'une révolte générale, ſi la reine n'eut eu l'adreſſe de la prévenir ; mais cette princeſſe informée de la mauvaiſe diſpoſition des choſes, en avertit le roi, qui ſe laiſſa perſuader enfin. Il confia le miniſtère à des ſages vieillards qui ſurent bien retenir ſes ſujets dans le devoir.

Cependant Zeyn voyant toutes ſes richeſſes conſommées, ſe repentit de n'en avoir pas fait un meilleur uſage. Il tomba dans une mélancolie mortelle, & rien ne pouvoit le conſoler. Une nuit il vit en ſonge un vénérable vieillard qui s'avança vers lui, & lui dit d'un air riant : « O Zeyn, ſache qu'il n'y a pas de chagrin qui » ne ſoit ſuivi de joie ; point de malheur qui » ne traîne à ſa ſuite quelque bonheur. Si tu » veux voir la fin de ton affliction, leve-toi. » Pars pour l'Egypte, va-t-en au Caire, une » grande fortune t'y attend ».

Le prince à ſon réveil fut frappé de ce ſonge.

Il en parla fort férieufement à la reine fa mère, qui n'en fit que rire. Ne voudriez-vous point, mon fils, lui dit-elle, aller en Egypte fur la foi de ce beau fonge? Pourquoi non, madame, répondit Zeyn, penfez-vous que tous les fonges foient chimériques? Non, non, il y en a de myftérieux. Mes précepteurs m'ont raconté mille hiftoires qui ne me permettent pas d'en douter. D'ailleurs, quand je n'en ferois pas perfuadé, je ne pourrois me défendre d'écouter mon fonge. Le vieillard qui m'eft apparu, avoit quelque chofe de furnaturel. Ce n'eft point un de ces hommes que la feule vieilleffe rend refpectables : je ne fais quel air divin étoit répandu dans fa perfonne. Il étoit tel enfin qu'on nous repréfente le grand prophète; & fi vous voulez que je vous découvre ma penfée, je crois que c'eft lui qui, touché de mes peines, veut les foulager. Je m'en fie à la confiance qu'il m'a infpirée; je fuis plein de fes promeffes, & j'ai réfolu de fuivre fa voix. La reine effaya de l'en détourner, mais elle n'en put venir à bout. Le prince lui laiffa la conduite du royaume, fortit une nuit du palais fort fecrètement, & prit la route du Caire fans vouloir être accompagné de perfonne.

Après beaucoup de fatigue & de peine, il

arriva dans cette fameuſe ville qui en a peu de ſemblables au monde, ſoit pour la grandeur, ſoit pour la beauté. Il alla deſcendre à la porte d'une moſquée, où ſe ſentant accablé de laſſitude, il ſe coucha. A peine fut-il endormi qu'il vit le même vieillard qui lui dit : « O mon » fils, je ſuis content de toi, tu as ajouté » foi à mes paroles. Tu es venu ici ſans » que la longueur & les difficultés des che- » mins t'ayent rebuté : mais apprends que je » ne t'ai fait faire un ſi long voyage que » pour t'éprouver. Je vois que tu as du cou- » rage & de la fermeté. Tu mérites que je » te rende le plus riche & le plus heureux » prince de la terre. Retourne à Balſora; tu » trouveras dans ton palais des richeſſes im- » menſes. Jamais roi n'en a tant poſſédées qu'il » y en a ».

Le prince ne fut pas ſatisfait de ce ſonge. Hélas, dit-il en lui-même, après s'être réveillé, quelle étoit mon erreur ! ce vieillard que je croyois notre grand prophète, n'eſt qu'un pur ouvrage de ma fantaiſie agitée. J'en avois l'imagination ſi remplie, qu'il n'eſt pas ſurprenant que j'y aye rêvé une ſeconde fois. Retournons à Balſora. Que ferois-je ici plus long-tems ? Je ſuis bien heureux de n'avoir dit à perſonne qu'à ma mère le motif de mon voyage; je de-

viendrois la fable de mes peuples, s'ils le savoient.

Il reprit donc le chemin de son royaume; & dès qu'il y fut arrivé, la reine lui demanda s'il revenoit content. Il lui conta tout ce qui s'étoit passé, & parut si mortifié d'avoir été trop crédule, que cette princesse, au lieu d'augmenter son ennui par des reproches ou par des railleries, le consola. Cessez de vous affliger, mon fils, lui dit-elle; si dieu vous destine des richesses, vous les acquerrez sans peine. Demeurez en repos; tout ce que j'ai à vous recommander, c'est d'être vertueux. Renoncez aux délices de la danse, des orgues, & du vin couleur de pourpre : fuyez tous ces plaisirs; ils vous ont déjà pensé perdre. Appliquez-vous à rendre vos sujets heureux; en faisant leur bonheur, vous assurerez le vôtre.

Le prince Zeyn jura qu'il suivroit désormais tous les conseils de sa mère, & ceux des sages visirs dont elle avoit fait choix pour l'aider à soutenir le poids du gouvernement. Mais dès la première nuit qu'il fut de retour en son palais, il vit en songe pour la troisième fois le vieillard qui lui dit : « O courageux Zeyn, » le tems de ta prospérité est enfin venu. De- » main matin, d'abord que tu seras levé, prends » une pioche, & va fouiller dans le cabinet

» du feu roi ; tu y découvriras un grand » tréſor ».

Le prince ne fut pas plutôt réveillé qu'il ſe leva. Il courut à l'appartement de la reine, & lui raconta avec beaucoup de vivacité le nouveau ſonge qu'il venoit de faire. En vérité, mon fils, dit la reine en ſouriant, voilà un vieillard bien obſtiné : il n'eſt pas content de vous avoir trompé deux fois ; êtes-vous d'humeur à vous y fier encore ? Non, madame, répondit Zeyn, je ne crois nullement ce qu'il m'a dit ; mais je veux par plaiſir viſiter le cabinet de mon père. Oh, je m'en doutois bien, s'écria la reine en éclatant de rire ; allez, mon fils, contentez-vous : ce qui me conſole, c'eſt que la choſe n'eſt pas ſi fatigante que le voyage d'Egypte.

Hé bien, madame, reprit le roi, il faut vous l'avouer, ce troiſième ſonge m'a rendu ma confiance ; il eſt lié aux deux autres. Car enfin examinons toutes les paroles du vieillard : il m'a d'abord ordonné d'aller en Egypte ; là il m'a dit qu'il ne m'avoit fait faire ce voyage que pour m'éprouver. Retourne à Balſora, m'a-t-il dit enſuite ; c'eſt-là que tu dois trouver des tréſors. Cette nuit il m'a marqué préciſément l'endroit où ils ſont. Ces trois ſonges, ce me ſemble, ſont ſuivis ; ils n'ont rien d'é-

quivoque. Pas une circonſtance qui embarraſſe. Après tout, ils peuvent être chimériques; mais j'aime mieux faire une recherche vaine, que de me reprocher toute ma vie d'avoir manqué peut-être de grandes richeſſes en faiſant mal-à-propos l'eſprit-fort.

En achevant ces paroles, il ſortit de l'appartement de la reine, ſe fit donner une pioche, & entra ſeul dans le cabinet du feu roi. Il ſe mit à piocher, & il leva plus de la moitié des carreaux du pavé ſans appercevoir la moindre apparence de tréſor. Il quitta l'ouvrage pour ſe repoſer un moment, diſant en ſoi-même : J'ai bien peur que ma mère n'ait eu raiſon de ſe moquer de moi. Néanmoins il reprit courage, & continua ſon travail. Il n'eut pas ſujet de s'en repentir : il découvrit tout-à-coup une pierre blanche qu'il leva, & deſſous il trouva une porte ſur laquelle étoit caché un cadenas d'acier. Il le rompit à coups de pioche, & ouvrit la porte qui couvroit un eſcalier de marbre blanc. Il alluma auſſitôt une bougie, & deſcendit par cet eſcalier dans une chambre parquetée de porcelaines de la Chine, & dont les lambris & le plafond étoient de cryſtal. Mais il s'attacha particulièrement à regarder quatre ſtrades, ſur chacune deſquelles il y avoit dix urnes de porphire. Il s'imagina qu'elles étoient

pleines de vin. Bon, dit-il, ce vin doit être bien vieux; je ne doute pas qu'il ne ſoit excellent. Il s'approcha de l'une de ces urnes, il en ôta le couvercle, & vit avec autant de ſurpriſe que de joie qu'elles étoient pleines de pièces d'or. Il viſita les quatre autres l'une après l'autre, & les trouva pleines de ſequins. Il en prit une poignée qu'il porta à la reine.

Cette princeſſe fut dans l'étonnement que l'on peut s'imaginer, quand elle entendit le rapport que le roi lui fit de tout ce qu'il avoit vu. O, mon fils, s'écria-t-elle, gardez-vous de diſſiper follement tous ces biens, comme vous avez déjà fait ceux du tréſor royal : que vos ennemis n'ayent pas un ſi grand ſujet de ſe réjouir! Non, madame, répondit Zeyn, je vivrai déſormais d'une manière qui ne vous donnera que de la ſatisfaction.

La reine pria le roi ſon fils de la mener dans cet admirable ſouterrain, que le feu roi ſon mari avoit fait faire ſi ſecrètement qu'elle n'en avoit jamais oui parler. Zeyn la conduiſit au cabinet, l'aida à deſcendre l'eſcalier de marbre, & la fit entrer dans la chambre où étoient les urnes. Elle regarda toutes ces choſes d'un œil curieux, & remarqua dans un coin une petite urne de la même matière que les autres; le prince ne l'avoit point encore apperçue. Il la prit,

prit, & l'ayant ouverte, il trouva dedans une clé d'or. Mon fils, dit alors la reine, cette clé enferme ſans doute quelque nouveau tréſor. Cherchons par-tout, voyons ſi nous ne découvrirons point à quel uſage elle eſt deſtinée.

Ils examinèrent la chambre avec une extrême attention, & trouvèrent enfin une ſerrure au milieu d'un lambris. Ils jugèrent que c'étoit celle dont ils avoient la clé. Le roi en fit l'eſſai ſur le champ. Auſſitôt une porte s'ouvrit, & leur laiſſa voir une autre chambre, au milieu de laquelle étoient neuf piedeſtaux d'or maſſif, dont huit ſoutenoient chacun une ſtatue faite d'un ſeul diamant; & ces ſtatues jetoient tant d'éclat, que la chambre en étoit toute éclairée.

O ciel, s'écria Zeyn tout ſurpris! où eſt-ce que mon père a pu trouver de ſi belles choſes? Le neuvième piedeſtal redoubla ſon étonnement; car il y avoit deſſus une pièce de ſatin blanc ſur laquelle étoient écrits ces mots: « O » mon cher fils, ces huit ſtatues m'ont coûté » beaucoup de peine à acquérir. Mais quoi» qu'elles ſoient d'une grande beauté, ſache qu'il » y en a une neuvième au monde qui les ſur» paſſe, elle vaut mieux toute ſeule que mille » comme celles que tu vois. Si tu ſouhaites » de t'en rendre poſſeſſeur, va dans la ville du

» Caire en Egypte. Il y a là un de mes an-
» ciens esclaves appelé Mobarec ; tu n'auras
» nulle peine à le découvrir ; la première per-
» sonne que tu rencontreras, t'enseignera sa
» demeure. Va le trouver ; dis-lui tout ce qui
» t'est arrivé. Il te connoîtra pour mon fils,
» & il te conduira jusqu'au lieu où est cette
» merveilleuse statue que tu acquerras avec le
» salut ».

Le prince, après avoir lu ces paroles, dit à la reine : Je ne veux point manquer cette neuvième statue. Il faut que ce soit une pièce bien rare, puisque celles-ci toutes ensemble ne la valent pas. Je vais partir pour le grand Caire. Je ne crois pas, madame, que vous combattiez ma résolution. Non, mon fils, répondit la reine, je ne m'y oppose point. Vous êtes sans doute sous la protection de notre grand prophète : il ne permettra pas que vous périssiez dans ce voyage. Partez quand il vous plaira. Vos visirs & moi, nous gouvernerons bien l'état pendant votre absence. Le prince fit préparer son équipage ; mais il ne voulut mener avec lui qu'un petit nombre d'esclaves seulement.

Il ne lui arriva nul accident sur la route. Il se rendit au Caire, où il demanda des nouvelles de Mobarec. On lui dit que c'étoit un

des plus riches citoyens de la ville; qu'il vivoit en grand ſeigneur, & que ſa maiſon étoit ouverte particulièrement aux étrangers. Zeyn s'y fit conduire. Il frappa à la porte. Un eſclave ouvre, & lui dit : Que ſouhaitez-vous, & qui êtes-vous? Je ſuis étranger, répondit le prince. J'ai oui parler de la généroſité du ſeigneur Mobarec, & je viens loger chez lui. L'eſclave pria Zeyn d'attendre un moment, puis il alla dire cela à ſon maître, qui lui ordonna de faire entrer l'étranger. L'eſclave revint à la porte, & dit au prince qu'il étoit le bienvenu.

Alors Zeyn entra, traverſa une grande cour, & paſſa dans une ſalle magnifiquement ornée, où Mobarec qui l'attendoit, le reçut fort civilement & le remercia de l'honneur qu'il lui faiſoit de vouloir bien prendre un logement chez lui. Le prince après avoir répondu à ce compliment, dit à Mobarec : Je ſuis fils du feu roi de Balſora, & je m'appelle Zeyn Alaſnam. Ce roi, dit Mobarec, a été autrefois mon maître; mais, ſeigneur, je ne lui ai point connu de fils. Quel âge avez-vous? J'ai vingt ans, répondit le prince. Combien y en a-t-il que vous avez quitté la cour de mon père? Il y en a près de vingt-deux, dit Mobarec. Mais comment me perſuaderez-vous que vous

êtes ſon fils ? Mon père, repartit Zeyn, avoit ſous ſon cabinet un ſouterrain, dans lequel j'ai trouvé quarante urnes de porphyre toutes pleines d'or. Et quelle autre choſe y a-t-il encore, répliqua Mobarec? Il y a, dit le prince, neuf piedeſtaux d'or maſſif, ſur huit deſquels ſont huit ſtatues de diamans, & il y a ſur le neuvième une pièce de ſatin blanc ſur laquelle mon père a écrit ce qu'il faut que je faſſe pour acquérir une nouvelle ſtatue plus précieuſe que les autres enſemble. Vous ſavez le lieu où eſt cette ſtatue, parce qu'il eſt marqué ſur le ſatin que vous m'y conduirez.

Il n'eut pas achevé ces paroles, que Mobarec ſe jeta à ſes genoux; & lui baiſant une de ſes mains à pluſieurs repriſes : Je rends grâces à dieu, s'écria-t-il, de vous avoir fait venir ici. Je vous connois pour le fils du roi de Balſora. Si vous voulez aller au lieu où eſt la ſtatue merveilleuſe, je vous y menerai. Mais il faut auparavant vous repoſer ici quelques jours. Je donne aujourd'hui un feſtin aux grands du Caire. Nous étions à table, lorſqu'on m'eſt venu avertir de votre arrivée. Dédaignerez-vous, ſeigneur, de venir vous réjouir avec nous ? Non, répondit Zeyn, je ſerai ravi d'être de votre feſtin. Auſſitôt Mobarec le conduiſit ſous un dôme où étoit la compagnie. Il le fit

mettre à table, & commença de le ſervir à genoux. Les grands du Caire en furent ſurpris. Ils ſe diſoient tout bas les uns aux autres : Hé, qui eſt donc cet étranger que Mobarec ſert avec tant de reſpect ?

Après qu'ils eurent mangé, Mobarec prit la parole : Grands du Caire, dit-il, ne ſoyez pas étonnés de m'avoir vu ſervir de cette ſorte ce jeune étranger. Sachez que c'eſt le fils du roi de Balſora mon maître. Son père m'acheta de ſes propres deniers. Il eſt mort ſans m'avoir donné la liberté. Ainſi je ſuis encore ſon eſclave, & par conſéquent tous mes biens appartiennent de droit à ce jeune prince ſon unique héritier. Zeyn l'interrompit en cet endroit : O Mobarec, lui dit-il, je déclare devant tous ces ſeigneurs, que je vous affranchis dès ce moment, & que je retranche de mes biens votre perſonne & tout ce que vous poſſédez : voyez outre cela ce que vous voulez que je vous donne. Mobarec à ce diſcours baiſa la terre, & fit de grands remercîmens au prince. Enſuite on apporta le vin : ils en burent toute la journée ; & ſur le ſoir les préſens furent diſtribués aux convives qui ſe retirèrent.

Le lendemain Zeyn dit à Mobarec : J'ai pris aſſez de repos. Je ne ſuis point venu au Caire pour vivre dans les plaiſirs. J'ai deſſein d'avoir

la neuvième ſtatue. Il eſt tems que nous partions pour l'aller conquérir. Seigneur, répondit Mobarec, je ſuis prêt à céder à votre envie; mais vous ne ſavez pas tous les dangers qu'il faut courir pour faire cette précieuſe conquête. Quelque péril qu'il y ait, répliqua le prince, j'ai réſolu de l'entreprendre. J'y périrai, ou j'en viendrai à bout. Tout ce qui arrive, c'eſt dieu qui le fait arriver. Accompagnez-moi ſeulement, & que votre fermeté ſoit égale à la mienne.

Mobarec le voyant déterminé à partir, appela ſes domeſtiques, & leur ordonna d'apprêter les équipages. Enſuite le prince & lui firent l'ablution & la prière de précepte appelée *Farz*, après quoi ils ſe mirent en chemin. Ils remarquèrent ſur leur route une infinité de choſes rares & merveilleuſes. Ils marchèrent pendant pluſieurs jours, au bout deſquels étant arrivés dans un ſéjour délicieux, ils deſcendirent de cheval. Alors Mobarec dit à tous les domeſtiques qui les ſuivoient : Demeurez en cet endroit, & gardez ſoigneuſement les équipages juſqu'à notre retour. Puis il dit à Zeyn : Allons, ſeigneur, avançons nous ſeuls; nous ſommes proche du lieu terrible où l'on garde la neuvième ſtatue : vous allez avoir beſoin de votre courage.

Ils arrivèrent bientôt au bord d'un grand lac. Mobarec s'assit sur le rivage, en disant au prince : Il faut que nous passions cette mer. Hé comment la pourrions-nous passer, répondit Zeyn ? nous n'avons point de bateau. Vous en verrez paroître un dans le moment, reprit Mobarec : le bateau enchanté du roi des génies va venir vous prendre ; mais n'oubliez pas ce que je vais vous dire. Il faut garder un profond silence ; ne parlez point au batelier. Quelque singulière que vous paroisse sa figure, quelque chose extraordinaire que vous puissiez remarquer, ne dites rien. Car je vous avertis que si vous prononcez un seul mot, quand nous serons embarqués, la barque fondra sous les eaux. Je saurai bien me taire, dit le prince. Vous n'avez qu'à me prescrire tout ce que je dois faire, & je le ferai fort exactement.

En parlant ainsi, il apperçut tout-à-coup sur le lac un bateau fait de bois de sandal rouge. Il avoit un mât d'ambre fin avec une banderolle de satin bleu. Il n'y avoit dedans qu'un batelier dont la tête ressembloit à celle d'un éléphant, & son corps avoit la forme de celui d'un tigre. Le bateau s'étant approché du prince & de Mobarec, le batelier les prit avec sa trompe l'un après l'autre, & les mit dans son bateau. Ensuite il les passa de l'autre

côté du lac en un inſtant. Il les reprit avec ſa trompe, les poſa ſur le rivage, & diſparut auſſitôt avec ſa barque.

Nous pouvons préſentement parler, dit Mobarec. L'île où nous ſommes, eſt celle du roi des génies; il n'y en a point de ſemblable au reſte du monde. Regardez de tous côtés, prince : eſt-il un plus charmant ſéjour? c'eſt ſans doute une véritable image de ce lieu raviſſant que dieu deſtine aux fidèles obſervateurs de notre loi. Voyez les champs parés de fleurs & de toutes ſortes d'herbes odorantes. Admirez ces beaux arbres, dont les fruits délicieux font plier les branches juſqu'à terre. Goûtez le plaiſir que doivent cauſer ces chants harmonieux que forment dans les airs mille oiſeaux de mille eſpèces inconnues dans les autres pays. Zeyn ne pouvoit ſe laſſer de conſidérer la beauté des choſes qui l'environnoient, & il en remarquoit de nouvelles à meſure qu'il s'avançoit dans l'île.

Enfin ils arrivèrent devant un palais de fines émeraudes, entouré d'un large foſſé, ſur les bords duquel, d'eſpace en eſpace, étoient plantés des arbres ſi hauts qu'ils couvroient de leur ombrage tout le palais. Vis-à-vis la porte qui étoit d'or maſſif, il y avoit un pont fait d'une ſeule écaille de poiſſon, quoiqu'il eût

pour le moins ſix toiſes de long & trois de large. On voyoit à la tête du pont une troupe de génies d'une hauteur démeſurée, qui défendoient l'entrée du château avec de groſſes maſſues d'acier de la Chine.

N'allons pas plus avant, dit Mobarec, ces génies nous aſſommeroient; & ſi nous voulons les empêcher de venir à nous, il faut faire une cérémonie magique. En même tems il tira d'une bourſe qu'il avoit ſous ſa robe, quatre bandes de taffetas jaune. De l'une il entoura ſa ceinture, & mit une autre ſur ſon dos; il donna les deux autres au prince qui en fit le même uſage. Après cela, Mobarec étendit ſur la terre deux grandes nappes, au bord deſquelles il répandit quelques pierreries avec du muſc & de l'ambre. Il s'aſſit enſuite ſur une de ces nappes, & Zeyn ſur l'autre. Puis Mobarec parla dans ces termes au prince : Seigneur, je vais préſentement conjurer le roi des génies qui habite le palais qui s'offre à nos yeux : puiſſe-t-il venir à nous ſans colère ! je vous avoue que je ne ſuis pas ſans inquiétude ſur la réception qu'il nous fera. Si notre arrivée dans ſon île lui déplaît, il paroîtra ſous la figure d'un monſtre effroyable ; mais s'il approuve votre deſſein, il ſe montrera ſous la forme d'un homme de bonne mine. Dès qu'il

ſera devant nous, il faudra vous lever & le ſaluer ſans ſortir de votre nappe, parce que vous péririez infailliblement ſi vous en ſortiez. Vous lui direz : Souverain maître des génies, mon père, qui étoit votre ſerviteur, a été emporté par l'ange de la mort : puiſſe votre majeſté me protéger comme elle a toujours protégé mon père. Et ſi le roi des génies, ajouta Mobarec, vous demande quelle grâce vous voulez qu'il vous accorde, vous lui répondrez : Sire, c'eſt la neuvième ſtatue que je vous ſupplie très-humblement de me donner.

Mobarec, après avoir inſtruit de la ſorte le prince Zeyn, commença de faire des conjurations. Auſſitôt leurs yeux furent frappés d'un long éclair qui fut ſuivi d'un coup de tonnerre. Toute l'île ſe couvrit d'épaiſſes ténèbres ; il s'éleva un vent furieux ; l'on entendit enſuite un cri épouvantable ; la terre fut ébranlée, & l'on ſentit un tremblement pareil à celui qu'Aſrafyel doit cauſer le jour du jugement.

Zeyn ſentit quelque émotion, & commençoit à tirer de ce bruit un fort mauvais préſage, lorſque Mobarec, qui ſavoit mieux que lui ce qu'il falloit penſer, ſe prit à ſourire, & lui dit : Raſſurez-vous, mon prince, tout va bien. En effet, dans le moment le roi des génies ſe fit voir ſous la forme d'un bel homme.

Il ne laiſſoit pas toutefois d'avoir dans ſon air quelque choſe de farouche.

D'abord que le prince Zeyn l'apperçut, il lui fit le compliment que Mobarec lui avoit dicté. Le roi des génies en ſourit, & répondit : O mon fils, j'aimois ton père, & toutes les fois qu'il me venoit rendre ſes reſpects, je lui faiſois préſent d'une ſtatue qu'il emportoit. Je n'ai pas moins d'amitié pour toi. J'obligeai ton père quelques jours devant ſa mort, à écrire ce que tu as lu ſur la pièce de ſatin blanc. Je lui promis de te prendre ſous ma protection, & de te donner la neuvième ſtatue qui ſurpaſſe en beauté celles que tu as. J'ai commencé à lui tenir parole. C'eſt moi que tu as vu en ſonge ſous la forme d'un vieillard. Je t'ai fait découvrir le ſouterrain où ſont les urnes & les ſtatues. J'ai beaucoup de part à tout ce qui t'eſt arrivé, ou plutôt j'en ſuis la cauſe. Je ſais ce qui t'a fait venir ici. Tu obtiendras ce que tu déſires. Quand je n'aurois pas promis à ton père de te le donner, je te l'accorderois volontiers, mais il faut auparavant que tu me jures par tout ce qui rend un ferment inviolable, que tu reviendras dans cette île, & que tu m'ameneras une fille qui ſera dans ſa quinzième année, qui n'aura jamais connu d'homme, ni ſouhaité d'en connoître.

Il faut de plus que ſa beauté ſoit parfaite, & que tu ſois ſi bien maître de toi, que tu ne formes même aucun déſir de la poſſéder en la conduiſant ici.

Zeyn fit le ſerment téméraire qu'on exigeoit de lui. Mais, ſeigneur, dit-il enſuite, je ſuppoſe que je ſois aſſez heureux pour rencontrer une fille telle que vous la demandez, comment pourrai-je ſavoir que je l'aurai trouvée ? J'avoue, répondit le roi des génies en ſouriant, que tu t'y pourrois tromper à la mine : cette connoiſſance paſſe les enfans d'Adam; auſſi n'ai-je pas deſſein de m'en rapporter à toi là-deſſus. Je te donnerai un miroir qui ſera plus sûr que tes conjectures. Dès que tu auras vu une fille de quinze ans parfaitement belle, tu n'auras qu'à regarder dans ton miroir, tu y verras l'image de cette fille. La glace ſe conſervera pure & nette ſi la fille eſt chaſte; & ſi au contraire la glace ſe ternit, ce ſera une marque aſſurée que la fille n'aura pas toujours été ſage, ou du moins qu'elle aura ſouhaité de ceſſer de l'être. N'oublie donc pas le ſerment que tu m'as fait; garde-le en homme d'honneur, autrement je t'ôterai la vie, quelqu'amitié que je me ſente pour toi. Le prince Zeyn Alaſnam proteſta de nouveau qu'il tiendroit exactement ſa parole.

Alors le roi des génies lui mit entre les mains un miroir, en difant : O mon fils, tu peux t'en retourner quand tu voudras, voilà le miroir dont tu dois te fervir. Zeyn & Mobarec prirent congé du roi des génies, & marchèrent vers le lac. Le batelier à tête d'éléphant vint à eux avec fa barque, & les repaffa de la même manière qu'il les avoit paffés. Ils rejoignirent les perfonnes de leur fuite, avec lefquelles ils retournèrent au Caire.

Le prince Alafnam fe repofa quelques jours chez Mobarec. Enfuite il lui dit : Partons pour Bagdad, allons-y chercher une fille pour le roi des génies. Hé, ne fommes-nous pas au grand Caire, répondit Mobarec ? n'y trouverons-nous pas bien de belles filles. Vous avez raifon, reprit le prince ; mais comment ferons-nous pour découvrir les endroits où elles font ? Ne vous mettez point en peine de cela, feigneur, répliqua Mobarec ; je connois une vieille femme fort adroite, je la veux charger de cet emploi, elle s'en acquittera fort bien.

Effectivement la vieille eut l'adreffe de faire voir au prince un grand nombre de très-belles filles de quinze ans ; mais lorfqu'après les avoir regardées, il venoit à confulter fon miroir, la fatale pierre de touche de leur vertu, la glace

ſe terniſſoit toujours. Toutes les filles de la Cour & de la ville, qui ſe trouvèrent dans leur quinzième année, ſubirent l'examen l'une après l'autre, & jamais la glace ne ſe conſerva pure & nette.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient rencontrer des filles chaſtes au Caire, ils allèrent à Bagdad. Ils louèrent un palais magnifique dans un des plus beaux quartiers de la ville. Ils commencèrent à faire bonne chère. Ils tenoient table ouverte; & après que tout le monde avoit mangé dans le palais, on portoit le reſte aux derviches qui par-là ſubſiſtoient commodément.

Or il y avoit dans le quartier un iman appelé Boubekir Muezin. C'étoit un homme vain, fier & envieux. Il haïſſoit les gens riches, ſeulement parce qu'il étoit pauvre. Sa misère l'aigriſſoit contre la proſpérité de ſon prochain. Il entendit parler de Zeyn Alaſnam & de l'abondance qui regnoit chez lui. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre ce prince en averſion. Il pouſſa même la choſe ſi loin, qu'un jour dans la moſquée il dit au peuple après la prière du ſoir: O mes frères, j'ai oui dire qu'il eſt venu loger dans notre quartier un étranger qui dépenſe tous les jours des ſommes immenſes. Que ſait-on? cet inconnu

eſt peut-être un ſcélérat qui aura volé dans ſon pays des biens conſidérables, & il vient dans cette grande ville ſe donner du bon tems. Prenons-y garde, mes frères; ſi le calife apprend qu'il y a un homme de cette ſorte dans notre quartier, il eſt à craindre qu'il ne nous puniſſe de ne l'en avoir pas averti. Pour moi je vous déclare que je m'en lave les mains, & que s'il en arrive quelque accident, ce ne ſera pas ma faute. Le peuple qui ſe laiſſe aiſément perſuader, cria tout d'une voix à Boubekir: C'eſt votre affaire, docteur; faites ſavoir cela au conſeil. Alors l'iman ſatisfait ſe retira chez lui, & ſe mit à compoſer un mémoire, réſolu de le préſenter le lendemain au calife.

Mais Mobarec qui avoit été à la prière, & qui avoit entendu comme les autres le diſcours du docteur, mit cinq cens ſequins d'or dans un mouchoir, fit un paquet de pluſieurs étoffes de ſoie, & s'en alla chez Boubekir. Le docteur lui demanda d'un ton bruſque ce qu'il ſouhaitoit. O docteur, lui répondit Mobarec d'un air doux en lui mettant entre les mains l'or & les étoffes, je ſuis votre voiſin & votre ſerviteur: je viens de la part du prince Zeyn qui demeure en ce quartier. Il a entendu parler de votre mérite, & il m'a chargé de vous venir dire qu'il ſouhaitoit de faire connoiſſance

avec vous. En attendant, il vous prie de recevoir ce petit préſent. Boubekir fut tranſporté de joie, & répondit à Mobarec : De grâce, ſeigneur; demandez bien pardon au prince pour moi. Je ſuis tout honteux de ne l'avoir point encore été voir; mais je réparerai ma faute, & dès demain j'irai lui rendre mes devoirs.

En effet, le jour ſuivant, après la prière du matin, il dit au peuple : Sachez, mes frères, qu'il n'y a perſonne qui n'ait ſes ennemis. L'envie attaque principalement ceux qui ont de grands biens. L'étranger dont je vous parlois hier au ſoir, n'eſt point un méchant homme, comme quelques gens mal intentionnés me l'ont voulu faire accroire ; c'eſt un jeune prince qui a mille vertus. Gardons-nous bien d'en aller faire quelque mauvais rapport au calife.

Boubekir par ce diſcours ayant effacé de l'eſprit du peuple l'opinion qu'il avoit donnée de Zeyn le ſoir précédent, s'en retourna chez lui. Il prit ſes habits de cérémonies, & alla voir ce jeune prince qui le reçut très-agréablement. Après pluſieurs complimens de part & d'autre, Boubekir dit au prince : Seigneur, vous propoſez-vous d'être long-tems à Bagdad ? J'y demeurerai, lui répondit Zeyn, juſqu'à ce que j'aie trouvé une fille qui ſoit dans

ſa

ſa quinzième année, qui ſoit parfaitement belle, & ſi chaſte qu'elle n'ait jamais connu d'homme, ni ſouhaité d'en connoître. Vous cherchez une choſe aſſez rare, répliqua l'iman, & je craindrois fort que votre recherche ne fût inutile, ſi je ne ſavois pas où il y a une fille de ce caractère-là. Son père a été viſir autrefois; mais il a quitté la cour, & vit depuis long-tems dans une maiſon écartée où il ſe donne tout entier à l'éducation de ſa fille. Je vais, ſeigneur, ſi vous voulez, la lui demander pour vous; je ne doute pas qu'il ne ſoit ravi d'avoir un gendre de votre naiſſance. N'allons pas ſi vîte, repartit le prince; je n'épouſerai point cette fille, que je ne ſache auparavant ſi elle me convient. Pour ſa beauté, je puis m'en fier à vous; mais à l'égard de ſa vertu, quelles aſſurances m'en pouvez-vous donner? Hé, quelles aſſurances en voulez-vous avoir, dit Boubekir? Il faut que je la voie en face, répondit Zeyn; je n'en veux pas davantage pour me déterminer. Vous vous connoiſſez donc bien en phyſionomie, reprit l'iman en ſouriant? hé bien venez avec moi chez ſon père; je le prierai de vous la laiſſer voir un moment en ſa préſence.

Muezin conduiſit le prince chez le viſir, qui ne fut pas plutôt inſtruit de la naiſſance

& du deſſein de Zeyn, qu'il fit venir ſa fille & lui ordonna d'ôter ſon voile. Jamais une beauté ſi parfaite & ſi piquante ne s'étoit préſentée aux yeux du jeune roi de Balſora; il en demeura ſurpris. Dès qu'il put éprouver ſi cette fille étoit auſſi chaſte que belle, il tira ſon miroir, & la glace ſe conſerva pure & nette.

Quand il vit qu'il avoit enfin trouvé une jeune fille telle qu'il la ſouhaitoit, il pria le viſir de la lui accorder. Auſſitôt on envoya chercher le cadi qui vint. On fit le contrat & la prière du mariage. Après cette cérémonie, Zeyn mena le viſir en ſa maiſon, où il le régala magnifiquement & lui fit des préſens conſidérables. Enſuite il envoya une infinité de joyaux à la mariée par Mobarec qui la lui amena chez lui, où les noces furent célébrées avec toute la pompe qui convenoit au rang de Zeyn. Quand tout le monde ſe fut retiré, Mobarec dit à ſon maître : Allons, ſeigneur, ne demeurons pas plus long-tems à Bagdad; reprenons le chemin du Caire; ſouvenez-vous de la promeſſe que vous avez faite au roi des génies. Partons, répondit le prince; il faut que je m'en acquitte avec fidélité. Je vous avouerai pourtant, mon cher Mobarec, que ſi j'obéis au roi des génies, ce n'eſt pas ſans violence. La perſonne que je viens d'épouſer, eſt charmante, & je ſuis tenté

de l'emmener à Balſora pour la placer ſur le trône. Ah ! ſeigneur, répliqua Mobarec, gardez-vous bien de céder à votre envie. Rendez-vous maître de vos paſſions ; & quelque choſe qu'il vous en puiſſe coûter, tenez parole au roi des génies. Hé bien, Mobarec, dit le prince, ayez donc ſoin de me cacher cette aimable fille. Que jamais elle ne s'offre à mes yeux ; peut-être même ne l'ai-je que trop vue.

Mobarec fit faire les préparatifs du départ. Ils retournèrent au Caire, & delà prirent la route de l'île du roi des génies. Lorſqu'ils y furent, la fille qui avoit fait le voyage en litière & que le prince n'avoit point vue depuis le jour des noces, dit à Mobarec : En quels lieux ſommes-nous ? ſerons-nous bientôt dans les états du prince mon mari ? Madame, répondit Mobarec, il eſt tems de vous détromper. Le prince Zeyn ne vous a épouſée que pour vous tirer du ſein de votre père. Ce n'eſt point pour vous rendre ſouveraine de Balſora qu'il vous a donné ſa foi ; c'eſt pour vous livrer au roi des génies qui lui a demandé une fille de votre caractère. A ces mots elle ſe mit à pleurer amèrement, ce qui attendrit fort le prince & Mobarec. Ayez pitié de moi, leur diſoit-elle. Je ſuis une étrangère ; vous répon-

drez devant dieu de la trahiſon que vous m'avez faite.

Ses larmes & ſes plaintes furent inutiles. On la préſenta au roi des génies, qui, après l'avoir regardée avec attention, dit à Zeyn : Prince, je ſuis content de vous. La fille que vous m'avez amenée, eſt charmante & chaſte ; & l'effort que vous avez fait pour me tenir parole, m'eſt agréable. Retournez dans vos états, & quand vous entrerez dans la chambre ſouterraine où ſont les huit ſtatues, vous y trouverez la neuvième que je vous ai promiſe : je vais l'y faire tranſporter par mes génies. Zeyn remercia le roi, & reprit la route du Caire avec Mobarec, mais il ne demeura pas long-tems dans cette ville : l'impatience de recevoir la neuvième ſtatue lui fit précipiter ſon départ. Cependant il ne laiſſoit pas de penſer ſouvent à la fille qu'il avoit épouſée ; & ſe reprochant la tromperie qu'il lui avoit faite, il ſe regardoit comme la cauſe & l'inſtrument de ſon malheur. Hélas, diſoit-il en lui-même, je l'ai enlevée aux tendreſſes de ſon père pour la ſacrifier à un génie ! O beauté ſans pareille, vous méritiez un meilleur ſort !

Le prince Zeyn occupé de ces penſées, arriva enfin à Balſora, où ſes ſujets, charmés de ſon retour, firent de grandes réjouiſſances.

Il alla d'abord rendre compte de ſon voyage à la reine ſa mère, qui fut ravie d'apprendre qu'il avoit obtenu la neuvième ſtatue. Allons, mon fils, dit-elle, allons la voir, car elle eſt ſans doute dans le ſouterrain, puiſque le roi des génies vous a dit que vous l'y trouveriez. Le jeune roi & ſa mère, tous deux pleins d'impatience de voir cette ſtatue merveilleuſe, deſcendirent dans le ſouterrain, & entrèrent dans la chambre des ſtatues. Mais quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'au lieu d'une ſtatue de diamans, ils apperçurent ſur le neuvième piedeſtal une parfaitement belle fille, que le prince reconnut pour celle qu'il avoit conduite dans l'île des génies. Prince, lui dit la jeune fille, vous êtes fort étonné de me voir ici : vous vous attendiez à trouver quelque choſe de plus précieux que moi, & je ne doute point qu'en ce moment vous ne vous repentiez d'avoir pris tant de peine. Vous vous propoſiez une plus belle récompenſe. Non, madame, répondit Zeyn, le ciel m'eſt témoin que j'ai plus d'une fois penſé manquer de foi au roi des génies pour vous conſerver à moi. De quelque prix que puiſſe être une ſtatue de diamans, vaut-elle le plaiſir de vous poſſéder? Je vous aime mieux que tous les diamans & toutes les richeſſes du monde.

Dans le tems qu'il achevoit de parler, on entendit un coup de tonnerre qui fit trembler le souterrain. La mère de Zeyn en fut épouvantée; mais le roi des génies qui parut aussitôt, dissipa sa frayeur. Madame, lui dit-il, je protège & j'aime votre fils. J'ai voulu voir si à son âge il seroit capable de dompter ses passions. Je sais bien que les charmes de cette jeune personne l'ont frappé, & qu'il n'a pas tenu exactement la promesse qu'il m'avoit faite de ne point souhaiter sa possession; mais je connois trop la fragilité de la nature humaine pour m'en offenser, & je suis charmé de sa retenue. Voilà cette neuvième statue que je lui destinois; elle est plus rare & plus précieuse que les autres. Vivez, Zeyn, poursuivit-il en s'adressant au prince, vivez heureux avec cette jeune dame, c'est votre épouse; & si vous voulez qu'elle vous garde une foi pure & constante, aimez-la toujours, mais aimez-la uniquement. Ne lui donnez point de rivale, & je réponds de sa fidélité. Le roi des génies disparut à ces paroles; & Zeyn enchanté de la jeune dame, consomma son mariage dès le jour même, la fit proclamer reine de Balsora; & ces deux époux, toujours fidèles, toujours amoureux, passèrent ensemble un grand nombre d'années.

La ſultane des Indes n'eut pas plutôt fini l'hiſtoire du prince Zeyn Alaſman, qu'elle demanda la permiſſion d'en commencer une autre ; ce que Schahriar lui ayant accordé pour la prochaine nuit, parce que le jour alloit bientôt paroître, cette princeſſe en fit le récit dans ces termes :

HISTOIRE

De Codadad & de ſes frères.

CEUX qui ont écrit l'hiſtoire du royaume de Dyarbekir, rapportent que dans la ville de Harran regnoit autrefois un roi très-magnifique & très-puiſſant. Il n'aimoit pas moins ſes ſujets qu'il en étoit aimé. Il avoit mille vertus, & il ne lui manquoit pour être parfaitement heureux que d'avoir un héritier. Quoiqu'il eût dans ſon ſérail les plus belles femmes du monde, il ne pouvoit avoir d'enfans. Il en demandoit ſans ceſſe au ciel ; & une nuit pendant qu'il goûtoit la douceur du ſommeil, un homme de bonne mine, ou plutôt un prophète, lui apparut & lui dit : Tes prières ſont exaucées ; tu as enfin obtenu ce que tu déſi-

rois. Leve-toi auſſitôt que tu ſeras réveillé, mets-toi en prières, & fais deux génuflexions; après cela, va dans les jardins de ton palais, appelle ton jardinier, & lui ordonne de t'apporter une grenade; manges-en autant de grains qu'il te plaira, & tes ſouhaits ſeront comblés.

Le roi rappelant ce ſonge à ſon réveil, en rendit grâces au ciel. Il ſe leva, ſe mit en prières, fit deux génuflexions; puis il alla dans les jardins, où il prit cinquante grains de grenade qu'il compta l'un après l'autre & qu'il mangea. Il avoit cinquante femmes qui partageoient ſon lit; elles devinrent toutes groſſes; mais il y en eut une nommée Pirouzé, dont la groſſeſſe ne parut point. Il conçut de l'averſion pour cette dame, & il vouloit la faire mourir. Sa ſtérilité, diſoit-il, eſt une marque certaine que le ciel ne trouve pas Pirouzé digne d'être mère d'un prince. Il faut que je purge le monde d'un objet odieux au ſeigneur. Il formoit cette cruelle réſolution; mais ſon viſir l'en détourna, en lui repréſentant que toutes les femmes n'étoient pas du même tempérament, & qu'il n'étoit pas impoſſible que Pirouzé fût groſſe, quoique ſa groſſeſſe ne ſe déclarât point encore. Hé bien, reprit le roi, qu'elle vive; mais qu'elle ſorte de ma cour,

car je ne puis la souffrir. Que votre majesté, répliqua le visir, l'envoye chez le prince Samer, votre cousin. Le roi goûta cet avis; il envoya Pirouzé à Samarie avec une lettre, par laquelle il mandoit à son cousin de la bien traiter; & si elle étoit grosse, de lui donner avis de son accouchement.

Pirouzé ne fut pas arrivée dans ce pays-là, qu'on s'apperçut qu'elle étoit enceinte; & enfin elle accoucha d'un prince plus beau que le jour. Le prince de Samarie écrivit aussitôt au roi de Harran pour lui faire part de l'heureuse naissance de ce fils, & l'en féliciter. Le roi en eut beaucoup de joie, & fit une réponse au prince Samer dans ces termes : « Mon cousin, toutes mes autres femmes ont mis aussi au monde » chacune un prince, de sorte que nous avons » ici un grand nombre d'enfans. Je vous prie » d'élever celui de Pirouzé, de lui donner le » nom de Codadad (1), & vous me l'enverrez » quand je vous le manderai ».

Le prince de Samarie n'épargna rien pour l'éducation de son neveu. Il lui fit apprendre à monter à cheval, à tirer de l'arc, & toutes les autres choses qui conviennent aux fils des rois, si bien que Codadad à dix-huit ans pouvoit

(1) Dieudonné.

paſſer pour un prodige. Ce jeune prince ſe ſentant un courage digne de ſa naiſſance, dit un jour à ſa mère : Madame, je commence à m'ennuyer à Samarie; je ſens que j'aime la gloire, permettez-moi d'aller chercher les occaſions d'en acquérir dans les périls de la guerre. Le roi de Harran, mon père, a des ennemis; quelques princes ſes voiſins veulent troubler ſon repos : que ne m'appelle-t-il à ſon ſecours? pourquoi me laiſſe-t-il dans l'enfance ſi longtems? ne devrois-je pas être dans ſa cour? Pendant que tous mes frères ont le bonheur de combattre à ſes côtés, faut-il que je paſſe ici ma vie dans l'oiſiveté? Mon fils, lui répondit Pirouzé, je n'ai pas moins d'impatience que vous de voir votre nom fameux; je voudrois que vous vous fuſſiez déjà ſignalé contre les ennemis du roi votre père; mais il faut attendre qu'il vous demande. Non, madame, répliqua Codadad, je n'ai que trop attendu. Je meurs d'envie de voir le roi, & je ſuis tenté de lui aller offrir mes ſervices comme un jeune inconnu. Il les acceptera ſans doute, & je ne me découvrirai qu'après avoir fait mille actions glorieuſes : je veux mériter ſon eſtime avant qu'il me reconnoiſſe. Pirouzé approuva cette généreuſe réſolution; & de peur que le prince Samer ne s'y opposât, Codadad, ſans la lui

communiquer, ſortit un jour de Samarie comme pour aller à la chaſſe.

Il étoit monté ſur un cheval blanc qui avoit une bride & des fers d'or, une ſelle avec une houſſe de ſatin bleu toute parſemée de perles. Il avoit un ſabre dont la poignée étoit d'un ſeul diamant, & le fourreau de bois de ſandal tout garni d'émeraudes & de rubis. Il portoit ſur ſes épaules ſon carquois & ſon arc ; & dans cet équipage qui relevoit merveilleuſement ſa bonne mine, il arriva dans la ville de Harran. Il trouva bientôt moyen de ſe faire préſenter au roi, qui charmé de ſa beauté, de ſa taille avantageuſe, ou peut-être entraîné par la force du ſang, lui fit un accueil favorable, & lui demanda ſon nom & ſa qualité. Sire, répondit Codadad, je ſuis fils d'un émir du Caire; le déſir de voyager m'a fait quitter ma patrie ; & comme j'ai appris en paſſant par vos états que vous étiez en guerre avec quelques-uns de vos voiſins, je ſuis venu dans votre cour pour offrir mon bras à votre majeſté. Le roi l'accabla de careſſes, & lui donna de l'emploi dans ſes troupes.

Ce jeune prince ne tarda guère à faire remarquer ſa valeur. Il s'attira l'eſtime des officiers, excita l'admiration des ſoldats ; & comme il n'avoit pas moins d'eſprit que de courage,

il gagna ſi bien les bonnes grâces du roi, qu'il devint bientôt ſon favori. Tous les jours les miniſtres & les autres courtiſans ne manquoient point d'aller voir Codadad; & ils recherchoient avec autant d'empreſſement ſon amitié, qu'ils négligeoient celle des autres fils du roi. Ces jeunes princes ne purent s'en appercevoir ſans chagrin; & s'en prenant à l'étranger, ils conçurent tous pour lui une extrême haine. Cependant le roi l'aimant de plus en plus tous les jours, ne ſe laſſoit point de lui donner des marques de ſon affection. Il le vouloit avoir ſans ceſſe auprès de lui. Il admiroit ſes diſcours pleins d'eſprit & de ſageſſe; & pour faire voir juſqu'à quel point il le croyoit ſage & prudent, il lui confia la conduite des autres princes, quoiqu'il fût de leur âge; de manière que voilà Codadad gouverneur de ſes frères.

Cela ne fit qu'irriter leur haine. Comment donc, dirent-ils, le roi ne ſe contente pas d'aimer un étranger plus que nous, il veut encore qu'il ſoit notre gouverneur, & que nous ne faſſions rien ſans ſa permiſſion ! C'eſt ce que nous ne devons pas ſouffrir. Il faut nous défaire de cet étranger. Nous n'avons, diſoit l'un, qu'à l'aller chercher tous enſemble, & le faire tomber ſous nos coups. Non, non, diſoit

l'autre, gardons-nous bien de nous l'immoler nous-mêmes; ſa mort nous rendroit odieux au roi, qui, pour nous en punir, nous déclareroit tous indignes de regner. Perdons l'étranger adroitement. Demandons-lui permiſſion d'aller à la chaſſe; & quand nous ſerons loin de ce palais, nous prendrons le chemin d'une autre ville où nous irons paſſer quelque tems. Notre abſence étonnera le roi, qui ne nous voyant pas revenir, perdra patience, & fera peut-être mourir l'étranger; il le chaſſera du moins de ſa cour pour nous avoir permis de ſortir du palais.

Tous les princes applaudirent à cet artifice. Ils vont trouver Codadad, & le prient de leur permettre d'aller prendre le divertiſſement de la chaſſe, en lui promettant de revenir le même jour. Le fils de Pirouzé donna dans le piége; il accorda la permiſſion que ſes frères lui demandoient. Ils partirent & ne revinrent point. Il y avoit déjà trois jours qu'ils étoient abſens, lorſque le roi dit à Codadad: Où ſont les princes? il y a long-tems que je ne les ai vus. Sire, répondit-il, après avoir fait une profonde révérence, ils ſont à la chaſſe depuis trois jours: ils m'avoient pourtant promis qu'ils reviendroient plutôt. Le roi devint inquiet, & ſon inquiétude augmenta lorſqu'il vit que le

lendemain les princes ne paroiſſoient point encore. Il ne put retenir ſa colère : Imprudent étranger, dit-il à Codadad, devois-tu laiſſer partir mes fils ſans les accompagner? Eſt-ce ainſi que tu t'acquittes de l'emploi dont je t'ai chargé ? Va les chercher tout-à-l'heure & me les amene ; autrement ta perte eſt aſſurée.

Ces paroles glacèrent d'effroi le malheureux fils de Pirouzé. Il ſe revêtit de ſes armes, monta promptement à cheval. Il ſort de la ville ; & comme un berger qui a perdu ſon troupeau, il cherche par-tout ſes frères dans la campagne, il s'informe dans tous les villages ſi on ne les a point vus; & n'en apprenant aucune nouvelle, il s'abandonne à la plus vive douleur. Ah ! mes frères, s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenus? ſeriez-vous au pouvoir de nos ennemis ? Ne ſerois-je venu à la cour de Harran que pour cauſer au roi un déplaiſir ſi ſenſible ? Il étoit inconſolable d'avoir permis aux princes d'aller à la chaſſe, ou de ne les avoir point accompagnés.

Après quelques jours employés à une recherche vaine, il arriva dans une plaine d'une étendue prodigieuſe, au milieu de laquelle il y avoit un palais bâti de marbre noir. Il s'en approche, & voit à une fenêtre une dame par-

faitement belle, mais parée de ſa ſeule beauté; car elle avoit les cheveux épars, des habits déchirés, & l'on remarquoit ſur ſon viſage toutes les marques d'une profonde affliction. Sitôt qu'elle apperçut Codadad, & qu'elle jugea qu'il pouvoit l'entendre, elle lui adreſſa ces paroles : O jeune homme, éloigne-toi de ce palais funeſte, ou bien tu te verras bientôt en la puiſſance du monſtre qui l'habite. Un nègre qui ſe repaît de ſang humain, fait ici ſa demeure : il arrête toutes les perſonnes que leur mauvaiſe fortune fait paſſer par cette plaine, & il les enferme dans de ſombres cachots, d'où il ne les tire que pour les dévorer.

Madame, lui répondit Codadad, apprenez-moi qui vous êtes, & ne vous mettez point en peine du reſte. Je ſuis une fille de qualité du Caire, repartit la dame; je paſſois bien près de ce château pour aller à Bagdad; je rencontrai le nègre qui tua tous mes domeſtiques, & m'amena ici. Je voudrois n'avoir rien à craindre que la mort; mais pour comble d'infortune, ce monſtre veut que j'aie de la complaiſance pour lui; & ſi dès demain je ne me rends pas ſans effort à ſa brutalité, je dois m'attendre à la dernière violence. Encore une fois, pourſuivit-elle, ſauve-toi, le nègre va bientôt revenir; il eſt ſorti pour pourſuivre quelques

voyageurs qu'il a remarqués de loin dans la plaine. Tu n'a pas de tems à perdre, & je ne ſais pas même ſi par une prompte fuite tu pourras lui échapper.

Elle n'eut pas achevé ces mots que le nègre parut. C'étoit un homme d'une grandeur démeſurée & d'une mine effroyable. Il montoit un puiſſant cheval de Tartarie, & portoit un cimeterre ſi large & ſi peſant, que lui ſeul pouvoit s'en ſervir. Le prince l'ayant apperçu, fut étonné de ſa taille monſtrueuſe. Il s'adreſſa au ciel pour le prier de lui être favorable; enſuite il tira ſon ſabre, & attendit de pié ferme le nègre, qui, mépriſant un ſi foible ennemi, le ſomma de ſe rendre ſans combattre; mais Codadad fit connoître par ſa contenance qu'il vouloit défendre ſa vie, car il s'approcha de lui & le frappa rudement au genou. Le nègre ſe ſentant bleſſé, pouſſa un cri ſi effroyable, que toute la plaine en retentit. Il devient furieux, il écume de rage, il ſe leve ſur ſes étriers, & veut frapper à ſon tour Codadad de ſon redoutable cimeterre. Le coup fut porté avec tant de roideur, que c'étoit fait du jeune prince, s'il n'eut pas eu l'adreſſe de l'éviter en faiſant faire un mouvement à ſon cheval. Le cimeterre fit dans l'air un horrible ſifflement. Alors avant que le nègre eût le tems de porter un

ſecond

second coup, Codadad lui en déchargea un ſur le bras droit avec tant de force, qu'il le lui coupa. Le terrible cimeterre tomba avec la main qui le ſoutenoit, & le nègre auſſitôt cédant à la violence du coup, vuida les étriers, & fit retentir la terre du bruit de ſa chûte. En même tems le prince deſcendit de ſon cheval, ſe jeta ſur ſon ennemi, & lui coupa la tête. En ce moment, la dame dont les yeux avoient été témoins de ce combat, & qui faiſoit encore au ciel des vœux ardens pour ce jeune héros qu'elle admiroit, fit un cri de joie, & dit à Codadad: Prince, (car la pénible victoire que vous venez de remporter, me perſuade, auſſi-bien que votre air noble, que vous ne devez pas être d'une condition commune,) achevez votre ouvrage: le nègre a les clés de ce château, prenez-les & venez me tirer de priſon. Le prince fouilla dans les poches du miſérable qui étoit étendu ſur la pouſſière, & y trouva pluſieurs clés.

Il ouvrit la première porte, & entra dans une grande cour, où il rencontra la dame qui venoit au-devant de lui: elle voulut ſe jeter à ſes piés pour mieux lui marquer ſa reconnoiſſance; mais il l'en empêcha. Elle loua ſa valeur, & l'éleva au-deſſus de tous les héros du monde. Il répondit à ſes complimens; & comme

elle lui parut encore plus aimable de près que de loin, je ne ſais ſi elle ſentoit plus de joie de ſe voir délivrée de l'affreux péril où elle avoit été, que lui d'avoir rendu cet important service à une ſi belle perſonne.

Leurs diſcours furent interrompus par des cris & des gémiſſemens. Qu'entens-je, s'écria Codadad ? d'où partent ces voix pitoyables qui frappent mes oreilles ? Seigneur, dit la dame, en lui montrant du doigt une porte baſſe qui étoit dans la cour, elles viennent de cet endroit : il y a là je ne ſais combien de malheureux que leur étoile a fait tomber entre les mains du nègre ; ils ſont tous enchaînés, & chaque jour ce monſtre en tiroit un pour le manger.

C'eſt un ſurcroît de joie pour moi, reprit le jeune prince, d'apprendre que ma victoire ſauve la vie à ces infortunés. Venez, madame, venez partager avec moi le plaiſir de les mettre en liberté ; vous pouvez juger par vous-même de la ſatisfaction que nous allons leur cauſer. A ces mots, ils s'avancèrent vers la porte du cachot. A meſure qu'ils en approchoient, ils entendoient plus diſtinctement les plaintes des priſonniers. Codadad en étoit pénétré. Impatient de terminer leurs peines, il met promptement une de ces clés dans la ſerrure. D'abord

il ne mit pas celle qu'il falloit ; il en prend une autre, & au bruit qu'il fait, tous ces malheureux, persuadés que c'est le nègre qui vient selon sa coutume leur apporter à manger & en même tems se saisir d'un de leurs compagnons, redoublèrent leurs cris & leurs gémissemens. On entendoit des voix lamentables qui sembloient sortir du centre de la terre.

Cependant le prince ouvrit la porte, & trouva un escalier assez roide, par où il descendit dans une vaste & profonde cave, qui recevoit un foible jour par un soupirail, & où il y avoit plus de cent personnes attachées à des pieux les mains liées. Infortunés voyageurs, leur dit-il, misérables victimes qui n'attendez que le moment d'une mort cruelle, rendez grâces au ciel qui vous délivre aujourd'hui par le secours de mon bras. J'ai tué l'horrible nègre dont vous deviez être la proie, & je viens briser vos fers. Les prisonniers n'eurent pas sitôt entendu ces paroles, qu'ils pousèrent tous ensemble un cri mêlé de surprise & de joie. Codadad & la dame commencèrent à les délier ; & à mesure qu'ils les délioient, ceux qui se voyoient débarrassés de leurs chaînes, aidoient à défaire celles des autres ; de manière qu'en peu de tems ils furent tous en liberté.

Alors ils ſe mirent à genoux, & après avoir remercié Codadad de ce qu'il venoit de faire pour eux, ils ſortirent de la cave ; & quand ils furent dans la cour, de quel étonnement fut frappé le prince, de voir parmi ces priſonniers, ſes frères qu'il cherchoit, & qu'il n'eſpéroit plus de rencontrer ! Ah, princes, s'écria-t-il en les appercevant, ne me trompai-je point? eſt-ce vous en effet que je vois? puis-je me flatter que je pourrai vous rendre au roi votre père, qui eſt inconſolable de vous avoir perdus ! mais n'en aura-t-il pas quelqu'un à pleurer ? êtes-vous tous en vie ? hélas ! la mort d'un ſeul d'entre vous ſuffit pour empoiſonner la joie que je ſens de vous avoir ſauvés !

Les quarante-neuf princes ſe firent tous reconnoître à Codadad qui les embraſſa l'un après l'autre, & leur apprit l'inquiétude que leur abſence cauſoit au roi. Ils donnnèrent à leur libérateur toutes les louanges qu'il méritoit, auſſi-bien que les autres priſonniers qui ne pouvoient trouver de termes aſſez forts à leur gré, pour lui témoigner toute la reconnoiſſance dont ils ſe ſentoient pénétrés. Codadad fit enſuite avec eux la viſite du château, où il y avoit des richeſſes immenſes, des toiles fines, des brocards d'or, des tapis de Perſe, des ſatins de la Chine, & une infinité d'autres mar-

chandiſes que le nègre avoit priſes aux caravannes qu'il avoit pillées, & dont la plus grande partie appartenoit aux priſonniers que Codadad venoit de délivrer. Chacun reconnut ſon bien & le réclama. Le prince leur fit prendre leurs ballots, & partagea même entr'eux le reſte des marchandiſes. Puis il leur dit : Comment ferez-vous pour porter vos étoffes ? nous ſommes ici dans un déſert, il n'y a pas d'apparence que vous trouviez des chevaux. Seigneur, répondit un des priſonniers, le nègre nous a volé nos chameaux avec nos marchandiſes ; peut-être ſont-ils dans les écuries de ce château. Cela n'eſt pas impoſſible, reprit Codadad, il faut nous en éclaircir. En même tems ils allèrent aux écuries, où non-ſeulement ils apperçurent les chameaux des marchands, mais même les chevaux des fils du roi de Harran ; ce qui les combla tous de joie. Il y avoit dans les écuries quelques eſclaves noirs, qui, voyant tous les priſonniers délivrés, & jugeant par-là que le nègre avoit été tué, prirent l'épouvante & la fuite par des détours qui leur étoient connus. On ne ſongea point à les pourſuivre. Tous les marchands ravis d'avoir recouvré leurs chameaux & leurs marchandiſes, avec leur liberté, ſe diſposèrent à partir, mais avant leur départ, ils firent

de nouveaux remercîmens à leur libérateur.

Quand ils furent partis, Codadad s'adressant à la dame, lui dit : En quels lieux, madame, souhaitez-vous d'aller ? où tendoient vos pas lorsque vous avez été surprise par le nègre ? je prétends vous conduire jusqu'à l'endroit que vous avez choisi pour retraite, & je ne doute point que ces princes ne soient tous dans la même résolution. Les fils du roi de Harran protestèrent à la dame qu'ils ne la quitteroient point qu'ils ne l'eussent rendue à ses parens.

Princes, leur dit-elle, je suis d'un pays trop éloigné d'ici ; & outre que ce seroit abuser de votre générosité que de vous faire faire tant de chemin, je vous avouerai que je suis pour jamais éloignée de ma patrie. Je vous ai dit tantôt que j'étois une dame du Caire, mais après les bontés que vous me témoignez & l'obligation que je vous ai, seigneur, ajouta-t-elle, en regardant Codadad, j'aurois mauvaise grâce de vous déguiser la vérité. Je suis fille de roi. Un usurpateur s'est emparé du trône de mon père, après lui avoir ôté la vie ; & pour conserver la mienne, j'ai été obligée d'avoir recours à la fuite. A cet aveu, Codadad & ses frères prièrent la princesse de leur conter son histoire, en l'assurant qu'ils prenoient toute la part possible à ses malheurs, & qu'ils étoient

difpofés à ne rien épargner pour la rendre plus heureufe. Après les avoir remerciés des nouvelles proteftations de fervices qu'ils lui faifoient, elle ne put fe difpenfer de fatisfaire leur curiofité, & elle commença de cette forte le récit de fes aventures.

HISTOIRE

De la Princeffe de Deryabar.

IL y a dans une île une grande ville appelée Deryabar. Elle a été long-tems gouvernée par un roi puiffant, magnifique & vertueux. Ce prince n'avoit point d'enfans, & cela feul manquoit à fon bonheur. Il adreffoit fans ceffe des prières au ciel; mais le ciel ne les exauça qu'à demi; car la reine fa femme, après une longue attente, ne mit au monde qu'une fille.

Je fuis cette malheureufe princeffe. Mon père eut plus de chagrin que de joie de ma naiffance; mais il fe foumit à la volonté de dieu. Il me fit élever avec tout le foin imaginable, réfolu, puifqu'il n'avoit point de fils, de m'apprendre l'art de regner, & de me faire occuper fa place après lui.

Un jour qu'il prenoit le divertiſſement de la chaſſe, il apperçut un âne ſauvage. Il le pourſuivit : il ſe ſépare du gros de la chaſſe ; & ſon ardeur l'emporta ſi loin, que, ſans ſonger qu'il s'égaroit, il courut juſqu'à la nuit. Alors il deſcendit de cheval, & s'aſſit à l'entrée d'un bois dans lequel il avoit remarqué que l'âne s'étoit jeté. A peine le jour venoit de ſe fermer, qu'il apperçut entre les arbres une lumière qui lui fit juger qu'il n'étoit pas loin de quelque village. Il s'en réjouit dans l'eſpérance d'y aller paſſer la nuit & d'y trouver quelqu'un qu'il pût envoyer aux gens de ſa ſuite pour leur apprendre où il étoit. Il ſe leva, & marcha vers la lumière qui lui ſervoit de fanal pour ſe conduire.

Il connut bientôt qu'il s'étoit trompé : cette lumière n'étoit autre choſe qu'un feu allumé dans une cabane. Il s'en approche, & voit avec étonnement un grand homme noir, ou plutôt un géant épouvantable qui étoit aſſis ſur un ſofa. Le monſtre avoit devant lui une groſſe cruche de vin, & faiſoit rôtir ſur des charbons un bœuf qu'il venoit d'écorcher. Tantôt il portoit la cruche à ſa bouche, & tantôt il dépeçoit ce bœuf & en mangeoit des morceaux. Mais ce qui attira le plus l'attention du roi mon père, fut une très-belle femme qu'il

apperçut dans la cabane. Elle paroiſſoit plongée dans une profonde triſteſſe : elle avoit les mains liées ; & l'on voyoit à ſes piés un petit enfant de deux ou trois ans, qui, comme s'il eut déjà ſenti les malheurs de ſa mère, pleuroit ſans relâche, & faiſoit retentir l'air de ſes cris.

Mon père frappé de cet objet pitoyable, fut d'abord tenté d'entrer dans la cabane & d'attaquer le géant ; mais faiſant réflexion que ce combat ſeroit trop inégal, il s'arrêta, & réſolut, puiſque ſes forces ne ſuffiſoient pas, de s'en défaire par ſurpriſe. Cependant le géant, après avoir vuidé la cruche & mangé plus de la moitié du bœuf, ſe tourna vers la femme, & lui dit : Belle princeſſe, pourquoi m'obligez-vous par votre opiniâtreté à vous traiter avec rigueur ? il ne tient qu'à vous d'être heureuſe : vous n'avez qu'à prendre la réſolution de m'aimer & de m'être fidelle, & j'aurai pour vous des manières plus douces. O ſatyre affreux, répondit la dame, n'eſpère pas que le tems diminue l'horreur que j'ai pour toi ; tu ſeras toujours un monſtre à mes yeux. Ces mots furent ſuivis de tant d'injures, que le géant en fut irrité. C'en eſt trop, s'écria-t-il d'un ton furieux, mon amour mépriſé ſe convertit en rage : ta haine excite enfin la mienne ; je ſens

qu'elle triomphe de mes désirs, & que je souhaite ta mort avec plus d'ardeur que je n'ai souhaité ta possession. En achevant ces paroles, il prend cette malheureuse femme par les cheveux, il la tient d'une main en l'air, & de l'autre tirant son sabre, il s'apprête à lui couper la tête, lorsque le roi mon père décoche une flèche & perce l'estomac du géant, qui chancèle & tombe aussitôt sans vie.

Mon père entra dans la cabane : il délia les mains de la femme, lui demanda qui elle étoit, & par quelle aventure elle se trouvoit là. Seigneur, lui répondit-elle, il y a sur le rivage de la mer quelques familles sarrazines qui ont pour chef un prince qui est mon mari. Ce géant que vous venez de tuer, étoit un de ses principaux officiers : ce misérable conçut pour moi une passion violente qu'il prit grand soin de cacher, jusqu'à ce qu'il pût trouver une occasion favorable d'exécuter le dessein qu'il forma de m'enlever. La fortune favorise plus souvent les entreprises injustes que les bonnes résolutions. Un jour le géant me surprit avec mon enfant dans un lieu écarté : il nous enleva tous deux ; &, pour rendre inutiles toutes les perquisitions qu'il jugeoit bien que mon mari feroit de ce rapt, il s'éloigna du pays qu'habitent les sarrazins, & nous amena jusques

dans ce bois où il me retient depuis quelques jours.

Quelque déplorable pourtant que ſoit ma deſtinée, je ne laiſſe point de ſentir une ſecrète conſolation, quand je penſe que ce géant, tout brutal & tout amoureux qu'il ait été, n'a point employé la violence pour obtenir ce que j'ai toujours refuſé à ſes prières. Ce n'eſt pas qu'il ne m'ait cent fois menacée qu'il en viendroit aux plus fâcheuſes extrêmités, s'il ne pouvoit vaincre autrement ma réſiſtance; & je vous avoue que tout-à-l'heure, quand j'ai excité ſa colère par mes diſcours, j'ai moins craint pour ma vie que pour mon honneur.

Voilà, ſeigneur, continua la femme du prince des ſarrazins, voilà mon hiſtoire; & je ne doute point que vous ne me trouviez aſſez digne de pitié pour ne pas vous repentir de m'avoir ſi généreuſement ſecourue. Oui, madame, lui dit mon père, vos malheurs m'ont attendri; j'en ſuis vivement touché; mais il ne tiendra pas à moi que votre ſort ne devienne meilleur. Demain, dès que le jour aura diſſipé les ombres de la nuit, nous ſortirons de ce bois, nous chercherons le chemin de la grande ville de Deryabar dont je ſuis le ſouverain; & ſi vous l'avez pour agréable, vous logerez dans

mon palais jufqu'à ce que le prince votre époux vous vienne réclamer.

La dame farrazine accepta la propofition, & fuivit le jour fuivant le roi mon père, qui trouva à la fortie du bois tous fes officiers qui avoient paffé la nuit à le chercher, & qui étoient fort en peine de lui. Ils furent auffi ravis de le retrouver, qu'étonnés de le voir avec une dame dont la beauté les furprit. Il leur conta de quelle manière il l'avoit rencontrée, & le péril qu'il avoit couru en s'approchant de la cabane, où fans doute il auroit perdu la vie fi le géant l'eut apperçu. Un des officiers prit la dame en croupe, & un autre porta l'enfant.

Ils arrivèrent dans cet équipage au palais du roi mon père, qui donna un logement à la belle farrazine, & fit élever fon enfant avec beaucoup de foin. La dame ne fut pas infenfible aux bontés du roi; elle eut pour lui toute la reconnoiffance qu'il pouvoit fouhaiter. Elle avoit paru d'abord affez inquiète & impatiente de ce que fon mari ne la réclamoit point; mais peu-à-peu elle perdit fon inquiétude : les déférences que mon père avoit pour elle, charmèrent fon impatience; & je crois qu'elle eût enfin fu plus mauvais gré à la fortune de la rapprocher de fes parens, que de l'en avoir éloignée.

Cependant le fils de cette dame devint grand : il étoit fort bien fait ; & comme il ne manquoit pas d'eſprit, il trouva moyen de plaire au roi mon père, qui prit pour lui beaucoup d'amitié. Tous les courtiſans s'en apperçurent, & jugèrent que ce jeune homme pourroit m'épouſer. Dans cette penſée, & le regardant déjà comme l'héritier de la couronne, ils s'attachoient à lui, & chacun s'efforçoit de gagner ſa confiance. Il pénétra le motif de leur attachement : il s'en applaudit, & oubliant la diſtance qui étoit entre nos conditions, il ſe flatta dans l'eſpérance qu'en effet mon père l'aimoit aſſez pour préférer ſon alliance à celle de tous les princes du monde. Il fit plus : le roi tardant trop à ſon gré à lui offrir ma main, il eut la hardieſſe de la lui demander. Quelque châtiment que méritât ſon audace, mon père ſe contenta de lui dire qu'il avoit d'autres vues ſur moi, & ne lui en fit pas plus mauvais viſage. Le jeune homme fut irrité de ce refus : cet orgueilleux ſe ſentit auſſi choqué du mépris qu'on faiſoit de ſa recherche, que s'il eût demandé une fille du commun, ou qu'il eût été d'une naiſſance égale à la mienne. Il n'en demeura pas là : il réſolut de ſe venger du roi ; & par une ingratitude dont il eſt peu d'exemples, il conſpira contre lui, il le

poignarda, & se fit proclamer roi de Deryabar par un grand nombre de personnes mécontentes dont il sut ménager le chagrin. Son premier soin, dès qu'il se vit défait de mon père, fut de venir lui-même dans mon appartement à la tête d'une partie des conjurés. Son dessein étoit de m'ôter la vie, ou de m'obliger par force à l'épouser. Mais j'eus le tems de lui échapper : tandis qu'il étoit occupé à égorger mon père, le grand-visir, qui avoit toujours été fidèle à son maître, vint m'arracher du palais, & me mit en sûreté dans la maison d'un de ses amis, où il me retint jusqu'à ce qu'un vaisseau secrètement préparé par ses soins, fût en état de faire voile. Alors je sortis de l'île accompagnée seulement d'une gouvernante & de ce généreux ministre, qui aima mieux suivre la fille de son maître, & s'associer à ses malheurs, que d'obéir au tyran.

Le grand-visir se proposoit de me conduire dans les cours des rois voisins, d'implorer leur assistance, & de les exciter à venger la mort de mon père : mais le ciel n'approuva pas une résolution qui nous paroissoit si raisonnable. Après quelques jours de navigation, il s'éleva une tempête si furieuse, que, malgré l'art de nos matelots, notre vaisseau emporté par la violence des vents & des flots,

ſe briſa contre un rocher. Je ne m'arrêterai point à vous faire la deſcription de notre naufrage; je vous peindrois mal de quelle manière ma gouvernante, le grand-viſir, & tous ceux qui m'accompagnoient, furent engloutis dans les abymes de la mer : la frayeur dont j'étois ſaiſie, ne me permit pas de remarquer toute l'horreur de notre ſort. Je perdis le ſentiment; & ſoit que j'euſſe été portée par quelques débris du vaiſſeau ſur la côte, ſoit que le ciel qui me réſervoit à d'autres malheurs, eût fait un miracle pour me ſauver, quand j'eus repris mes eſprits, je me trouvai ſur le rivage.

Souvent les malheurs nous rendent injuſtes: au lieu de remercier dieu de la grâce particulière que j'en recevois, je ne levai les yeux au ciel, que pour lui faire des reproches de m'avoir ſauvée. Loin de pleurer le viſir & ma gouvernante, j'enviois leur deſtinée; & peu-à-peu ma raiſon cédant aux affreuſes images qui la troubloient, je pris la réſolution de me jeter dans la mer. J'étois prête à m'y lancer, lorſque j'entendis derrière moi un grand bruit d'hommes & de chevaux. Je tournai auſſitôt la tête pour voir ce que c'étoit, & je vis pluſieurs cavaliers armés, parmi leſquels il y en avoit un monté ſur un cheval arabe : celui-

là portoit une robe brodée d'argent avec une ceinture de pierreries, & il avoit une couronne d'or ſur la tête. Quand je n'aurois pas jugé à ſon habillement que c'étoit le maître des autres, je m'en ſerois apperçue à l'air de grandeur qui étoit répandu dans toute ſa perſonne. C'étoit un jeune homme parfaitement bien fait, & plus beau que le jour. Surpris de voir en cet endroit une jeune dame ſeule, il détacha quelques-uns de ſes officiers pour me venir demander qui j'étois : je ne leur répondis que par des pleurs. Comme le rivage étoit couvert de débris de notre vaiſſeau, ils jugèrent qu'un navire venoit de ſe briſer ſur la côte, & que j'étois ſans doute une perſonne échappée du naufrage. Cette conjecture & la vive douleur que je faiſois paroître, irritèrent la curioſité des officiers qui commencèrent à me faire mille queſtions, en m'aſſurant que leur roi étoit un prince généreux, & que je trouverois dans ſa cour de la conſolation.

Leur roi impatient d'apprendre qui je pouvois être, s'ennuya d'attendre le retour de ſes officiers : il s'approcha de moi : il me regarda avec beaucoup d'attention ; & comme je ne ceſſois pas de pleurer & de m'affliger, ſans pouvoir répondre à ceux qui m'interrogeoient, il leur défendit de me fatiguer davantage par leurs

leurs queſtions, & s'adreſſant à moi : Madame, me dit-il, je vous conjure de modérer l'excès de votre affliction. Si le ciel en colère vous fait éprouver ſa rigueur, faut-il pour cela vous abandonner au déſeſpoir? ayez, je vous prie, plus de fermeté : la fortune qui vous perſécute eſt inconſtante; votre ſort peut changer : j'oſe même vous aſſurer que ſi vos malheurs peuvent être ſoulagés, ils le ſeront dans mes états. Je vous offre mon palais : vous demeurerez auprès de la reine ma mère, qui s'efforcera, par ſes bons traitemens, d'adoucir vos peines. Je ne ſais point encore qui vous êtes, mais je ſens que je m'intéreſſe déjà pour vous.

Je remerciai le jeune roi de ſes bontés : j'acceptai les offres obligeantes qu'il me faiſoit; & pour lui montrer que je n'en étois pas indigne, je lui découvris ma condition. Je lui peignis l'audace du jeune ſarrazin, & je n'eus beſoin que de raconter ſimplement mes malheurs pour exciter ſa compaſſion & celle de tous ſes officiers qui m'écoutoient. Le prince, après que j'eus ceſſé de parler, reprit la parole, & m'aſſura de nouveau qu'il prenoit beaucoup de part à mon infortune. Il me conduiſit enſuite à ſon palais, où il me préſenta à la reine ſa mère : il fallut là recommencer le récit de mes aventures & renouveller les larmes. La reine

ſe montra très-ſenſible à mes chagrins, & conçut pour moi une tendreſſe extrême. Le roi ſon fils, de ſon côté, devint éperdument amoureux de moi, & m'offrit bientôt ſa couronne & ſa main. J'étois encore ſi occupée de mes diſgraces, que le prince, tout aimable qu'il étoit, ne fit pas ſur moi toute l'impreſſion qu'il auroit pu faire dans un autre tems. Cependant pénétrée de reconnoiſſance, je ne refuſai point de faire ſon bonheur : notre mariage ſe fit avec toute la pompe imaginable.

Pendant que tout le monde étoit occupé à célébrer les noces de ſon ſouverain, un prince voiſin & ennemi vint une nuit faire une deſcente dans l'île avec un grand nombre de combattans : ce redoutable ennemi étoit le roi de Zanguebar ; il ſurprit tout le monde, & tailla en pièces tous les ſujets du prince mon mari. Peu s'en fallut même qu'il ne nous prît tous deux ; car il étoit déjà dans le palais avec une partie de ſes gens ; mais nous trouvâmes moyen de nous ſauver, & de gagner le bord de la mer, où nous nous jetâmes dans une barque de pêcheur que nous eumes le bonheur de rencontrer. Nous voguâmes au gré des vents pendant deux jours, ſans ſavoir ce que nous deviendrions : le troiſième, nous apperçûmes un vaiſſeau qui venoit à nous à toutes voiles. Nous

nous en réjouîmes d'abord, parce que nous nous imaginâmes que c'étoit un vaiſſeau marchand qui pourroit nous recevoir, mais nous fûmes dans un étonnement que je ne puis vous exprimer, lorſque s'étant approché de nous, dix ou douze corſaires armés parurent ſur le tillac. Ils vinrent à l'abordage : cinq ou ſix ſe jetèrent dans une barque, ſe ſaiſirent de nous deux, lièrent le prince mon mari, & nous firent paſſer dans leur vaiſſeau, où d'abord ils m'ôtèrent mon voile. Ma jeuneſſe & mes traits les frappèrent : tous ces pirates témoignent qu'ils ſont charmés de ma vue; au lieu de tirer au ſort, chacun prétend avoir la préférence, & que je devienne ſa proie. Ils s'échauffèrent; ils en viennent aux mains, ils combattent comme des furieux. Le taillac en un moment eſt couvert de corps morts. Enfin ils ſe tuèrent tous, à la réſerve d'un ſeul qui ſe voyant maître de ma perſonne, me dit : Vous êtes à moi : je vais vous conduire au Caire, pour vous livrer à un de mes amis, à qui j'ai promis une belle eſclave. Mais, ajouta-t-il, en regardant le roi mon époux, qui eſt cette homme-là? quels liens l'attachent à vous? ſont-ce ceux du ſang ou ceux de l'amour? Seigneur, lui répondis-je, c'eſt mon mari. Cela étant, reprit le corſaire, il faut que je m'en défaſſe par pitié; il

ſouffriroit trop de vous voir entre les bras de mon ami. A ces mots, il prit ce malheureux prince qui étoit lié, & le jeta dans la mer, malgré tous les efforts que je pus faire pour l'en empêcher.

Je pouſſai des cris effroyables à cette cruelle action; & je me ſerois indubitablement précipitée dans les flots, ſi le pirate ne m'eût retenue. Il vit bien que je n'avois point d'autre envie; c'eſt pourquoi il me lia avec des cordes au grand mât; & puis mettant à la voile, il cingla vers la terre où il alla deſcendre. Il me détacha, me mena jusqu'à une petite ville, où il acheta des chameaux, des tentes & des eſclaves, & prit enſuite la route du Caire, dans le deſſein, diſoit-il toujours, de m'aller préſenter à ſon ami & de dégager ſa parole.

Il y avoit déjà pluſieurs jours que nous étions en marche, lorſqu'en paſſant hier par cette plaine, nous apperçûmes le nègre qui habitoit ce château. Nous le prîmes de loin pour une tour; & lorſqu'il fut près de nous, à peine pouvions-nous croire que ce fût un homme. Il tira ſon large cimeterre, & ſomma le pirate de ſe rendre priſonnier, avec tous ſes eſclaves & la dame qu'il conduiſoit. Le corſaire avoit du courage, & ſecondé de tous ſes

esclaves qui promirent de lui être fidèles, il attaqua le nègre. Le combat dura long-tems ; mais enfin le pirate tomba sous les coups de son ennemi, aussi-bien que tous ses esclaves, qui aimèrent mieux mourir que de l'abandonner. Après cela, le nègre m'emmena dans ce château, où il apporta le corps du pirate qu'il mangea à son souper. Sur la fin de cet horrible repas, il me dit, voyant que je ne faisois que pleurer : Jeune dame, dispose-toi à combler mes désirs, au lieu de t'affliger ainsi ; cède de bonne grâce à la nécessité : je te donne jusqu'à demain à faire tes réflexions : que je te revoye toute consolée de tes malheurs, & ravie d'être réservée à mon lit. En achevant ces paroles, il me conduisit lui-même dans une chambre, & se coucha dans la sienne, après avoir fermé lui-même toutes les portes du château. Il les a ouvertes ce matin, & refermées aussitôt pour courir après quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin ; mais il faut qu'ils lui soient échappés, puisqu'il revenoit seul & sans leurs dépouilles, lorsque vous l'avez attaqué.

La princesse n'eut pas plutôt achevé le récit de ses aventures, que Codadad lui témoigna qu'il étoit vivement touché de ses malheurs : Mais, madame, ajouta-t-il, il ne tiendra qu'à vous de vivre désormais tranquillement.

Les fils du roi de Harran vous offrent un asyle dans la cour de leur père; acceptez-le, de grâce! vous y serez chérie de ce prince, & respectée de tout le monde; & si vous ne dédaignez pas la foi de votre libérateur, souffrez que je vous la présente, & que je vous épouse devant tous ces princes; qu'ils soient témoins de notre engagement. La princesse y consentit; & dès le jour même ce mariage se fit dans le château, où ils trouvèrent toutes sortes de provisions : les cuisines étoient pleines de viandes & d'autres mets, dont le nègre avoit coutume de se nourrir lorsqu'il étoit rassasié de chair humaine. Il y avoit aussi beaucoup de fruits, tous excellens dans leurs espèces, & pour comble de délices, une grande quantité de liqueurs & vins exquis.

Ils se mirent tous à table; & après avoir bien mangé & bien bu, ils emportèrent tout le reste des provisions, & sortirent du château dans le dessein de se rendre à la cour du roi de Harran Ils marchèrent plusieurs jours, campant dans les endroits les plus agréables qu'ils pouvoient trouver; & ils n'étoient plus qu'à une journée de Harran, lorsque s'étant arrêtés & achevant de boire leur vin comme gens qui ne se soucioient plus de le ménager, Codadad prit la parole : Princes, dit-il, c'est

trop long-tems vous cacher qui je ſuis, vous voyez votre frère Codadad : je dois le jour, auſſi-bien que vous, au roi de Harran. Le prince de Samarie m'a élevé, & la princeſſe Pirouzé eſt ma mère. Madame, ajouta-t-il en s'adreſſant à la princeſſe de Deryabard, pardon ſi je vous ai fait auſſi un myſtère de ma naiſſance. Peut-être qu'en vous la découvrant plutôt, j'aurois prévenu quelques réflexions déſagréables qu'un mariage que vous avez cru inégal vous a pu faire faire. Non, ſeigneur, lui répondit la princeſſe, les ſentimens que vous m'avez d'abord inſpirés, ſe ſont fortifiés de moment en moment; & pour faire mon bonheur, vous n'aviez pas beſoin de cette origine que vous me découvrez.

Les princes félicitèrent Codadad ſur ſa naiſſance, & lui en témoignèrent beaucoup de joie; mais dans le fond de leur cœur, au lieu d'en être bien aiſes, leur haine pour un ſi aimable frère ne fit que s'augmenter. Ils s'aſſemblèrent la nuit, & ſe retirèrent dans un lieu écarté, pendant que Codadad & la princeſſe ſa femme goûtoient ſous leur tente la douceur du ſommeil. Ces ingrats, ces envieux frères oubliant que ſans le courageux fils de Pirouzé ils ſeroient tous devenus la proie du nègre, réſolurent entr'eux de l'aſſaſſiner. Nous

n'avons point d'autre parti à prendre, dit l'un de ces méchans : dès que le roi ſaura que cet étranger qu'il aime tant, eſt ſon fils, & qu'il a eu aſſez de force pour terraſſer lui ſeul un géant que nous n'avons pu vaincre tous enſemble, il l'accablera de careſſes, il lui donnera mille louanges, & le déclarera ſon héritier au mépris de tous ſes autres fils, qui ſeront obligés de ſe proſterner devant leur frère & de lui obéir. A ces paroles il en ajouta d'autres qui firent tant d'impreſſion ſur tous ces eſprits jaloux, qu'ils allèrent ſur le champ trouver Codadad endormi. Ils le percèrent de mille coups de poignard, & le laiſſant ſans ſentiment dans les bras de la princeſſe, ils partirent pour ſe rendre à la ville de Harran, où ils arrivèrent le lendemain.

Leur arrivée cauſa d'autant plus de joie au roi leur père, qu'il déſeſpéroit de les revoir. Il leur demanda la cauſe de leur retardement; mais ils ſe gardèrent bien de la lui dire : ils ne firent aucune mention du nègre ni de Codadad, & dirent ſeulement que n'ayant pu réſiſter à la curioſité de voir le pays, ils s'étoient arrêtés dans quelques villes voiſines.

Cependant Codadad noyé dans ſon ſang, & peu différent d'un homme mort, étoit ſous ſa tente avec la princeſſe ſa femme, qui ne paroiſſoit

guère moins à plaindre que lui. Elle rempliſſoit l'air de cris pitoyables : elle s'arrachoit les cheveux; & mouillant de ſes larmes le corps de ſon mari : Ah, Codadad, s'écrioit-elle à tous momens, mon cher Codadad, eſt-ce toi que je vois prêt à paſſer chez les morts ! quelles cruelles mains t'ont réduit en l'état où tu es! Croirois-je que ce ſont tes propres frères qui t'ont ſi impitoyablement déchiré, ces frères que ta valeur a ſauvés ? Non, ce ſont plutôt des démons qui ſous des traits ſi chers ſont venus t'arracher la vie. Ah, barbares ! qui que vous ſoyez, avez-vous bien pu payer d'une ſi noire ingratitude le ſervice qu'il vous a rendu ? Mais pourquoi m'en prendre à tes frères ? malheureux Codadad, c'eſt à moi ſeule que je dois imputer ta mort : tu as voulu joindre ta deſtinée à la mienne; & toute l'infortune que je traîne après moi depuis que je ſuis ſortie du palais de mon père, s'eſt répandue ſur toi. O ciel ! qui m'avez condamnée à mener une vie errante & pleine de diſgraces, ſi vous ne vouliez pas que j'aie d'époux, pourquoi ſouffrez-vous que j'en trouve ? En voilà deux que vous m'ôtez dans le tems que je commence à m'attacher à eux.

C'étoit par de ſemblables diſcours, & de plus touchans encore, que la déplorable princeſſe

de Deryabar exprimoit sa douleur en regardant l'infortuné Codadad qui ne pouvoit l'entendre. Il n'étoit pourtant pas mort; & sa femme ayant pris garde qu'il respiroit encore, courut vers un gros bourg qu'elle apperçut dans la plaine, pour y chercher un chirurgien. On lui en enseigna un qui partit sur le champ avec elle; mais quand ils furent sous la tente, ils n'y trouvèrent point Codadad; ce qui leur fit juger que quelque bête sauvage l'avoit emporté pour le dévorer. La princesse recommença ses plaintes & ses lamentations de la manière du monde la plus pitoyable. Le chirurgien en fut attendri; & ne voulant pas l'abandonner dans l'état affreux où il la voyoit, il lui proposa de retourner dans le bourg, & lui offrit sa maison & ses services.

Elle se laissa entraîner : le chirurgien l'emmena chez lui, & sans savoir encore qui elle étoit, la traita avec toute la considération & tout le respect imaginable. Il tâchoit par ses discours de la consoler : mais il avoit beau combattre sa douleur, il ne faisoit que l'aigrir au lieu de la soulager. Madame, lui dit-il un jour, apprenez-moi, de grâce, tous vos malheurs; dites-moi de quel pays & de quelle condition vous êtes. Peut-être que je vous donnerai de bons conseils, quand je serai inf-

truit de toutes les circonſtances de votre infortune. Vous ne faites que vous affliger, ſans ſonger que l'on peut trouver des remèdes aux maux les plus déſeſpérés.

Le chirurgien parla avec tant d'éloquence, qu'il perſuada la princeſſe : elle lui raconta toutes ſes aventures ; & lorſqu'elle en eut achevé le récit, le chirurgien reprit la parole : Madame, dit-il, puiſque les choſes ſont ainſi, permettez-moi de vous repréſenter que vous ne devez point vous abandonner à votre affliction ; vous devez plutôt vous armer de conſtance, & faire ce que le nom & le devoir d'une épouſe exigent de vous ; vous devez venger votre mari. Je vais, ſi vous ſouhaitez, vous ſervir d'écuyer. Allons à la cour du roi de Harran ; ce prince eſt bon & très-équitable : vous n'avez qu'à lui peindre avec de vives couleurs le traitement que le prince Codadad a reçu de ſes frères, je ſuis perſuadé qu'il vous fera juſtice. Je cède à vos raiſons, répondit la princeſſe : oui, je dois entreprendre la vengeance de Codadad ; & puiſque vous êtes aſſez obligeant & aſſez généreux pour vouloir m'accompagner, je ſuis prête à partir. Elle n'eut pas plutôt pris cette réſolution, que le chirurgien fit préparer deux chameaux ſur leſquels la princeſſe & lui ſe mirent en

chemin, & ſe rendirent à la ville de Harran.

Ils allèrent deſcendre au premier caravanſérail qu'ils rencontrèrent ; ils demandèrent à l'hôte des nouvelles de la cour. Elle eſt, leur dit-il, dans une aſſez grande inquiétude. Le roi avoit un fils, qui, comme un inconnu, a demeuré près de lui fort long-tems, & l'on ne ſait ce qu'eſt devenu ce jeune prince. Une femme du roi, nommée Pirouzé, en eſt la mère; elle a fait faire mille perquiſitions qui ont été inutiles. Tout le monde eſt touché de la perte de ce prince, car il avoit beaucoup de mérite. Le roi a quarante-neuf autres fils, tous ſortis de mères différentes, mais il n'y en a pas un qui ait aſſez de vertu pour conſoler le roi de la mort de Codadad. Je dis de la mort, parce qu'il n'eſt pas poſſible qu'il vive encore, puiſqu'on ne l'a pu trouver, malgré toutes les recherches qu'on en a faites.

Sur le rapport de l'hôte, le chirurgien jugea que la princeſſe de Deryabar n'avoit point d'autre parti à prendre que d'aller ſe preſenter à Pirouzé ; mais cette démarche n'étoit pas ſans péril, & demandoit beaucoup de précautions. Il étoit à craindre que ſi les fils du roi de Harran apprenoient l'arrivée & le deſſein de leur belle-ſœur, ils ne la fiſſent enlever avant qu'elle pût parler à la mère de Codadad. Le

chirurgien fit toutes ces réflexions, & se représenta ce qu'il risquoit lui-même; c'est pourquoi voulant se conduire prudemment dans cette conjoncture, il pria la princesse de demeurer au caravansérail, pendant qu'il iroit au palais reconnoître les chemins par où il pourroit sûrement la faire parvenir jusqu'à Pirouzé.

Il alla donc dans la ville, & marchoit vers le palais comme un homme attiré seulement par la curiosité de voir la cour, lorsqu'il apperçut une dame montée sur une mule richement harnachée : elle étoit suivie de plusieurs demoiselles aussi montées sur des mules, & d'un très-grand nombre de gardes & d'esclaves noirs. Tout le peuple se rangeoit en haie pour la voir passer, & la saluoit en se prosternant la face contre terre. Le chirurgien la salua de la même manière, & demanda ensuite à un calender qui se trouva près de lui, si cette dame étoit femme du roi. Oui, frère, dit le calender, c'est une de ses femmes, & celle qui est la plus honorée & la plus chérie du peuple, parce qu'elle est la mère du prince Codadad, dont vous devez avoir oui parler.

Le chirurgien n'en voulut pas savoir davantage : il suivit Pirouzé jusqu'à une mosquée, où elle entra pour distribuer des aumônes, & assister aux prières publiques que le roi avoit

ordonnées pour le retour de Codadad. Le peuple qui s'intéressoit extrêmement à la destinée de ce jeune prince, couroit en foule joindre ses vœux à ceux des prêtres; de sorte que la mosquée étoit remplie de monde. Le chirurgien fendit la presse, & s'avança jusqu'aux gardes de Pirouzé. Il entendit toutes les prières; & lorsque cette princesse sortit, il aborda un des esclaves, & lui dit à l'oreille : Frere, j'ai un secret important à révéler à la princesse Pirouzé; ne pourrois-je point par votre moyen être introduit dans son appartement ? Si ce secret, répondit l'esclave, regarde le prince Codadad, j'ose vous promettre que dès aujourd'hui vous aurez d'elle l'audience que vous souhaitez; mais si ce secret ne le regarde point, il est inutile que vous cherchiez à vous faire présenter à la princesse; car elle n'est occupée que de son fils, & elle ne veut point entendre parler d'autre chose. Ce n'est que de ce cher fils que je veux l'entretenir, reprit le chirurgien. Cela étant, dit l'esclave, vous n'avez qu'à nous suivre jusqu'au palais, & vous lui parlerez bientôt.

Effectivement, lorsque Pirouzé fut retournée dans son appartement, cet esclave lui dit qu'un homme inconnu avoit quelque chose d'important à lui communiquer, & que le prince

Codadad y étoit intéreſſé. Il n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Pirouzé témoigna une vive impatience de voir cet homme inconnu. L'eſclave le fit auſſitôt entrer dans le cabinet de la princeſſe, qui écarta toutes ſes femmes, à la réſerve de deux pour qui elle n'avoit rien de caché. Dès qu'elle apperçut le chirurgien, elle lui demanda avec précipitation quelles nouvelles de Codadad il avoit à lui annoncer. Madame, lui répondit le chirurgien après s'être proſterné la face contre terre, j'ai une longue hiſtoire à vous raconter, & des choſes ſans doute qui vous ſurprendront. Alors il lui fit un détail de tout ce qui s'étoit paſſé entre Codadad & ſes frères; ce qu'elle écouta avec une attention avide : mais quand il vint à parler de l'aſſaſſinat, cette tendre mère, comme ſi elle ſe fût ſentie frapper des mêmes coups que ſon fils, tomba évanouie ſur un ſofa. Les deux femmes la ſecoururent promptement, & lui firent reprendre ſes eſprits : le chirurgien continua ſon récit. Lorſqu'il eut achevé, cette princeſſe lui dit : Allez retrouver la princeſſe de Déryabar, & annoncez-lui de ma part que le roi la reconnoîtra bientôt pour ſa belle-fille; & à votre égard, ſoyez perſuadé que vos ſervices ſeront bien récompenſés.

Après que le chirurgien fut ſorti, Pirouzé

demeura ſur le ſofa dans l'accablement qu'on peut s'imaginer ; & s'attendriſſant au ſouvenir de Codadad : O mon fils, diſoit-elle, me voilà donc pour jamais privée de ta vue ! lorſque je te laiſſois partir de Samarie pour venir dans cette cour, & que je reçus tes adieux, hélas je ne croyois pas qu'une mort funeſte t'attendît loin de moi ! ô malheureux Codadad, pourquoi m'as-tu quittée ! tu n'aurois pas à la vérité acquis tant de gloire, mais tu vivrois encore, & tu ne coûterois pas tant de pleurs à ta mère. En diſant ces paroles, elle pleuroit amèrement, & ſes deux confidentes touchées de ſa douleur mêloient leurs larmes avec les ſiennes.

Pendant qu'elles s'affligeoient comme à l'envi toutes trois, le roi entra dans le cabinet ; & les voyant en cet état, il demanda à Pirouzé ſi elle avoit reçu de triſtes nouvelles de Codadad. Ah, ſeigneur, lui dit-elle, c'en eſt fait, mon fils a perdu la vie ! & pour comble d'affliction, je ne puis lui rendre les honneurs de la ſépulture ; car ſelon toutes les apparences, les bêtes ſauvages l'ont dévoré. En même tems elle raconta tout ce que le chirurgien lui avoit appris, & elle ne manqua pas de s'étendre ſur la manière cruelle dont Codadad avoit été aſſaſſiné par ſes frères.

Le

Le roi ne donna pas le tems à Pirouzé d'achever son récit : il se sentit enflammé de colère ; & cédant à son transport : Madame, dit-il à la princesse, les perfides qui font couler vos larmes, & qui causent à leur père une douleur mortelle, vont éprouver un juste châtiment. En parlant ainsi, ce prince, la fureur peinte en ses yeux, se rend dans la salle d'audience où étoient ses courtisans, & ceux d'entre le peuple qui avoient quelque prière à lui faire. Ils sont tous étonnés de le voir paroître d'un air furieux : ils jugent qu'il est en colère contre son peuple ; leurs cœurs sont glacés d'effroi. Il monte sur le trône ; & faisant approcher son grand-visir : Hassan, lui dit-il, j'ai un ordre à te donner ; va tout-à-l'heure prendre mille soldats de ma garde, & arrête tous les princes mes fils ; enferme-les dans la tour destinée à servir de prison aux assassins, & que cela soit fait dans un moment. A cet ordre extraordinaire, tous ceux qui étoient présens frémirent ; & le grand-visir, sans répondre un seul mot, mit la main sur sa tête pour marquer qu'il étoit prêt d'obéir, & sortit de la salle pour aller s'acquitter d'un emploi dont il étoit fort surpris. Cependant le roi renvoya les personnes qui venoient lui demander audience & déclara que d'un mois il ne vouloit entendre

parler d'aucune affaire. Il étoit encore dans la ſalle quand le viſir revint. Hé bien, viſir, lui dit ce prince, tous mes fils ſont-ils dans la tour? Oui, ſire, répondit le miniſtre, vous êtes obéi. Ce n'eſt pas tout, reprit le roi, j'ai encore un autre ordre à te donner : en diſant cela, il ſortit de la ſalle d'audience, & retourna dans l'appartement de Pirouzé avec le viſir qui le ſuivoit. Il demanda à cette princeſſe où étoit logée la veuve de Codadad; les femmes de Pirouzé le dirent : car le chirurgien ne l'avoit point oublié dans ſon récit. Alors le roi ſe tournant vers ſon miniſtre : Va, lui dit-il, dans ce caravanſérail, & amène ici une jeune princeſſe qui y loge; mais traite-la avec tout le reſpect dû à une perſonne de ſon rang.

Le viſir ne fut pas long-tems à faire ce qu'on lui ordonnoit : il monta à cheval avec tous les émirs & les autres courtiſans, & ſe rendit au caravanſérail où étoit la princeſſe de Deryabar, à laquelle il expoſa ſon ordre, & lui préſenta de la part du roi une belle mule blanche qui avoit une ſelle & une bride d'or parſemée de rubis & d'émeraudes. Elle monta deſſus; & au milieu de tous ces ſeigneurs elle prit le chemin du palais. Le chirurgien l'accompagnoit auſſi monté ſur un beau cheval

tartare que le visir lui avoit fait donner. Tout le monde étoit aux fenêtres ou dans les rues, pour voir passer une si magnifique cavalcade; & comme on répandoit que cette princesse que l'on conduisoit si pompeusement à la cour, étoit femme de Codadad, ce ne fut qu'acclamations. L'air retentit de mille cris de joie, qui se seroient sans doute tournés en gémissemens, si l'on avoit su la triste aventure de ce jeune prince, tant il étoit aimé de tout le monde.

La princesse de Deryabar trouva le roi qui l'attendoit à la porte du palais pour la recevoir: il la prit par la main, & la conduisit à l'appartement de Pirouzé, où il se passa une scène fort touchante. La femme de Codadad sentit renouveller son affliction à la vue du père & de la mère de son mari, comme le père & la mère ne purent voir l'épouse de leur fils, sans en être fort agités. Elle se jeta aux piés du roi; & après les avoir baignés de larmes, elle fut saisie d'une si vive douleur, qu'elle n'eut pas la force de parler. Pirouzé n'étoit pas dans un état moins déplorable; elle paroissoit pénétrée de ses déplaisirs; & le roi frappé de ces objets touchans, s'abandonna à sa propre foiblesse. Ces trois personnes confondant leurs soupirs & leurs pleurs, gardent quelque tems

un ſilence auſſi tendre que pitoyable. Enfin la princeſſe de Deryabar étant revenue de ſon accablement, raconta l'aventure du château & le malheur de Codadad; enſuite elle demanda juſtice de la trahiſon des princes. Oui, madame, lui dit le roi, ces ingrats périront: mais il faut auparavant faire publier la mort de Codadad, afin que le ſupplice de ſes frères ne révolte pas mes ſujets. D'ailleurs, quoique nous n'ayons pas le corps de mon fils, ne laiſſons pas de lui rendre les derniers devoirs. A ces mots il s'adreſſa à ſon viſir, & lui ordonna de faire bâtir un dôme de marbre blanc dans une belle plaine, au milieu de laquelle la ville de Harran eſt bâtie; & cependant il donna dans ſon palais un très-bel appartement à la princeſſe de Deryabar, qu'il reconnut pour ſa belle-fille.

Haſſan fit travailler avec tant de diligence & employa tant d'ouvriers, qu'en peu de jours le dôme fut bâti. On éleva deſſous un tombeau ſur lequel étoit une figure qui repréſentoit Codadad. Auſſitôt que l'ouvrage fut achevé, le roi ordonna des prières & marqua un jour pour les obsèques de ſon fils.

Ce jour étant venu, tous les habitans de la ville ſe répandirent dans la plaine, pour voir la cérémonie qui ſe fit de cette manière:

Le roi, ſuivi de ſon viſir & des principaux ſeigneurs de ſa cour, marcha vers le dôme; & quand il y fut arrivé, il entra, & s'aſſit avec eux ſur des tapis de pié, de ſatin noir à fleurs d'or : enſuite une groſſe troupe de gardes à cheval, la tête baſſe & les yeux à demi fermés, s'approcha du dôme. Ils en firent le tour deux fois, gardant un profond ſilence; mais à la troiſième, ils s'arrêtèrent devant la porte, & dirent tous l'un après l'autre ces paroles à haute voix : « O prince, fils du roi, » ſi nous pouvions apporter quelque ſoulage- » ment à ton mal, par le tranchant de nos » cimeterres, & par la valeur humaine, nous » te ferions voir la lumière; mais le roi des » rois a commandé, & l'ange de la mort a » obéi ». A ces mots, ils ſe retirèrent pour faire place à cent vieillards qui étoient tous montés ſur des mules noires, & qui portoient de longues barbes blanches.

C'étoit des ſolitaires, qui pendant le cours de leur vie ſe tenoient cachés dans des grottes : ils ne ſe montroient jamais aux yeux des hommes, que pour aſſiſter aux obsèques des rois de Harran & des princes de ſa maiſon. Ces vénérables perſonnages portoient ſur leur tête chacun un gros livre qu'ils tenoient d'une main; ils firent tous trois fois le tour du dôme

ſans rien dire : enſuite s'étant arrêtés à la porte, l'un d'eux prononça ces mots : « O prince, » que pouvons-nous faire pour toi? ſi par la » prière ou par la ſcience on pouvoit te ren- » dre la vie, nous frotterions nos barbes blan- » ches à tes piés, & nous reciterions des orai- » ſons : mais le roi de l'univers t'a enlevé pour » jamais ».

Ces vieillards, après avoir ainſi parlé, s'éloignèrent du dôme; & auſſitôt cinquante jeunes filles parfaitement belles s'en approchèrent; elles montoient chacune un petit cheval blanc; elles étoient ſans voile, & portoient des corbeilles d'or pleines de toutes ſortes de pierres précieuſes : elles tournèrent auſſi trois fois autour du dôme; & s'étant arrêtées au même endroit que les autres, la plus jeune porta la parole, & dit : « O prince autrefois ſi beau, » quel ſecours peux-tu attendre de nous? ſi » nous pouvions te ranimer par nos attraits, » nous nous rendrions tes eſclaves : mais tu » n'es plus ſenſible à la beauté, & tu n'as plus » beſoin de nous ».

Les jeunes filles s'étant retirées, le roi & ſes courtiſans ſe levèrent, & firent trois fois le tour de la repréſentation; puis le roi prenant la parole, dit : *O mon cher fils, lumière de mes yeux, je t'ai donc perdu pour toujours!*

Il accompagna ces mots de ſoupirs, & arroſa le tombeau de ſes larmes. Les courtiſans pleurèrent à ſon exemple; enſuite on ferma la porte du dôme, & tout le monde retourna à la ville. Le lendemain on fit des prières publiques dans les moſquées, & on les continua huit jours de ſuite. Le neuvième, le roi réſolut de faire couper la tête aux princes ſes fils. Tout le peuple indigné du traitement qu'ils avoient fait au prince Codadad, ſembloit attendre impatiemment leur ſupplice. On commença à dreſſer des échaffauds : mais on fut obligé de remettre l'exécution à un autre tems, parce que tout-à-coup on apprit que les princes voiſins qui avoient déjà fait la guerre au roi de Harran, s'avançoient avec des troupes plus nombreuſes que la première fois, & qu'ils n'étoient pas même fort éloignés de la ville. Il y avoit déjà longtems qu'on ſavoit qu'ils ſe préparoient à faire la guerre, mais on ne s'étoit point alarmé de leurs préparatifs. Cette nouvelle cauſa une conſternation générale, & fournit une occaſion de regretter de nouveau Codadad, parce que ce prince s'étoit ſignalé dans la guerre précédente contre ces mêmes ennemis. Ah, diſoient-ils, ſi le généreux Codadad vivoit encore, nous nous mettrions peu en peine de ces princes qui viennent nous ſurprendre! Cependant le roi,

au lieu de s'abandonner à la crainte, leve du monde à la hâte, forme une armée assez considérable; & trop courageux pour attendre dans les murs que ses ennemis l'y reviennent chercher, il sort & marche au-devant d'eux : Les ennemis de leur côté ayant appris par leurs coureurs que le roi de Harran s'avançoit pour les combattre, s'arrêtèrent dans une plaine, & mirent leur armée en bataille.

Le roi ne les eut pas plutôt apperçus, qu'il range aussi & dispose ses troupes au combat. Il fait sonner la charge, & attaque avec une extrême vigueur : on lui résiste de même : il se répand de part & d'autre beaucoup de sang, & la victoire demeure long-tems incertaine. Mais enfin elle alloit se déclarer pour les ennemis du roi de Harran, lesquels étant en plus grand nombre alloient l'envelopper, lorsqu'on vit paroître dans la plaine une grosse troupe de cavaliers qui s'approchoient des combattans en bon ordre. La vue de ces nouveaux soldats étonna les deux partis, qui ne savoient ce qu'ils en devoient penser. Mais ils ne demeurèrent pas long-tems dans l'incertitude : ces cavaliers vinrent prendre en flanc les ennemis du roi de Harran, & les chargèrent avec tant de furie, qu'ils les mirent d'abord en désordre, & bientôt en déroute. Ils n'en demeurèrent pas

là : ils les pourſuivirent vivement, & les taillèrent en pièces preſque tous.

Le roi de Harran qui avoit obſervé avec beaucoup d'attention tout ce qui s'étoit paſſé, avoit admiré l'audace de ces cavaliers dont le ſecours inopiné venoit de déterminer la victoire en ſa faveur. Il avoit ſur-tout été charmé de leur chef, qu'il avoit vu combattre avec une valeur extrême; il ſouhaitoit de ſavoir le nom de ce héros généreux. Impatient de le voir & de le remercier, il cherche à le joindre; il s'apperçoit qu'il avance pour le prévenir. Ces deux princes s'approchent; & le roi de Harran reconnoiſſant Codadad dans ce brave guerrier qui venoit de le ſecourir, ou plutôt de battre ſes ennemis, il demeura immobile de ſurpriſe & de joie. Seigneur, lui dit Codadad, vous avez ſujet, ſans doute, d'être étonné de voir paroître tout-à-coup devant votre majeſté un homme que vous croyiez peut-être ſans vie. Je le ſerois ſi le ciel ne m'avoit pas conſervé pour vous ſervir encore contre vos ennemis. Ah! mon fils, s'écria le roi, eſt-il bien poſſible que vous me ſoyez rendu? Hélas! je déſeſpérois de vous revoir. En diſant cela, il tendit les bras au jeune prince, qui ſe livra à un embraſſement ſi doux.

Je ſais tout, mon fils, reprit le roi, après

l'avoir tenu long-tems embrassé; je sais de quel prix vos frères ont payé le service que vous leur avez rendu en les délivrant des mains du nègre; mais vous serez vengé dès demain. Cependant allons au palais; votre mère, à qui vous avez coûté tant de pleurs, m'attend pour se réjouir avec moi de la défaite de nos ennemis: quelle joie nous lui causerons en lui apprenant que ma victoire est votre ouvrage! Seigneur, dit Codadad, permettez-moi de vous demander comment vous avez pu être instruit de l'aventure du château? quelqu'un de mes frères, poussé par ses remords, vous l'auroit-il avouée? Non, répondit le roi, c'est la princesse de Deryabar qui nous a informés de toutes choses; car elle est venue dans mon palais, & elle n'y est venue que pour me demander justice du crime de vos frères. Codadad fut transporté de joie en apprenant que la princesse sa femme étoit à la cour. Allons, seigneur, s'écria-t-il avec transport, allons trouver ma mère qui nous attend; je brûle d'impatience d'essuyer ses larmes, aussi-bien que celles de la princesse de Deryabar.

Le roi reprit aussitôt le chemin de la ville avec son armée qu'il congédia; il rentra victorieux dans son palais, aux acclamations du peuple qui le suivoit en foule, en priant le ciel

de prolonger ſes années, & portant juſqu'au ciel le nom de Codadad. Ces deux princes trouvèrent Pirouzé & ſa belle-fille qui attendoient le roi pour le féliciter; mais on ne peut exprimer tous les tranſports de joie dont elles furent agitées lorſqu'elles virent le jeune prince qui l'accompagnoit. Ce furent des embraſſemens mêlés de larmes bien différentes de celles qu'elles avoient déjà répandues pour lui. Après que ces quatre perſonnes eurent cédé à tous les mouvemens que le ſang & l'amour leur inſpiroient, on demanda au fils de Pirouzé par quel miracle il étoit encore vivant.

Il répondit qu'un payſan monté ſur une mule, étant entré par haſard dans la tente où il étoit évanoui, le voyant ſeul & percé de coups, l'avoit attaché ſur la mule & conduit à ſa maiſon, & que là il avoit appliqué ſur ſes bleſſures certaines herbes mâchées qui l'avoient rétabli en peu de jours. Lorſque je me ſentis guéri, ajouta-t-il, je remerciai le payſan, & lui donnai tous les diamans que j'avois. Je m'approchai enſuite de la ville de Harran; mais ayant appris ſur la route que quelques princes voiſins avoient aſſemblé des troupes & venoient fondre ſur les ſujets du roi, je me ſuis fait connoître dans les villages, & j'excitai le zèle de ſes peuples à prendre ſa défenſe. J'armai un grand

nombre de jeunes gens; & me mettant à leur tête, je ſuis arrivé dans le tems que les deux armées étoient aux mains.

Quand il eut achevé de parler, le roi, dit: Rendons grâces à dieu de ce qu'il a conſervé Codadad; mais il faut que les traîtres qui l'ont voulu tuer, périſſent aujourd'hui. Seigneur, reprit le généreux fils de Pirouzé, tout ingrats & tout méchans qu'ils ſont, ſongez qu'ils ſont formés de votre ſang; ce ſont mes frères, je leur pardonne leur crime, & je vous demande grâce pour eux. Ces nobles ſentimens arrachèrent des larmes au roi, qui fit aſſembler le peuple, & déclara Codadad ſon héritier. Il ordonna enſuite qu'on fît venir les princes priſonniers qui étoient tous chargés de fers. Le fils de Pirouzé leur ôta leurs chaînes & les embraſſa tous les uns après les autres, d'auſſi bon cœur qu'il avoit fait dans la cour du château du nègre. Le peuple fut charmé du naturel de Codadad, & lui donna mille applaudiſſemens. Enſuite on combla de biens le chirurgien, pour reconnoître les ſervices qu'il avoit rendus à la princeſſe de Deryabar.

La ſultane Scheherazade venoit de raconter l'hiſtoire de Ganem avec tant d'agrément, que le ſultan des Indes, ſon époux, ne put s'empê-

cher de lui témoigner qu'il l'avoit entendue avec un très-grand plaiſir. Sire, lui dit la ſultane, je ne doute pas que votre majeſté n'ait eu bien de la ſatisfaction d'avoir vu le calife Haroun Alraſchid changer de ſentiment en faveur de Ganem, de ſa mère & de ſa ſœur Force des cœurs, & je crois qu'elle doit avoir été touchée ſenſiblement des diſgraces des uns & des mauvais traitemens faits aux autres; mais je ſuis perſuadée que ſi votre majeſté vouloit bien entendre l'hiſtoire du *Dormeur éveillé*, au lieu de tous ces mouvemens d'indignation & de compaſſion que celle de Ganem doit avoir excités dans ſon cœur, & dont il eſt encore ému, celle-ci au contraire ne lui inſpireroit que de la joie & du plaiſir.

Au ſeul titre de l'hiſtoire dont la ſultane venoit de lui parler, le ſultan, qui s'en promettoit des aventures toutes nouvelles & toutes réjouiſſantes, eût bien voulu en entendre le récit dès le même jour; mais il étoit tems qu'il ſe levât; c'eſt pourquoi il remit au lendemain à entendre la ſultane Scheherazade, à qui cette hiſtoire ſervit à ſe faire prolonger la vie encore pluſieurs nuits & pluſieurs jours. Ainſi, le jour ſuivant, après que Dinarzade l'eut éveillée, elle commença à la lui raconter en cette manière :

HISTOIRE

Du Dormeur éveillé.

SOUS le règne du calife Haroun Alraſchid, il y avoit à Bagdad un marchand fort riche, dont la femme étoit déjà vieille. Ils avoient un fils unique nommé Abou Haſſan, âgé d'environ trente ans, qui avoit été élevé dans une grande retenue de toutes choſes.

Le marchand mourut, & Abou Haſſan qui ſe vit ſeul héritier, ſe mit en poſſeſſion des grandes richeſſes que ſon père avoit amaſſées pendant ſa vie avec beaucoup d'épargne & avec un grand attachement à ſon négoce. Le fils, qui avoit des vues & des inclinations différentes de celles de ſon père, en uſa auſſi tout autrement. Comme ſon père ne lui avoit donné d'argent pendant ſa jeuneſſe que ce qui ſuffiſoit préciſément pour ſon entretien, & qu'il avoit toujours porté envie aux jeunes gens de ſon âge qui n'en manquoient pas, & qui ne ſe refuſoient aucun des plaiſirs auxquels la jeuneſſe ne s'abandonne que trop aiſément, il réſolut de ſe ſignaler à ſon tour en faiſant des dépenſes proportionnées aux grands biens dont la fortune venoit de le favoriſer. Pour cet effet,

il partagea ſon bien en deux parts; l'une fut employée en acquiſition de terres à la campagne, & de maiſons dans la ville, dont il ſe fit un revenu ſuffiſant pour vivre à ſon aiſe, avec promeſſe de ne point toucher aux ſommes qui en reviendroient, mais de les amaſſer à meſure qu'il les recevroit; l'autre moitié qui conſiſtoit en une ſomme conſidérable en argent comptant, fut deſtinée à réparer tout le tems qu'il croyoit avoir perdu ſous la dure contrainte où ſon père l'avoit retenu juſqu'à ſa mort; mais il ſe fit un loi indiſpenſable, qu'il ſe promit à lui-même de garder inviolablement, de ne rien dépenſer au-delà de cette ſomme, dans le déréglement de vie qu'il s'étoit propoſé.

Dans ce deſſein, Abou Haſſan ſe fit en peu de jours une ſociété de gens à-peu-près de ſon âge & de ſa condition, & il ne ſongea plus qu'à leur faire paſſer le tems très-agréablement. Pour cet effet, il ne ſe contenta pas de les bien régaler les jours & les nuits, & de leur faire des feſtins ſplendides où les mets les plus délicieux & les vins les plus exquis étoient ſervis en abondance, il y joignit encore la muſique en y appelant les meilleures voix de l'un & de l'autre ſexe. La jeune bande de ſon côté, le verre à la main, mêloit quelquefois ſes chanſons à celles des muſiciens, & tous

enſemble ils ſembloient s'accorder avec tous les inſtrumens de muſique dont ils étoient accompagnés. Ces fêtes étoient ordinairement terminées par des bals, où les meilleurs danſeurs & baladins de l'un & de l'autre ſexe de la ville de Bagdad étoient appelés. Tous ces divertiſſemens renouvellés chaque jour par des plaiſirs nouveaux, jetèrent Abou Haſſan dans des dépenſes ſi prodigieuſes, qu'il ne put continuer une ſi grande profuſion au-delà d'une année. La groſſe ſomme qu'il avoit conſacrée à cette prodigalité, & l'année finirent enſemble. Dès qu'il eut ceſſé de tenir table, ſes amis diſparurent ; il ne les rencontroit pas même en quelque endroit qu'il allât. En effet, ils le fuyoient dès qu'ils l'appercevoient ; & ſi par haſard il en joignoit quelqu'un & qu'il voulût l'arrêter, il s'excuſoit ſur différens prétextes.

Abou Haſſan fut plus ſenſible à la conduite étrange de ſes amis qui l'abandonnoient avec tant d'indignité & d'ingratitude, après toutes les démonſtrations & les proteſtations d'amitié qu'ils lui avoient faites, & d'avoir pour lui un attachement inviolable, qu'à tout l'argent qu'il avoit dépenſé avec eux ſi mal-à-propos. Triſte, rêveur, la tête baiſſée & avec un viſage ſur lequel un morne chagrin étoit dépeint, il

il entra dans l'appartement de ſa mère, & il s'aſſit ſur le bout du ſofa, aſſez éloigné d'elle.

Qu'avez-vous donc, mon fils, lui demanda ſa mère en le voyant en cet état? pourquoi êtes-vous ſi changé, ſi abattu & ſi différent de vous-même? quand vous auriez perdu tout ce que vous avez au monde, vous ne ſeriez pas fait autrement. Je ſais la dépenſe effroyable que vous avez faite; & depuis que vous vous y êtes abandonné, je veux croire qu'il ne vous reſte pas grand argent. Vous étiez maître de votre bien; & ſi je ne me ſuis point oppoſée à votre conduite déréglée, c'eſt que je ſavois la ſage précaution que vous aviez priſe de conſerver la moitié de votre bien. Après cela, je ne vois pas ce qui peut vous avoir plongé dans cette profonde mélancolie.

Abou Haſſan fondit en larmes à ces paroles; & au milieu de ſes pleurs & de ſes ſoupirs: Ma mère, s'écria-t-il, je connois enfin par une expérience bien douloureuſe, combien la pauvreté eſt inſupportable. Oui, je ſens vivement que comme le coucher du ſoleil nous prive de la ſplendeur de cet aſtre, de même la pauvreté nous ôte toute ſorte de joie. C'eſt elle qui fait oublier entièrement toutes les louanges qu'on nous donnoit & tout

le bien que l'on difoit de nous avant d'y être tombés; elle nous réduit à ne marcher qu'en prenant des mefures pour ne pas être remarqués, & à paffer les nuits en verfant des larmes de fang. En un mot, celui qui eft pauvre n'eft plus regardé, même par fes parens & par fes amis, que comme un étranger. Vous favez, ma mère, pourfuivit-il, de quelle manière j'en ai ufé avec mes amis depuis un an. Je leur ai fait toute la bonne chère que j'ai pu imaginer, jufqu'à m'épuifer; & aujourd'hui, que je n'ai plus de quoi la continuer, je m'apperçois qu'ils m'ont tous abandonné. Quand je dis que je n'ai plus de quoi continuer à leur faire bonne chère, j'entends parler de l'argent que j'avois mis à part pour l'employer à l'ufage que j'en ai fait. Pour ce qui eft de mon revenu, je rends grâces à dieu de m'avoir infpiré de le réferver, fous la condition & fous le ferment que j'ai fait de n'y pas toucher pour le diffiper fi follement. Je l'obferverai ce ferment, & je fais le bon ufage que je ferai de ce qui me refte fi heureufement. Mais auparavant, je veux éprouver jufqu'à quel point mes amis, s'ils méritent d'être appelés de ce nom, poufferont leur ingratitude. Je veux les voir tous l'un après l'autre; & quand je leur aurai repréfenté les efforts que j'ai faits pour l'amour d'eux, je les

ſolliciterai de me faire entr'eux une ſomme qui ſerve en quelque façon à me relever de l'état malheureux où je me ſuis réduit pour leur faire plaiſir. Mais je ne veux faire ces démarches, comme je vous ai déjà dit, que pour voir ſi je trouverai en eux quelque ſentiment de reconnoiſſance.

Mon fils, reprit la mère d'Abou Haſſan, je ne prétends pas vous diſſuader d'exécuter votre deſſein, mais je puis vous dire par avance, que votre eſpérance eſt mal fondée. Croyez-moi, quoi que vous puiſſiez faire, il eſt inutile que vous en veniez à cette épreuve; vous ne trouverez de ſecours qu'en ce que vous vous êtes réſervé pardevers vous. Je vois bien que vous ne connoiſſiez pas encore ces amis qu'on appelle vulgairement de ce nom parmi les gens de votre ſorte; mais vous allez les connoître : dieu veuille que ce ſoit de la manière que je le ſouhaite, c'eſt-à-dire, pour votre bien. Ma mère, repartit Abou Haſſan, je ſuis bien perſuadé de la vérité de ce que vous me dites; je ſerai plus certain d'un fait qui me regarde de ſi près, quand je me ſerai éclairci par moi-même de leur lâcheté & de leur inſenſibilité.

Abou Haſſan partit à l'heure même, & il prit ſi bien ſon tems, qu'il trouva tous ſes

amis chez eux. Il leur repréſenta le grand beſoin où il étoit, & il les pria de lui ouvrir leur bourſe pour le ſecourir efficacement. Il promit même de s'engager envers chacun d'eux en particulier, de leur rendre les ſommes qu'ils lui auroient prêtées, dès que ſes affaires ſeroient rétablies, ſans néanmoins leur faire connoître que c'étoit en grande partie à leur conſidération qu'il s'étoit ſi fort incommodé, afin de les piquer davantage de généroſité. Il n'oublia pas de les leurrer auſſi de l'eſpérance de recommencer un jour avec eux la bonne chère qu'il leur avoit déjà faite.

Aucun de ſes amis de bouteille ne fut touché des vives couleurs dont l'affligé Abou Haſſan ſe ſervit pour tâcher de les perſuader. Il eut même la mortification de voir que pluſieurs lui dirent nettement qu'ils ne le connoiſſoient pas, & qu'ils ne ſe ſouvenoient pas même de l'avoir vu. Il revint chez lui le cœur pénétré de douleur & d'indignation. Ah ! ma mère, s'écria t-il en rentrant dans ſon appartement, vous me l'aviez bien dit ; au lieu d'amis, je n'ai trouvé que des perfides, des ingrats & des méchans, indignes de mon amitié. C'en eſt fait, je renonce à la leur, & je vous promets de ne les revoir jamais.

Abou Haſſan demeura ferme dans la réſo-

lution de tenir ſa parole. Pour cet effet, il prit les précautions les plus convenables pour en éviter les occaſions ; & afin de ne plus tomber dans le même inconvénient, il promit avec ſerment de ne donner à manger de ſa vie à aucun homme de Bagdad. Enſuite il tira le coffre-fort où étoit l'argent de ſon revenu, du lieu où il l'avoit mis en réſerve, & il le mit à la place de celui qu'il venoit de vuider. Il réſolut de n'en tirer pour ſa dépenſe de chaque jour qu'une ſomme réglée & ſuffiſante pour régaler honnêtement une ſeule perſonne avec lui à ſouper. Il fit encore ſerment que cette perſonne ne ſeroit pas de Bagdad, mais un étranger qui y ſeroit arrivé le même jour, & qu'il le renverroit le lendemain matin, après lui avoir donné le couvert une nuit ſeulement.

Selon ce projet, Abou Haſſan avoit ſoin lui-même chaque matin de faire la proviſion néceſſaire pour ce régal, & vers la fin du jour, il alloit s'aſſeoir au bout du pont de Bagdad, & dès qu'il voyoit un étranger, de quelque état ou condition qu'il fût, il l'abordoit civilement, & l'invitoit de même à lui faire l'honneur de venir ſouper & loger chez lui pour la première nuit de ſon arrivée ; & après l'avoir informé de la loi qu'il s'étoit faite, & de la condition qu'il avoit miſe à

son honnêteté, il l'emmenoit en son logis.

Le repas dont Abou Hassan régaloit son hôte, n'étoit pas somptueux; mais il y avoit suffisamment de quoi se contenter. Le bon vin sur-tout n'y manquoit pas. On faisoit durer le repas jusques bien avant dans la nuit; & au lieu d'entretenir son hôte d'affaires d'état, de famille ou de négoce, comme il arrive fort souvent, il affectoit au contraire de ne parler que de choses indifférentes, agréables & réjouissantes. Il étoit naturellement plaisant, de belle humeur & fort divertissant; & sur quelque sujet que ce fût, il savoit donner un tour à son discours capable d'inspirer la joie aux plus mélancoliques.

En renvoyant son hôte le lendemain matin: En quelque lieu que vous puissiez aller, lui disoit Abou Hassan, dieu vous préserve de tout sujet de chagrin. Quand je vous invitai hier à venir prendre un repas chez moi, je vous informai de la loi que je me suis imposée; ainsi ne trouvez pas mauvais si je vous dis que nous ne boirons plus ensemble, & même que nous ne nous verrons plus ni chez moi ni ailleurs; j'ai mes raisons pour en user ainsi: dieu vous conduise.

Abou Hassan étoit exact dans l'observation de cette règle; il ne regardoit plus les étran-

gers qu'il avoit une fois reçus chez lui, & il ne leur parloit plus. Quand il les rencontroit dans les rues, dans les places ou dans les assemblées publiques, il faisoit semblant de ne les pas voir; il se détournoit même, pour éviter qu'ils ne vinssent l'aborder : enfin il n'avoit plus aucun commerce avec eux. Il y avoit du tems qu'il se gouvernoit de la sorte, lorsqu'un peu avant le coucher du soleil, comme il étoit assis à son ordinaire au bout du pont, le calife Haroun Alraschid vint à paroître, mais déguisé de manière qu'il ne pouvoit pas le reconnoître.

Quoique ce monarque eût des ministres & des officiers chefs de justice d'une grande exactitude à bien s'acquitter de leur devoir, il vouloit néanmoins prendre connoissance de toutes choses par lui-même. Dans ce dessein, comme nous l'avons déjà vu, il alloit souvent déguisé en différentes manières par la ville de Bagdad. Il ne négligeoit pas même les dehors; & à cet égard, il s'étoit fait une coutume d'aller chaque premier jour du mois, sur les grands chemins par où on y abordoit, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Ce jour-là, premier du mois, il parut déguisé en marchand de Moussoul qui venoit de se débarquer de l'autre côté du pont, & suivi d'un esclave grand & puissant.

Comme le calife avoit dans son déguisement un air grave & respectable, Abou Hassan, qui le croyoit marchand de Moussoul, se leva de l'endroit où il étoit assis; & après l'avoir salué d'un air gracieux, & lui avoir baisé la main : Seigneur, lui dit-il, je vous félicite de votre heureuse arrivée; je vous supplie de me faire l'honneur de venir souper avec moi, & de passer cette nuit en ma maison, pour tâcher de vous remettre de la fatigue de votre voyage. Et afin de l'obliger davantage à ne lui pas refuser la grâce qu'il lui demandoit, il lui expliqua en peu de mots la coutume qu'il s'étoit faite de recevoir chez lui chaque jour, autant qu'il lui seroit possible, & pour une nuit seulement, le premier étranger qui se présenteroit à lui.

Le calife trouva quelque chose de si singulier dans la bizarrerie du goût d'Abou Hassan, que l'envie lui prit de le connoître à fond. Sans sortir du caractère de marchand, il lui marqua qu'il ne pouvoit mieux répondre à une si grande honnêteté à laquelle il ne s'étoit pas attendu à son arrivée à Bagdad, qu'en acceptant l'offre obligeante qu'il venoit de lui faire; qu'il n'avoit qu'à lui montrer le chemin, & qu'il étoit tout prêt de le suivre.

Abou Hassan, qui ne savoit pas que l'hôte

que le hasard venoit de lui présenter, étoit infiniment au-dessus de lui, en agit avec le calife comme avec son égal. Il le mena à sa maison & le fit entrer dans une chambre meublée fort proprement, où il lui fit prendre place sur le sofa, l'endroit le plus honorable. Le souper étoit prêt, & le couvert étoit mis. La mère d'Abou Hassan, qui entendoit fort bien la cuisine, servit trois plats : l'un au milieu garni d'un bon chapon, cantonné de quatre gros poulets ; & les deux autres à côté qui servoient d'entrée, l'une d'une oie grasse, & l'autre de pigeonneaux en ragoût. Il n'y avoit rien de plus, mais ces viandes étoient bien choisies & d'un goût délicieux.

Abou Hassan se mit à table vis-à-vis de son hôte, & le calife & lui commencèrent à manger de bon appétit en prenant chacun ce qui étoit de son goût, sans parler & même sans boire, selon la coutume du pays. Quand ils eurent achevé de manger, l'esclave du calife donna à laver, & cependant la mère d'Abou Hassan desservit, & apporta le dessert qui consistoit en diverses sortes de fruits de la saison, comme raisins, pêches, pommes, poires & plusieurs sortes de pâtes d'amandes sèches. Sur la fin du jour on alluma les bougies, après quoi Abou Hassan fit mettre les bouteilles & les

taſſes près de lui, & prit ſoin que ſa mère fît ſouper l'eſclave du calife.

Quand le feint marchand de Mouſſoul, c'eſt-à-dire le calife, & Abou Haſſan ſe furent remis à table, Abou Haſſan, avant de toucher au fruit, prit une taſſe, ſe verſa à boire le premier, & en la tenant à la main : Seigneur, dit-il au calife, qui étoit ſelon lui un marchand de Mouſſoul, vous ſavez comme moi que le coq ne boit jamais qu'il n'appelle les poules pour venir boire avec lui : je vous invite donc à ſuivre mon exemple. Je ne ſais ce que vous en penſez ; pour moi il me ſemble qu'un homme qui hait le vin & qui veut faire le ſage, ne l'eſt pas. Laiſſons-là ces ſortes de gens avec leur humeur ſombre & chagrine, & cherchons la joie; elle eſt dans la taſſe, & la taſſe la communique à ceux qui la vuident.

Pendant qu'Abou Haſſan buvoit : Cela me plaît, dit le calife en ſe ſaiſiſſant de la taſſe qui lui étoit deſtinée, & voilà ce qu'on appelle un brave homme. Je vous aime de cette humeur, & avec cette gaieté j'attends que vous m'en verſiez autant.

Abou Haſſan n'eut pas plutôt bu, qu'en rempliſſant la taſſe que le calife lui préſentoit : Goûtez, ſeigneur, dit-il, vous le trouverez bon.

J'en suis bien persuadé, reprit le calife d'un air riant; il n'est pas possible qu'un homme comme vous ne sache faire le choix des meilleures choses.

Pendant que le calife buvoit : Il ne faut que vous regarder, repartit Abou Hassan, pour s'appercevoir du premier coup-d'œil que vous êtes de ces gens qui ont vu le monde & qui savent vivre. Si ma maison, ajouta-t-il en vers arabes, étoit capable de sentiment, & qu'elle fût sensible au sujet de joie qu'elle a de vous posséder, elle le marqueroit hautement, & en se prosternant devant vous : elle s'écrieroit : Ah ! quel plaisir, quel bonheur de me voir honorée de la présence d'une personne si honnête & si complaisante, qu'elle ne dédaigne pas de prendre le couvert chez moi ! Enfin, seigneur, je suis au comble de ma joie, d'avoir fait aujourd'hui la rencontre d'un homme de votre mérite.

Ces saillies d'Abou Hassan divertissoient fort le calife, qui avoit naturellement l'esprit très-enjoué, & qui se faisoit un plaisir de l'exciter à boire, en demandant souvent lui-même du vin, afin de le mieux connoître dans son entretien, par la gaieté que le vin lui inspireroit. Pour entrer en conversation, il lui demanda comment il s'appeloit, à quoi il s'occu-

poit, & de quelle manière il paſſoit la vie. Seigneur, répondit-il, mon nom eſt Abou Haſſan. J'ai perdu mon père qui étoit marchand, non pas à la vérité des plus riches, mais au moins de ceux qui vivoient le plus commodément à Bagdad. En mourant, il me laiſſa une ſucceſſion plus que ſuffiſante pour vivre ſans ambition ſelon mon état. Comme ſa conduite à mon égard avoit été fort ſévère, & que juſqu'à ſa mort j'avois paſſé la meilleure partie de ma jeuneſſe dans une grande contrainte, je voulus tâcher de réparer le bon tems que je croyois avoir perdu.

En cela néanmoins, pourſuivit Abou Haſſan, je me gouvernois d'une autre manière que ne font ordinairement tous les jeunes gens. Ils ſe livrent à la débauche ſans conſidération, & ils s'y abandonnent juſqu'à ce que réduits à la dernière pauvreté, ils faſſent malgré eux une pénitence forcée pendant le reſte de leurs jours. Afin de ne pas tomber dans ce malheur, je partageai tout mon bien en deux parts, l'une en fonds, & l'autre en argent comptant. Je deſtinai l'argent comptant pour les dépenſes que je méditois, & je pris une ferme réſolution de ne point toucher à mes revenus. Je fis une ſociété de gens de ma connoiſſance & à-peu-près de mon âge; & ſur l'argent comp-

tant que je dépenſois à pleine main, je les régalois ſplendidement chaque jour, de manière que rien ne manquoit à nos divertiſſemens. Mais la durée n'en fut pas longue. Je ne trouvai plus rien au fond de ma caſſette à la fin de l'année, & en même tems tous mes amis de table diſparurent : je les vis l'un après l'autre, je leur repréſentai l'état malheureux où je me trouvois ; mais aucun ne m'offrit de quoi me ſoulager. Je renonçai donc à leur amitié ; & en me réduiſant à ne plus dépenſer que mon revenu, je me retranchai à n'avoir plus de ſociété qu'avec le premier étranger que je rencontrerois chaque jour à ſon arrivée à Bagdad, avec cette condition de ne le régaler que ce ſeul jour-là. Je vous ai informé du reſte, & je remercie ma bonne fortune de m'avoir préſenté aujourd'hui un étranger de votre mérite.

Le calife fort ſatisfait de cet éclairciſſement, dit à Abou Haſſan : Je ne puis aſſez vous louer du bon parti que vous avez pris d'avoir agi avec tant de prudence en vous jetant dans la débauche, & de vous être conduit d'une manière qui n'eſt pas ordinaire à la jeuneſſe : je vous eſtime encore d'avoir été fidèle à vous-même au point que vous l'avez été. Le pas étoit bien gliſſant, & je ne puis aſſez admirer

comment, après avoir vu la fin de vôtre argent comptant, vous avez eu assez de modération pour ne pas dissiper votre revenu, & même votre fonds. Pour vous dire ce que j'en pense, je tiens que vous êtes le seul débauché à qui pareille chose est arrivée, & à qui elle n'arrivera peut-être jamais. Enfin, je vous avoue que j'envie votre bonheur. Vous êtes le plus heureux mortel qu'il y ait sur la terre, d'avoir chaque jour la compagnie d'un honnête homme avec qui vous pouvez vous entretenir si agréablement, & à qui vous donnez lieu de publier par-tout la bonne réception que vous lui faites. Mais ni vous, ni moi, nous ne nous appercevons pas que c'est parler trop long-tems sans boire : buvez, & versez-m'en ensuite. Le calife & Abou Hassan continuèrent de boire long-tems, en s'entretenant de choses très-agréables.

La nuit étoit déjà fort avancée, & le calife en feignant d'être fort fatigué du chemin qu'il avoit fait, dit à Abou Hassan qu'il avoit besoin de repos. Je ne veux pas aussi de mon côté, ajouta-t-il, que vous perdiez rien du vôtre, pour l'amour de moi. Avant que nous nous séparions (car peut-être serai-je sorti demain de chez vous avant que vous soyez éveillé), je suis bien aise de vous marquer combien je

ſuis ſenſible à votre honnêteté, à votre bonne chère, & à l'hoſpitalité que vous avez exercée envers moi ſi obligeamment. La ſeule choſe qui me fait de la peine, c'eſt que je ne ſais par quel endroit vous en témoigner ma reconnoiſſance. Je vous ſupplie de me le faire connoître, & vous verrez que je ne ſuis pas un ingrat. Il ne ſe peut pas faire qu'un homme comme vous n'ait quelque affaire, quelque beſoin, & ne ſouhaite enfin quelque choſe qui lui feroit plaiſir. Ouvrez votre cœur, & parlez-moi franchement. Tout marchand que je ſuis, je ne laiſſe pas d'être en état d'obliger par moi-même, ou par l'entremiſe de mes amis.

A ces offres du calife, qu'Abou Haſſan ne prenoit toujours que pour un marchand : Mon bon ſeigneur, reprit Abou Haſſan, je ſuis très-perſuadé que ce n'eſt point par compliment que vous me faites des avances ſi généreuſes. Mais, foi d'honnête homme, je puis vous aſſurer que je n'ai ni chagrin, ni affaire, ni déſir, & que je ne demande rien à perſonne. Je n'ai pas la moindre ambition, comme je vous l'ai déjà dit, & je ſuis très-content de mon ſort. Ainſi, je n'ai qu'à vous remercier non-ſeulement de vos offres ſi obligeantes, mais même de la complaiſance que vous avez eue de me

faire un ſi grand honneur, que celui de venir prendre un méchant repas chez moi.

Je vous dirai néanmoins, pourſuivit Abou Haſſan, qu'une ſeule choſe me fait de la peine, ſans pourtant qu'elle aille juſqu'à troubler mon repos. Vous ſaurez que la ville de Bagdad eſt diviſée par quartiers, & que dans chaque quartier il y a une moſquée avec un iman pour faire la prière aux heures ordinaires, à la tête du quartier qui s'y aſſemble. L'iman eſt un grand vieillard, d'un viſage auſtère, & parfait hypocrite, s'il y en eut jamais au monde. Pour conſeil, il s'eſt aſſocié quatre autres barbons, mes voiſins, gens à-peu-près de ſa ſorte, qui s'aſſemblent chez lui régulièrement chaque jour. Et dans leur conciliabule, il n'y a médiſance, calomnie & malice qu'ils ne mettent en uſage contre moi & contre tout le quartier, pour en troubler la tranquillité & y faire regner la diſſention. Ils ſe rendent redoutables aux uns, ils menacent les autres. Ils veulent enfin ſe rendre les maîtres, & que chacun ſe gouverne ſelon leur caprice, eux qui ne ſavent pas ſe gouverner eux-mêmes. Pour dire la vérité, je ſouffre de voir qu'ils ſe mêlent de toute autre choſe que de leur alcoran, & qu'ils ne laiſſent pas vivre le monde en paix.

Hé bien, reprit le calife, vous voudriez apparemment

apparemment trouver un moyen pour arrêter le cours de ce défordre ? Vous l'avez dit, repartit Abou Haffan ; & la feule chofe que je demanderois à dieu pour cela, ce feroit d'être calife à la place du commandeur des croyans, Haroun Alrafchid, notre fouverain feigneur & maître, feulement pour un jour. Que feriez-vous fi cela arrivoit, demanda le calife ? Je ferois une chofe d'un grand exemple, répondit Abou Haffan, & qui donneroit de la fatisfaction à tous les honnêtes gens. Je ferois donner cent coups de bâton fur la plante des piés à chacun des quatre vieillards, & quatre cens à l'iman, pour leur apprendre qu'il ne leur appartient pas de troubler & de chagriner ainfi leurs voifins.

Le calife trouva la penfée d'Abou Haffan fort plaifante ; & comme il étoit né pour les aventures extraordinaires, elle lui fit naître l'envie de s'en faire un divertiffement tout fingulier. Votre fouhait me plaît d'autant plus, dit le calife, que je vois qu'il part d'un cœur droit, & d'un homme qui ne peut fouffrir que la malice des méchans demeure impunie. J'aurois un grand plaifir d'en voir l'effet ; & peut-être n'eft-il pas auffi impoffible que cela arrive, que vous pourriez vous l'imaginer. Je fuis per-

ſuadé que le calife ſe dépouilleroit volontiers de ſa puiſſance pour vingt-quatre heures entre vos mains, s'il étoit informé de votre bonne intention, & du bon uſage que vous en feriez. Quoique marchand étranger, je ne laiſſe pas néanmoins d'avoir du crédit pour y contribuer en quelque choſe.

Je vois bien, repartit Abou Haſſan, que vous vous moquez de ma folle imagination, & le calife s'en moqueroit auſſi s'il avoit connoiſſance d'une telle extravagance. Ce que cela pourroit peut-être produire, c'eſt qu'il ſe feroit informer de la conduite de l'iman & de ſes conſeillers, & qu'il les feroit châtier.

Je ne me moque pas de vous, répliqua le calife; dieu me garde d'avoir une penſée ſi déraiſonnable pour une perſonne comme vous qui m'avez ſi bien régalé, tout inconnu que je vous ſuis; & je vous aſſure que le calife ne s'en moqueroit pas. Mais laiſſons-là ce diſcours: il n'eſt pas loin de minuit, & il eſt tems de nous coucher.

Briſons donc-là notre entretien, dit Abou Haſſan, je ne veux pas apporter d'obſtacle à votre repos. Mais comme il reſte encore du vin dans la bouteille, il faut s'il vous plaît que nous la vuidions, après cela nous nous coucherons. La ſeule choſe que je vous re-

commande, c'eſt qu'en ſortant demain matin, au cas que je ne ſois pas éveillé, vous ne laiſſiez pas la porte ouverte, mais que vous preniez la peine de la fermer; ce que le calife lui promit d'exécuter fidèlement.

Pendant qu'Abou Haſſan parloit, le calife s'étoit ſaiſi de la bouteille & des deux taſſes. Il ſe verſa du vin le premier en faiſant connoître à Abou Haſſan, que c'étoit pour le remercier. Quand il eut bu, il jeta adroitement dans la taſſe d'Abou Haſſan une pincée d'une poudre qu'il avoit ſur lui, & verſa par-deſſus le reſte de la bouteille. En la préſentant à Abou Haſſan : Vous avez, dit-il, pris la peine de me verſer à boire toute la ſoirée; c'eſt bien la moindre choſe que je doive faire que de vous en épargner la peine pour la dernière fois : je vous prie de prendre cette taſſe de ma main, & de boire ce coup pour l'amour de moi.

Abou Haſſan prit la taſſe; & pour marquer davantage à ſon hôte, avec combien de plaiſir il recevoit l'honneur qu'il lui faiſoit, il but, & il la vuida preſque tout d'un trait. Mais à peine eut-il mis la taſſe ſur la table, que la poudre fit ſon effet. Il fut ſaiſi d'un aſſoupiſſement ſi profond, que la tête lui tomba preſque ſur ſes genoux d'une manière ſi ſubite,

que le calife ne put s'empêcher d'en rire. L'esclave par qui il s'étoit fait suivre, étoit revenu dès qu'il avoit eu soupé, & il y avoit quelque tems qu'il étoit là tout prêt à recevoir ses commandemens. Charge cet homme sur tes épaules, lui dit le calife; mais prends garde de bien remarquer l'endroit où est cette maison, afin que tu le rapportes quand je te le commanderai.

Le calife suivi de l'esclave qui étoit chargé d'Abou Hassan, sortit de la maison, mais sans fermer la porte, comme Abou Hassan l'en avoit prié, & il le fit exprès. Dès qu'il fut arrivé à son palais, il rentra par une porte secrette, & il se fit suivre par l'esclave jusqu'à son appartement, où tous les officiers de sa chambre l'attendoient. Déshabillez cet homme, leur dit-il, & couchez-le dans mon lit; je vous dirai ensuite mes intentions.

Les officiers déshabillèrent Abou Hassan, le revêtirent de l'habillement de nuit du calife, & le couchèrent selon son ordre. Personne n'étoit encore couché dans le palais. Le calife fit venir tous ses autres officiers & toutes les dames; & quand ils furent tous en sa présence: Je veux, leur dit-il, que tous ceux qui ont coutume de se trouver à mon lever, ne manquent pas de se rendre demain matin auprès de

cet homme que voilà couché dans mon lit, & que chacun faſſe auprès de lui, lorſqu'il s'éveillera, les mêmes fonctions qui s'obſervent ordinairement auprès de moi. Je veux auſſi qu'on ait pour lui les mêmes égards que pour ma propre perſonne, & qu'il ſoit obéi en tout ce qu'il commandera. On ne lui refuſera rien de tout ce qu'il pourra demander, & on ne le contredira en quoi que ce ſoit de ce qu'il pourra dire ou ſouhaiter. Dans toutes les occaſions où il s'agira de lui parler ou de lui répondre, on ne manquera pas de le traiter de commandeur des croyans. En un mot, je demande qu'on ne ſonge non plus à ma perſonne tout le tems qu'on ſera près de lui, que s'il étoit véritablement ce que je ſuis; c'eſt-à-dire le calife & le commandeur des croyans. Sur toutes choſes, qu'on prenne bien garde de ſe méprendre en la moindre circonſtance.

Les officiers & les dames qui comprirent d'abord que le calife vouloit ſe divertir, ne répondirent que par une profonde inclination; & dès-lors chacun de ſon côté ſe prépara à contribuer de tout ſon pouvoir, en tout ce qui ſeroit de ſa fonction, à ſe bien acquitter de ſon perſonnage.

En rentrant dans ſon palais, le calife avoit

envoyé appeler le grand-visir Giafar, par le premier officier qu'il avoit rencontré, & ce premier ministre venoit d'arriver. Le calife lui dit : Giafar, je t'ai fait venir pour t'avertir de ne pas t'étonner quand tu verras demain en entrant à mon audience, l'homme que voilà couché dans mon lit, assis sur mon trône avec mon habit de cérémonie. Aborde-le avec les mêmes égards & le même respect que tu as coutume de me rendre, en le traitant aussi de commandeur des croyans. Ecoute, & exécute ponctuellement tout ce qu'il te commandera, comme si je te le commandois. Il ne manquera pas de faire des libéralités, & de te charger de la distribution : fais tout ce qu'il te commandera là-dessus, quand même il s'agiroit d'épuiser tous les coffres de mes finances. Souviens-toi d'avertir aussi mes émirs, mes huissiers, & tous les autres officiers du dehors de mon palais, de lui rendre demain à l'audience publique les mêmes honneurs qu'à ma personne, & de dissimuler si bien, qu'il ne s'apperçoive pas de la moindre chose qui puisse troubler le divertissement que je veux me donner. Va, retire-toi, je n'ai rien à t'ordonner davantage, & donne-moi la satisfaction que je te demande.

Après que le grand-visir se fut retiré, le

calife paſſa à un autre appartement; & en ſe couchant, il donna à Meſrour, chef des eunuques, les ordres qu'il devoit exécuter de ſon côté, afin que tout réuſsît de manière qu'il l'entendoit, pour remplir le ſouhait d'Abou Haſſan, & voir comment il uſeroit de la puiſſance & de l'autorité de calife, dans le peu de tems qu'il l'avoit déſiré. Sur toutes choſes il lui enjoignit de ne pas manquer de venir l'éveiller à l'heure accoutumée, & avant qu'on éveillât Abou Haſſan, parce qu'il vouloit y être préſent.

Meſrour ne manqua pas d'éveiller le calife dans le tems qu'il lui avoit commandé. Dès que le calife fut entré dans la chambre où Abou Haſſan dormoit, il ſe plaça dans un petit cabinet élevé, d'où il pouvoit voir par une jalouſie tout ce qui s'y paſſoit ſans être vu. Tous les officiers & toutes les dames qui devoient ſe trouver au lever d'Abou Haſſan, entrèrent en même temps, & ſe poſtèrent chacun à ſa place accoutumée, ſelon ſon rang, & dans un grand ſilence, comme ſi c'eut été le calife qui eût dû ſe lever, & prêts de s'acquitter de la fonction à laquelle ils étoient deſtinés.

Comme la pointe du jour avoit déjà commencé de paroître, & qu'il étoit tems de ſe lever pour faire la prière d'avant le lever du

ſoleil, l'officier qui étoit le plus près du chevet du lit, approcha du nez d'Abou Haſſan une petite éponge trempée dans du vinaigre.

Abou Haſſan éternua auſſitôt en tournant la tête ſans ouvrir les yeux; & avec un petit effort, il jeta comme de la pituite qu'on fut prompt à recevoir dans un petit baſſin d'or, pour empêcher qu'elle ne tombât ſur le tapis de pié & ne le gâtât. C'eſt l'effet ordinaire de la poudre que le calife lui avoit fait prendre, quand à proportion de la doſe, elle ceſſe en plus ou en moins de tems de cauſer l'aſſoupiſſement pour lequel on la donne.

En remettant la tête ſur le chevet, Abou Haſſan ouvrit les yeux; & autant que le peu de jour qu'il faiſoit le lui permettoit, il ſe vit au milieu d'une grande chambre, magnifique & ſuperbement meublée, avec un plafond à pluſieurs enfoncemens de diverſes figures, peints à l'arabeſque, ornée de grands vaſes d'or maſſif, de portières, & d'un tapis de pié or & ſoie, & environné de jeunes dames, dont pluſieurs avoient différentes ſortes d'inſtrumens de muſique, prêtes à en toucher, toutes d'une beauté charmante; d'eunuques noirs, tous richement habillés & debout, dans une grande modeſtie. En jetant les yeux ſur la couverture du lit, il vit qu'elle étoit de brocard

d'or à fond rouge, rehaussée de perles & de diamans, & près du lit un habit de même étoffe & de même parure, & à côté de lui, sur un coussin, un bonnet de calife.

A ces objets si éclatans, Abou Hassan fut dans un étonnement & dans une confusion inexprimable. Il les regardoit tous comme dans un songe; songe si véritable à son égard, qu'il désiroit que ce n'en fût pas un. Bon, disoit-il en lui-même, me voilà calife; mais, ajoutoit-il un peu après en se reprenant, il ne faut pas que je me trompe, c'est un songe, effet du souhait dont je m'entretenois tantôt avec mon hôte, & il refermoit les yeux comme pour dormir.

En même tems un eunuque s'approcha. Commandeur des croyans, lui dit-il respectueusement, que votre majesté ne se rendorme pas, il est tems qu'elle se leve pour faire sa prière; l'aurore commence à paroître.

A ces paroles, qui furent d'une grande surprise pour Abou Hassan : Suis-je éveillé, ou si je dors, disoit-il encore en lui-même ? Mais je dors, continuoit-il en tenant toujours les yeux fermés; je ne dois pas en douter.

Un moment après : Commandeur des croyans, reprit l'eunuque, qui vit qu'il ne répondoit rien, & ne donnoit aucune marque de vouloir se

lever, vôtre majesté aura pour agréable que je lui répète qu'il est tems qu'elle se leve, à moins qu'elle ne veuille laisser passer le moment de faire sa prière du matin; le soleil va se lever, & elle n'a pas coutume d'y manquer.

Je me trompois, dit aussitôt Abou Hassan, je ne dors pas, je suis éveillé; ceux qui dorment, n'entendent pas, & j'entends qu'on me parle. Il ouvrit encore les yeux; & comme il étoit grand jour, il vit distinctement tout ce qu'il n'avoit apperçu que confusément. Il se leva sur son séant avec un air riant, comme un homme plein de joie de se voir dans un état si fort au-dessus de sa condition; & le calife qui l'observoit sans être vu, pénétra dans sa pensée avec un grand plaisir.

Alors les jeunes dames du palais se prosternèrent la face contre terre devant Abou Hassan; & celles qui tenoient des instrumens de musique, lui donnèrent le bon jour par un concert de flûtes douces, de hautbois, de téorbes, & d'autres instrumens harmonieux dont il fut enchanté & ravi en extase, de manière qu'il ne savoit où il étoit, & qu'il ne se possédoit pas lui-même. Il revint néanmoins à sa première idée, & il doutoit encore si tout ce qu'il voyoit & entendoit, étoit un songe ou une réalité. Il se mit les mains devant les yeux;

& en baiſſant la tête : Que veut dire tout ceci, diſoit-il en lui même? où ſuis-je? que m'eſt-il arrivé? qu'eſt-ce que ce palais? que ſignifient ces eunuques, ces officiers ſi bien faits & ſi bien mis? ces dames ſi belles, & ces muſiciennes qui m'enchantent? Eſt-il poſſible que je ne puiſſe diſtinguer ſi je rêve ou ſi je ſuis dans mon bon ſens? Il ôte enfin les mains de devant ſes yeux, les ouvre; & en levant la tête, il vit que le ſoleil jetoit déjà ſes premiers rayons au travers des fenêtres de la chambre où il étoit.

Dans ce moment, Meſrour, chef des eunuques, entra, ſe proſterna profondément devant Abou Haſſan, & lui dit en ſe relevant: Commandeur des croyans, votre majeſté me permettra de lui repréſenter qu'elle n'a pas coutume de ſe lever ſi tard, & qu'elle a laiſſé paſſer le tems de faire ſa prière. A moins qu'elle n'ait paſſé une mauvaiſe nuit, & qu'elle ne ſoit indiſpoſée, elle n'a plus que celui d'aller monter ſur ſon trône pour tenir ſon conſeil & ſe faire voir à l'ordinaire. Les généraux de ſes armées, les gouverneurs de ſes provinces, & les autres grands officiers de ſa cour, n'attendent que le moment que la porte de la ſalle du conſeil leur ſoit ouverte.

Au diſcours de Meſrour, Abou Haſſan fut

comme persuadé qu'il ne dormoit pas, & que l'état où il se trouvoit, n'étoit pas un songe. Il ne se trouva pas moins embarrassé que confus dans l'incertitude du parti qu'il prendroit. Enfin il regarda Mesrour entre les deux yeux, & d'un ton sérieux : A qui donc parlez-vous, lui demanda-t-il, & qui est celui que vous appelez commandeur des croyans, vous que je ne connois pas ? Il faut que vous me preniez pour un autre.

Tout autre que Mesrour se fût peut-être déconcerté à la demande d'Abou Hassan ; mais instruit par le calife, il joua merveilleusement bien son personnage. Mon respectable seigneur & maître, s'écria-t-il, votre majesté me parle ainsi aujourd'hui apparemment pour m'éprouver ; votre majesté n'est-elle pas le commandeur des croyans, le monarque du monde, de l'orient à l'occident, & le vicaire sur la terre du prophète envoyé de dieu, maître de ce monde terrestre & du célèste ? Mesrour, votre chétif esclave, ne l'a pas oublié depuis tant d'années qu'il a l'honneur & le bonheur de rendre ses respects & ses services à votre majesté. Il s'estimeroit le plus malheureux des hommes s'il avoit encouru votre disgrace : il vous supplie donc très-humblement d'avoir la bonté de le rassurer ; il aime mieux croire



Approchez-vous la belle, tenez, mordez-moi le doigt, que je sente si je dors ou si je veille.

qu'un fonge fâcheux a troublé fon repos cette nuit.

Abou Haffan fit un fi grand éclat de rire à ces paroles de Mefrour, qu'il fe laiffa aller à la renverfe fur le chevet du lit, avec une grande joie du calife, qui en eût ri de même, s'il n'eût craint de mettre fin, dès fon commencement, à la plaifante fcène qu'il avoit réfolu de fe donner.

Abou Haffan, après avoir ri long-tems en cette pofture, fe remit fur fon féant ; & en s'adreffant à un petit eunuque noir comme Mefrour : Ecoute, lui dit-il, dis-moi qui je fuis. Seigneur, répondit le petit eunuque d'un air modefte, votre majefté eft le commandeur des croyans, & le vicaire en terre du maître des deux mondes. Tu es un petit menteur, face de couleur de poix, reprit Abou Haffan.

Abou Haffan appela enfuite une des dames qui étoit plus près de lui que les autres. Approchez-vous, la belle, dit-il en lui préfentant la main, tenez, mordez-moi le bout du doigt, que je fente fi je dors ou fi je veille.

La dame qui favoit que le calife voyoit tout ce qui fe paffoit dans la chambre, fut ravie d'avoir occafion de faire voir de quoi elle étoit

capable quand il s'agiſſoit de le divertir. Elle s'approcha donc d'Abou Haſſan avec tout le ſérieux poſſible ; & en ſerrant légèrement entre ſes dents le bout du doigt qu'il lui avoit avancé, elle lui fit ſentir un peu de douleur.

En retirant la main promptement : Je ne dors pas, dit auſſitôt Abou Haſſan, je ne dors pas certainement. Par quel miracle, ſuis-je donc devenu calife en une nuit ? Voilà la choſe du monde la plus merveilleuſe & la plus ſurprenante. En s'adreſſant enſuite à la même dame : Ne me cachez pas la vérité, dit-il, je vous en conjure par la protection de dieu, en qui vous avez confiance auſſi-bien que moi ? eſt-il bien vrai que je ſois le commandeur des croyans ? Il eſt ſi vrai, répondit la dame, que votre majeſté eſt le commandeur des croyans, que nous avons ſujet tous tant que nous ſommes de vos eſclaves, de nous étonner qu'elle veuille faire accroire qu'elle ne l'eſt pas. Vous êtes une menteuſe, reprit Abou Haſſan, je ſais bien ce que je ſuis.

Comme le chef des eunuques s'apperçut qu'Abou Haſſan vouloit ſe lever, il lui préſenta la main, & l'aida à ſe mettre hors du lit. Dès qu'il fut ſur ſes piés, toute la chambre retentit du ſalut que tous les officiers &

toutes les dames lui firent en même tems par une acclamation en ces termes : Commandeur des croyans, que dieu donne le bon jour à votre majesté.

Ah ciel, quelle merveille ! s'écria alors Abou Hassan; j'étois hier au soir Abou Hassan, & ce matin je suis le commandeur des croyans ! je ne comprends rien à un changement si prompt & si surprenant. Les officiers destinés à ce ministère l'habillèrent promptement ; & quand ils eurent achevé, comme les autres officiers, les eunuques & les dames s'étoient rangés en deux files jusqu'à la porte par où il devoit entrer dans la chambre du conseil, Mesrour marcha devant, & Abou Hassan le suivit. La portière fut tirée, & la porte ouverte par un huissier. Mesrour entra dans la chambre du conseil, & marcha encore devant lui jusqu'au pié du trône, où il s'arrêta pour l'aider à monter, en le prenant d'un côté par-dessous l'épaule, pendant qu'un autre officier qui suivoit, l'aidoit de même à monter de l'autre.

Abou Hassan s'assit aux acclamations des huissiers, qui lui souhaitèrent toute sorte de bonheur & de prospérité ; & en se tournant à droite & à gauche, il vit les officiers des gardes rangés dans un bel ordre & en bonne contenance.

Le calife cependant qui étoit sorti du cabinet où il étoit caché au moment qu'Abou Hassan étoit entré dans la chambre du conseil, passa à un cabinet qui avoit aussi vue sur la même chambre, d'où il pouvoit voir & entendre tout ce qui se passoit au conseil, quand son grand-visir y présidoit à sa place, & que quelque incommodité l'empêchoit d'y être en personne. Ce qui lui plut d'abord, fut de voir qu'Abou Hassan le représentoit sur son trône presqu'avec autant de gravité que lui-même.

Dès qu'Abou Hassan eut pris place, le grand-visir Giafar qui venoit d'arriver, se prosterna devant lui au pié du trône, se releva; & en s'adressant à sa personne : Commandeur des croyans, dit-il, que dieu comble votre majesté de ses faveurs en cette vie, la reçoive dans son paradis dans l'autre, & précipite ses ennemis dans les flammes de l'enfer.

Abou Hassan, après tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit éveillé, & ce qu'il venoit d'entendre de la bouche du grand-visir, ne douta plus qu'il ne fût calife, comme il avoit souhaité de l'être. Ainsi, sans examiner comment ou par quelle aventure un changement de fortune si peu attendu s'étoit fait, il prit sur le champ le parti d'en exercer le pouvoir. Aussi demanda-t-il au grand-visir, en le regardant

regardant avec gravité, s'il avoit quelque chose à lui dire.

Commandeur des croyans, reprit le grand-visir, les émirs, les visirs, & les autres officiers qui ont séance au conseil de votre majesté, sont à la porte, & ils n'attendent que le moment que votre majesté leur donne la permission d'entrer & de venir lui rendre leurs respects accoutumés. Abou Hassan dit aussitôt qu'on leur ouvrît; & le grand-visir en se retournant & en s'adressant au chef des huissiers qui n'attendoit que l'ordre : Chef des huissiers, dit-il, le commandeur des croyans commande que vous fassiez votre devoir.

La porte fut ouverte, & en même tems les visirs, les émirs & les principaux officiers de la cour, tous en habit de cérémonie magnifique, entrèrent dans un bel ordre, s'avancèrent jusqu'au pié du trône, & rendirent leurs respects à Abou Hassan, chacun à son rang, le genou en terre & le front contre le tapis de pié, comme à la propre personne du calife, & le saluèrent en lui donnant le titre de commandeur des croyans, selon l'instruction que le grand-visir leur avoit donnée, & ils prirent chacun leur place à mesure qu'ils s'étoient acquittés de ce devoir.

Quand la cérémonie fut achevée, & qu'ils

ſe furent tous placés, il ſe fit un grand ſilence.

Alors le grand-viſir, toujours debout devant le trône, commença à faire ſon rapport de pluſieurs affaires, ſelon l'ordre des papiers qu'il tenoit à la main. Les affaires, à la vérité, étoient ordinaires & de peu de conſéquence. Abou Haſſan néanmoins ne laiſſa pas de ſe faire admirer même par le calife. En effet, il ne demeura pas court; il ne parut pas même embarraſſé ſur aucune. Il prononça juſte ſur toutes, ſelon que le bon ſens lui inſpiroit, ſoit qu'il s'agît d'accorder ou rejeter ce que l'on demandoit.

Avant que le grand-viſir eût achevé ſon rapport, Abou Haſſan, apperçut le juge de police qu'il connoiſſoit de vue, aſſis en ſon rang. Attendez un moment, dit-il au grand-viſir en l'interrompant, j'ai un ordre qui preſſe à donner au juge de police.

Le juge de police qui avoit les yeux ſur Abou Haſſan, & qui s'apperçut qu'Abou Haſſan le regardoit particulièrement, s'entendant nommer, ſe leva auſſitôt de ſa place, & s'approcha gravement du trône, au pié duquel il ſe proſterna la face contre terre. Juge de police, lui dit Abou Haſſan, après qu'il ſe fut relevé, allez ſur l'heure & ſans perdre de tems, dans un tel quartier & dans une rue qu'il lui indiqua; il y a dans cette rue une moſquée où vous trouverez

l'iman & quatre vieillards à barbe blanche; saisissez-vous de leurs personnes, & faites donner à chacun des quatre vieillards cent coups de nerf de bœuf, & quatre cens à l'iman. Après cela, vous les ferez monter tous cinq chacun sur un chameau, vêtus de haillons, & la face tournée vers la queue du chameau. En cet équipage vous les ferez promener par tous les quartiers de la ville, précédés d'un crieur qui criera à haute voix: « Voilà le châtiment de ceux qui se mêlent » des affaires qui ne les regardent pas, & qui » se font une occupation de jeter le trouble » dans les familles de leurs voisins, & de leur » causer tout le mal dont ils sont capables ». Mon intention est encore que vous leur enjoigniez de changer de quartier, avec défense de jamais remettre le pié dans celui d'où ils auront été chassés. Pendant que votre lieutenant leur fera faire la promenade que je viens de vous dire, vous reviendrez me rendre compte de l'exécution de mes ordres.

Le juge de police mit la main sur sa tête, pour marquer qu'il alloit exécuter l'ordre qu'il venoit de recevoir, sous peine de la perdre lui-même s'il y manquoit. Il se prosterna une seconde fois devant le trône; & après s'être relevé, il s'en alla.

Cet ordre donné avec tant de fermeté, fit

au calife un plaiſir d'autant plus ſenſible, qu'il connut par-là qu'Abou Haſſan ne perdoit pas le tems de profiter de l'occaſion pour châtier l'iman & les vieillards de ſon quartier, puiſque la première choſe à quoi il avoit penſé en ſe voyant calife, avoit été de les faire punir.

Le grand-viſir cependant continua de faire ſon rapport ; & il étoit prêt de finir, lorſque le juge de police de retour, ſe préſenta pour rendre compte de ſa commiſſion. Il s'approcha du trône : & après la cérémonie ordinaire de ſe proſterner : Commandeur des croyans, dit-il à Abou Haſſan, j'ai trouvé l'iman & les quatre vieillards dans la moſquée que votre majeſté m'a indiquée ; & pour preuve que je me ſuis acquitté fidèlement de l'ordre que j'avois reçu de votre majeſté, en voici le procès-verbal ſigné de pluſieurs témoins des principaux du quartier. En même temps il tira un papier de ſon ſein, & le préſenta au calife prétendu.

Abou Haſſan prit le procès-verbal, le lut tout entier, même juſqu'aux noms des témoins, tous gens qui lui étoient connus ; & quand il eut achevé : Cela eſt bien, dit-il au juge de police en ſouriant : je ſuis content & vous m'avez fait plaiſir : reprenez votre place. Des cagots, dit-il en lui-même avec un air de ſatiſfaction, qui s'aviſoient de gloſer ſur mes actions,

& qui trouvoient mauvais que je reçuſſe & que je régalaſſe d'honnêtes gens chez moi, méritoient bien cette avanie & ce châtiment. Le calife qui l'obſervoit, pénétra dans ſa penſée, & ſentit en lui-même une joie inconcevable d'une ſi belle expédition.

Abou Haſſan s'adreſſa enſuite au grand-viſir : Faites-vous donner par le grand tréſorier, lui dit-il, une bourſe de mille piéces de monnoie d'or, & allez au quartier où j'ai envoyé le juge de police, la porter à la mere d'un certain Abou Haſſan, ſurnommé *le débauché*. C'eſt un homme connu dans tout le quartier ſous ce nom : il n'y a perſonne qui ne vous enſeigne ſa maiſon. Partez, & revenez promptement.

Le grand-viſir Giafar mit la main ſur ſa tête, pour marquer qu'il alloit obéir ; & après s'être proſterné devant le trône, il ſortit & s'en alla chez le grand tréſorier qui lui délivra la bourſe. Il la fit prendre par un des eſclaves qui le ſuivoient, & s'en alla la porter à la mere d'Abou Haſſan. Il la trouva, & lui dit que le calife lui envoyoit ce préſent, ſans s'expliquer davantage. Elle le reçut avec d'autant plus de ſurpriſe, qu'elle ne pouvoit imaginer ce qui pouvoit avoir obligé le calife de lui faire une ſi grande libéralité, & qu'elle ignoroit ce qui ſe paſſoit uapalais.

Pendant l'abſence du grand-viſir, le juge de police fit le rapport de pluſieurs affaires qui regardoient ſa fonction, & ce rapport dura juſqu'au retour du viſir. Dès qu'il fut rentré dans la chambre du conſeil, & qu'il eut aſſuré Abou Haſſan qu'il s'étoit acquitté de l'ordre qu'il lui avoit donné, le chef des eunuques, c'eſt-à-dire Meſrour, qui étoit entré dans l'intérieur du palais après avoir accompagné Abou Haſſan juſqu'au trône, revint & marqua par un ſigne aux viſirs, émirs, & à tous les officiers, que le conſeil étoit fini, & que chacun pouvoit ſe retirer; ce qu'ils firent après avoir pris congé, par une profonde révérence au pié du trône, dans le même ordre que quand ils étoient entrés. Il ne reſta auprès d'Abou Haſſan que les officiers de la garde du calife, & le grand-viſir.

Abou Haſſan ne demeura pas plus long-tems ſur le trône du calife; il en deſcendit de la même manière qu'il y étoit monté, c'eſt-à-dire, aidé par Meſrour & par un autre officier des eunuques, qui le prirent par-deſſous les bras, & qui l'accompagnèrent juſqu'à l'appartement d'où il étoit ſorti. Il y entra, précédé du grand-viſir. Mais à peine y eut-il fait quelques pas, qu'il témoigna avoir quelque beſoin preſſant. Auſſi-tôt on lui ouvrit un cabinet fort propre

qui étoit pavé de marbre, au lieu que l'appartement où il se trouvoit, étoit couvert de riches tapis de pié, ainsi que les autres appartemens du palais. On lui présenta une chaussure de soie brochée d'or, qu'on avoit coutume de mettre avant que d'y entrer. Il la prit; & comme il n'en savoit pas l'usage, il la mit dans une de ses manches qui étoient fort larges.

Comme il arrive fort souvent que l'on rit plutôt d'une bagatelle que de quelque chose de conséquence, peu s'en fallut que le grand-visir, Mesrour & tous les officiers du palais qui étoient près de lui, ne fissent un éclat de rire, par l'envie qui leur en prit, & ne gâtassent toute la fête, mais ils se retinrent, & le grand-visir fut enfin obligé de lui expliquer qu'il devoit la chausser pour entrer dans ce cabinet de commodité.

Pendant qu'Abou Hassan étoit dans le cabinet, le grand-visir alla trouver le calife qui s'étoit déja placé dans un autre endroit pour continuer d'observer Abou Hassan, sans être vu, & lui raconta ce qui venoit d'arriver, & le calife s'en fit encore un nouveau plaisir.

Abou Hassan sortit du cabinet; & Mesrour, en marchant devant lui pour lui montrer le chemin, le conduisit dans l'appartement intérieur où le couvert étoit mis. La porte qui y

donnoit communication, fut ouverte, & plusieurs eunuques coururent avertir les musiciennes que le faux calife approchoit. Aussitôt elles commencèrent un concert de voix & d'instrumens des plus mélodieux avec tant de charmes pour Abou Hassan, qu'il se trouva transporté de joie & de plaisir, & ne savoit absolument que penser de ce qu'il voyoit & de ce qu'il entendoit. Si c'est un songe, se disoit-il à lui-même, le songe est de longue durée. Mais ce n'est pas un songe, continuoit-il, je me sens bien, je raisonne, je vois, je marche, j'entends. Quoi qu'il en soit, je me remets à dieu sur ce qui en est. Je ne puis croire néanmoins que je ne sois pas le commandeur des croyans : il n'y a qu'un commandeur des croyans qui puisse être dans la splendeur où je suis. Les honneurs & les respects que l'on m'a rendus & que l'on me rend, les ordres que j'ai donnés & qui ont été exécutés, en sont des preuves suffisantes.

Enfin Abou Hassan tint pour constant qu'il étoit le calife & le commandeur des croyans : & il en fut pleinement convaincu, lorsqu'il se vit dans un sallon très magnifique & des plus spacieux. L'or mêlé avec les couleurs les plus vives y brilloit de toutes parts. Sept troupes de musiciennes, toutes plus belles les unes que

les autres, entouroient ce ſallon ; & ſept luſtres d'or à ſept branches pendoient de divers endroits du plafond, où l'or & l'azur ingénieuſement mêlés faiſoient un effet merveilleux. Au milieu étoit une table couverte de ſept grands plats d'or maſſif, qui embaumoient le ſallon de l'odeur des épiceries & de l'ambre, dont les viandes étoient aſſaiſonnées. Sept jeunes Dames debout d'une beauté raviſſante, vêtues d'habits de différentes étoffes les plus riches & les plus éclatantes en couleurs, environnoient cette table. Elles avoient chacune à la main un éventail, dont elles devoient ſe ſervir pour donner de l'air à Abou Haſſan pendant qu'il ſeroit à table.

Si jamais mortel fut charmé, ce fut Abou Haſſan lorſqu'il entra dans ce magnifique ſallon. A chaque pas qu'il y faiſoit, il ne pouvoit s'empêcher de s'arrêter pour comtempler à loiſir toutes les merveilles qui ſe préſentoient à ſa vue. Il ſe tournoit à tout moment de côté & d'autre avec un plaiſir très-ſenſible, de la part du calife qui l'obſervoit très-attentivement. Enfin il s'avança juſqu'au milieu & il ſe mit à table. Auſſitôt les ſept belles dames qui étoient à l'entour, agitèrent l'air toutes enſemble avec leurs éventails, pour rafraîchir le nouveau calife. Il les regardoit l'une après l'autre ; & après avoir

admiré la grâce avec laquelle elles s'acquittoient de cet office, il leur dit avec un fouris gracieux, qu'il croyoit qu'une feule d'entr'elles fuffifoit pour lui donner tout l'air dont il auroit befoin; & il voulut que les fix autres fe miffent à table avec lui, trois à fa droite & les autres à fa gauche, pour lui tenir compagnie. La table étoit ronde, & Abou Haffan les fit placer tout autour, afin que de quelque côté qu'il jettât la vue, il ne pût rencontrer que des objets agréables & tout divertiffans.

Les fix dames obéirent & fe mirent à table. Mais Abou Haffan s'apperçut bientôt qu'elles ne mangeoient point par refpect pour lui. Ce qui lui donna occafion de les fervir lui-même en les invitant & les preffant de manger dans des termes tout-à-fait obligeans. Il leur demanda enfuite comment elles s'appeloient, & chacune le fatisfit fur fa curiofité. Leurs noms étoient, *Cou d'Albâtre*, *Bouche de Corail*, *Face de Lune*, *Eclat du Soleil*, *Plaifir des Yeux*, *Délices du Cœur*. Il fit auffi la même demande à la feptième qui tenoit l'éventail, & elle lui répondit qu'elle s'appeloit *Canne de fucre*. Les douceurs qu'il leur dit à chacune fur leurs noms, firent voir qu'il avoit infiniment d'efprit; & l'on ne peut croire combien cela fervit à augmenter l'eftime que le calife, qui

n'avoit rien perdu de tout ce qu'il avoit dit ſur ce ſujet, avoit déjà conçue pour lui.

Quand les dames virent qu'Abou Haſſan ne mangeoit plus : Le commandeur des croyans, dit l'une, en s'adreſſant aux eunuques qui étoient préſens pour ſervir, veut paſſer au ſallon du deſſert; qu'on apporte à laver. Elles ſe levèrent toutes de table en même tems, & elles prirent des mains des eunuques, l'une un baſſin d'or, l'autre une aiguière de même métal, & la troiſième une ſerviette, & ſe préſentèrent le genou en terre devant Abou Haſſan qui étoit encore aſſis, & lui donnèrent à laver. Quand il eut fait, il ſe leva, & à l'inſtant un eunuque tira la portière, & ouvrit la porte d'un autre ſallon où il devoit paſſer.

Meſrour, qui n'avoit pas abandonné Abou Haſſan, marcha devant lui & l'introduiſit dans un ſallon de pareille grandeur à celui d'où il ſortoit, mais orné de diverſes peintures des plus excellens maîtres, & tout autrement enrichi de vaſes de l'un & de l'autre métal, de tapis de pié, & d'autres meubles plus précieux. Il y avoit dans ce ſallon ſept troupes de muſiciennes, autres que celles qui étoient dans le premier ſallon, & ces ſept troupes, ou plutôt ces ſept chœurs de muſique commencèrent un nouveau concert dès qu'Abou Haſſan parut. Le

ſallon étoit orné de ſept autres grands luſtres, & la table au milieu ſe trouva couverte de ſept grands baſſins d'or, remplis en pyramide de toutes ſortes de fruits de la ſaiſon, les plus beaux, les mieux choiſis & les plus exquis; & à l'entour ſept autres jeunes dames, chacune avec un éventail à la main, qui ſurpaſſoient les premières en beauté.

Ces nouveaux objets jetèrent Abou Haſſan dans une admiration plus grande qu'auparavant, & firent qu'en s'arrêtant il donna des marques plus ſenſibles de ſa ſurpriſe & de ſon étonnement. Il s'avança enfin juſqu'à la table; & après qu'il s'y fut aſſis, & qu'il eut contemplé les ſept dames à ſon aiſe l'une après l'autre, avec un embarras qui marquoit qu'il ne ſavoit à laquelle il devoit donner la préférence, il leur ordonna de quitter chacune leur éventail, de ſe mettre à table, & de manger avec lui, en diſant que la chaleur n'étoit pas aſſez incommode pour avoir beſoin de leur miniſtère.

Quand les dames ſe furent placées à la droite & à la gauche d'Abou Haſſan, il voulut avant toutes choſes ſavoir comment elles s'appeloient, & il apprit qu'elles avoient chacune un nom différent des noms des ſept dames du premier ſallon, & que ces noms ſignifioient de même quelque perfection de l'ame ou de l'eſprit, qui

les diſtinguoit les unes d'avec les autres. Cela lui plut extrêmement ; & il le fit connoître par les bons mots qu'il dit encore à cette occaſion, en leur préſentant l'une après l'autre des fruits de chaque baſſin. Mangez cela pour l'amour de moi, dit-il à Chaîne des Cœurs qu'il avoit à ſa droite, en lui préſentant une figue, & rendez plus ſupportables les chaînes que vous me faites porter depuis le moment que je vous ai vue. Et en préſentant un raiſin à Tourmente de l'Ame : Prenez ce raiſin, dit-il, à la charge que vous ferez ceſſer bientôt les tourmens que j'endure pour l'amour de vous ; & ainſi des autres dames. Et par ces endroits Abou Haſſan faiſoit que le calife, qui étoit fort attaché à toutes ſes actions & à toutes ſes paroles, ſe ſavoit bon gré de plus en plus, d'avoir trouvé en lui un homme qui le divertiſſoit ſi agréablement, & qui lui avoit donné lieu d'imaginer le moyen de le connoître plus à fond.

Quand Abou Haſſan eut mangé de tous les fruits qui étoient dans les baſſins, ce qui lui plut ſelon ſon goût, il ſe leva ; & auſſitôt Meſrour, qui ne l'abandonnoit pas, marcha encore devant lui, & l'introduiſit dans un troiſième ſallon orné, meublé & enrichi auſſi magnifiquement que les deux premiers.

Abou Haſſan y trouva ſept autres chœurs

de musique, & sept autres dames autour d'une table couverte de sept bassins d'or, remplis de confitures liquides de différentes couleurs & de plusieurs façons. Après avoir jeté les yeux de tout côté avec une nouvelle admiration, il s'avança jusqu'à la table au bruit harmonieux des sept chœurs de musique qui cessa dès qu'il s'y fut mis. Les sept dames s'y mirent aussi à ses côtés par son ordre ; & comme il ne pouvoit leur faire la même honnêteté de les servir qu'il avoit faite aux autres, il les pria de se choisir elles-mêmes les confitures qui seroient le plus à leur goût. Il s'informa aussi de leurs noms qui ne lui plurent pas moins que les noms des autres dames par leur diversité, & qui lui fournirent une nouvelle matière de s'entretenir avec elles, & de leur dire des douceurs qui leur firent autant de plaisir qu'au calife qui ne perdoit rien de tout ce qu'il disoit.

Le jour commençoit à finir, lorsqu'Abou Hassan fut conduit dans le quatrième sallon. Il étoit orné, comme les autres, des meubles les plus magnifiques & les plus précieux. Il y avoit aussi sept grands lustres d'or qui se trouvèrent remplis de bougies allumées, & tout le sallon éclairé par une quantité prodigieuse de lumières qui y faisoient un effet merveilleux & surprenant. On n'avoit rien vu de pareil dans

les trois autres, parce qu'il n'en avoit pas été besoin. Abou Hassan trouva encore dans ce dernier sallon, comme il avoit trouvé dans les trois autres, sept nouveaux chœurs de musiciennes, qui concertoient toutes ensemble d'une manière plus gaie que dans les autres sallons, & qui sembloient inspirer une plus grande joie. Il y vit aussi sept autres dames qui étoient debout autour d'un table aussi couverte de sept bassins d'or remplis de gâteaux feuilletés, de toutes sortes de confitures sèches & de toutes autres choses propres à exciter à boire. Mais ce qu'Abou Hassan y apperçut, qu'il n'avoit pas vu aux autres sallons, c'étoit un buffet de sept grands flacons d'argent, pleins d'un vin des plus exquis, & de sept verres de cristal de roche d'un très-beau travail auprès de chaque flacon.

Jusques-là, c'est-à-dire dans les trois premiers sallons, Abou Hassan n'avoit bu que de l'eau, selon la coutume qui s'observe à Bagdad, aussi-bien parmi le peuple & dans les ordres supérieurs, qu'à la cour du calife, où l'on ne boit le vin ordinairement que le soir. Tous ceux qui en usent autrement, sont regardés comme des débauchés, & ils n'osent se monter de jour. Cette coutume est d'autant plus louable, qu'on a besoin de tout son bon sens dans la journée pour vaquer aux affaires; & que

par-là, comme on ne boit du vin que le soir, on ne voit pas d'ivrognes en plein jour causer du désordre dans les rues de cette ville.

Abou Hassan entra donc dans ce quatrième sallon, & il s'avança jusqu'à la table. Quand il s'y fut assis, il demeura un grand espace de tems comme en extase, à admirer les sept dames qui étoient autour de lui, & les trouva plus belles que celles qu'il avoit vues dans les autres sallons. Il eut envie de savoir les noms de chacune en particulier. Mais comme le grand bruit de la musique, & sur-tout les tambours de basque, dont on jouoit à chaque chœur, ne lui permettoit pas de se faire entendre, il frappa des mains pour la faire cesser, & aussitôt il se fit un grand silence.

Alors en prenant par la main la dame qui étoit plus près de lui, à sa droite, il la fit asseoir; & après lui avoir présenté d'un gâteau feuilleté, il lui demanda comment elle s'appeloit: Commandeur des croyans, répondit la dame, mon nom est *Bouquet de Perles*. On ne pouvoit vous donner un nom plus convenable, reprit Abou Hassan, & qui fît mieux connoître ce que vous valez; sans blâmer néanmoins celui qui vous l'a donné, je trouve que vos belles dents effacent la plus belle eau de toutes les perles qui soient au monde. Bouquet de perles, ajouta-t-il,

ajouta-t-il, puiſque c'eſt votre nom, obligez-moi de prendre un verre & de m'apporter à boire de votre belle main.

La dame alla auſſitôt au buffet, & revint avec un verre plein de vin qu'elle préſenta à Abou Haſſan d'un air tout gracieux. Il le prit avec plaiſir ; & la regardant paſſionnément : Bouquet de perles, lui dit-il, je bois à votre ſanté ; je vous prie de vous en verſer autant, & de me faire raiſon. Elle courut vîte au buffet, & revint le verre à la main ; mais avant de boire, elle chanta une chanſon, qui ne le ravit pas moins par ſa nouveauté que par les charmes d'une voix qui le ſurprit encore davantage.

Abou Haſſan, après avoir bu, choiſit ce qui lui plut dans les baſſins & le préſenta à une autre dame qu'il fit aſſeoir auprès de lui. Il lui demanda auſſi ſon nom. Elle répondit qu'elle s'appeloit *Etoile du matin.* Vos beaux yeux, reprit-il, ont plus d'éclat & de brillant que l'étoile dont vous portez le nom. Allez & faites-moi le plaiſir de m'apporter à boire : ce qu'elle fit ſur le champ de la meilleure grâce du monde. Il en uſa de même envers la troiſième dame, qui ſe nommoit *Lumière du jour*, & de même juſqu'à la ſeptième, qui toutes lui verſèrent à boire avec une ſatisfaction extrême du calife.

Quand Abou Haſſan eut achevé de boire autant de coups qu'il y avoit de dames, Bouquet de perles, la premiere à qui il s'étoit adreſſé, alla au buffet, prit un verre qu'elle remplit de vin, après y avoir jeté une pincée de la poudre dont le calife s'étoit ſervi le jour précédent, & vint le lui préſenter : Commandeur des croyans, lui dit-elle, je ſupplie votre majeſté par l'intérêt que je prends à la conſervation de ſa ſanté, de prendre ce verre de vin, & de me faire la grâce, avant de le boire, d'entendre une chanſon, laquelle, ſi j'oſe me flatter, ne lui déplaira pas. Je ne l'ai faite que d'aujourd'hui, & je ne l'ai encore chantée à qui que ce ſoit.

Je vous accorde cette grâce avec plaiſir, lui dit Abou Haſſan en prenant le verre qu'elle lui préſentoit, & je vous ordonne en qualité de commandeur des croyans, de me la chanter, perſuadé que je ſuis qu'une belle perſonne comme vous n'en peut faire que de très-agréables & pleines d'eſprit. La dame prit un luth, & elle chanta la chanſon en accordant ſa voix au ſon de cet inſtrument avec tant de juſteſſe, de grâce & d'expreſſion, qu'elle tint Abou Haſſan comme en extaſe, depuis le commencement juſqu'à la fin. Il la trouva ſi belle, qu'il la lui fit répéter une ſeconde fois, & il n'en

fut pas moins charmé que la premiere fois.

Quand la dame eut achevé, Abou Hassan qui vouloit la louer comme elle le méritoit, vuida le verre auparavant tout d'un trait. Puis tournant la tête du côté de la dame comme pour lui parler, il en fut empéché par la poudre qui fit son effet si subitement, qu'il ne fit qu'ouvrir la bouche en bégayant. Aussitôt ses yeux se fermèrent; & en laissant tomber sa tête jusques sur la table, comme un homme accablé de sommeil, il s'endormit aussi profondément qu'il avoit fait le jour précédent environ à la même heure, quand le calife lui eut fait prendre de la même poudre; & dans le même instant une des dames qui étoit auprès de lui, fut assez diligente pour recevoir le verre qu'il laissa tomber de sa main. Le calife qui s'étoit donné lui-même ce divertissement avec une satisfaction au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, & qui avoit été spectateur de cette dernière scène, aussi-bien que de toutes les autres qu'Abou Hassan lui avoit données, sortit de l'endroit où il étoit & parut dans le sallon tout joyeux d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avoit imaginé. Il commanda premièrement qu'on dépouillât Abou Hassan de l'habit de calife dont on l'avoit revêtu le matin, & qu'on lui remît celui dont il étoit habillé il y avoit vingt-quatre

heures, quand l'esclave qui l'accompagnoit l'avoit apporté en son palais. Il fit appeler ensuite le même esclave; & quand il se fut présenté : Reprends cet homme, lui dit-il & reporte-le chez lui sur son sofa sans faire de bruit; & en te retirant, laisse de même la porte ouverte.

L'esclave prit Abou Hassan, l'emporta par la porte secrette du palais, le remit chez lui comme le calife lui avoit ordonné, & revint en diligence lui rendre compte de ce qu'il avoit fait. Abou Hassan, dit alors le calife, avoit souhaité d'être calife pendant un jour seulement, pour châtier l'iman de la mosquée de son quartier & les quatre scheikhs ou vieillards dont la conduite ne lui plaisoit pas; je lui ai procuré le moyen de se satisfaire, & il doit être content sur cet article.

Abou Hassan remis sur son sofa par l'esclave, dormit jusqu'au lendemain fort tard, & il ne s'éveilla que quand la poudre qu'on avoit jetée dans le dernier verre qu'il avoit bu, eut fait tout son effet. Alors en ouvrant les yeux, il fut fort surpris de se voir chez lui : Bouquet de perles, Etoile du matin, Aube du jour, Bouche de corail, Face de lune, s'écria-t-il, en appelant les dames du palais qui lui avoient tenu compagnie, chacune par leur nom, au-

tant qu'il put s'en ſouvenir, où êtes-vous ? venez, approchez.

Abou Haſſan crioit de toute ſa force. Sa mère qui l'entendit de ſon appartement, accourut au bruit ; & en entrant dans ſa chambre : Qu'avez-vous donc, mon fils, lui demanda-t-elle ? que vous eſt-il arrivé ?

A ces paroles Abou Haſſan leva la tête, & en regardant ſa mère fièrement & avec mépris : Bonne femme, lui demanda-t-il à ſon tour, qui eſt donc celui que tu appelles ton fils ?

C'eſt vous-même, répondit la mère avec beaucoup de douceur ; n'êtes-vous pas Abou Haſſan mon fils ? Ce ſeroit la choſe du monde la plus ſingulière, que vous l'euſſiez oublié en ſi peu de tems.

Moi, ton fils ! vieille exécrable ! reprit Abou Haſſan, tu ne ſais ce que tu dis, & tu es une menteuſe.

Je ne ſuis pas l'Abou Haſſan que tu dis, je ſuis le commandeur des croyans.

Taiſez-vous, mon fils, repartit la mere ; vous n'êtes pas ſage ; on vous prendroit pour un fou ſi l'on vous entendoit.

Tu es une vieille folle toi-même, répliqua Abou Haſſan, & je ne ſuis pas fou comme tu le dis : je te répéte que je ſuis le commandeur des croyans, & le vicaire en terre du maître des deux mondes.

Ah ! mon fils, s'écria la mère, eſt-il poſſible que je vous entende proférer des paroles qui marquent une ſi grande aliénation d'eſprit ? Quel malin génie vous obſède pour vous faire tenir un ſemblable diſcours ? Que la bénédiction de dieu ſoit ſur vous, & qu'il vous délivre de la malignité de ſatan. Vous êtes mon fils Abou Haſſan, & je ſuis votre mère.

Après lui avoir donné toutes les marques qu'elle put imaginer pour le faire rentrer en lui-même, & lui faire voir qu'il étoit dans l'erreur : Ne voyez-vous pas, continua-t-elle, que cette chambre où vous êtes eſt la vôtre, & non pas la chambre d'un palais, digne d'un commandeur des croyans, & que vous ne l'avez pas abandonnée depuis que vous êtes au monde en demeurant inſéparablement avec moi ? Faites bien réflexion à tout ce que je vous dis ; & ne vous allez pas mettre dans l'imagination des choſes qui ne ſont pas & qui ne peuvent pas être : encore une fois, mon fils, penſez-y ſérieuſement.

Abou Haſſan entendit paiſiblement ces remontrances de ſa mère, & les yeux baiſſés, & la main au bas du viſage, comme un homme qui rentre en lui-même pour examiner la vérité de tout ce qu'il voit & de ce qu'il entend : Je crois que vous avez raiſon, dit-il à ſa mère

quelques momens après, en revenant comme d'un profond ſommeil, ſans pourtant changer de poſture; il me ſemble, dit-il, que je ſuis Abou Haſſan, que vous êtes ma mère, & que je ſuis dans ma chambre. Encore une fois, ajouta-t-il en jetant les yeux ſur lui & ſur tout ce qui ſe préſentoit à ſa vue, je ſuis Abou Haſſan, je n'en doute plus; & je ne comprends pas comment je m'étois mis cette rêverie dans la tête.

La mère crut de bonne foi que ſon fils étoit guéri du trouble qui agitoit ſon eſprit, & qu'elle attribuoit à un ſonge. Elle ſe préparoit même à en rire avec lui & à l'interroger ſur ce ſonge, quand tout-à-coup il ſe mit ſur ſon ſéant; & en la regardant de travers: Vieille ſorcière, vieille magicienne, dit-il, tu ne ſais ce que tu dis: je ne ſuis pas ton fils, & tu n'eſt pas ma mère. Tu te trompes toi-même, & tu veux m'en faire accroire. Je te dis que je ſuis le commandeur des croyans, & tu ne me perſuaderas pas le contraire.

De grâce, mon fils, recommandez-vous à dieu, & abſtenez-vous de tenir ce langage, de crainte qu'il ne vous arrive quelque malheur; parlons plutôt d'autre choſe, & laiſſez-moi vous raconter ce qui arriva hier dans notre quartier à l'iman de notre moſquée & à quatre

ſcheikhs de nos voiſins. Le juge de police les fit prendre ; & après leur avoir fait donner en ſa préſence à chacun je ne ſais combien de coups de nerf de bœuf, il fit publier par un crieur que c'étoit-là le châtiment de ceux qui ſe mêloient des affaires qui ne les regardoient pas, & qui ſe faiſoient une occupation de jeter le trouble dans les familles de leurs voiſins. Enſuite il les fit promener par tous les quartiers de la ville avec le même cri, & leur fit défenſe de remettre jamais le pié dans notre quartier.

La mère d'Abou Haſſan qui ne pouvoit s'imaginer que ſon fils eût eu quelque part à l'aventure qu'elle lui racontoit, avoit exprès changé de diſcours, & regardé le récit de cette affaire comme un moyen capable d'effacer l'impreſſion fantaſtique où elle le voyoit, d'être le commandeur des croyans.

Mais il en arriva tout autrement ; & ce récit, loin d'effacer l'idée qu'il avoit toujours d'être le commandeur des croyans, ne ſervit qu'à la lui rappeler & à la lui graver d'autant plus profondément dans ſon imagination, qu'en effet elle n'étoit pas fantaſtique, mais réelle.

Auſſi dès qu'Abou Haſſan eut entendu ce récit : Je ne ſuis plus ton fils ni Abou Haſſan, reprit-il, je ſuis certainement le commandeur

des croyans, je ne puis plus en douter après ce que tu viens de me raconter toi-même. Apprends que c'eſt par mes ordres que l'iman & les quatre ſcheikhs ont été châtiés de la manière que tu m'as dit. Je ſuis donc véritablement le commandeur des croyans, te dis-je; & ceſſe de me dire que c'eſt un rêve. Je ne dors pas, & j'étois auſſi éveillé que je le ſuis en ce moment que je te parle. Tu me fais plaiſir de me confirmer ce que le juge de police à qui j'en avois donné l'ordre, m'en a rapporté : c'eſt-à-dire, que mon ordre a été exécuté ponctuellement; & j'en ſuis d'autant plus réjoui, que cet iman & ces quatre ſcheikhs ſont de francs hypocrites. Je voudrois bien ſavoir qui m'a porté en ce lieu-ci. Dieu ſoit loué de tout : ce qu'il y a de vrai, c'eſt que je ſuis très-certainement le commandeur des croyans; & toutes tes raiſons ne me perſuaderont pas le contraire.

La mère qui ne pouvoit deviner, ni même s'imaginer pourquoi ſon fils ſoutenoit ſi fortement & avec tant d'aſſurance, qu'il étoit le commandeur des croyans, ne douta plus qu'il n'eût perdu l'eſprit en lui entendant dire des choſes qui étoient dans ſon eſprit au-delà de toute croyance, quoiqu'elles euſſent leur fondement dans celui d'Abou Haſſan. Dans cette

penſée : Mon fils, lui dit-elle, je prie dieu qu'il ait pitié de vous, & qu'il vous faſſe miſéricorde. Ceſſez, mon fils, de tenir un diſcours ſi dépourvu de bon ſens. Adreſſez-vous à dieu; demandez-lui qu'il vous pardonne, & vous faſſe la grâce de parler comme un homme raiſonnable. Que diroit-on de vous, ſi l'on vous entendoit parler ainſi ? ne ſavez-vous pas que les murailles ont des oreilles ?

De ſi belles remontrances, loin d'adoucir l'eſprit d'Abou Haſſan, ne ſervirent qu'à l'aigrir encore davantage. Il s'emporta contre ſa mère avec plus de violence. Vieille, lui dit-il, je t'ai déjà avertie de te taire : ſi tu continues davantage, je me leverai & je te traiterai de manière que tu t'en reſſentiras tout le reſte de tes jours. Je ſuis le calife, le commandeur des croyans, & tu dois me croire quand je le dis.

Alors la bonne dame qui vit qu'Abou Haſſan s'égaroit de plus en plus de ſon bon ſens plutôt que d'y rentrer, s'abandonna aux pleurs & aux larmes; & en ſe frappant le viſage & la poitrine, elle faiſoit des exclamations qui marquoient ſon étonnement & ſa profonde douleur de voir ſon fils dans une ſi terrible aliénation d'eſprit.

Abou Haſſan, au lieu de s'appaiſer & de ſe

laiſſer toucher par les larmes de ſa mère, s'oublia lui-même au contraire juſqu'à perdre envers elle le reſpect que la nature lui inſpiroit. Il ſe leva bruſquement, il ſe ſaiſit d'un bâton; & venant à elle la main levée comme un furieux: Maudite vieille, lui dit-il dans ſon extravagance & d'un ton à donner de la terreur à tout autre qu'à une mère pleine de tendreſſe pour lui, dis-moi tout à l'heure qui je ſuis?

Mon fils, répondit la mère en le regardant tendrement, bien loin de s'effrayer, je ne vous crois pas abandonné de dieu juſqu'au point de ne pas connoître celle qui vous a mis au monde, & de vous méconnoître vous-même. Je ne feins pas de vous dire que vous êtes mon fils Abou Haſſan, & que vous avez grand tort de vous arroger un titre qui n'appartient qu'au calife Haroun Alraſchid, votre ſouverain ſeigneur & le mien, pendant que ce monarque nous comble de biens, vous & moi, par le préſent qu'il m'envoya hier. En effet, il faut que vous ſachiez que le grand-viſir Giafar prit la peine de venir hier me trouver; & qu'en me mettant entre les mains une bourſe de mille pièces d'or, il me dit de prier dieu pour le commandeur des croyans qui me faiſoit ce préſent. Et cette libéralité ne vous regarde-t-elle pas plutôt que moi qui n'ai plus que deux jours à vivre?

A ces paroles, Abou Hassan ne se posséda plus. Les circonstances de la libéralité du calife que sa mère venoit de lui raconter, lui marquoient qu'il ne se trompoit pas, & lui persuadoient plus que jamais qu'il étoit le calife, puisque le visir n'avoit porté la bourse que par son ordre. Hé bien, vieille sorcière, s'écria-t-il, seras-tu convaincue quand je te dirai que c'est moi qui t'ai envoyé ces milles pièces d'or par mon grand-visir Giafar qui n'a fait qu'exécuter l'ordre que je lui avois donné en qualité de commandeur des croyans? Cependant, au lieu de me croire, tu ne cherches qu'à me faire perdre l'esprit par tes contradictions, & en me soutenant avec opiniâtreté que je suis ton fils. Mais je ne laisserai pas long-tems ta malice impunie. En achevant ces paroles dans l'excès de sa phrénésie, il fut assez dénaturé pour la maltraiter impitoyablement avec le bâton qu'il tenoit à la main.

La pauvre mère qui n'avoit pas cru que son fils passeroit si promptement des menaces aux actions, se sentant frappée, se mit à crier de toute sa force au secours; & jusqu'à ce que les voisins fussent accourus, Abou Hassan ne cessoit de frapper, en lui demandant à chaque coup: Suis-je commandeur des croyans? A quoi la mère répondoit toujours ces tendres paroles: Vous êtes mon fils.

La fureur d'Abou Haſſan commençoit un peu à ſe ralentir quand les voiſins arrivèrent dans ſa chambre. Le premier qui ſe préſenta, ſe mit auſſitôt entre ſa mère & lui ; & après lui avoir arraché ſon bâton de la main : Que faites-vous donc, Abou Haſſan, lui dit-il? avez-vous perdu la crainte de dieu & la raiſon ? jamais un fils bien né comme vous, a-t-il oſé lever la main ſur ſa mère ? Et n'avez-vous point de honte de maltraiter ainſi la vôtre, elle qui vous aime ſi tendrement ?

Abou Haſſan encore tout plein de ſa fureur, regarda celui qui lui parloit ſans lui rien répondre ; & en jetant en même tems ſes yeux égarés ſur chacun des autres voiſins qui l'accompagnoient : Qui eſt cet Abou Haſſan dont vous parlez, leur demanda-t-il? Eſt-ce moi que vous appelez de ce nom ?

Cette demande déconcerta un peu les voiſins : Comment, repartit celui qui venoit de lui parler, vous ne reconnoiſſez donc pas la femme que voilà pour celle qui vous a élevé, & avec qui nous vous avons toujours vu demeurer, en un mot, pour votre mère ? Vous êtes des impertinens, répliqua Abou Haſſan, je ne la connois pas, ni vous non plus, & je ne veux pas la connoître. Je ne ſuis pas Abou Haſſan, je ſuis le commandeur des croyans ; &

ſi vous l'ignorez, je vous le ferai apprendre à vos dépens.

A ce diſcours d'Abou Haſſan, les voiſins ne doutèrent plus de l'aliénation de ſon eſprit. Et pour empêcher qu'il ne ſe portât à des excès ſemblables à ceux qu'il venoit de commettre contre ſa mère, ils ſe ſaiſirent de ſa perſonne malgré ſa réſiſtance, & ils le lièrent de manière qu'ils lui ôtèrent l'uſage des bras, des mains & des piés. En cet état & hors d'apparence de pouvoir nuire, ils ne jugèrent pas cependant à propos de le laiſſer ſeul avec ſa mère. Deux de la compagnie ſe détachèrent, & allèrent en diligence à l'hôpital des fous avertir le concierge de ce qui ſe paſſoit. Il y vint auſſitôt avec les voiſins, accompagné d'un bon nombre de ſes gens, chargés de chaînes, de menotes & d'un nerf de bœuf.

A leur arrivée, Abou Haſſan qui ne s'attendoit à rien moins qu'à un appareil ſi affreux, fit de grands efforts pour ſe débarraſſer; mais le concierge qui s'étoit fait donner le nerf de bœuf, le mit bientôt à la raiſon par deux ou trois coups bien appliqués qu'il lui en déchargea ſur les épaules. Ce traitement fut ſi ſenſible à Abou Haſſan, qu'il ſe contint, & que le concierge & ſes gens firent de lui ce qu'ils voulurent. Ils le chargèrent de chaînes & lui

appliquèrent les menotes & les entraves; & quand ils eurent achevé, ils le tirèrent hors de chez lui, & le conduifirent à l'hôpital des fous.

Abou Haffan ne fut pas plutôt dans la rue, qu'il fe trouva environné d'une grande foule de peuple. L'un lui donnoit un coup de poing, un autre un foufflet; & d'autres le chargeoient d'injures, en le traitant de fou, d'infenfé & d'extravagant.

A tous ces mauvais traitemens : Il n'y a, difoit-il, de grandeur & de force qu'en dieu très-haut & tout-puiffant. On veut que je fois fou, quoique je fois dans mon bon fens; je fouffre cette injure & toutes ces indignités pour l'amour de dieu.

Abou Haffan fut conduit de cette manière jufqu'à l'hôpital des fous. On l'y logea, & on l'attacha dans une cage de fer; & avant de l'y enfermer, le concierge endurci à cette terrible exécution, le régala fans pitié de cinquante coups de nerf de bœuf fur les épaules & fur le dos, & continua plus de trois femaines à lui faire le même régal chaque jour, en lui répétant ces mêmes mots chaque fois : Reviens en ton bon fens, & dis fi tu es encore le commandeur des croyans.

Je n'ai pas befoin de ton confeil, répondoit

Abou Haſſan, je ne ſuis pas fou; mais ſi j'avois à le devenir, rien ne ſeroit plus capable de me jeter dans une ſi grande diſgrace, que les coups dont tu m'aſſommes.

Cependant la mère d'Abou Haſſan venoit voir ſon fils réglément chaque jour : & elle ne pouvoit retenir ſes larmes, en voyant diminuer de jour en jour ſon embonpoint & ſes forces, & l'entendant ſe plaindre & ſoupirer des douleurs qu'il ſouffroit. En effet, il avoit les épaules, le dos & les côtes noircis & meurtris ; & il ne ſavoit de quel côté ſe tourner pour trouver du repos. La peau lui changea même plus d'une fois, pendant le tems qu'il fut retenu dans cette effroyable demeure. Sa mère vouloit lui parler pour le conſoler, & pour tâcher de ſonder s'il étoit toujours dans la même ſituation d'eſprit ſur ſa prétendue dignité de calife & de commandeur des croyans. Mais toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche pour lui en toucher quelque choſe, il la rebutoit avec tant de furie, qu'elle étoit contrainte de le laiſſer, & de s'en retourner inconſolable de le voir dans une ſi grande opiniâtreté.

Les idées fortes & ſenſibles qu'Abou Haſſan avoit conſervées dans ſon eſprit, de s'être vû revêtu de l'habillement de calife, d'en avoir fait effectivement les fonctions, d'avoir uſé de ſon autorité,

autorité, d'avoir été obéi & traité véritablement en calife, & qui l'avoient persuadé à son réveil qu'il l'étoit véritablement, & l'avoient fait persister si long-tems dans cette erreur, commencèrent insensiblement à s'effacer de son esprit.

Si j'étois calife & commandeur des croyans, se disoit-il quelquefois à lui-même, pourquoi me serois-je trouvé chez moi en me réveillant, & revêtu de mon habit ordinaire ? Pourquoi ne me serois-je pas vu environné du chef des eunuques, de tant d'autres eunuques, & d'une si grosse foule de belles dames ? Pourquoi le grand-visir Giafar que j'ai vu à mes piés, tant d'émirs, tant de gouverneurs de provinces, & tant d'autres officiers dont je me suis vu environné, m'auroient-ils abandonné ? Il y a long-tems, sans doute, qu'ils m'auroient délivré de l'état pitoyable où je suis, si j'avois quelqu'autorité sur eux. Tout cela n'a été qu'un songe, & je ne dois pas faire difficulté de le croire. J'ai commandé, il est vrai, au juge de police de châtier l'iman & les quatre vieillards de son conseil ; j'ai ordonné au grand-visir Giafar de porter mille piéces d'or à ma mère, & mes ordres ont été exécutés. Cela m'arrête, & je n'y comprends rien. Mais combien d'autres choses y a-t-il que je ne comprends pas, & que je

ne comprendrai jamais ? Je m'en remets donc entre les mains de dieu qui ſait & qui connoît tout.

Abou Haſſan étoit encore occupé de ces penſées & de ces ſentimens, quand ſa mère arriva. Elle le vit ſi exténué & ſi défait, qu'elle en verſa des larmes plus abondamment qu'elle n'avoit encore fait juſqu'alors. Au milieu de ſes ſanglots, elle le ſalua du ſalut ordinaire, & Abou Haſſan le lui rendit, contre ſa coutume depuis qu'il étoit dans cet hôpital. Elle en prit un bon augure : Hé bien, mon fils, lui dit-elle, en eſſuyant ſes larmes, comment vous trouvez-vous ? En quelle aſſiette eſt votre eſprit ? Avez-vous renoncé à toutes vos fantaiſies & aux propos que le démon vous avoit ſuggérés ?

Ma mère, répondit Abou Haſſan d'un ſens raſſis & fort tranquille, & d'une manière qui peignoit la douleur qu'il reſſentoit des excès auxquels il s'étoit porté contr'elle, je reconnois mon égarement, mais je vous prie de me pardonner le crime exécrable que je déteſte, & dont je ſuis coupable envers vous. Je fais la même prière à nos voiſins, à cauſe du ſcandale que je leur ai donné. J'ai été abuſé par un ſonge, mais un ſonge ſi extraordinaire & ſi ſemblable à la vérité, que je puis mettre en fait, que tout autre que moi, à qui il ſe-

soit arrivé, n'en auroit pas été moins frappé, & seroit peut-être tombé dans de plus grandes extravagances que vous ne m'en avez vu faire. J'en suis encore si fort troublé, au moment que je vous parle, que j'ai de la peine à me persuader que ce qui m'est arrivé, en soit un, tant il a de ressemblance à ce qui se passe, entre des gens qui ne dorment pas.

Quoi qu'il en soit, je le tiens & le veux tenir constamment pour un songe & pour une illusion. Je suis même convaincu que je ne suis pas ce fantôme de calife & de commandeur des croyans, mais Abou Hassan votre fils; de vous, dis-je, que j'ai toujours honorée, jusqu'à ce jour fatal, dont le souvenir me couvre de confusion; que j'honore & que j'honorerai toute ma vie comme je le dois.

A ces paroles si sages & si sensées, les larmes de douleur, de compassion & d'affliction que la mère d'Abou Hassan versoit depuis si long-tems, se changèrent en larmes de joie, de consolation & d'amour tendre pour son cher fils qu'elle retrouvoit. Mon fils, s'écria-t-elle toute transportée de plaisir, je ne me sens pas moins ravie de contentement & de satisfaction à vous entendre parler si raisonnablement, après ce qui s'est passé, que si je venois de vous mettre au monde une seconde fois. Il faut

que je vous déclare ma penſée ſur votre aventure, & que je vous faſſe remarquer une choſe à quoi vous n'avez peut-être pas pris garde. L'étranger que vous aviez amené un ſoir pour ſouper avec vous, s'en alla ſans fermer la porte de votre chambre, comme vous lui aviez recommandé; & je crois que c'eſt ce qui a donné occaſion au démon d'y entrer & de vous jeter dans l'affreuſe illuſion où vous étiez. Ainſi, mon fils, vous devez bien remercier dieu de vous en avoir délivré, & le prier de vous préſerver de tomber davantage dans les piéges de l'eſprit malin.

Vous avez trouvé la ſource de mon mal, répondit Abou Haſſan, & c'eſt juſtement cette nuit-là que j'eus ce ſonge qui me renverſa la cervelle. J'avois cependant averti le marchand expreſſément de fermer la porte après lui; & je connois à préſent qu'il n'en a rien fait. Je ſuis donc perſuadé avec vous que le démon a trouvé la porte ouverte, qu'il eſt entré, & qu'il m'a mis toutes ces fantaiſies dans la tête. Il faut qu'on ne ſache pas à Mouſſoul d'où venoit ce marchand, comme nous ſommes bien convaincus à Bagdad que le démon vient cauſer tous ces ſonges fâcheux qui nous inquiètent la nuit, quand on laiſſe les chambres où l'on couche, ouvertes. Au nom de dieu, ma mère,

puiſque par la grâce de dieu, me voilà parfaitement revenu du trouble où j'étois, je vous ſupplie, autant qu'un fils peut ſupplier une auſſi bonne mère que vous l'êtes, de me faire ſortir au plutôt de cet enfer, & de me délivrer de la main du bourreau qui abrégera mes jours infailliblement, ſi j'y demeure davantage.

La mère d'Abou Haſſan parfaitement conſolée & attendrie de voir qu'Abou Haſſan étoit revenu entiérement de ſa folle imagination d'être calife, alla ſur le champ trouver le concierge qui l'avoit amené, & qui l'avoit gouverné juſqu'alors; & dès qu'elle lui eut aſſuré qu'il étoit parfaitement bien rétabli dans ſon bon ſens, il vint, l'examina, & le mit en liberté en ſa préſence.

Abou Haſſan retourna chez lui, & il y demeura pluſieurs jours, afin de rétablir ſa ſanté par de meilleurs alimens que ceux dont il avoit été nourri dans l'hôpital des fous. Mais dès qu'il eut à-peu-près repris ſes forces, & qu'il ne ſe reſſentit plus des incommodités qu'il avoit ſouffertes par les mauvais traitemens qu'on lui avoit faits dans ſa priſon, il commença à s'ennuyer de paſſer les ſoirées ſans compagnie. C'eſt pourquoi il ne tarda pas à reprendre le même train de vie qu'auparavant;

c'est-à-dire qu'il recommença de faire chaque jour une provision suffisante pour régaler un nouvel hôte le soir.

Le jour qu'il renouvella la coutume d'aller, vers le coucher du soleil, au bout du pont de Bagdad, pour y arrêter le premier étranger qui se présenteroit, & le prier de lui faire l'honneur de venir souper avec lui, étoit le premier du mois, & le même jour, comme nous l'avons déjà dit, que le calife se divertissoit à aller déguisé hors de quelqu'une des portes par où on abordoit en cette ville, pour observer par lui-même s'il ne se passoit rien contre la bonne police, de la manière qu'il l'avoit établie & réglée dès le commencement de son règne.

Il n'y avoit pas long-tems qu'Abou Hassan étoit arrivé, & qu'il s'étoit assis sur un banc pratiqué contre le parapet, lorsqu'en jetant la vue jusqu'à l'autre bout du pont, il apperçut le calife qui venoit à lui, déguisé en marchand de Moussoul, comme la première fois, & suivi du même esclave. Persuadé que tout le mal qu'il avoit souffert, ne venoit que de ce que le calife, qu'il ne connoissoit que pour un marchand de Moussoul, avoit laissé la porte ouverte en sortant de sa chambre, il frémit en le voyant : Que dieu veuille me préserver, dit-il en lui-même ; voilà, si je ne me trompe, le

magicien qui m'a enchanté. Il tourna auſſi-tôt la tête du côté du canal de la rivière, en s'appuyant ſur le parapet, afin de ne le pas voir, juſqu'à ce qu'il fût paſſé.

Le calife qui vouloit porter plus loin le plaiſir qu'il s'étoit déjà donné à l'occaſion d'Abou Haſſan, avoit eu grand ſoin de ſe faire informer de tout ce qu'il avoit dit & fait le lendemain à ſon réveil, après l'avoir fait reporter chez lui, & de tout ce qui lui étoit arrivé. Il reſſentit un nouveau plaiſir de tout ce qu'il en apprit, & même du mauvais traitement qui lui avoit été fait dans l'hôpital des fous. Mais comme ce monarque étoit généreux & plein de juſtice, & qu'il avoit reconnu dans Abou Haſſan un eſprit propre à le réjouir plus long-tems; & de plus, qu'il s'étoit douté, qu'après avoir renoncé à ſa prétendue dignité de calife, il reprendroit ſa manière de vie ordinaire, il jugea à propos, dans le deſſein de l'attirer près de ſa perſonne, de ſe déguiſer le premier du mois en marchand de Mouſſoul, comme auparavant, afin de mieux exécuter ce qu'il avoi réſolu à ſon égard. Il apperçut donc Abou Haſſan, preſqu'en même tems qu'il fut apperçu de lui; & à ſon action, il comprit d'abord combien il étoit mécontent de lui, & que ſon deſſein étoit de l'éviter. Cela fit qu'il côtoya le

parapet où étoit Abou Haſſan, le plus près qu'il put. Quand il fut proche de lui, il pencha la tête & il le regarda en face. C'eſt donc vous, mon frère Abou Haſſan, lui dit-il, je vous ſalue ; permettez-moi, je vous prie, de vous embraſſer.

Et moi, répondit bruſquement Abou Haſſan, ſans regarder le faux marchand de Mouſſoul, je ne vous ſalue pas : je n'ai pas beſoin ni de votre ſalut, ni de vos embraſſades ; paſſez votre chemin.

Hé quoi, reprit le calife, ne me reconnoiſſez-vous pas ? Ne vous ſouvient-il pas de la ſoirée que nous paſſâmes enſemble il y a aujourd'hui un mois chez vous, où vous me fîtes l'honneur de me régaler avec tant de généroſité ? Non, repartit Abou Haſſan ſur le même ton qu'auparavant, je ne vous connois pas, & je ne ſais de quoi vous voulez me parler : Allez encore une fois, & paſſez votre chemin.

Le calife ne ſe rebuta pas de la bruſquerie d'Abou Haſſan. Il ſavoit bien qu'une des loix qu'Abou Aſſan s'étoit impoſées à lui-même, étoit de ne plus avoir de commerce avec l'étranger qu'il auroit une fois régalé : Abou Haſſan le lui avoit déclaré, mais il vouloit bien faire ſemblant de l'ignorer. Je ne puis croire, reprit-il, que vous ne me reconnoiſſiez pas ;

Il n'y a pas aſſez long-tems que nous nous ſommes vus, & il n'eſt pas poſſible que vous m'ayez oublié ſi facilement. Il faut qu'il vous ſoit arrivé quelque malheur qui vous cauſe cette averſion pour moi. Vous devez vous ſouvenir cependant que je vous ai marqué ma reconnoiſſance par mes bons ſouhaits; & même que ſur certaine choſe qui vous tenoit au cœur, je vous ai fait offre de mon crédit, qui n'eſt pas à mépriſer.

J'ignore, repartit Abou Haſſan, quel peut être votre crédit, & je n'ai pas le moindre deſir de le mettre à l'épreuve; mais je ſais bien que vos ſouhaits n'ont abouti qu'à me faire devenir fou. Au nom de dieu, vous dis-je encore une fois, paſſez votre chemin, & ne me chagrinez pas davantage.

Ah, mon frère Abou Haſſan, répliqua le calife en l'embraſſant, je ne prétends pas me ſéparer d'avec vous de cette manière! Puiſque ma bonne fortune a voulu que je vous aie rencontré une ſeconde fois, il faut que vous exerciez auſſi une ſeconde fois la même hoſpitalité envers moi, que vous avez fait il y a un mois, & que j'aie l'honneur de boire encore avec vous.

C'eſt de quoi Abou Haſſan proteſta qu'il ſauroit fort bien ſe garder. J'ai aſſez de pouvoir

ſur moi, ajouta-t-il, pour m'empêcher de me trouver davantage avec un homme comme vous, qui porte le malheur avec ſoi. Vous ſavez le proverbe qui dit : Prenez votre tambour ſur les épaules, & délogez. Faites-vous-en l'application : faut-il vous le répéter tant de fois? Dieu vous conduiſe; vous m'avez cauſé aſſez de mal, je ne veux pas m'y expoſer davantage.

Mon bon ami Abou Haſſan, reprit le calife en l'embraſſant encore une fois, vous me traitez avec une dureté à laquelle je ne me fuſſe pas attendu. Je vous ſupplie de ne me pas tenir un diſcours ſi offenſant, & d'être au contraire bien perſuadé de mon amitié. Faites-moi donc la grâce de me raconter ce qui vous eſt arrivé, à moi qui ne vous ai ſouhaité que du bien, qui vous en ſouhaite encore, & qui voudrois trouver l'occaſion de vous en faire, afin de réparer le mal que vous dites que je vous ai cauſé, ſi véritablement il y a de ma faute. Abou Haſſan ſe rendit aux inſtances du calife; & après l'avoir fait aſſeoir auprès de lui : Votre incrédulité & votre importunité, lui dit-il, ont pouſſé ma patience à bout; ce que je vais vous raconter vous fera connoître ſi c'eſt à tort que je me plains de vous.

Le calife s'aſſit auprès d'Abou Haſſan, qui

lui fit le récit de toutes les aventures qui lui étoient arrivées depuis ſon réveil dans le palais, juſqu'à ſon ſecond réveil dans ſa chambre ; & il les lui raconta toutes comme un véritable ſonge qui étoit arrivé, avec une infinité de circonſtances que le calife ſavoit auſſi-bien que lui, & qui renouvellèrent le plaiſir qu'il s'en étoit fait. Il lui exagéra enſuite l'impreſſion que ce ſonge lui avoit laiſſée dans l'eſprit, d'être le calife & le commandeur des croyans ; impreſſion, ajouta-t-il, qui m'avoit jeté dans des extravagances ſi grandes, que mes voiſins avoient été contraints de me lier comme un furieux, & de me faire conduire à l'hôpital des fous, où j'ai été traité d'une manière qu'on peut appeler cruelle, barbare & inhumaine ; mais ce qui vous ſurprendra, & à quoi ſans doute vous ne vous attendez pas, c'eſt que toutes ces choſes ne me ſont arrivées que par votre faute. Vous vous ſouvenez bien de la prière que je vous avois faite de fermer la porte de ma chambre en ſortant de chez moi après le ſouper. Vous ne l'avez pas fait ; au contraire, vous l'avez laiſſée ouverte, & le démon eſt entré, & m'a rempli la tête de ce ſonge qui, tout agréable qu'il m'avoit paru, m'a cauſé cependant tous les maux dont je me plains. Vous êtes donc cauſe par votre négligence,

qui vous rend reſponſable de mon crime, que j'ai commis une choſe horrible & déteſtable, en levant non-ſeulement les mains contre ma mère, mais même qu'il s'en eſt peu fallu que je ne lui aie fait rendre l'ame à mes piés, en commettant un parricide, & cela pour un ſujet qui me fait rougir de honte toutes les fois que j'y penſe, puiſque c'étoit à cauſe qu'elle m'appeloit ſon fils, comme je le ſuis en effet, & qu'elle ne vouloit pas me reconnoître pour le commandeur des croyans, tel que je croyois l'être, & que je lui ſoutenois effectivement que je l'étois. Vous êtes encore cauſe du ſcandale que j'ai donné à mes voiſins, quand, accourus aux cris de ma pauvre mère, ils me ſurprirent acharné à la vouloir aſſommer ; ce qui ne feroit point arrivé, ſi vous euſſiez eu ſoin de fermer la porte de ma chambre en vous retirant, comme je vous en avois prié. Ils ne feroient pas entrés chez moi ſans ma permiſſion ; &, ce qui me fait plus de peine, ils n'auroient point été témoins de ma folie. Je n'aurois pas été obligé de les frapper en me défendant contr'eux, & ils ne m'auroient pas maltraité & lié, comme ils ont fait, pour me conduire & me faire enfermer dans l'hôpital des fous, où je puis vous aſſurer que chaque jour, pendant tout le tems que j'ai été détenu

dans cet enfer, on n'a pas manqué de me bien régaler à grands coups de nerf de bœuf.

Abou Hassan racontoit au calife ses sujets de plaintes avec beaucoup de chaleur & de véhémence. Le calife savoit mieux que lui tout ce qui s'étoit passé, & il étoit ravi en lui-même d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avoit imaginé pour le jeter dans l'égarement où il le voyoit encore; mais il ne put entendre ce récit fait avec tant de naïveté, sans faire un grand éclat de rire.

Abou Hassan qui croyoit son récit digne de compassion, & que tout le monde devoit y être aussi sensible que lui, se scandalisa fort de cet éclat de rire du faux marchand de Moussoul. Vous moquez-vous de moi, lui dit-il, de me rire ainsi au nez, ou croyez-vous que je me moque de vous quand je vous parle très-sérieusement? voulez-vous des preuves réelles de ce que j'avance? tenez, voyez & regardez vous-même; vous me direz après cela si je me moque. En disant ces paroles, il se baissa; & en se découvrant les épaules & le sein, il fit voir au calife les cicatrices & les meurtrissures que lui avoient causées les coups de nerf de bœuf qu'il avoit reçus.

Le calife ne put regarder ces objets sans horreur. Il eut compassion du pauvre Abou

Hassan, & il fut très-fâché que la raillerie eût été poussée si loin. Il rentra aussitôt en lui-même; & en embrassant Abou Hassan de tout son cœur : Levez-vous, je vous en supplie, mon cher frère, lui dit-il d'un grand sérieux : venez, & allons chez vous; je veux encore avoir l'avantage de me réjouir ce soir avec vous : demain, s'il plaît à dieu, vous verrez que tout ira le mieux du monde.

Abou Hassan, malgré sa résolution, & contre le serment qu'il avoit fait de ne pas recevoir chez lui le même étranger une seconde fois, ne put résister aux caresses du calife, qu'il prenoit toujours pour un marchand de Moussoul. Je le veux bien, dit-il au faux marchand; mais, ajouta-t-il, à une condition que vous vous engagerez de tenir avec serment. C'est de me faire la grâce de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi, afin que le démon ne vienne pas me troubler la cervelle comme il a fait la première fois. Le faux marchand promit tout. Ils se levèrent tous deux, & ils prirent le chemin de la ville. Le calife, pour engager davantage Abou Hassan : Prenez confiance en moi, lui dit-il, je ne vous manquerai pas de parole, je vous le promets en homme d'honneur. Après cela, vous ne devez pas hésiter à mettre votre assurance

en une perſonne comme moi, qui vous ſouhaite toute ſorte de biens & de proſpérités, & dont vous verrez les effets.

Je ne vous demande pas cela, repartit Abou Haſſan en s'arrêtant tout court; je me rends de bon cœur à vos importunités, mais je vous diſpenſe de vos ſouhaits, & je vous ſupplie au nom de dieu de ne m'en faire aucuns. Tout le mal qui m'eſt arrivé juſqu'à préſent, n'a pris ſa ſource, avec la porte ouverte, que de ceux que vous m'avez déjà faits.

Hé bien, répliqua le calife en riant en lui-même de l'imagnation toujours bleſſée d'Abou Haſſan, puiſque vous le voulez ainſi, vous ſerez obéi, & je vous promets de ne vous en jamais faire. Vous me faites plaiſir de me parler ainſi, lui dit Abou Haſſan, & je ne vous demande autre choſe; je ſerai trop content, pourvu que vous teniez votre parole, je vous tiens quitte de tout le reſte.

Abou Haſſan & le calife ſuivis de ſon eſclave, en s'entretenant ainſi, approchoient inſenſiblement du rendez-vous: le jour commençoit à finir lorſqu'ils arrivèrent à la maiſon d'Abou Haſſan. Auſſitôt il appela ſa mère, & fit apporter de la lumière. Il pria le calife de prendre place ſur le ſofa, & il ſe mit près de lui. En peu de tems le ſouper fut ſervi ſur la table

qu'on avoit approchée près d'eux. Ils mangèrent ſans cérémonie. Quand ils eurent achevé, la mère d'Abou Haſſan vint deſſervir, mit le fruit ſur la table, & le vin avec les taſſes près de ſon fils : enſuite elle ſe retira, & ne parut pas davantage.

Abou Haſſan commença à ſe verſer du vin le premier, & en verſa enſuite au calife. Ils burent chacun cinq ou ſix coups, en s'entretenant de choſes indifférentes. Quand le calife vit qu'Abou Haſſan commençoit à s'échauffer, il le mit ſur le chapitre de ſes amours, & il lui demanda s'il n'avoit jamais aimé.

Mon frère, répliqua familièrement Abou Haſſan, qui croyoit parler à ſon hôte comme à ſon égal, je n'ai jamais regardé l'amour, ou le mariage, ſi vous voulez, que comme une ſervitude à laquelle j'ai toujours eu de la répugnance à me ſoumettre, & juſqu'à préſent je vous avouerai que je n'ai aimé que la table, la bonne chère, & ſur-tout le bon vin ; en un mot, qu'à me bien divertir, & à m'entretenir agréablement avec des amis. Je ne vous aſſure pourtant pas que je fuſſe indifférent pour le mariage ni incapable d'attachement, ſi je pouvois rencontrer une femme de la beauté & de la belle humeur de celle que je vis en ſonge cette nuit fatale que je vous reçus ici la pre-

mière

mière fois, & que pour mon malheur vous laiſsâtes la porte de ma chambre ouverte; qui voulût bien paſſer les ſoirées à boire avec moi; qui ſût chanter, jouer des inſtrumens & m'entretenir agréablement; qui ne s'étudiât enfin qu'à me plaire & à me divertir : je crois au contraire que je changerois toute mon indifférence en un parfait attachement pour une telle perſonne, & que je croirois vivre très-heureux avec elle. Mais où trouver une femme telle que je viens de vous la dépeindre, ailleurs que dans le palais du commandeur des croyans, chez le grand-viſir Giafar, ou chez les ſeigneurs de la cour les plus puiſſans, à qui l'or & l'argent ne manquent pas pour s'en pourvoir? J'aime donc mieux m'en tenir à la bouteille; c'eſt un plaiſir à peu de frais qui m'eſt commun avec eux. En diſant ces paroles, il prit la taſſe & il ſe verſa du vin : Prenez votre taſſe, que je vous en verſe auſſi, dit-il au calife, & continuons de goûter un plaiſir ſi charmant.

Quand le calife & Abou Haſſan eurent bu : C'eſt grand dommage, reprit le calife, qu'un auſſi galant homme que vous êtes, qui n'eſt pas indifférent pour l'amour, mène une vie ſi ſolitaire & ſi retirée.

Je n'ai pas de peine, repartit Abou Haſſan,

à préférer la vie tranquille que vous voyez que je mène, à la compagnie d'une femme qui ne feroit peut-être pas d'une beauté à me plaire, & qui d'ailleurs me causeroit mille chagrins par ses imperfections & sa mauvaise humeur.

Ils poussèrent entr'eux la conversation assez loin sur ce sujet; & le calife qui vit Abou Hassan au point où il le désiroit : Laissez-moi faire, lui dit-il, puisque vous avez le bon goût de tous les honnêtes gens, je veux vous trouver votre fait, & il ne vous en coûtera rien. A l'instant il prit la bouteille, & la tasse d'Abou Hassan, dans laquelle il jeta adroitement une pincée de la poudre dont il s'étoit déjà servi, lui versa une rasade; & en lui présentant la tasse : Prenez, continua-t-il, & buvez d'avance à la santé de cette belle qui doit faire le bonheur de votre vie; vous en serez content.

Abou Hassan prit la tasse en riant; & en branlant la tête : Vaille que vaille, dit-il, puisque vous le voulez; je ne saurois commettre une incivilité envers vous, ni désobliger un hôte de votre mérite, pour une chose de si peu de conséquence : je vais donc boire à la santé de cette belle que vous me promettez, quoique, content de mon sort, je ne fasse aucun fondement sur votre promesse.

Abou Haſſan n'eut pas plutôt bu la raſade, qu'un profond aſſoupiſſement s'empara de ſes ſens, comme les deux autres fois, & le calife fut encore le maître de diſpoſer de lui à ſa volonté. Il dit auſſitôt à l'eſclave qu'il avoit amené, de prendre Abou Haſſan, & de l'apporter au palais : l'eſclave l'enleva ; & le calife, qui n'avoit pas deſſein de renvoyer Abou Haſſan comme la première fois, ferma la porte de la chambre en ſortant.

L'eſclave ſuivit avec ſa charge, & quand le calife fut arrivé au palais, il fit coucher Abou Haſſan ſur un ſofa dans le quatrième ſallon, d'où il l'avoit fait reporter chez lui aſſoupi & endormi il y avoit un mois. Avant de le laiſſer dormir, il commanda qu'on lui mît le même habit dont il avoit été revêtu par ſon ordre, pour lui faire faire le perſonnage de calife ; ce qui fut fait en ſa préſence : enſuite il commanda à chacun de s'aller coucher, & ordonna au chef & aux autres officiers des eunuques, aux officiers de la chambre, aux muſiciennes & aux mêmes dames qui s'étoient trouvées dans ce ſallon lorſqu'il avoit bu le dernier verre de vin qui lui avoit cauſé l'aſſoupiſſement, de ſe trouver ſans faute le lendemain à la pointe du jour à ſon réveil, & il enjoignit à chacun de bien faire ſon perſonnage.

Le calife alla se coucher, après avoir fait avertir Mesrour de venir l'éveiller avant qu'on entrât dans le même cabinet où il s'étoit déjà caché.

Mesrour ne manqua pas d'éveiller le calife précisément à l'heure qu'il lui avoit marquée. Il se fit habiller promptement, & sortit pour se rendre au sallon où Abou Hassan dormoit encore. Il trouva les officiers des eunuques, ceux de la chambre, les dames & les musiciennes à la porte, qui attendoient son arrivée. Il leur dit en peu de mots quelle étoit son intention, puis il entra, & alla se placer dans le cabinet fermé de jalousies. Mesrour, tous les autres officiers, les dames & les musiciennes entrèrent après lui, & se rangèrent autour du sofa sur lequel Abou Hassan étoit couché; de manière qu'ils n'empêchoient pas le calife de le voir, & de remarquer toutes ses actions.

Les choses ainsi disposées, dans le tems que la poudre du calife eut fait son effet, Abou Hassan s'éveilla sans ouvrir les yeux, & il jeta un peu de pituite qui fut reçue dans un petit bassin d'or, comme la première fois. Dans ce moment, les sept chœurs de musiciennes mêlèrent leurs voix toutes charmantes au son des hautbois, des flûtes douces & des autres instrumens, & firent entendre un concert très-agréable.

La ſurpriſe d'Abou Haſſan fut extrême, quand il entendit une muſique ſi harmonieuſe ; il ouvrit les yeux, & elle redoubla lorſqu'il apperçut les dames & les officiers qui l'environnoient ; & qu'il crut reconnoître. Le ſallon où il ſe trouvoit, lui parut le même que celui qu'il avoit vu dans ſon premier rêve ; il y remarquoit la même illumination, le même ameublement & les mêmes ornemens.

Le concert ceſſa, afin de donner lieu au calife d'être attentif à la contenance de ſon nouvel hôte, & à tout ce qu'il pourroit dire dans ſa ſurpriſe. Les dames, Meſrour & tous les officiers de la chambre, en gardant un grand ſilence, demeurèrent chacun dans leur place avec un grand reſpect. Hélas ! s'écria Abou Haſſan en ſe mordant les doigts, & ſi haut que le calife l'entendit avec joie : me voilà retombé dans le même ſonge & dans la même illuſion qu'il y a un mois ; je n'ai qu'à m'attendre encore une fois aux coups de nerf de bœuf, à l'hôpital des fous & à la cage de fer. Dieu tout-puiſſant, ajouta-t-il, je me remets entre les mains de votre divine providence : c'eſt un malhonnête homme que je reçus chez moi hier au ſoir, qui eſt la cauſe de cette illuſion, & des peines que j'en pourrai ſouffrir. Le traître & le perfide qu'il eſt,

m'avoit promis avec ferment qu'il fermeroit la porte de ma chambre en fortant de chez moi; mais il ne l'a pas fait, & le diable y eſt entré, qui me bouleverſe la cervelle par ce maudit fonge de commandeur des croyans, & par tant d'autres fantômes dont il me faſcine les yeux. Que dieu te confonde, ſatan, & puiſſes-tu être accablé fous une montagne de pierres !

Après ces dernières paroles, Abou Haſſan ferma les yeux, & demeura recueilli en lui-même l'eſprit fort embarraſſé. Un moment après, il les ouvrit; & en les jetant de côté & d'autre fur tous les objets qui fe préſentoient à fa vue : Grand dieu, s'écria-t-il encore une fois avec moins d'étonnement & en fouriant, je me remets entre les mains de votre providence; préſervez-moi de la tentation de ſatan. Puis en refermant les yeux : Je fais, continua-t-il, ce que je ferai; je vais dormir juſqu'à ce que ſatan me quitte & s'en retourne par où il eſt venu, quand je devrois attendre juſqu'à midi.

On ne lui donna pas le tems de fe rendormir, comme il venoit de fe le propofer; Force des Cœurs, une des dames qu'il avoit vue la première fois, s'approcha de lui; & en s'aſſeyant fur le bord du ſofa : Commandeur des croyans, lui dit-elle reſpectueuſement, je ſupplie votre

majesté de me pardonner si je prends la liberté de l'avertir de ne pas se rendormir, mais de faire ses efforts pour se réveiller & se lever, parce que le jour commence à paroître. Retire-toi, satan, dit Abou Hassan en entendant cette voix; puis en regardant Force des Cœurs : Est-ce moi; lui dit-il, que vous appelez commandeur des croyans ? vous me prenez pour un autre certainement.

C'est à votre majesté, reprit Force des Cœurs, à qui je donne ce titre, qui lui appartient comme au souverain de tout ce qu'il y a au monde de musulmans, dont je suis très-humblement esclave, & à qui j'ai l'honneur de parler. Votre majesté veut se divertir, sans doute, ajouta-t-elle, en faisant semblant de s'être oubliée elle-même, à moins que ce ne soit un reste de quelque songe fâcheux; mais si elle veut bien ouvrir les yeux, les nuages qui peuvent lui troubler l'imagination, se dissiperont, & elle verra qu'elle est dans son palais, environnée de ses officiers & de toutes tant que nous sommes de ses esclaves, prêtes à lui rendre nos services ordinaires. Au reste, votre majesté ne doit pas s'étonner de se voir dans ce sallon, & non pas dans son lit; elle s'endormit hier si subitement, que nous ne voulûmes pas l'éveiller pour la conduire jusqu'à

ſa chambre, & nous nous contentâmes de la coucher commodément ſur ce ſofa.

Force des Cœurs dit tant d'autres choſes à Abou Haſſan, qui lui parurent vraiſemblables, qu'enfin il ſe mit ſur ſon ſéant. Il ouvrit les yeux, & il la reconnut, de même que Bouquet de Perles & les autres dames qu'il avoit déjà vues. Alors elles s'approchèrent toutes enſemble, & Force des Cœurs en reprenant la parole : Commandeur des croyans & vicaire du prophete en terre, dit-elle, votre majeſté aura pour agréable que nous l'avertiſſions encore qu'il eſt tems qu'elle ſe lève ; voilà le jour qui paroît.

Vous êtes des fâcheuſes & des importunes, reprit Abou Haſſan en ſe frottant les yeux ; je ne ſuis pas le commandeur des croyans, je ſuis Abou Haſſan, je le ſais bien, & vous ne me perſuaderez pas le contraire. Nous ne connoiſſons pas Abou Haſſan dont votre majeſté nous parle, reprit Force des Cœurs ; nous ne voulons pas même le connoître ; nous connoiſſons votre majeſté pour le commandeur des croyans, & elle ne nous perſuadera jamais qu'elle ne le ſoit pas.

Abou Haſſan jetoit les yeux de tous côtés, & ſe trouvoit comme enchanté de ſe voir dans le même ſallon où il s'étoit déjà trouvé ; mais

il attribuoit tout cela à un ſonge pareil à celui qu'il avoit eu, & dont il craignoit les ſuites fâcheuſes. Dieu me faſſe miſéricorde, s'écria-t-il en élevant les mains & les yeux, comme un homme qui ne ſait où il en eſt; je me remets entre ſes mains. Après ce que je vois, je ne puis douter que le diable qui eſt entré dans ma chambre, ne m'obsède & ne trouble mon imagination de toutes ces viſions. Le calife qui le voyoit & qui venoit d'entendre toutes ſes exclamations, ſe mit à rire de ſi bon cœur, qu'il eut bien de la peine à s'empêcher d'éclater.

Abou Haſſan cependant s'étoit couché, & il avoit refermé les yeux. Commandeur des croyans, lui dit auſſitôt Force des Cœurs, puiſque votre majeſté ne ſe lève pas après l'avoir avertie qu'il eſt jour, ſelon notre devoir, & qu'il eſt néceſſaire qu'elle vaque aux affaires de l'empire, dont le gouvernement lui eſt confié, nous uſerons de la permiſſion qu'elle nous a donnée en pareil cas. En même-tems elle le prit par un bras, & elle appela les autres dames, qui lui aidèrent à le faire ſortir du lit, & le portèrent, pour ainſi dire, juſqu'au milieu du ſallon, où elles le mirent ſur ſon ſéant. Elles ſe prirent enſuite chacune par la main, & elles dansèrent & ſautèrent autour de

lui au ſon de tous les inſtrumens & de tous les tambours de baſque, que l'on faiſoit retentir ſur ſa tête & autour de ſes oreilles.

Abou Haſſan ſe trouva dans une perplexité d'eſprit inexprimable : Serois-je véritablement calife & commandeur des croyans, ſe diſoit-il à lui-même ? Enfin dans l'incertitude où il étoit, il vouloit dire quelque choſe, mais le grand bruit de tous les inſtrumens l'empêchoit de ſe faire entendre. Il fit ſigne à Bouquet de Perles & à Etoile du Matin, qui ſe tenoient par la main en danſant autour de lui, qu'il vouloit parler. Auſſitôt elles firent ceſſer la danſe & les inſtrumens, & elles s'approchèrent de lui : Ne mentez pas, leur dit-il fort ingénuement, & dites-moi dans la vérité qui je ſuis.

Commandeur des croyans, répondit Etoile du Matin, votre majeſté veut nous ſurprendre en nous faiſant cette demande, comme ſi elle ne ſavoit pas elle-même qu'elle eſt le commandeur des croyans & le vicaire en terre du prophète de dieu, maître de l'un & de l'autre monde, de ce monde où nous ſommes, & du monde à venir après la mort. Si cela n'étoit pas, il faudroit qu'un ſonge extraordinaire lui eût fait oublier ce qu'elle eſt. Il pourroit bien en être quelque choſe, ſi l'on conſidère que

votre majeſté a dormi cette nuit plus long-tems qu'à l'ordinaire ; néanmoins ſi votre majeſté veut bien me le permettre, je la ferai reſſouvenir de ce qu'elle fit hier dans toute la journée. Elle lui raconta donc ſon entrée au conſeil, le châtiment de l'iman & des quatre vieillards par le juge de police ; le préſent d'une bourſe de pièces d'or envoyée par ſon viſir à la mère d'un nommé Abou Haſſan ; ce qu'il fit dans l'intérieur de ſon palais, & ce qui ſe paſſa aux trois repas qui lui furent ſervis dans les trois ſallons, juſqu'au dernier où votre majeſté, continua-t-elle en s'adreſſant à lui, après nous avoir fait mettre à table à ſes côtés, nous fit l'honneur d'entendre nos chanſons & de recevoir du vin de nos mains, juſqu'au moment que votre majeſté s'endormit de la manière que Force des Cœurs vient de le raconter. Depuis ce tems, votre majeſté, contre ſa coutume, a toujours dormi d'un profond ſommeil juſqu'à préſent qu'il eſt jour. Bouquet de Perles, toutes les autres eſclaves & tous les officiers qui ſont ici, certifieront la même choſe : ainſi, que votre majeſté ſe mette donc en état de faire ſa prière, car il en eſt tems.

Bon, bon, reprit Abou Haſſan en branlant la tête, vous m'en feriez bien accroire ſi je voulois vous écouter. Et moi, continua-t-il, je

vous dis que vous êtes toutes des folles, & que vous avez perdu l'esprit. C'est cependant un grand dommage, car vous êtes de jolies personnes. Apprenez que depuis que je ne vous ai vues, je suis allé chez moi; que j'y ai fort maltraité ma mère; qu'on m'a mené à l'hôpital des fous, où je suis resté malgré moi plus de trois semaines, pendant lesquelles le concierge n'a pas manqué de me régaler chaque jour de cinquante coups de nerf de bœuf, & vous voudriez que tout cela ne fût qu'un songe! vous vous moquez.

Commandeur des croyans, repartit Etoile du Matin, nous sommes prêtes, toutes tant que nous sommes, de jurer par ce que votre majesté a de plus cher, que tout ce qu'elle nous dit n'est qu'un songe. Elle n'est pas sortie de ce sallon depuis hier, & elle n'a pas cessé de dormir toute la nuit jusqu'à présent.

La confiance avec laquelle cette dame assuroit à Abou Hassan, que tout ce qu'elle lui disoit étoit véritable, & qu'il n'étoit point sorti du sallon depuis qu'il y étoit entré, le mit encore une fois dans un état à ne savoir que croire de ce qu'il étoit & de ce qu'il voyoit. Il demeura un espace de tems abîmé dans ses pensées. O ciel, disoit-il en lui-même, suis-je Abou Hassan? suis-je commandeur des croyans?

dieu tout-puiſſant, éclairez mon entendement: faites-moi connoître la vérité, afin que je ſache à quoi m'en tenir. Il découvrit enſuite ſes épaules encore toutes livides de coups qu'il avois reçus; & en les montrant aux dames: Voyez, leur dit-il, & jugez ſi de pareilles bleſſures peuvent venir en ſonge ou en dormant. A mon égard je puis vous aſſurer qu'elles ont été très-réelles, & la douleur que j'en reſſens encore, m'en eſt un ſûr garant, qui ne me permet pas d'en douter. Si cela néanmoins m'eſt arrivé en dormant, c'eſt la choſe du monde la plus extraordinaire & la plus étonnante, & je vous avoue qu'elle me paſſe.

Dans l'incertitude où étoit Abou Haſſan de ſon état, il appela un des officiers du calife, qui étoit près de lui: Approchez-vous, dit-il, & mordez-moi le bout de l'oreille, que je juge ſi je dors ou ſi je veille. L'officier s'approcha, lui prit le bout de l'oreille entre les dents, & le ſerra ſi fort qu'Abou Haſſan fit un cri effroyable.

A ce cri tous les inſtrumens de muſique jouèrent en même-tems, & les dames & les officiers ſe mirent à danſer, à chanter & à ſauter autour d'Abou Haſſan avec un ſi grand bruit, qu'il entra dans un eſpèce d'enthouſiaſme qui lui fit faire mille folies. Il ſe mit à chanter

comme les autres. Il déchira le bel habit de calife dont on l'avoit revêtu. Il jeta par terre le bonnet qu'il avoit ſur la tête; & nud en chemiſe & en caleçon, il ſe leva bruſquement, & ſe jeta entre deux dames qu'il prit par la main, & ſe mit à danſer & à ſauter avec tant d'action, de mouvement & de contorſions bouffonnes & divertiſſantes, que le calife ne put plus ſe contenir dans l'endroit où il étoit. La plaiſanterie ſubite d'Abou Haſſan le fit rire avec tant d'éclat, qu'il ſe laiſſa aller à la renverſe, & ſe fit entendre pardeſſus tout le bruit des inſtrumens de muſique & des tambours de baſque. Il fut ſi long-tems ſans pouvoir ſe retenir, que peu s'en fallut qu'il ne s'en trouvât incommodé. Enfin il ſe releva, & il ouvrit la jalouſie. Alors en avançant la tête & en riant toujours : Abou Haſſan, Abou Haſſan, s'écria-t-il, veux-tu donc me faire mourir à force de rire?

A la voix du calife, tout le monde ſe tut, & le bruit ceſſa. Abou Haſſan s'arrêta comme les autres, & tourna la tête du côté qu'elle s'étoit fait entendre. Il reconnut le calife, & en même-tems le marchand de Mouſſoul. Il ne ſe déconcerta pas pour cela; au contraire, il comprit dans ce moment qu'il étoit bien éveillé, & que tout ce qui lui étoit arrivé étoit

très-réel, & non pas un ſonge. Il entra dans la plaiſanterie & dans l'intention du calife : Ha ha, s'écria-t-il en le regardant avec aſſurance, vous voilà donc, marchand de Mouſſoul! quoi, vous vous plaignez que je vous fais mourir, vous qui étes cauſe des mauvais traitemens que j'ai faits à ma mère, & de ceux que j'ai reçus pendant un ſi long tems à l'hôpital des fous : vous qui avez ſi fort maltraité l'iman de la moſquée de mon quartier, & les quatre ſcheikhs mes voiſins; car ce n'eſt pas moi, je m'en lave les mains : vous qui m'avez cauſé tant de peines d'eſprit & tant de traverſes. Enfin n'eſt-ce pas vous qui êtes l'aggreſſeur, & ne ſuis-je pas l'offenſé?

Tu as raiſon, Abou Haſſan, répondit le calife en continuant de rire; mais pour te conſoler & pour te dédommager de toutes tes peines, je ſuis prêt, & j'en prends dieu à témoin, de te faire à ton choix telle réparation que tu voudras m'impoſer.

En achevant ces paroles, le calife deſcendit du cabinet, entra dans le ſallon. Il ſe fit apporter un de ſes plus beaux habits, & commanda aux dames de faire la fonction des officiers de la chambre, & d'en revêtir Abou Haſſan. Quand elles l'eurent habillé : Tu es mon frère, lui dit le calife en l'embraſſant;

demande-moi tout ce qui te peut faire plaiſir ; je te l'accorderai.

Commandeur des croyans, reprit Abou Haſſan, je ſupplie votre majeſté de me faire la grâce de m'apprendre ce qu'elle a fait pour me démonter ainſi le cerveau, & quel a été ſon deſſein ; cela m'importe préſentement plus que toute autre choſe, pour remettre entièrement mon eſprit dans ſon aſſiette ordinaire.

Le calife voulut bien donner cette ſatisfaction à Abou Haſſan : Tu dois ſavoir premièrement, lui dit-il, que je me déguiſe aſſez ſouvent, & particulièrement la nuit, pour connoître par moi-même ſi tout eſt dans l'ordre dans la ville de Bagdad ; & comme je ſuis bien aiſe de ſavoir auſſi ce qui ſe paſſe aux environs, je me ſuis fixé un jour, qui eſt le premier de chaque mois, pour faire un grand tour au-dehors, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & je reviens toujours par le pont. Je revenois de faire ce tour, le ſoir que tu m'invitas à ſouper chez toi. Dans notre entretien tu me marquas que la ſeule choſe que tu deſirois, c'étoit d'être calife & commandeur des croyans l'eſpace de vingt-quatre heures ſeulement, pour mettre à la raiſon l'iman de la moſquée de ton quartier, & les quatre ſcheikhs ſes conſeillers. Ton deſir me parut très-

propre

propre pour m'en donner un ſujet de divertiſſement ; & dans cette vue j'imaginai ſur le champ le moyen de te procurer la ſatisfaction que tu déſirois. J'avois ſur moi de la poudre qui fait dormir du moment qu'on l'a priſe, à ne pouvoir ſe réveiller qu'au bout d'un certain tems. Sans que tu t'en apperçuſſes, j'en jetai une doſe dans la dernière taſſe que je te préſentai, & tu bus. Le ſommeil te prit dans le moment, & je te fis enlever & emporter à mon palais par mon eſclave, après avoir laiſſé la porte de ta chambre ouverte en ſortant. Il n'eſt pas néceſſaire de te dire ce qui t'arriva dans mon palais à ton réveil & pendant la journée juſqu'au ſoir, où après avoir été bien régalé par mon ordre, une de mes eſclaves qui te ſervoit, jeta une autre doſe de la même poudre dans le dernier verre qu'elle te préſenta, & que tu bus. Le grand aſſoupiſſement te prit auſſitôt, & je te fis reporter chez toi par le même eſclave qui t'avoit apporté, avec ordre de laiſſer encore la porte de ta chambre ouverte en ſortant. Tu m'as raconté toi-même tout ce qui t'eſt arrivé le lendemain & les jours ſuivans. Je ne m'étois pas imaginé que tu duſſes ſouffrir autant que tu as ſouffert en cette occaſion ; mais, comme je m'y ſuis déjà engagé envers toi, je ferai toutes choſes pour

te consoler & te donner lieu d'oublier tous tes maux. Vois donc ce que je puis faire pour te faire plaisir, & demande-moi hardiment ce que tu souhaites.

Commandeur des croyans, reprit Abou Hassan, quelque grands que soient les maux que j'ai soufferts, ils sont effacés de ma mémoire, du moment que j'apprends qu'ils me sont venus de la part de mon souverain seigneur & maître. A l'égard de la générosité dont votre majesté s'offre de me faire sentir les effets avec tant de bonté, je ne doute nullement de sa parole irrévocable ; mais comme l'intérêt n'a jamais eu d'empire sur moi, puisqu'elle me donne cette liberté, la grâce que j'ose lui demander, c'est de me donner assez d'accès près de sa personne, pour avoir le bonheur d'être toute ma vie l'admirateur de sa grandeur.

Ce dernier témoignage de desintéressement d'Abou Hassan acheva de lui mériter toute l'estime du calife. Je te fais bon gré de ta demande, lui dit le calife ; je te l'accorde, avec l'entrée libre dans mon palais à toute heure, en quelqu'endroit que je me trouve. En même-tems il lui assigna un logement dans le palais. A l'égard de ses appointemens, il lui dit qu'il ne vouloit pas qu'il eût affaire à ses tréforiers,

mais à sa personne même ; & sur le champ il lui fit donner par son trésorier particulier une bourse de mille pièces d'or. Abou Hassan fit de profonds remercîmens au calife, qui le quitta pour aller tenir conseil selon la coutume.

Abou Hassan prit ce tems-là pour aller au plutôt informer sa mère de tout ce qui se passoit, & lui apprendre sa bonne fortune. Il lui fit connoître que tout ce qui lui étoit arrivé n'étoit point un songe ; qu'il avoit été calife, & qu'il en avoit réellement fait les fonctions pendant un jour entier, & reçu véritablement les honneurs ; qu'elle ne devoit pas douter de ce qu'il lui disoit, puisqu'il en avoit eu la confirmation de la propre bouche du calife même.

La nouvelle de l'histoire d'Abou Hassan ne tarda guère à se répandre dans toute la ville de Bagdad ; elle passa même dans les provinces voisines, & delà dans les plus éloignées, avec les circonstances toutes singulières & divertissantes dont elle avoit été accompagnée.

La nouvelle faveur d'Abou Hassan le rendoit extrêmement assidu auprès du calife. Comme il étoit naturellement de bonne humeur, & qu'il faisoit naître la joie par-tout où il se trouvoit, par ses bons mots & par ses plaisanteries, le calife ne pouvoit guère se passer de lui, & il ne faisoit aucune partie de diver-

tissement sans l'y appeler ; il le menoit même quelquefois chez Zobéïde son épouse, à qui il avoit raconté son histoire, qui l'avoit extrêmement divertie. Zobéïde le goûtoit assez ; mais elle remarqua que toutes les fois qu'il accompagnoit le calife chez elle, il avoit toujours les yeux sur une de ses esclaves appelée Nouzhatoul-Aouadat (1) ; c'est pourquoi elle résolut d'en avertir le calife : Commandeur des croyans, dit un jour la princesse au calife, vous ne remarquez peut-être pas comme moi, que toutes les fois qu'Abou Hassan vous accompagne ici, il ne cesse d'avoir les yeux sur Nouzhatoul-Aouadat, & qu'il ne manque jamais de la faire rougir. Vous ne doutez point que ce ne soit une marque certaine qu'elle ne le hait pas. C'est pourquoi, si vous m'en croyez, nous ferons un mariage de l'un & de l'autre.

Madame, reprit le calife, vous me faites souvenir d'une chose que je devrois avoir déjà faite. Je sais le goût d'Abou Hassan sur le mariage, par lui-même, & je lui avois toujours promis de lui donner une femme, dont il auroit tout sujet d'être content. Je suis bien aise

---

(1) C'est-à-dire, divertissement qui rappelle, ou qui fait revenir.

que vous m'en ayez parlé, & je ne ſais comment la choſe m'étoit échappée de la mémoire. Mais il vaut mieux qu'Abou Haſſan ait ſuivi ſon inclination, par le choix qu'il a fait lui-même. D'ailleurs, puiſque Nouzhatoul-Aouadat ne s'en éloigne pas, nous ne devons point héſiter ſur ce mariage. Les voilà l'un & l'autre, ils n'ont qu'à déclarer s'ils y conſentent.

Abou Haſſan ſe jeta aux piés du calife & de Zobéïde, pour leur marquer combien il étoit ſenſible aux bontés qu'ils avoient pour lui : Je ne puis, dit-il en ſe relevant, recevoir une épouſe de meilleures mains; mais je n'oſe eſpérer que Nouzhatoul-Aouadat veuille me donner la ſienne, d'auſſi bon cœur que je ſuis prêt de lui donner la mienne. En achevant ces paroles, il regarda l'eſclave de la princeſſe, qui témoigna aſſez de ſon côté par ſon ſilence reſpectueux, & par la rougeur qui lui montoit au viſage, qu'elle étoit toute diſpoſée à ſuivre la volonté du calife, & de Zobéide ſa maîtreſſe.

Le mariage ſe fit, & les noces furent célébrées dans le palais avec de grandes réjouiſſances, qui durèrent pluſieurs jours. Zobéïde ſe fit un point d'honneur de faire de riches préſens à ſon eſclave, pour faire plaiſir au calife; & le calife de ſon côté en conſidération

de Zobéïde, en usa de même envers Abou Haſſan.

La mariée fut conduite au logement que le calife avoit aſſigné à Abou Haſſan ſon mari qui l'attendoit avec impatience. Il la reçut au bruit de tous les inſtrumens de muſique, & des chœurs de muſiciens & de muſiciennes du palais, qui faiſoient retentir l'air du concert de leurs voix & de leurs inſtrumens.

Pluſieurs jours ſe paſsèrent en fêtes & en réjouiſſances accoutumées dans ces ſortes d'occaſions, après leſquels on laiſſa les nouveaux mariés jouir paiſiblement de leurs amours. Abou Haſſan & ſa nouvelle épouſe étoient charmés l'un de l'autre. Ils vivoient dans une union ſi parfaite, que hors le tems qu'ils employoient à faire leur cour, l'un au calife, & l'autre à la princeſſe Zobéïde, ils étoient toujours enſemble, & ne ſe quittoient point. Il eſt vrai que Nouzhatoul-Aouadat avoit toutes les qualités d'une femme capable de donner de l'amour & de l'attachement à Abou Haſſan, puiſqu'elle étoit ſelon les ſouhaits ſur leſquels il s'étoit expliqué au calife ; c'eſt-à-dire, en état de lui tenir tête à table. Avec ces diſpoſitions, ils ne pouvoient manquer de paſſer enſemble leur tems très-agréablement. Auſſi leur table étoit-elle toujours miſe, couverte à cha-

que repas des mets les plus délicats & les plus frians, qu'un traiteur avoit ſoin de leur apprêter & de leur fournir. Le buffet étoit toujours chargé de vin le plus exquis, & diſpoſé de manière qu'il étoit à la portée de l'un & de l'autre lorſqu'ils étoient à table. Là ils jouiſſoient d'un agréable tête-à-tête, & s'entretenoient de mille plaiſanteries qui leur faiſoient faire des éclats de rire, plus ou moins grands, ſelon qu'ils avoient mieux ou moins bien rencontré à dire quelque choſe capable de les réjouir. Le repas du ſoir étoit particulièrement conſacré à la joie. Ils ne s'y faiſoient ſervir que des fruits excellens, des gâteaux & des pâtes d'amandes; & à chaque coup de vin qu'ils buvoient, ils s'excitoient l'un & l'autre par quelques chanſons nouvelles, qui fort ſouvent étoient des impromptus faits à propos ſur le ſujet dont ils s'entretenoient. Ces chanſons étoient auſſi quelquefois accompagnées d'un luth, ou de quelqu'autre inſtrument dont ils ſavoient toucher l'un & l'autre.

Abou Haſſan & Nouzhatoul-Aouadat paſſèrent ainſi un aſſez long eſpace de tems à faire bonne chere & à ſe bien divertir. Ils ne s'étoient jamais mis en peine de leur dépenſe de bouche; & le traiteur qu'ils avoient choiſi pour cela, avoit fait toutes les avances. Il

étoit juſte qu'il reçût quelque argent, c'eſt pourquoi il leur préſenta le mémoire de ce qu'il avoit avancé. La ſomme ſe trouva très-forte. On y ajouta celle à quoi pouvoit monter la dépenſe déjà faite en habits de noces des plus riches étoffes pour l'un & pour l'autre, & en joyaux de très-grand prix pour la mariée; & la ſomme ſe trouva ſi exceſſive, qu'ils s'apperçurent, mais trop tard, que de tout l'argent qu'ils avoient reçu des bienfaits du calife & de la princeſſe Zobéïde, en conſidération de leur mariage, il ne leur reſtoit préciſément que ce qu'il falloit pour y ſatisfaire. Cela leur fit faire de grandes réflexions ſur le paſſé, qui ne remédioient point au mal préſent. Abou Haſſan fut d'avis de payer le traiteur, & ſa femme y conſentit. Ils le firent venir & lui payèrent tout ce qu'ils lui devoient, ſans rien témoigner de l'embarras où ils alloient ſe trouver ſitôt qu'ils auroient fait ce payement.

Le traiteur ſe retira fort content d'avoir été payé en belles pièces d'or à fleur de coin: on n'en voyoit pas d'autres dans le palais du calife. Abou Haſſan & Nouzhatoul-Aouadat ne le furent guère d'avoir vu le fond de leur bourſe. Ils demeurèrent dans un grand ſilence, les yeux baiſſés, & fort embaraſſés de l'état où ils ſe voyoient réduits dès la première année de leur mariage.

Abou Haſſan ſe ſouvenoit bien que le calife en le recevant dans ſon palais, lui avoit promis de ne le laiſſer manquer de rien. Mais quand il conſidéroit qu'il avoit prodigué en ſi peu de tems les largeſſes de ſa main libérale, outre qu'il n'étoit pas d'humeur à demander, il ne vouloit pas auſſi s'expoſer à la honte de déclarer au calife le mauvais uſage qu'il en avoit fait, & le beſoin où il étoit d'en recevoir de nouvelles. D'ailleurs, il avoit abandonné ſon bien de patrimoine à ſa mère, ſitôt que le calife l'avoit retenu près de ſa perſonne, & il étoit fort éloigné de recourir à la bourſe de ſa mère, à qui il auroit fait connoître par ce procédé, qu'il étoit retombé dans le même déſordre qu'après la mort de ſon père.

De ſon côté, Nouzhatoul-Aouadat, qui regardoit les libéralités de Zobéïde, & la liberté qu'elle lui avoit accordée en la mariant, comme une récompenſe plus que ſuffiſante de ſes ſervices & de ſon attachement, ne croyoit pas être en droit de lui rien demander davantage.

Abou Haſſan rompit enfin le ſilence; & en regardant Nouzhatoul-Aouadat avec un viſage ouvert: Je vois bien, lui dit-il, que vous êtes dans le même embarras que moi, & que vous cherchez quel parti nous devons prendre dans une auſſi fâcheuſe conjoncture que

celle-ci, où l'argent vient de nous manquer tout-à-coup, ſans que nous l'ayons prévu. Je ne ſais quel peut être votre ſentiment ; pour moi, quoi qu'il puiſſe arriver, mon avis n'eſt pas de retrancher notre dépenſe ordinaire de la moindre choſe, & je crois que de votre côté vous ne m'en dédirez pas. Le point eſt de trouver le moyen d'y fournir, ſans avoir la baſſeſſe d'en demander, ni moi au calife, ni vous à Zobéïde, & je crois l'avoir trouvé. Mais pour cela, il faut que nous nous aidions l'un l'autre.

Ce diſcours d'Abou Haſſan plut beaucoup à Nouzhatoul-Aouadat, & lui donna quelque eſpérance. Je n'étois pas moins occupée que vous de cette penſée, lui dit-elle, & ſi je ne m'en expliquois pas, c'eſt que je n'y voyois aucun remède. Je vous avoue que l'ouverture que vous venez de me faire, me fait le plus grand plaiſir du monde. Mais puiſque vous avez trouvé le moyen que vous dites, & que mon ſecours vous eſt néceſſaire pour y réuſſir, vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut que je faſſe, & vous verrez que je m'y employerai de mon mieux.

Je m'attendois bien, reprit Abou Haſſan, que vous ne me manqueriez pas dans cette affaire, qui vous touche autant que moi. Voici

donc le moyen que j'ai imaginé pour faire en ſorte que l'argent ne nous manque pas dans le beſoin que nous en avons, au moins pour quelque tems. Il conſiſte dans une petite tromperie que nous ferons, moi au calife, & vous à Zobéïde, & qui, je m'aſſure, les divertira & ne nous ſera pas infructueuſe. Je vais vous dire quelle eſt la tromperie que j'entends : c'eſt que nous mourions tous deux.

Que nous mourions tous deux, interrompit Nouzhatoul-Aouadat ! mourez ſi vous voulez tout ſeul ; pour moi, je ne ſuis pas laſſe de vivre, & je ne prétends pas, ne vous en déplaiſe, mourir encore ſitôt. Si vous n'avez pas d'autre moyen à me propoſer que celui-là, vous pouvez l'exécuter vous-même, car je vous aſſure que je ne m'en mêlerai point.

Vous êtes femme, repartit Abou Haſſan, je veux dire d'une vivacité & d'une promptitude ſurprenante ; à peine me donnez-vous le tems de m'expliquer. Ecoutez-moi donc un moment avec patience, & vous verrez après cela que vous voudrez bien mourir de la même mort dont je prétends mourir moi-même. Vous jugez bien que je n'entends pas parler d'une mort véritable, mais d'une mort feinte.

Ah, bon pour cela, interrompit encore Nouzhatoul-Aouadat ! dès qu'il ne s'agira que

d'une mort feinte, je ſuis à vous. Vous pouvez compter ſur moi, vous ſerez témoin du zèle avec lequel je vous ſeconderai à mourir de cette manière; car, pour vous le dire franchement, j'ai une répugnance invincible à vouloir mourir ſitôt, de la manière que je l'entendois tantôt.

Hé bien, vous ſerez ſatisfaite, continua Abou Haſſan; voici comme je l'entends, pour réuſſir en ce que je me propoſe: je vais faire le mort. Auſſitôt vous prendrez un linceul, & vous m'enſevelirez, comme ſi je l'étois effectivement. Vous me mettrez au milieu de la chambre à la manière accoutumée, avec le turban poſé ſur le viſage, & les piés tournés du côté de la Mecque, tout prêt à être porté au lieu de la ſépulture. Quand tout ſera ainſi diſpoſé, vous ferez les cris & verſerez les larmes ordinaires en de pareilles occaſions, en déchirant vos habits, & vous arrachant les cheveux, ou du moins en feignant de vous les arracher, & vous irez toute en pleurs & les cheveux épars vous préſenter à Zobéïde. La princeſſe voudra ſavoir le ſujet de vos larmes; & dès que vous l'en aurez informée par vos paroles entrecoupées de ſanglots, elle ne manquera pas de vous plaindre, & de vous faire préſent de quelque ſomme d'argent pour aider

à faire les frais de mes funérailles, & d'une pièce de brocard pour me servir de drap-mortuaire, afin de rendre mon enterrement plus magnifique, & pour vous faire un habit à la place de celui qu'elle verra déchiré. Auſſitôt que vous ſerez de retour avec cet argent & cette pièce de brocard, je me leverai du milieu de la chambre, & vous vous mettrez à ma place. Vous ferez la morte; & après vous avoir enſevelie, j'irai de mon côté faire auprès du calife le même perſonnage que vous aurez fait chez Zobéïde. Et j'oſe me promettre que le calife ne ſera pas moins libéral à mon égard, que Zobéïde l'aura été envers vous.

Quand Abou Haſſan eut achevé d'expliquer ſa penſée ſur ce qu'il avoit projeté: Je crois que la tromperie ſera fort divertiſſante, reprit auſſitôt Nouzhatoul-Aouadat, & je ſerai fort trompée ſi le calife & Zobéïde ne nous en ſavent bon gré. Il s'agit préſentement de la bien conduire: à mon égard vous pouvez me laiſſer faire, je m'acquitterai de mon rôle, pour le moins, auſſi-bien que je m'attends que vous vous acquitterez du vôtre, & avec d'autant plus de zèle & d'attention, que j'apperçois comme vous le grand avantage que nous en devons remporter. Ne perdons point de tems. Pendant que je prendrai un linceul, met-

tez-vous en chemiſe & en caleçon : je ſais enſevelir auſſi-bien que qui que ce ſoit : car lorſque j'étois au ſervice de Zobéïde, & que quelqu'eſclave de mes compagnes venoit à mourir, j'avois toujours la commiſſion de l'enſevelir.

Abou Haſſan ne tarda guère à faire ce que Nouzhatoul-Aouadat lui avoit dit. Il s'étendit ſur le dos tout de ſon long ſur le linceul qui avoit été mis ſur le tapis de pié au milieu de la chambre, croiſa ſes bras, & ſe laiſſa envelopper de manière qu'il ſembloit qu'il n'y avoit qu'à le mettre dans une bière, & l'emporter pour être enterré. Sa femme lui tourna les piés du côté de la Mecque, lui couvrit le viſage d'une mouſſeline des plus fines, & mit ſon turban pardeſſus, de manière qu'il avoit la reſpiration libre. Elle ſe décoëffa enſuite, & les larmes aux yeux, les cheveux pendans & épars, en faiſant ſemblant de ſe les arracher avec de grands cris, elle ſe frappoit les joues, & ſe donnoit de grands coups ſur la poitrine, avec toutes les autres marques d'une vive douleur. En cet équipage elle ſortit, & traverſa une cour fort ſpacieuſe, pour ſe rendre à l'appartement de la princeſſe Zobéïde.

Nouzhatoul-Aouadat faiſoit des cris ſi perçans, que Zobéïde les entendit de ſon appar-

tement. Elle commanda à ſes femmes eſclaves qui étoient alors auprès d'elle, de voir d'où pouvoient venir ces plaintes & ces cris qu'elle entendoit. Elles coururent vîte aux jalouſies, & revinrent avertir Zobéïde que c'étoit Nouzhatoul-Aouadat qui s'avançoit toute éplorée. Auſſitôt la princeſſe impatiente de ſavoir ce qui lui étoit arrivé, ſe leva, & alla au-devant d'elle juſqu'à la porte de ſon antichambre.

Nouzhatoul-Aouadat joua ici ſon rôle en perfection. Dès qu'elle eut apperçu Zobéïde, qui tenoit elle-même la portière de ſon antichambre entr'ouverte, & qui l'attendoit, elle redoubla ſes cris en s'avançant, s'arracha les cheveux à pleines mains, ſe frappa les joues & la poitrine plus fortement, & ſe jeta à ſes piés, en les baignant de ſes larmes.

Zobéïde étonnée de voir ſon eſclave dans une affliction ſi extraordinaire, lui demanda ce qu'elle avoit, & quelle diſgrace lui étoit arrivée.

Au lieu de répondre, la fauſſe affligée continua ſes ſanglots quelque tems, en feignant de ſe faire violence pour les retenir. Hélas! ma très-honorée dame & maîtreſſe, s'écria-t-elle enfin avec des paroles entrecoupées de ſanglots, quel malheur plus grand & plus funeſte pouvoit-il m'arriver, que celui qui m'oblige de

venir me jeter aux piés de votre majesté, dans la disgrace extrême où je suis réduite ! que dieu prolonge vos jours dans une santé parfaite, ma très-respectable princesse, & vous donne de longues & heureuses années ! Abou Hassan, le pauvre Abou Hassan, que vous avez honoré de vos bontés, & que vous m'aviez donné pour époux, avec le commandeur des croyans, ne vit plus.

En achevant ces dernières paroles, Nouzhatoul-Aouadat redoubla ses larmes & ses sanglots, & se jeta encore aux piés de la princesse. Zobéïde fut extrêmement surprise de cette nouvelle. Abou Hassan est mort, s'écria-t-elle, cet homme si plein de santé, si agréable & si divertissant : en vérité, je ne m'attendois pas d'apprendre sitôt la mort d'un homme comme celui-là, qui promettoit une plus longue vie, & qui la méritoit si bien. Elle ne put s'empêcher d'en marquer sa douleur par ses larmes. Ses femmes esclaves qui l'accompagnoient, & qui avoient eu plusieurs fois leur part des plaisanteries d'Abou Hassan, quand il étoit admis aux entretiens familiers de Zobéïde & du calife, témoignèrent aussi par leurs pleurs, leurs regrets de sa perte, & la part qu'elles y prenoient.

Zobéïde, ses femmes esclaves & Nouzhatoul-

Aouadat

Aouadat demeurèrent un tems confidérable le mouchoir devant les yeux, à pleurer & à jeter des foupirs de cette prétendue mort. Enfin la princeffe Zobéïde rompit le filence : Méchante, s'écria-t-elle, en s'adreffant à la fauffe veuve, c'eft peut-être toi qui es caufe de fa mort. Tu lui auras donné tant de chagrins par ton humeur fâcheufe, qu'enfin tu feras venue à bout de le mettre au tombeau.

Nouzhatoul-Aouadat témoigna recevoir une grande mortification du reproche que Zobéïde lui faifoit : Ah ! madame, s'écria-t-elle, je ne crois pas avoir jamais donné à votre majefté pendant tout le tems que j'ai eu le bonheur d'être fon efclave, le moindre fujet d'avoir une opinion fi défavantageufe de ma conduite envers un époux qui m'a été fi cher. Je m'eftimerois la plus malheureufe de toutes les femmes, fi vous en étiez perfuadée. J'ai chéri Abou Haffan, comme une femme doit chérir un mari qu'elle aime paffionnément; & je puis dire fans vanité que j'ai eu toute la tendreffe qu'il méritoit que j'euffe pour lui, par toutes les complaifances raifonnables qu'il avoit pour moi, & qui méritoient un témoignage qu'il ne m'aimoit pas moins tendrement. Je fuis perfuadée qu'il me juftifieroit pleinement là-deffus dans l'efprit de votre majefté, s'il étoit encore

au monde. Mais, madame, ajouta-t-elle en renouvellant ſes larmes, ſon heure étoit venue, & c'eſt la cauſe unique de ſa mort.

Zobéïde en effet avoit toujours remarqué dans ſon eſclave une même égalité d'humeur, une douceur qui ne ſe démentoit jamais, une grande docilité, & un zèle en tout ce qu'elle faiſoit pour ſon ſervice, qui marquoit qu'elle faiſoit plutôt par inclination que par devoir. Ainſi elle n'héſita point à l'en croire ſur ſa parole, & elle commanda à ſa tréſorière d'aller prendre dans ſon tréſor une bourſe de cent pièces de monnoie d'or, & une pièce de brocard.

La tréſorière revint bientôt avec la bourſe & la pièce de brocard, qu'elle mit par ordre de Zobéïde entre les mains de Nouzhatoul-Aouadat.

En recevant ce beau préſent, elle ſe jeta aux piés de la princeſſe, & lui en fit ſes très-humbles remercîmens, avec une grande ſatisfaction dans l'ame d'avoir bien réuſſi. Va, lui dit Zobéïde, fais ſervir la pièce de brocard de drap mortuaire ſur la bière de ton mari, & emploie l'argent à lui faire des funérailles honorables & dignes de lui. Après cela, modère les tranſports de ton affliction; j'aurai ſoin de toi.

Nouzhatoul-Aouadat ne fut pas plutôt hors de la préſence de Zobéïde, qu'elle eſſuya ſes

larmes avec une grande joie, & retourna au plutôt rendre compte à Abou Hassan du bon succès de son rôle.

En rentrant, Nouzhatoul-Aouadat fit un grand éclat de rire, en retrouvant Abou Hassan au même état qu'elle l'avoit laissé, c'est-à-dire, enseveli au milieu de la chambre. Levez-vous, lui dit-elle toujours en riant, & venez voir le fruit de la tromperie que j'ai faite à Zobéïde. Nous ne mourrons pas encore de faim aujourd'hui.

Abou Hassan se leva promptement, & se réjouit fort avec sa femme, en voyant la bourse & la pièce de brocard.

Nouzhatoul-Aouadat étoit si aise d'avoir si bien réussi dans la tromperie qu'elle venoit de faire à la princesse, qu'elle ne pouvoit contenir sa joie. Ce n'est pas assez, dit-elle à son mari en riant : je veux faire la morte à mon tour, & voir si vous serez assez habile pour en tirer autant du calife que j'ai fait de Zobéïde.

Voilà justement le génie des femmes, reprit Abou Hassan; on a bien raison de dire, qu'elles ont toujours la vanité de croire qu'elles sont plus que les hommes, quoique le plus souvent elles ne fassent rien de bien que par leur conseil. Il feroit beau voir que je n'en fisse pas

au moins autant que vous auprès du calife; moi qui ſuis l'inventeur de la fourberie. Mais ne perdons pas le tems en diſcours inutiles : faites la morte comme moi, & vous verrez ſi je n'aurai pas le même ſuccès.

Abou Haſſan enſevelit ſa femme, la mit au même endroit qu'il étoit, lui tourna les piés du côté de la Mecque, & ſortit de ſa chambre tout en déſordre, le turban mal accommodé, comme un homme qui eſt dans une grande affliction. En cet état, il alla chez le calife qui tenoit alors un conſeil particulier avec le grand-viſir Giafar, & d'autres viſirs en qui il avoit le plus de confiance. Il ſe préſenta à la porte; & l'huiſſier qui ſavoit qu'il avoit les entrées libres, lui ouvrit. Il entra le mouchoir d'une main devant les yeux, pour cacher les larmes feintes qu'il laiſſoit couler en abondance, en ſe frappant la poitrine de l'autre à grands coups, avec des exclamations qui exprimoient l'excès d'une grande douleur.

Le calife, qui étoit accoutumé à voir Abou Haſſan avec un viſage toujours gai, & qui n'inſpiroit que la joie, fut fort ſurpris de le voir paroître devant lui en un ſi triſte état. Il interrompit l'attention qu'il donnoit à l'affaire dont on parloit dans ſon conſeil, pour lui demander la cauſe de ſa douleur.

Commandeur des croyans, répondit Abou Haſſan avec des ſanglots & des ſoupirs réitérés, il ne pouvoit m'arriver un plus grand malheur, que celui qui fait le ſujet de mon affliction. Que dieu laiſſe vivre votre majeſté ſur le trône qu'elle remplit ſi glorieuſement : Nouzhatoul-Aouadat qu'elle m'avoit donnée en mariage par ſa bonté, pour paſſer le reſte de mes jours avec elle..... hélas !

A cette exclamation, Abou Haſſan fit ſemblant d'avoir le cœur ſi preſſé, qu'il n'en dit pas davantage, & fondit en larmes.

Le calife qui comprit qu'Abou Haſſan venoit lui annoncer la mort de ſa femme, en parut extrêmement touché : Dieu lui faſſe miſéricorde, dit-il d'un air qui marquoit combien il la regrettoit ; c'étoit une bonne eſclave, & nous te l'avions donnée Zobéïde & moi, dans l'intention de te faire plaiſir ; elle méritoit de vivre plus long-tems. Alors les larmes lui coulèrent des yeux, & il fut obligé de prendre ſon mouchoir pour les eſſuyer.

La douleur d'Abou Haſſan, & les larmes du calife attirèrent celles du grand-viſir Giafar, & des autres viſirs. Ils pleurèrent tous la mort de Nouzhatoul-Aouadat, qui, de ſon côté, étoit dans une grande impatience d'apprendre comment Abou Haſſan auroit réuſſi.

Le calife eut la même penſée du mari que Zobéïde avoit eue de la femme, & il s'imagina qu'il étoit peut-être la cauſe de ſa mort. Malheureux, lui dit-il d'un ton d'indignation, n'eſt-ce pas toi qui as fait mourir ta femme par tes mauvais traitemens ? ah ! je n'en fais aucun doute ; tu devois au moins avoir quelque conſidération pour la princeſſe Zobéïde, mon épouſe, qui l'aimoit plus que ſes autres eſclaves, & qui a bien voulu s'en priver pour te l'abandonner. Voilà une belle marque de ta reconnoiſſance.

Commandeur des croyans, répondit Abou Haſſan en faiſant ſemblant de pleurer plus amèrement qu'auparavant, votre majeſté peut-elle avoir un ſeul moment la penſée qu'Abou Haſſan, qu'elle a comblé de ſes grâces & de ſes bienfaits, & à qui elle a fait des honneurs auxquels il n'eût jamais oſé aſpirer, ait pu être capable d'une ſi grande ingratitude ? j'aimois Nouzhatoul-Aouadat, mon épouſe, autant par tous ces endroits-là que par tant d'autres belles qualités qu'elle avoit, & qui étoient cauſe que j'ai toujours eu pour elle tout l'attachement, toute la tendreſſe & tout l'amour qu'elle méritoit. Mais, ſeigneur, ajouta-t-il, elle devoit mourir, & dieu n'a pas voulu me laiſſer jouir plus long-tems d'un bonheur que je tenois des

bontés de votre majesté & de Zobéïde, sa chère épouse.

Enfin, Abou Hassan sut dissimuler si parfaitement sa douleur par toutes les marques d'une véritable affliction, que le calife, qui d'ailleurs n'avoit pas entendu dire qu'il eût fait fort mauvais ménage avec sa femme, ajouta foi à tout ce qu'il lui dit, & ne douta plus de la sincérité de ses paroles. Le trésorier du palais étoit présent, & le calife lui commanda d'aller au trésor, & de donner à Abou Hassan une bourse de cent pièces de monnoie d'or, avec une belle pièce de brocard. Abou Hassan se jeta aussitôt aux piés du calife pour lui marquer sa reconnoissance, & le remercier de son présent. Suis le trésorier, lui dit le calife, la pièce de brocard est pour servir de drap mortuaire à ta défunte, & l'argent pour lui faire des obsèques dignes d'elle. Je m'attends bien que tu lui donneras ce dernier témoignage de ton amour.

Abou Hassan ne répondit à ces paroles obligeantes du calife, que par une profonde inclination, en se retirant. Il suivit le trésorier; & aussitôt que la bourse & la pièce de brocard lui eurent été mises entre les mains, il retourna chez lui très-content & bien satisfait en lui-même d'avoir trouvé si promptement & si facilement de quoi suppléer à la nécessité où

il s'étoit trouvé, & qui lui avoit causé tant d'inquiétudes.

Nouzhatoul-Aouadat fatiguée d'avoir été si long-tems dans une si grande contrainte, n'attendit pas qu'Abou Hassan lui dît de quitter la triste situation où elle étoit. Aussitôt qu'elle entendit ouvrir la porte, elle courut à lui : Hé bien, lui dit-elle, le calife a-t-il été aussi facile à se laisser tromper que Zobéïde ?

Vous voyez, répondit Abou Hassan, (en plaisantant & en lui montrant la bourse & la pièce de brocard), que je ne sais pas moins bien faire l'affligé pour la mort d'une femme qui se porte bien, que vous la pleureuse pour celle d'un mari qui est plein de vie.

Abou Hassan cependant se doutoit bien que cette double tromperie ne manqueroit pas d'avoir des suites : c'est pourquoi il prévint sa femme autant qu'il put, sur tout ce qui pourroit en arriver, afin d'agir de concert, ajouta-t-il : mieux nous réussirons à jeter le calife & Zobéïde dans quelque sorte d'embarras, plus ils auront de plaisir à la fin ; & peut-être nous en témoigneront-ils leur satisfaction par quelques nouvelles marques de leur libéralité. Cette dernière considération fut celle qui les encouragea plus qu'aucune autre à porter la feinte aussi loin qu'il leur seroit possible.

Quoiqu'il y eût encore beaucoup d'affaires à régler dans le conseil qui se tenoit, le calife néanmoins dans l'impatience d'aller chez la princesse Zobéïde lui faire son compliment de condoléance sur la mort de son esclave, se leva peu de tems après le départ d'Abou Hassan, & remit le conseil à un autre jour. Le grand-visir Giafar & les autres visirs prirent congé, & ils se retirèrent.

Dès qu'ils furent partis, le calife dit à Mesrour, chef des eunuques de son palais, qui étoit presque inséparable de sa personne, & qui d'ailleurs étoit de tous ses conseils : Suis-moi, & viens prendre part comme moi à la douleur de la princesse, sur la mort de Nouzhatoul-Aouadat son esclave.

Ils allèrent ensemble à l'appartement de Zobéïde : quand le calife fut à la porte, il entr'ouvrit la portière, & il apperçut la princesse assise sur un sofa, fort affligée, & les yeux encore tout baignés de larmes.

Le calife entra, & en avançant vers Zobéïde : Madame, lui dit-il, il n'est pas nécessaire de vous dire combien je prens part à votre affliction, puisque vous n'ignorez pas que je ne sois pas aussi sensible à ce qui vous fait de la peine, que je le suis à tout ce qui vous fait plaisir; mais nous sommes tous mortels, &

nous devons rendre à dieu la vie qu'il nous a donnée, quand il nous la demande. Nouzhatoul-Aouadat votre esclave fidelle avoit véritablement des qualités qui lui ont fait mériter votre estime, & j'approuve fort que vous lui en donniez encore des marques après sa mort. Considérez cependant que vos regrets ne lui redonneront pas la vie ; ainsi, madame, si vous voulez m'en croire, & si vous m'aimez, vous vous consolerez de cette perte, & prendrez plus de soin d'une vie que vous savez m'être très-précieuse & qui fait tout le bonheur de la mienne.

Si la princesse fut charmée des tendres sentimens qui accompagnoient le compliment du calife, elle fut d'ailleurs très-étonnée d'apprendre la mort de Nouzhatoul-Aouadat, à quoi elle ne s'attendoit pas. Cette nouvelle la jeta dans une telle surprise, qu'elle demeura quelque tems sans pouvoir répondre : son étonnement redoubloit d'entendre une nouvelle si opposée à celle qu'elle venoit d'apprendre, & lui ôtoit la parole ; elle se remit, & en la reprenant enfin : Commandeur des croyans, dit-elle d'un air & d'un ton qui marquoient encore son étonnement, je suis très-sensible à tous les tendres sentimens que vous marquez avoir pour moi ; mais permettez-moi de vous dire que je

ne comprends rien à la nouvelle que vous m'apprenez de la mort de mon esclave : elle est en parfaite santé : dieu nous conserve vous & moi, seigneur, si vous me voyez affligée, c'est de la mort d'Abou Hassan son mari, votre favori, que j'estimois autant par la considération que vous aviez pour lui, que parce que vous avez eu la bonté de me le faire connoître, & qu'il m'a quelquefois divertie assez agréablement. Mais, seigneur, l'insensibilité où je vous vois de sa mort, & l'oubli que vous en témoignez en si peu de tems après les témoignages que vous m'avez donnés à moi-même du plaisir que vous aviez de l'avoir auprès de vous, m'étonnent & me surprennent. Et cette insensibilité paroît davantage, par le change que vous me voulez donner, en m'annonçant la mort de mon esclave pour la sienne.

Le calife qui croyoit être parfaitement bien informé de la mort de l'esclave, & qui avoit sujet de le croire, par ce qu'il avoit vu & entendu, se mit à rire & à hausser les épaules, d'entendre ainsi parler Zobéïde. Mesrour, dit-il, en se tournant de son côté, lui adressant la parole, que dis-tu du discours de la princesse? n'est-il pas vrai que les dames ont quelquefois des absences d'esprit, qu'on ne peut que difficilement pardonner? car enfin tu as vu

& entendu auſſi-bien que moi. Et en ſe retournant du côté de Zobéïde : Madame, lui dit-il, ne verſez plus de larmes pour la mort d'Abou Haſſan, il ſe porte bien. Pleurez plutôt la mort de votre chère eſclave : il n'y a qu'un moment que ſon mari eſt venu dans mon appartement tout en pleurs & dans une affliction qui m'a fait de la peine, m'annoncer la mort de ſa femme. Je lui ai fait donner une bourſe de cent pièces d'or, avec une pièce de brocard, pour aider à le conſoler & à faire les funérailles de la défunte. Meſrour que voilà, a été témoin de tout, & il vous dira la même choſe.

Ce diſcours du calife ne parut pas à la princeſſe un diſcours ſérieux ; elle crut qu'il lui en vouloit faire accroire. Commandeur des croyans, reprit-elle, quoique ce ſoit votre coutume de railler, je vous dirai que ce n'eſt pas ici l'occaſion de le faire. Ce que je vous dis, eſt très-ſérieux. Il ne s'agit plus de la mort de mon eſclave, mais de la mort d'Abou Haſſan, ſon mari, dont je plains le ſort, que vous devriez plaindre avec moi.

Et moi, madame, repartit le calife en prenant ſon plus grand ſérieux, je vous dis ſans raillerie que vous vous trompez. C'eſt Nouzhatoul-Aouadat qui eſt morte, & Abou Haſſan eſt vivant & plein de ſanté.

Zobéïde fut piquée de la repartie feche du calife. Commandeur des croyans, repliqua-t-elle d'un ton vif, dieu vous préferve de demeurer plus long-tems en cette erreur, vous me feriez croire que votre efprit ne feroit pas dans fon affiette ordinaire. Permettez-moi de vous répéter encore que c'eft Abou Haffan qui eft mort, & que Nouzhatoul-Aouadat, mon efclave, veuve du défunt, eft pleine de vie. Il n'y a pas plus d'une heure qu'elle eft fortie d'ici. Elle y étoit venue toute défolée, & dans un état qui feul auroit été capable de me tirer les larmes, quand même elle ne m'auroit point appris, au milieu de mille fanglots, le jufte fujet de fon affliction. Toutes mes femmes en ont pleuré avec moi, & elles peuvent vous en rendre un témoignage affuré. Elles vous diront auffi que je lui ai fait préfent d'une bourfe de cent pièces d'or & d'une pièce de brocard; & la douleur que vous avez remarquée fur mon vifage en entrant, étoit autant caufée par la mort de fon mari, que par la défolation où je venois de la voir. J'allois même envoyer vous faire mon compliment de condoléance dans le moment que vous êtes entré.

A ces paroles de Zobéïde : Voilà, madame, une obftination bien étrange, s'ecria le calife

avec un grand éclat de rire ; & moi je vous dis, continua-t-il en reprenant ſon ſérieux, que c'eſt Nouzhatoul-Aouadat qui eſt morte. Non, vous dis-je, ſeigneur, reprit Zobéïde à l'inſtant, & auſſi ſérieuſement, c'eſt Abou Haſſan qui eſt mort : vous ne me ferez pa saccroir ce qui n'eſt pas.

De colère, le feu monta au viſage du calife ; il s'aſſit ſur le ſofa aſſez loin de la princeſſe ; & en s'adreſſant à Meſrour : Va voir tout-à-l'heure, lui dit-il, qui eſt mort de l'un ou de l'autre, & viens me dire inceſſamment ce qui en eſt. Quoique je ſois très-certain que c'eſt Nouzhatoul-Aouadat qui eſt morte, j'aime mieux néanmoins prendre cette voie que de m'opiniâtrer davantage ſur une choſe qui m'eſt parfaitement connue.

Le calife n'avoit pas achevé, que Meſrour étoit parti. Vous verrez, continua-t-il en adreſſant la parole à Zobéïde, dans un moment, qui a raiſon de vous ou de moi.

Pour moi, reprit Zobéïde, je ſais bien que la raiſon eſt de mon côté ; & vous verrez vous-même que c'eſt Abou Haſſan qui eſt mort, comme je l'ai dit.

Et moi, repartit le calife, je ſuis ſi certain que c'eſt Nouzhatoul-Aouadat, que je ſuis près de gager contre vous ce que vous vou-

drez, qu'elle n'eſt plus au monde, & qu'Abou Haſſan ſe porte bien.

Ne penſez pas le prendre par-là, répliqua Zobéïde ; j'accepte la gageure. Je ſuis ſi perſuadée de la mort d'Abou Haſſan, que je gage volontiers ce que je puis avoir de plus cher contre ce que vous voudrez, de quelque peu de valeur qu'il ſoit. Vous n'ignorez pas ce que j'ai en ma diſpoſition, ni ce que j'aime le plus ſelon mon inclination; vous n'avez qu'à choiſir & à propoſer, je m'y tiendrai, de quelque conſéquence que la choſe ſoit pour moi.

Puiſque cela eſt ainſi, dit alors le calife, je gage donc mon jardin de délices, contre votre palais de peinture : l'un vaut bien l'autre. Il ne s'agit pas de ſavoir, reprit Zobéïde, ſi votre jardin vaut mieux que mon palais : nous n'en ſommes pas là-deſſus. Il s'agit que vous ayez choiſi ce qu'il vous a plu de ce qui m'appartient, pour équivalent de ce que vous gagez de votre côté : je m'y tiens, & la gageure eſt arrêtée. Je ne ferai pas la première à m'en dédire, j'en prends dieu à témoin. Le calife fit le même ferment ; & ils en demeurèrent là en attendant le retour de Meſrour.

Pendant que le calife & Zobéïde conteſtoient ſi vivement & avec tant de chaleur ſur

la mort d'Abou Haſſan ou de Nouzhatoul-Aouadat, Abou Haſſan qui avoit prévu leur démêlé ſur ce ſujet, étoit fort attentif à tout ce qui pourroit en arriver. D'auſſi loin qu'il apperçut Meſrour au travers de la jalouſie contre laquelle il étoit aſſis en s'entretenant avec ſa femme, & qu'il eut remarqué qu'il venoit droit à leur logis, il comprit auſſitôt à quel deſſein il étoit envoyé. Il dit à ſa femme de faire la morte encore une fois, comme ils en étoient convenus, & de ne pas perdre de tems.

En effet le tems preſſoit, & c'eſt tout ce qu'Abou Haſſan put faire avant l'arrivée de Meſrour que d'enſevelir ſa femme, & d'étendre ſur elle la pièce de brocard que le calife lui avoit fait donner. Enſuite il ouvrit la porte de ſon logis, & le viſage triſte & abattu, en tenant ſon mouchoir devant les yeux, il s'aſſit à la tête de la prétendue défunte.

A peine eut-il achevé, que Meſrour ſe trouva dans ſa chambre. Le ſpectacle funèbre qu'il apperçut d'abord, lui donna une joie ſecrète par rapport à l'ordre dont le calife l'avoit chargé. Sitôt qu'Abou Haſſan l'apperçut, il s'avança au-devant de lui; & en lui baiſant la main par reſpect : Seigneur, dit-il en ſoupirant & en gémiſſant, vous me voyez dans

la

la plus grande affliction qui pouvoit jamais m'arriver par la mort de Nouzhatoul-Aouadat ma chere épouse, que vous honoriez de vos bontés.

Mesrour fut attendri à ce discours, & il ne lui fut pas possible de refuser quelques larmes à la mémoire de la défunte. Il leva un peu le drap mortuaire du côté de la tête pour lui voir le visage qui étoit à découvert ; & en le laissant aller après l'avoir seulement entrevue : Il n'y a pas d'autre dieu que dieu, dit-il avec un soupir profond ; nous devons nous soumettre tous à sa volonté, & toute créature doit retourner à lui. Nouzhatoul-Aouadat ma bonne sœur, ajouta-t-il en soupirant, ton destin a été de bien peu de durée : dieu te fasse miséricorde. Il se tourna ensuite du côté d'Abou Hassan qui fondoit en larmes : Ce n'est pas sans raison, lui dit-il, que l'on dit que les femmes sont quelquefois dans des absences d'esprit qu'on ne peut pardonner. Zobéïde, toute ma bonne maîtresse qu'elle est, est dans ce cas-là. Elle a voulu soutenir au calife, que c'étoit vous qui étiez mort, & non votre femme : & quelque chose que le calife lui ait paru dire au contraire, pour la persuader, en lui assurant même la chose très-sérieusement, il n'a jamais pu y réussir. Il m'a même pris à

témoin pour lui rendre témoignage de cette vérité, & la lui confirmer, puiſque, comme vous le ſavez, j'étois préſent quand vous êtes venu lui apprendre cette nouvelle affligeante; mais tout cela n'a ſervi de rien. Ils en ſont même venus à des obſtinations l'un contre l'autre, qui n'auroient pas fini, ſi le calife, pour convaincre Zobéïde, ne s'étoit aviſé de m'envoyer vers vous, pour en ſavoir encore la vérité. Mais je crains fort de ne pas réuſſir; car de quelque biais qu'on puiſſe prendre aujourd'hui les femmes, pour leur faire entendre les choſes, elles ſont d'une opiniâtreté inſurmontable, quand une fois elles ſont prévenues d'un ſentiment contraire.

Que dieu conſerve le commandeur des croyans dans la poſſeſſion & dans le bon uſage de ſon rare eſprit, reprit Abou Haſſan, toujours les larmes aux yeux, & avec des paroles entre-coupées de ſanglots; vous voyez ce qui en eſt, & que je n'en ai pas impoſé à ſa majeſté. Et plût à dieu, s'écria-t-il, pour mieux diſſimuler, que je n'euſſe pas eu l'occaſion d'aller lui annoncer une nouvelle ſi triſte & ſi affligeante! Hélas! ajouta-t-il je ne puis aſſez exprimer la perte irréparable que je fais aujourd'hui. Cela eſt vrai, reprit Meſrour; & je puis vous aſſurer que je prends beaucoup

de part à votre affliction : mais enfin, il faut vous en consoler, & ne vous point abandonner ainsi à votre douleur. Je vous quitte malgré moi pour m'en retourner vers le calife ; mais je vous demande en grâce, poursuivit-il, de ne pas faire enlever le corps, que je ne sois revenu ; car je veux assister à son enterrement, & l'accompagner de mes prières.

Mesrour étoit déjà sorti pour aller rendre compte de son message, quand Abou Hassan qui le conduisoit jusqu'à la porte, lui marqua qu'il ne méritoit pas l'honneur qu'il vouloit lui faire. De crainte que Mesrour ne revînt sur ses pas pour lui dire quelqu'autre chose, il le conduisit de l'œil pendant quelque tems, & lorsqu'il le vit assez éloigné, il rentra chez lui ; & en débarrassant Nouzhatoul-Aouadat de tout ce qui l'enveloppoit : Voilà déjà, lui disoit-il, une nouvelle scène de jouée ; mais je m'imagine bien que ce ne sera pas la dernière ; & certainement la princesse Zobéïde ne s'en voudra pas tenir au rapport de Mesrour, au contraire elle s'en moquera : elle a de trop fortes raisons pour y ajouter foi ; ainsi nous devons nous attendre à quelque nouvel évènement. Pendant ce discours d'Abou Hassan, Nouzhatoul-Aouadat eut le tems de re-

prendre ſes habits ; ils allèrent tous deux ſe remettre ſur le ſofa contre la jalouſie, pour tâcher de découvrir ce qui ſe paſſoit.

Cependant Meſrour arriva chez Zobéïde : il entra dans ſon cabinet en riant, & en frappant des mains, comme un homme qui avoit quelque choſe d'agréable à annoncer.

Le calife étoit naturellement impatient : il vouloit être éclairci promptement de cette affaire ; d'ailleurs il étoit vivement piqué au jeu par le défi de la princeſſe ; c'eſt pourquoi dès qu'il vit Meſrour : Méchant eſclave, s'écria-t-il, il n'eſt pas tems de rire : tu ne dis mot : parle hardiment : qui eſt mort du mari ou de la femme ?

Commandeur des croyans, répondit auſſitôt Meſrour, en prenant un air ſérieux ; c'eſt Nouzhatoul-Aouadat qui eſt morte, & Abou Haſſan en eſt toujours auſſi affligé, qu'il l'a paru tantôt devant votre majeſté.

Sans donner le tems à Meſrour de pourſuivre, le calife l'interrompit : Bonne nouvelle, s'écria-t-il avec un grand éclat de rire ; il n'y a qu'un moment que Zobéïde ta maîtreſſe, avoit à elle le palais des peintures ; il eſt préſentement à moi. Nous en avions fait la gageure contre mon jardin des délices, depuis que tu es parti ; ainſi tu ne pouvois me faire

un plus grand plaiſir, j'aurai ſoin de t'en récompenſer. Mais laiſſons cela; dis-moi de point en point ce que tu as vu.

Commandeur des croyans, pourſuivit Meſrour, en arrivant chez Abou Haſſan, je ſuis entré dans ſa chambre qui étoit ouverte : je l'ai trouvé toujours très-affligé, & pleurant la mort de Nouzhatoul-Aouadat ſa femme. Il étoit aſſis près de la tête de la défunte, qui étoit enſevelie au milieu de la chambre, les piés tournés du côté de la Mecque, & couverte de la pièce de brocard, dont votre majeſté a tantôt fait préſent à Abou Haſſan. Après lui avoir témoigné la part que je prenois à ſa douleur, je me ſuis approché; & en levant le drap mortuaire du côté de la tête, j'ai reconnu Nouzhatoul-Aouadat qui avoit déjà le viſage enflé & tout changé. J'ai exhorté du mieux que j'ai pu Abou Haſſan à ſe conſoler; & en me retirant, je lui ai marqué que je voulois me trouver à l'enterrement de ſa femme & que je le priois d'attendre à faire enlever le corps, que je fuſſe venu. Voilà tout ce que je puis dire à votre majeſté ſur l'ordre qu'elle m'a donné.

Quand Meſrour eut achevé de faire ſon rapport : Je ne t'en demandois pas davantage, lui dit le calife en riant de tout ſon cœur; &

je ſuis très-content de ton exactitude. Et en s'adreſſant à la princeſſe Zobéïde : Hé bien, madame, lui dit le calife, avez-vous encore quelque choſe à dire contre une vérité ſi conſtante? croyez-vous toujours que Nouzhatoul-Aouadat ſoit vivante, & qu'Abou Haſſan ſoit mort; & n'avouez-vous pas que vous avez perdu la gageure?

Zobéïde ne demeura nullement d'accord que Meſrour eût rapporté la vérité : Comment, ſeigneur, reprit-elle, vous imaginez-vous donc que je m'en rapporte à cet eſclave? c'eſt un impertinent qui ne ſait ce qu'il dit : je ne ſuis ni aveugle ni inſenſée; j'ai vu de mes propres yeux Nouzhatoul-Aouadat dans ſa plus grande affliction. Je lui ai parlé moi-même, & j'ai bien entendu ce qu'elle m'a dit de la mort de ſon mari.

Madame, reprit Meſrour, je vous jure par votre vie, & par la vie du commandeur des croyans, choſes au monde qui me ſont les plus chères, que Nouzhatoul-Aouadat eſt morte, & qu'Abou Haſſan eſt vivant. Tu mens, eſclave vil & mépriſable, lui répliqua Zobéïde toute en colère; & je veux te confondre tout-à-l'heure. Auſſitôt elle appela ſes femmes, en frappant des mains : elles entrèrent à l'inſtant en grand nombre : Venez-ça, leur dit la prin-

ceſſe ; dites-moi la vérité : qui eſt la perſonne qui eſt venue me parler , peu de tems avant que le commandeur des croyans arrivât ici ? Les femmes répondirent toutes que c'étoit la pauvre affligée Nouzhatoul-Aouadat. Et vous, ajouta-t-elle, en s'adreſſant à ſa tréſorière, que vous ai-je commandé de lui donner en ſe retirant? Madame, répondit la tréſorière, j'ai donné à Nouzhatoul-Aouadat, par l'ordre de votre majeſté, une bourſe de cent pièces de monnoie d'or, & une pièce de brocard qu'elle a emportée avec elle. Hé bien, malheureux, eſclave indigne, dit alors Zobéïde à Meſrour, dans une grande indignation, que dis-tu à tout ce que tu viens d'entendre ? qui penſes-tu préſentement que je doive croire, ou de toi ou de ma tréſorière, & de mes autres femmes, & de moi-même ?

Meſrour ne manquoit pas de raiſons à oppoſer au diſcours de la princeſſe; mais comme il craignoit de l'irriter encore davantage, il prit le parti de la retenue, & demeura dans le ſilence, bien convaincu pourtant par toutes les preuves qu'il en avoit, que Nouzhatoul-Aouadat étoit morte, & non pas Abou Haſſan.

Pendant cette conteſtation entre Zobéïde & Meſrour, le calife qui avoit vu les témoignages apportés de part & d'autre, dont cha-

cun se faisoit fort, & toujours persuadé du contraire de ce que disoit la princesse, tant par ce qu'il avoit vu lui-même en parlant à Abou Hassan, que par ce que Mesrour venoit de lui rapporter, rioit de tout son cœur de voir que Zobéïde étoit si fort en colère contre Mesrour. Madame, pour le dire encore une fois, dit-il à Zobéïde, je ne sais pas qui est celui qui a dit que les femmes avoient quelquefois des absences d'esprit ; mais vous voulez bien que je vous dise que vous faites voir qu'il ne pouvoit rien dire de plus véritable. Mesrour vient tout fraîchement de chez Abou Hassan, il vous dit qu'il a vu de ses propres yeux Nouzhatoul-Aouadat morte au milieu de la chambre, & Abou Hassan vivant assis auprès de la défunte; & nonobstant son témoignage, qu'on ne peut pas raisonnablement recuser, vous ne voulez pas le croire; c'est ce que je ne puis pas comprendre.

Zobéïde, sans vouloir entendre ce que le calife lui représentoit: Commandeur des croyans, reprit-elle, pardonnez-moi, si je vous tiens pour suspect : je vois bien que vous êtes d'intelligence avec Mesrour pour me chagriner, & pour pousser ma patience à bout. Et comme je m'apperçois que le rapport que Mesrour vous a fait, est un rapport concerté avec vous, je

vous prie de me laisser la liberté d'envoyer aussi quelque personne de ma part chez Abou Hassan, pour savoir si je suis dans l'erreur.

Le calife y consentit, & la princesse chargea sa nourrice de cette importante commission : c'étoit une femme fort âgée, qui étoit toujours restée près de Zobéïde depuis son enfance, & qui étoit-là présente parmi ses autres femmes. Nourrice, lui dit-elle, écoute : va-t-en chez Abou Hassan, ou plutôt chez Nouzhatoul-Aouadat, puisqu'Abou Hassan est mort; tu vois quelle est ma dispute avec le commandeur des croyans & avec Mesrour : il n'est pas besoin de te rien dire davantage : éclaircis-moi de tout; & si tu me rapportes une bonne nouvelle, il y aura un beau présent pour toi : va vîte, & reviens incessamment.

La nourrice partit avec une grande joie du calife, qui étoit ravi de voir Zobéïde dans ces embarras; mais Mesrour extrêmement mortifié de voir la princesse dans une si grande colère contre lui, cherchoit les moyens de l'appaiser, & de faire en sorte que le calife & Zobéïde fussent également contens de lui. C'est pourquoi il fut ravi dès qu'il vit que Zobéïde prenoit le parti d'envoyer sa nourrice chez Abou Hassan, parce qu'il étoit persuadé que le rapport qu'elle lui feroit, ne manque-

roit pas de ſe trouver conforme au ſien, & qu'il ſerviroit à le juſtifier & à le remettre dans ſes bonnes grâces.

Abou Haſſan cependant qui étoit toujours en ſentinelle à la jalouſie, apperçut la nourrice d'aſſez loin : il comprit d'abord que c'étoit un meſſage de la part de Zobéïde. Il appela ſa femme; & ſans héſiter un moment ſur le parti qu'ils avoient à prendre : Voilà, lui dit-il, la nourrice de la princeſſe, qui vient pour s'informer de la vérité; c'eſt à moi à faire encore le mort à mon tour.

Tout étoit préparé : Nouzhatoul - Aouadat enſevelit Abou Haſſan promptement, jeta par-deſſus lui la pièce de brocard que Zobéïde lui avoit donnée, & lui mit ſon turban ſur le viſage : la nourrice dans l'empreſſement où elle étoit de s'acquitter de ſa commiſſion, étoit venue d'un aſſez bon pas. En entrant dans la chambre, elle apperçut Nouzhatoul - Aouadat aſſiſe à la tête d'Abou Haſſan, toute échevelée & toute en pleurs, qui ſe frappoit les joues & la poitrine, en jetant de grands cris.

Elle s'approcha de la fauſſe veuve : ma chère Nouzhatoul-Aouadat, lui dit-elle d'un air fort triſte, je ne viens pas ici troubler votre douleur, ni vous empêcher de répandre des larmes pour un mari qui vous aimoit ſi tendre-

ment. Ah, bonne mère, interrompit pitoyablement la fauſſe veuve, vous voyez quelle eſt ma diſgrace, & de quel malheur je me trouve accablée aujourd'hui par la perte de mon cher Abou Haſſan, que Zobéïde ma chère maîtreſſe & la vôtre, & le commandeur des croyans, m'avoient donné pour mari ! Abou Haſſan, mon cher époux, s'écria-t-elle encore, que vous ai-je fait, pour m'avoir abandonnée ſi promptement ! n'ai-je pas toujours ſuivi vos volontés plutôt que les miennes ? hélas ! que deviendra la pauvre Nouzhatoul-Aouadat.

La nourrice étoit dans une ſurpriſe extrême de voir le contraire de ce que le chef des eunuques avoit rapporté au calife : ce viſage noir de Meſrour, s'écria t-elle avec exclamation, en élevant les mains, mériteroit bien que dieu le confondît d'avoir excité une ſi grande diſſenſion entre ma bonne maîtreſſe & le commandeur des croyans, par un menſonge auſſi inſigne que celui qu'il leur a fait. Il faut, ma fille, dit-elle, en s'adreſſant à Nouzhatoul-Aouadat, que je vous diſe la méchanceté & l'impoſture de ce vilain Meſrour, qui a ſoutenu à notre bonne maîtreſſe, avec une effronterie inconcevable, que vous étiez morte, & qu'Abou Haſſan étoit vivant.

Hélas, ma bonne mère, s'écria alors Nouz-

hatoul-Aouadat, plût à dieu qu'il eût dit vrai! je ne ferois pas dans l'affliction où vous me voyez, & je ne pleurerois pas un époux qui m'étoit si cher. En achevant ces dernières paroles, elle fondit en larmes, & elle marqua une plus grande désolation par le redoublement de ses pleurs & de ses cris.

La nourrice attendrie par les larmes de Nouzhatoul-Aouadat, s'assit auprès d'elle, & en les accompagnant des siennes, elle s'approcha insensiblement de la tête d'Abou Hassan, souleva un peu son turban, & lui découvrit le visage pour tâcher de le reconnoître : Ah pauvre Abou Hassan, dit-elle, en le recouvrant aussitôt, je prie dieu qu'il vous fasse miséricorde! Adieu, ma fille, dit-elle à Nouzhatoul-Aouadat; si je pouvois vous tenir compagnie plus long-tems, je le ferois de bon cœur; mais je ne puis m'arrêter davantage; mon devoir me presse d'aller incessamment délivrer notre bonne maîtresse de l'inquiétude affligeante où ce vilain noir l'a plongée par son impudent mensonge, en lui assurant, même avec serment, que vous étiez morte.

A peine la nourrice de Zobéïde eut fermé la porte en sortant, que Nouzhatoul Aouadat, qui jugeoit bien qu'elle ne reviendroit pas, tant elle avoit hâte de rejoindre la princesse, essuya ses larmes, débarrassa au plutôt Abou

Haffan de tout ce qui étoit autour de lui, & ils allèrent tous deux reprendre leurs places fur le fofa contre la jaloufie, en attendant tranquillement la fin de cette tromperie; toujours prêts de fe tirer d'affaire, de quelque côté qu'on voulût les prendre.

La nourrice de Zobéïde cependant, malgré fa grande vieilleffe, avoit preffé le pas en revenant, encore plus qu'elle n'avoit fait en allant. Le plaifir de porter à la princeffe une bonne nouvelle, & plus encore l'efpérance d'une bonne récompenfe, la firent arriver en peu de tems : elle entra dans le cabinet de la princeffe prefque hors d'haleine; & en lui rendant compte de fa commiffion, elle raconta naïvement à Zobéïde tout ce qu'elle venoit de voir.

Zobéïde écouta le rapport de la nourrice avec un plaifir des plus fenfibles, & elle le fit bien voir; car dès qu'elle eut achevé, elle dit à fa nourrice d'un ton qui marquoit gain de caufe : Raconte donc la même chofe au commandeur des croyans, qui nous regarde comme dépourvues de bon fens, & qui, avec cela, voudroit nous faire accroire que nous n'avons aucun fentiment de religion, & que nous n'avons pas la crainte de dieu. Dis-le à ce méchant efclave noir, qui a l'infolence de me foutenir

une chofe qui n'eft pas, & que je fais mieux que lui.

Mefrour qui s'étoit attendu que le voyage de la nourrice & le rapport qu'elle feroit, lui feroient favorables, fut vivement mortifié de ce qu'il avoit réuffi tout au contraire. D'ailleurs, il fe trouvoit piqué au vif de l'excès de la colère que Zobéïde avoit contre lui, pour un fait dont il fe croyoit plus certain qu'aucun autre. C'eft pourquoi il fut ravi d'avoir occafion de s'en expliquer librement avec la nourrice, plutôt qu'avec la princeffe, à laquelle il n'ofoit répondre, de crainte de perdre le refpect : Vieille, fans dents, dit-il à la nourrice, fans aucun ménagement, tu es une menteufe; il n'eft rien de tout ce que tu dis : j'ai vu de mes propres yeux Nouzhatoul-Aouadat étendue morte au milieu de fa chambre.

Tu es un menteur, & un infigne menteur toi-même, reprit la nourrice d'un ton infultant, d'ofer foutenir une telle fauffeté, à moi qui fors de chez Abou Haffan que j'ai vu étendu mort, qui viens de quitter fa femme pleine de vie.

Je ne fuis pas un impofteur, repartit Mefrour; c'eft toi qui cherches à nous jeter dans l'erreur.

Voilà une grande effronterie, répliqua la nour-

rice, d'oſer me démentir ainſi en préſence de leurs majeſtés, moi qui viens de voir de mes propres yeux la vérité de ce que j'ai l'honneur de leur avancer.

Nourrice, repartit encore Meſrour, tu ferois mieux de ne point parler; tu radotes.

Zobéïde ne put ſupporter ce manquement de reſpect dans Meſrour, qui ſans aucun égard, traitoit ſa nourrice ſi injurieuſement en ſa préſence. Ainſi, ſans donner le tems à ſa nourrice de répondre à cette injure atroce : Commandeur des croyans, dit-elle au calife, je vous demande juſtice contre cette inſolence qui ne vous regarde pas moins que moi. Elle n'en put dire davantage, tant elle étoit outrée de dépit; le reſte fut étouffé par ſes larmes.

Le calife qui avoit entendu toute cette conteſtation, la trouva fort embarraſſante : il avoit beau rêver, il ne ſavoit que penſer de toutes ces contrariétés. La princeſſe de ſon côté, auſſi-bien que Meſrour, la nourrice & les femmes eſclaves qui étoient-là préſentes, ne ſavoient que croire de cette aventure, & gardoient le ſilence. Le calife enfin prit la parole : Madame, dit-il, en s'adreſſant à Zobéïde, je vois bien que nous ſommes tous des menteurs, moi le premier, toi Meſrour, & toi nourrice : au moins il ne paroît pas que l'un

ſoit plus croyable que l'autre; ainſi levons-nous, & allons nous-mêmes ſur les lieux reconnoître de quel côté eſt la vérité ; je ne vois pas un autre moyen de nous éclaircir de nos doutes, & de nous mettre l'eſprit en repos.

En diſant ces paroles, le calife ſe leva, la princeſſe le ſuivit, & Meſrour en marchant devant, pour ouvrir la portière : Commandeur des croyans, dit-il, j'ai bien de la joie que votre majeſté ait pris ce parti ; & j'en aurai une bien plus grande, quand j'aurai fait voir à la nourrice, non pas qu'elle radote, puiſque cette expreſſion a eu le malheur de déplaire à ma bonne maîtreſſe, mais que le rapport qu'elle lui a fait n'eſt pas véritable.

La nourrice ne demeura pas ſans réplique : Tais-toi, viſage noir, reprit-elle; il n'y a ici perſonne que toi qui puiſſe radoter.

Zobéïde qui étoit extraordinairement outrée contre Meſrour, ne put ſouffrir qu'il vînt encore à la charge contre ſa nourrice. Elle prit encore ſon parti : Méchant eſclave, lui dit-elle ; quoi que tu puiſſes dire, je maintiens que ma nourrice a dit la vérité; pour toi, je ne te regarde que comme un menteur.

Madame, reprit Meſrour, ſi la nourrice eſt ſi fortement aſſurée que Nouzhatoul-Aouadat eſt vivante, & qu'Abou Haſſan eſt mort, qu'elle

gage

gage donc quelque chose contre moi, elle n'oseroit.

La nourrice fut prompte à la repartie : Je l'ose si bien, lui dit-elle, que je te prends au mot; voyons si tu oseras t'en dédire.

Mesrour ne se dédit pas de sa parole, ils gagèrent, la nourrice & lui, en présence du calife & de la princesse, une pièce de brocard d'or à fleurons d'argent, au choix de l'un & de l'autre.

L'appartement d'où le calife & Zobéïde sortirent, quoiqu'assez éloigné, étoit néanmoins vis-à-vis du logement d'Abou Hassan & de Nouzhatoul-Aouadat. Abou Hassan qui les apperçut venir, précédés de Mesrour, & suivis de la nourrice & de la foule des femmes de Zobéïde, en avertit aussitôt sa femme, en lui disant qu'il étoit le plus trompé du monde, s'ils n'alloient être honorés de leur visite. Nouzhatoul-Aouadat regarda aussi par la jalousie, & elle vit la même chose. Quoique son mari l'eût avertie d'avance que cela pourroit arriver, elle en fut néanmoins fort surprise : Que ferons-nous, s'écria-t-elle ? nous sommes perdus.

Point du tout, ne craignez rien, reprit Abou Hassan d'un sang froid; avez-vous déjà oublié ce que nous avons dit là-dessus ? faisons seulement les morts, vous & moi, comme nous l'avons déjà fait séparément, & comme nous

en ſommes convenus, & vous verrez que tout ira bien. Du pas dont ils viennent, nous ſerons accommodés avant qu'ils ſoient à la porte.

En effet, Abou Haſſan & ſa femme prirent le parti de s'envelopper du mieux qu'il leur fut poſſible, & en cet état, après qu'ils ſe furent mis au milieu de la chambre, l'un près de l'autre, couverts chacun de leur pièce de brocard, ils attendirent en paix la belle compagnie qui leur venoit rendre viſite.

Cette illuſtre compagnie arriva enfin : Meſrour ouvrit la porte, & le calife & Zobéïde entrèrent dans la chambre, ſuivis de tous leurs gens. Ils furent fort ſurpris, & ils demeurèrent comme immobiles à la vue du ſpectacle funèbre qui ſe préſentoit à leurs yeux. Chacun ne ſavoit que penſer d'un tel évènement. Zobéïde enfin rompit le ſilence : Hélas ! dit-elle au calife, ils ſont morts tous deux ! Vous avez tant fait, continua-t-elle en regardant le calife & Meſrour, à force de vous opiniâtrer à me faire accroire que ma chère eſclave étoit morte, qu'elle l'eſt en effet, & ſans doute ce ſera de douleur d'avoir perdu ſon mari. Dites plutôt, madame, répondit le calife prévenu du contraire, que Nouzhatoul-Aouadat eſt morte la première, & que c'eſt le pauvre Abou Haſſan qui a ſuccombé à ſon affliction d'avoir vu mou-

rir ſa femme votre chère eſclave ; ainſi vous devez convenir que vous avez perdu la gageure, & que votre palais des peintures eſt à moi tout de bon.

Et moi, repartit Zobéïde animée par la contradiction du calife, je ſoutiens que vous avez perdu vous-même, & que votre jardin des délices m'appartient. Abou Haſſan eſt mort le premier, puiſque ma nourrice vous a dit comme moi, qu'elle a vu ſa femme vivante qui pleuroit ſon mari mort.

Cette conteſtation du calife & de Zobéïde en attira une autre : Meſrour & la nourrice étoient dans le même cas ; ils avoient auſſi gagé, & chacun prétendoit avoir gagné. La diſpute s'échauffoit violemment, & le chef des eunuques avec la nourrice étoient près d'en venir à de groſſes injures.

Enfin le calife en réfléchiſſant ſur tout ce qui s'étoit paſſé, convenoit tacitement que Zobéïde n'avoit pas moins de raiſon que lui, de ſoutenir qu'elle avoit gagné. Dans le chagrin où il étoit de ne pouvoir démêler la vérité de cette aventure, il s'avança près des deux corps morts, & s'aſſit du côté de la tête, en cherchant lui-même quelque expédient qui lui pût donner la victoire ſur Zobéïde. Oui, s'écria-t-il un moment après, je jure par le ſaint

nom de dieu, que je donnerai mille pièces d'or de ma monnoie à celui qui me dira qui eſt mort le premier des deux.

A peine le calife eut achevé ces dernières paroles, qu'il entendit une voix de deſſous le brocard qui couvroit Abou Haſſan, qui lui cria : Commandeur des croyans, c'eſt moi qui ſuis mort le premier; donnez-moi les mille pièces d'or. Et en même-tems il vit Abou Haſſan qui ſe débarraſſoit de la pièce de brocard qui le couvroit, & qui ſe proſterna à ſes piés. Sa femme ſe développa de même, & alla pour ſe jeter aux piés de Zobéïde, en ſe couvrant de ſa pièce de brocard par bienſéance; mais Zobéïde fit un grand cri, qui augmenta la frayeur de tous ceux qui étoient-là préſens. La princeſſe enfin revenue de ſa peur, ſe trouva dans une joie inexprimable de voir ſa chère eſclave reſſuſcitée preſque dans le moment qu'elle étoit inconſolable de l'avoir vue morte. Ah, méchante, s'écria-t-elle, tu es cauſe que j'ai bien ſouffert pour l'amour de toi en plus d'une manière ! je te le pardonne cependant de bon cœur, puiſqu'il eſt vrai que tu n'es pas morte.

Le calife, de ſon côté, n'avoit pas pris la choſe ſi à cœur; loin de s'effrayer en entendant la voix d'Abou Haſſan, il penſa au contraire étouffer de rire en les voyant tous deux

ſe débarraſſer de tout ce qui les entouroit, & en entendant Abou Haſſan demander très-ſérieuſement les mille pièces d'or qu'il avoit promiſes à celui qui lui diroit qui étoit mort le premier. Quoi donc, Abou Haſſan, lui dit le calife en éclatant encore de rire, as-tu donc conſpiré à me faire mourir à force de rire? & d'où t'eſt venue la penſée de nous ſurprendre ainſi Zobéïde & moi par un endroit ſur lequel nous n'étions nullement en garde contre toi?

Commandeur des croyans, répondit Abou Haſſan, je vais le déclarer ſans diſſimulation. Votre majeſté ſait bien que j'ai toujours été fort porté à la bonne chère. La femme qu'elle m'a donnée, n'a point ralenti en moi cette paſſion; au contraire, j'ai trouvé en elle des inclinations toutes favorables à l'augmenter. Avec de telles diſpoſitions, votre majeſté jugera facilement que quand nous aurions eu un tréſor auſſi grand que la mer, avec tous ceux de votre majeſté, nous aurions bientôt trouvé le moyen d'en voir la fin; c'eſt auſſi ce qui nous eſt arrivé. Depuis que nous ſommes enſemble, nous n'avons rien épargné pour nous bien régaler ſur les libéralités de votre majeſté. Ce matin, après avoir compté avec notre traiteur, nous avons trouvé qu'en le ſatisfaiſant, & en payant d'ailleurs ce que nous pouvions devoir, il ne

nous reſtoit rien de tout l'argent que nous avions. Alors les réflexions ſur le paſſé, & les réſolutions de mieux faire à l'avenir, ſont venues en foule occuper notre eſprit & nos penſées; nous avons fait mille projets que nous avons abandonnés enſuite. Enfin, la honte de nous voir réduits à un ſi triſte état, & de n'oſer le déclarer à votre majeſté, nous a fait imaginer ce moyen de ſuppléer à nos beſoins, en vous divertiſſant par cette petite tromperie, que nous prions votre majeſté de vouloir bien nous pardonner.

Le calife & Zobéïde furent fort contens de la ſincérité d'Abou Haſſan; ils ne parurent point fâchés de tout ce qui s'étoit paſſé; au contraire, Zobéïde, qui avoit toujours pris la choſe très-ſérieuſement, ne put s'empêcher de rire à ſon tour en ſongeant à tout ce qu'Abou Haſſan avoit imaginé pour réuſſir dans ſon deſſein. Le calife qui n'avoit preſque pas ceſſé de rire, tant cette imagination lui paroiſſoit ſingulière: Suivez-moi l'un & l'autre, dit-il à Abou Haſſan & à ſa femme en ſe levant; je veux vous faire donner les mille pièces d'or que je vous ai promiſes, pour la joie que j'ai de ce que vous n'êtes pas morts.

Commandeur des croyans, reprit Zobéïde, contentez-vous, je vous prie, de faire donner

ces mille pièces d'or à Abou Haſſan ; vous les devez à lui ſeul : pour ce qui regarde ſa femme, j'en fais mon affaire. En même-tems elle commanda à ſa tréſorière qui l'accompagnoit, de faire donner auſſi mille pièces d'or à Nouzhatoul-Aouadat, pour lui marquer de ſon côté la joie qu'elle avoit de ce qu'elle étoit encore en vie.

Par ce moyen, Abou Haſſan & Nouzhatoul-Aouadat, ſa chère femme, conſervèrent longtems les bonnes grâces du calife Haroun Alraſchid & de Zobéïde ſon épouſe, & acquirent de leurs libéralités de quoi pourvoir abondamment à tous leurs beſoins pour le reſte de leurs jours.

La ſultane Scheherazade, en achevant l'hiſtoire d'Abou Haſſan, avoit promis au ſultan Schahriar de lui en raconter une autre le lendemain, qui ne le divertiroit pas moins. Dinarzade, ſa ſœur, ne manqua pas de la faire ſouvenir avant le jour de tenir ſa parole, & que le ſultan lui avoit témoigné qu'il étoit près de l'entendre. Auſſitôt Scheherazade, ſans ſe faire attendre, lui raconta l'hiſtoire qui ſuit, en ces termes :



HISTOIRE D'ALADDIN, OU LA LAMPE MERVEILLEUSE.

SIRE, dans la capitale d'un royaume de la Chine, très-riche & d'une vaste étendue, dont le nom ne me vient pas présentement à la mémoire, il y avoit un tailleur nommé Mustafa, sans autre distinction que celle que sa profession lui donnoit. Mustafa le tailleur étoit fort pauvre, & son travail lui produisoit à peine de quoi le faire subsister lui & sa femme, & un fils que dieu leur avoit donné.

Le fils qui se nommoit Aladdin, avoit été élevé d'une manière très-négligée, & qui lui avoit fait contracter des inclinations vicieuses. Il étoit méchant, opiniâtre, désobéissant à son père & à sa mère. Sitôt qu'il fut un peu grand, ses parens ne le purent retenir à la maison; il sortoit dès le matin, & il passoit les journées à jouer dans les rues & dans les places publiques, avec des petits vagabonds qui étoient même au-dessous de son âge.

Dès qu'il fut en âge d'apprendre un métier, ſon père, qui n'étoit pas en état de lui en faire apprendre un autre que le ſien, le prit en ſa boutique, & commença à lui montrer de quelle manière il devoit manier l'aiguille; mais ni par douceur, ni par crainte d'aucun châtiment, il ne fut pas poſſible au père de fixer l'eſprit volage de ſon fils; il ne put le contraindre à ſe contenir, & à demeurer aſſidu & attaché au travail, comme il le ſouhaitoit. Sitôt que Muſtafa avoit le dos tourné, Aladdin s'échappoit, & il ne revenoit plus de tout le jour. Le père le châtioit, mais Aladdin étoit incorrigible: & à ſon grand regret, Muſtafa fut obligé de l'abandonner à ſon libertinage. Cela lui fit beaucoup de peine; & le chagrin de ne pouvoir faire rentrer ce fils dans ſon devoir, lui cauſa une maladie ſi opiniâtre, qu'il en mourut au bout de quelques mois.

La mère d'Aladdin qui vit que ſon fils ne prenoit pas le chemin d'apprendre le métier de ſon père, ferma la boutique, & fit de l'argent de tous les uſtenſiles de ſon métier, pour l'aider à ſubſiſter, elle & ſon fils, avec le peu qu'elle pourroit gagner à filer du coton.

Aladdin qui n'étoit plus retenu par la crainte d'un père, & qui ſe ſoucioit ſi peu de ſa mère, qu'il avoit même la hardieſſe de la menacer à

la moindre remontrance qu'elle lui faifoit, s'abandonna alors à un plein libertinage. Il fréquentoit de plus en plus les enfans de fon âge, & ne ceffoit de jouer avec eux avec plus de paffion qu'auparavant. Il continua ce train de vie jufqu'à l'âge de quinze ans, fans aucune ouverture d'efprit pour quoi que ce foit, & fans faire réflexion à ce qu'il pourroit devenir un jour. Il étoit dans cette fituation, lorfqu'un jour qu'il jouoit au milieu d'une place avec une troupe de vagabonds, felon fa coutume, un étranger qui paffoit par cette place, s'arrêta à le regarder.

Cet étranger étoit un magicien infigne, que les auteurs qui ont écrit cette hiftoire, nous font connoître fous le nom de Magicien afriquain : c'eft ainfi que nous l'appelerons, d'autant plus volontiers, qu'il étoit véritablement d'Afrique, & qu'il n'étoit arrivé que depuis deux jours.

Soit que le magicien afriquain, qui fe connoiffoit en phyfionomie, eût remarqué dans le vifage d'Aladdin tout ce qui étoit abfolument néceffaire pour l'exécution de ce qui avoit fait le fujet de fon voyage, ou autrement, il s'informa adroitement de fa famille, de ce qu'il étoit, & de fon inclination. Quand il fut inftruit de tout ce qu'il fouhaitoit, il s'approcha

du jeune homme ; & en le tirant à part à quelques pas de ses camarades : Mon fils, lui demanda-t-il, votre père ne s'appelle-t-il pas Mustafa le tailleur ? Oui, monsieur, répondit Aladdin ; mais il y a long-tems qu'il est mort.

A ces paroles, le magicien afriquain se jeta au col d'Aladdin, l'embrassa & le baisa par plusieurs fois les larmes aux yeux, accompagnées de soupirs. Aladdin qui remarqua ses larmes, lui demanda quel sujet il avoit de pleurer. Ah ! mon fils, s'écria le magicien afriquain, comment pourrois-je m'en empêcher ? je suis votre oncle, & votre père étoit mon bon frère. Il y a plusieurs années que je suis en voyage ; & dans le moment que j'arrive ici avec l'espérance de le revoir, & de lui donner de la joie de mon retour, vous m'apprenez qu'il est mort : je vous assure que c'est une douleur bien sensible pour moi de me voir privé de la consolation à laquelle je m'attendois. Mais ce qui soulage un peu mon affliction, c'est que, autant que je puis m'en souvenir, je reconnois ses traits sur votre visage, & je vois que je ne me suis pas trompé en m'adressant à vous. Il demanda à Aladdin, en mettant la main à la bourse, où demeuroit sa mère. Aussitôt Aladdin satisfit à sa demande, & le magicien afriquain lui donna en même-

tems une poignée de menue monnoie, en lui disant : Mon fils, allez trouver votre mère, faites-lui bien mes complimens, & dites-lui que j'irai la voir demain, si le tems me le permet, pour me donner la consolation de voir le lieu où mon bon frère a vécu si long-tems, & où il a fini ses jours.

Dès que le magicien afriquain eut laissé le neveu qu'il venoit de se faire lui-même, Aladdin courut chez sa mère, bien joyeux de l'argent que son oncle venoit de lui donner. Ma mère, lui dit-il en arrivant, je vous prie de me dire si j'ai un oncle. Non, mon fils, lui répondit la mère, vous n'avez point d'oncle du côté de feu votre père ni du mien. Je viens cependant, reprit Aladdin, de voir un homme qui se dit mon oncle du côté de mon père, puisqu'il étoit son frère, à ce qu'il m'a assuré; il s'est même mis à pleurer & à m'embrasser quand je lui ai dit que mon père étoit mort. Et pour marque que je dis la vérité, ajouta-t-il en lui montrant la monnoie qu'il avoit reçue, voilà ce qu'il m'a donné : il m'a aussi chargé de vous saluer de sa part, & de vous dire que demain, s'il en a le tems, il viendra vous saluer, pour voir en même-tems la maison où mon père a vécu, & où il est mort. Mon fils, repartit la mère, il est vrai que votre

père avoit un frère ; mais il y a long-tems qu'il eſt mort, & je ne lui ai jamais entendu dire qu'il en eût un autre. Ils n'en dirent pas davantage touchant le magicien africain.

Le lendemain, le magicien afriquain aborda Aladdin une ſeconde fois, comme il jouoit dans un autre endroit de la ville, avec d'autres enfans. Il l'embraſſa, comme il avoit fait le jour précédent; & en lui mettant deux pièces d'or dans la main, il lui dit : Mon fils, portez cela à votre mère, & dites-lui que j'irai la voir ce ſoir & qu'elle achète de quoi ſouper, afin que nous mangions enſemble; mais auparavant enſeignez-moi où je trouverai la maiſon. Il la lui enſeigna, & le magicien afriquain le laiſſa aller.

Aladdin porta les deux pièces d'or à ſa mère; & dès qu'il lui eut dit quelle étoit l'intention de ſon oncle, elle ſortit pour les aller employer, & revint avec de bonnes proviſions : & comme elle étoit dépourvue d'une bonne partie de la vaiſſelle dont elle avoit beſoin, elle alla en emprunter chez ſes voiſins. Elle employa toute la journée à préparer le ſoupé; & ſur le ſoir, dès que tout fut prêt, elle dit à Aladdin : Mon fils, votre oncle ne ſait peut-être pas où eſt notre maiſon; allez au-devant de lui & l'amenez ſi vous le voyez.

Quoiqu'Aladdin eût enſeigné la maiſon au magicien afriquain, il étoit près néanmoins de ſortir quand on frappa à la porte. Aladdin ouvrit, & il reconnut le magicien afriquain, qui entra chargé de bouteilles de vin & de pluſieurs ſortes de fruits qu'il apportoit pour le ſoupé.

Après que le magicien afriquain eut mis ce qu'il apportoit, entre les mains d'Aladdin, il ſalua ſa mère, & il la pria de lui montrer la place où ſon frère Muſtafa avoit coutume de s'aſſeoir ſur le ſofa. Elle la lui montra; & auſſitôt il ſe proſterna, & il baiſa cette place pluſieurs fois les larmes aux yeux, en s'écriant : Mon pauvre frère, que je ſuis malheureux de n'être pas arrivé aſſez à tems pour vous embraſſer encore une fois avant votre mort! Quoique la mère d'Aladdin l'en priât, jamais il ne voulut s'aſſeoir à la même place : Non, dit-il, je m'en garderai bien; mais ſouffrez que je me mette ici vis-à-vis, afin que ſi je ſuis privé de la ſatisfaction de l'y voir en perſonne, comme père d'une famille qui m'eſt ſi chère, je puiſſe au moins l'y regarder, comme s'il étoit préſent. La mère d'Aladdin ne le preſſa pas davantage, & elle le laiſſa dans la liberté de prendre la place qu'il voulut.

Quand le magicien afriquain ſe fut aſſis à

la place qu'il lui avoit plû de choiſir, il commença à s'entretenir avec la mère d'Aladdin : Ma bonne ſœur, lui diſoit-il, ne vous étonnez-vous point de ne m'avoir pas vu tout le tems que vous avez été mariée avec mon frère Muſtafa d'heureuſe mémoire ; il y a quarante ans que je ſuis ſorti de ce pays, qui eſt le mien auſſi-bien que celui de feu mon frère. Depuis ce tems-là, après avoir voyagé dans les Indes, dans la Perſe, dans l'Arabie, dans la Syrie, en Egypte, & ſéjourné dans les plus belles villes de ces pays-là, je paſſai en Afrique, où j'ai fait un plus long ſéjour. A la fin, comme il eſt naturel à l'homme, quelqu'éloigné qu'il ſoit du pays de ſa naiſſance, de n'en perdre jamais la mémoire, non plus que de ſes parens & de ceux avec qui il a été élevé, il m'a pris un déſir ſi efficace de revoir le mien & de venir embraſſer mon cher frère, pendant que je me ſentois encore aſſez de force & de courage pour entreprendre un ſi long voyage, que je n'ai pas différé à faire mes préparatifs, & à me mettre en chemin. Je ne vous dis rien de la longueur du tems que j'y ai mis, de tous les obſtacles que j'ai rencontrés, & de toutes les fatigues que j'ai ſouffertes pour arriver juſqu'ici; je vous dirai ſeulement que rien ne m'a mortifié & affligé davantage dans tous mes voya-

ges, que quand j'ai appris la mort d'un frère que j'avois toujours aimé, & que j'aimois d'une amitié véritablement fraternelle. J'ai remarqué de ses traits dans le visage de mon neveu votre fils, & c'est ce qui me l'a fait distinguer par-dessus tous les autres enfans avec lesquels il étoit : il a pu vous dire de quelle manière j'ai reçu la triste nouvelle qu'il n'étoit plus au monde; mais il faut louer dieu de toutes choses; je me console de le retrouver dans un fils qui en conserve les traits les plus remarquables.

Le magicien afriquain, qui s'apperçut que la mère d'Aladdin s'attendrissoit sur le souvenir de son mari, en renouvellant sa douleur, changea de discours; & en se retournant du côté d'Aladdin, il lui demanda son nom. Je m'appelle Aladdin, lui dit-il. Eh bien, Aladdin, reprit le magicien, à quoi vous occupez-vous? Savez-vous quelque métier.

A cette demande, Aladdin baissa les yeux, & fut déconcerté; mais sa mère, en prenant la parole : Aladdin, dit-elle, est un fainéant; son père a fait tout son possible, pendant qu'il vivoit, pour lui apprendre son métier, & il n'a pu en venir à bout; & depuis qu'il est mort, nonobstant tout ce que j'ai pu lui dire, & ce que je lui répète chaque jour, il ne fait

autre

autre métier que de faire le vagabond, & paſſer tout ſon tems à jouer avec les enfans, comme vous l'avez vu, ſans conſidérer qu'il n'eſt plus enfant : & ſi vous ne lui en faites honte, & qu'il n'en profite pas, je déſeſpère que jamais il puiſſe rien valoir. Il ſait que ſon père n'a laiſſé aucun bien ; il voit lui-même qu'à filer du coton pendant tout le jour, comme je fais, j'ai bien de la peine à gagner de quoi nous avoir du pain. Pour moi je ſuis réſolue de lui fermer la porte un de ces jours, & de l'envoyer en chercher ailleurs.

Après que la mère d'Aladdin eut achevé ces paroles en fondant en larmes, le magicien africquain dit à Aladdin : Cela n'eſt pas bien, mon neveu, il faut ſonger à vous aider vous-même, & à gagner votre vie. Il y a des métiers de pluſieurs ſortes, voyez s'il n'y en a pas quelqu'un pour lequel vous ayez inclination plutôt que pour un autre ; peut-être que celui de votre père vous déplaît, & que vous vous accommoderiez mieux d'un autre : ne diſſimulez point vos ſentimens, je ne cherche qu'à vous aider. Comme il vit qu'Aladdin ne répondoit rien : Si vous avez de la répugnance pour apprendre un métier, continua-t-il, & que vous vouliez être honnête homme, je vous leverai une boutique garnie de riches étoffes & de toiles fines ;

vous vous mettrez en état de les vendre, & de l'argent que vous en ferez, vous en achèterez d'autres marchandises, & de cette manière vous vivrez honorablement. Consultez-vous vous-même, & dites-moi franchement ce que vous en pensez ; vous me trouverez toujours prêt à tenir ma promesse.

Cette offre flatta fort Aladdin, à qui le travail manuel déplaisoit d'autant plus, qu'il avoit assez de connoissance pour s'être apperçu que les boutiques de ces sortes de marchandises étoient propres & fréquentées, & que les marchands étoient bien habillés & fort considérés. Il marqua au magicien afriquain, qu'il regardoit comme son oncle, que son penchant étoit plutôt de ce côté-là que d'aucun autre, & qu'il lui seroit obligé toute sa vie du bien qu'il vouloit lui faire. Puisque cette profession vous agrée, reprit le magicien afriquain, je vous menerai demain avec moi, & je vous ferai habiller proprement & richement, conformément à l'état d'un des plus gros marchands de cette ville; & après demain nous songerons à vous lever une boutique de la manière que je l'entends.

La mère d'Aladdin qui n'avoit pas cru jusqu'alors que le magicien afriquain fût frère de son mari, n'en douta nullement après tout le

bien qu'il promettoit de faire à ſon fils. Elle le remercia de ſes bonnes intentions ; & après avoir exhorté Aladdin à ſe rendre digne de tous les biens que ſon oncle lui faiſoit eſpérer, elle ſervit le ſoupé. La converſation roula ſur le même ſujet pendant tout le repas, & juſqu'à ce que le magicien, qui vit que la nuit étoit avancée, prit congé de la mère & du fils, & ſe retira.

Le lendemain matin, le magicien afriquain ne manqua pas de revenir chez la veuve de Muſtafa le tailleur, comme il l'avoit promis : il prit Aladdin avec lui, & il le mena chez un gros marchand qui ne vendoit que des habits tout faits, de toutes ſortes de belles étoffes, pour les différens âges & conditions. Il s'en fit montrer de convenables à la grandeur d'Aladdin ; & après avoir mis à part tous ceux qui lui plaiſoient davantage, & rejeté les autres qui n'étoient pas de la beauté qu'il entendoit, il dit à Aladdin : Mon neveu, choiſiſſez dans tous ces habits celui que vous aimez le mieux. Aladdin, charmé des libéralités de ſon nouvel oncle, en choiſit un ; le magicien l'acheta, avec tout ce qui devoit l'accompagner, & paya le tout ſans marchander.

Lorſqu'Aladdin ſe vit ainſi habillé magnifiquement depuis les piés juſqu'à la tête, il fit

à son oncle tous les remercîmens imaginables; & le magicien lui promit encore de ne le point abandonner, & de l'avoir toujours avec lui. En effet, il le mena dans les lieux les plus fréquentés de la ville, particulièrement dans ceux où étoient les boutiques des riches marchands : & quand il fut dans la rue où étoient les boutiques des plus riches étoffes & des toiles fines, il dit à Aladdin : Comme vous serez bientôt marchand comme ceux que vous voyez, il est bon que vous les fréquentiez, & qu'ils vous connoissent. Il lui fit voir aussi les mosquées les plus belles & les plus grandes, le conduisit dans les khans où logeoient les marchands étrangers, & dans tous les endroits du palais du sultan où il étoit libre d'entrer. Enfin, après avoir parcouru ensemble tous les beaux endroits de la ville, ils arrivèrent dans le khan, où le magicien avoit pris un appartement. Il s'y trouva quelques marchands avec lesquels il avoit commencé de faire connoissance depuis son arrivée, & qu'il avoit assemblés exprès pour les bien régaler, & leur donner en même-tems la connoissance de son prétendu neveu.

Le régal ne finit que sur le soir. Aladdin voulut prendre congé de son oncle pour s'en retourner; mais le magicien afriquain ne voulut

pas le laiſſer aller ſeul, & le reconduiſit lui-même chez ſa mère. Dès qu'elle eut apperçu ſon fils ſi bien habillé, elle fut tranſportée de joie ; & elle ne ceſſoit de donner mille bénédictions au magicien qui avoit fait une ſi grande dépenſe pour ſon enfant. Généreux parent, lui dit-elle, je ne ſais comment vous remercier de votre libéralité ; je ſais que mon fils ne mérite pas le bien que vous lui faites, & qu'il en ſeroit indigne, s'il n'en étoit reconnoiſſant, & s'il négligeoit de répondre à la bonne intention que vous avez de lui donner un établiſſement ſi diſtingué. En mon particulier, ajouta-t-elle, je vous en remercie encore de toute mon ame, & je vous ſouhaite une vie aſſez longue, pour être témoin de la reconnoiſſance de mon fils, qui ne peut mieux vous la témoigner qu'en ſe gouvernant ſelon vos bons conſeils.

Aladdin, reprit le magicien afriquain, eſt un bon enfant ; il m'écoute aſſez, & je crois que nous en ferons quelque choſe de bon. Je ſuis fâché d'une choſe, de ne pouvoir exécuter demain ce que je lui ai promis. C'eſt jour de vendredi, les boutiques ſeront fermées, & il n'y aura pas lieu de ſonger à en louer une & à la garnir, pendant que les marchands ne penſeront qu'à ſe divertir. Ainſi nous remettrons

l'affaire à ſamedi : mais je viendrai demain le prendre, & je le mènerai promener dans les jardins, où le beau monde a coutume de ſe trouver. Il n'a peut-être encore rien vu des divertiſſemens qu'on y prend. Il n'a été juſqu'à préſent qu'avec des enfans, il faut qu'il voie des hommes. Le magicien afriquain prit enfin congé de la mère & du fils, & ſe retira. Aladdin cependant qui étoit déjà dans une grande joie de ſe voir ſi bien habillé, ſe fit encore un plaiſir par avance de la promenade des jardins des environs de la ville. En effet, jamais il n'étoit ſorti hors des portes, & jamais il n'avoit vu les environs, qui étoient d'une grande beauté & très-agréables.

Aladdin ſe leva & s'habilla le lendemain de grand matin, pour être prêt à partir quand ſon oncle viendroit le prendre. Après avoir attendu long-tems, à ce qu'il lui ſembloit, l'impatience lui fit ouvrir la porte, & ſe tenir ſur le pas, pour voir s'il ne le verroit point. Dès qu'il l'apperçut, il en avertit ſa mère ; & en prenant congé d'elle, il ferma la porte, & courut à lui pour le joindre.

Le magicien afriquain fit beaucoup de careſſes à Aladdin quand il le vit. Allons, mon cher enfant, lui dit-il d'un air riant, je veux vous faire voir aujourd'hui de belles choſes. Il le

mena par une porte qui conduisoit à de grandes & belles maisons, ou plutôt à des palais magnifiques qui avoient chacun de très-beaux jardins dont les entrées étoient libres. A chaque palais qu'ils rencontroient, il demandoit à Aladdin s'il le trouvoit beau; & Aladdin, en le prévenant, quand un autre se présentoit: Mon oncle, disoit-il, en voici un plus beau que ceux que nous venons de voir. Cependant ils avançoient toujours plus avant dans la campagne; & le rusé magicien qui avoit envie d'aller plus loin pour exécuter le dessein qu'il avoit dans la tête, prit occasion d'entrer dans un de ces jardins. Il s'assit près d'un grand bassin, qui recevoit une très-belle eau par un muffle de lion de bronze, & feignit qu'il étoit las, afin de faire reposer Aladdin. Mon neveu, lui dit-il, vous devez être fatigué aussi-bien que moi; reposons-nous ici pour reprendre des forces; nous aurons plus de courage à poursuivre notre promenade.

Quand ils furent assis, le magicien afriquain tira d'un linge attaché à sa ceinture, des gâteaux & plusieurs sortes de fruits dont il avoit fait provision, & il l'étendit sur le bord du bassin. Il partagea un gâteau entre lui & Aladdin; & à l'égard des fruits, il lui laissa la liberté de choisir ceux qui seroient le plus

à ſon goût. Pendant ce petit repas, il entretint ſon prétendu neveu de pluſieurs enſeignemens qui tendoient à l'exhorter de ſe détacher de la fréquentation des enfans, & de s'approcher plutôt des hommes ſages & prudens, de les écouter & de profiter de leurs entretiens. Bientôt, lui diſoit-il, vous ſerez homme comme eux, & vous ne pouvez vous accoutumer de trop bonne heure à dire de bonnes choſes à leur exemple. Quand ils eurent achevé ce petit repas, ils ſe levèrent, & ils pourſuivirent leur chemin au travers des jardins, qui n'étoient ſéparés les uns des autres que par des petits foſſés qui en marquoient les limites, mais qui n'en empêchoient pas la communication : la bonne-foi faiſoit que les citoyens de cette capitale n'apportoient pas plus de précaution pour s'empêcher les uns les autres de ſe nuire. Inſenſiblement le magicien afriquain mena Aladdin aſſez loin au-delà des jardins, & le fit traverſer des campagnes qui le conduiſirent juſques aſſez près des montagnes.

Aladdin, qui de ſa vie n'avoit fait tant de chemin, ſe ſentit fort fatigué d'une ſi longue marche. Mon oncle, dit-il au magicien afriquain, où allons-nous? nous avons laiſſé les jardins bien loin derrière nous, & je ne vois plus que des montagnes. Si nous avançons plus,

je ne sais si j'aurai assez de force pour retourner jusqu'à la ville. Prenez courage, mon neveu, lui dit le faux oncle, je veux vous faire voir un autre jardin qui surpasse tous ceux que vous venez de voir; il n'est pas loin d'ici, il n'y a qu'un pas; & quand nous y serons arrivés, vous me direz vous-même si vous ne seriez pas fâché de ne l'avoir pas vu, après vous en être approché de si près. Aladdin se laissa persuader, & le magicien le mena encore fort loin, en l'entretenant de différentes histoires amusantes, pour lui rendre le chemin moins ennuyeux, & la fatigue plus supportable.

Ils arrivèrent enfin entre deux montagnes d'une hauteur médiocre & à-peu-près égales, séparées par un vallon de très-peu de largeur. C'étoit-là cet endroit remarquable où le magicien africain avoit voulu amener Aladdin pour l'exécution d'un grand dessein qui l'avoit fait venir de l'extrêmité de l'Afrique jusqu'à la Chine. Nous n'allons pas plus loin, dit-il à Aladdin; je veux vous faire voir ici des choses extraordinaires & inconnues à tous les mortels : & quand vous les aurez vues, vous me remercierez d'avoir été témoin de tant de merveilles que personne au monde n'aura vues que vous. Pendant que je vais battre le fusil, amassez de toutes les broussailles que vous voyez,

celles qui feront les plus sèches, afin d'allumer du feu.

Il y avoit une si grande quantité de ces brouffailles, qu'Aladdin en eut bientôt fait un amas plus que suffifant, dans le tems que le magicien allumoit l'allumette. Il y mit le feu; & dans le moment que les brouffailles s'enflammèrent, le magicien afriquain y jeta d'un parfum qu'il avoit tout prêt. Il s'éleva une fumée fort épaiffe, qu'il détourna de côté & d'autre, en prononçant des paroles magiques auxquelles Aladdin ne comprit rien.

Dans le même moment, la terre trembla un peu, & s'ouvrit en cet endroit devant le magicien & Aladdin, & fit voir à découvert une pierre d'environ un pié & demi en quarré, & d'environ un pié de profondeur, pofée horifontalement, avec un anneau de bronze fcellé dans le milieu, pour s'en fervir à la lever. Aladdin effrayé de tout ce qui fe paffoit à fes yeux, eut peur, & il voulut prendre la fuite. Mais il étoit néceffaire à ce myftère, & le magicien le retint & le gronda fort, en lui donnant un foufflet fi fortement appliqué, qu'il le jeta par terre, & que peu s'en fallut qu'il ne lui enfonçât les dents de devant dans la bouche, comme il y parut par le fang qui en fortit. Le pauvre Aladdin tout tremblant, &

ses larmes aux yeux : Mon oncle, s'écria-t-il en pleurant, qu'ai-je donc fait pour avoir mérité que vous me frappiez si rudement ? J'ai mes raisons pour le faire, lui répondit le magicien. Je suis votre oncle, qui vous tient présentement lieu de père, & vous ne devez pas me répliquer. Mais, mon enfant, ajouta-t-il en se radoucissant, ne craignez rien, je ne demande autre chose de vous, que vous m'obéissiez exactement, si vous voulez bien profiter & vous rendre digne des grands avantages que je veux vous faire. Ces belles promesses du magicien calmèrent un peu la crainte & le ressentiment d'Aladdin ; & lorsque le magicien le vit entièrement rassuré : Vous avez vu, continua-t-il, ce que j'ai fait par la vertu de mon parfum & des paroles que j'ai prononcées. Apprenez donc présentement que sous cette pierre que vous voyez, il y a un trésor caché qui vous est destiné, & qui doit vous rendre un jour plus riche que les plus grands rois du monde. Cela est si vrai, qu'il n'y a personne au monde que vous à qui il soit permis de toucher cette pierre, & de la lever pour y entrer : il m'est même défendu d'y toucher, & de mettre le pié dans le trésor quand il sera ouvert. Pour cela, il faut que vous exécutiez de point en point ce que je vous dirai, sans y

manquer : la chose est de grande conséquence & pour vous & pour moi.

Aladdin toujours dans l'étonnement de ce qu'il voyoit & de tout ce qu'il venoit d'entendre dire au magicien, de ce trésor qui devoit le rendre heureux à jamais, oublia tout ce qui s'étoit passé. Hé bien, mon oncle, dit-il au magicien en se levant, de quoi s'agit-il? commandez, je suis tout près d'obéir. Je suis ravi, mon enfant, lui dit le magicien afriquain en l'embrassant, que vous ayez pris ce parti; venez, approchez-vous, prenez cet anneau, & levez la pierre. Mais, mon oncle, reprit Aladdin, je ne suis pas assez fort pour la lever ; il faut donc que vous m'aidiez. Non, repartit le magicien afriquain, vous n'avez pas besoin de mon aide, & nous ne ferions rien vous & moi si je vous aidois : il faut que vous la leviez vous seul. Prononcez seulement le nom de votre père & de votre grand-père, en tenant l'anneau, & levez, vous verrez qu'elle viendra à vous sans peine. Aladdin fit comme le magicien lui avoit dit; il leva la pierre avec facilité, & il la posa à côté.

Quand la pierre fut ôtée, un caveau de trois à quatre piés de profondeur se fit voir avec une petite porte & des degrés pour descendre plus bas. Mon fils, dit alors le magicien afri-

quain à Aladdin, obfervez exactement tout ce que je vais vous dire. Defcendez dans ce caveau; quand vous ferez au bas des degrés que vous voyez, vous trouverez une porte ouverte qui vous conduira dans un grand lieu voûté & partagé en trois grandes falles l'une après l'autre. Dans chacune vous verrez à droite & à gauche quatre vafes de bronze grands comme des cuves, pleins d'or & d'argent; mais gardez-vous bien d'y toucher. Avant d'entrer dans la première falle, levez votre robe, & ferrez-la bien autour de vous. Quand vous y ferez entré, paffez à la feconde fans vous arrêter, & delà à la troifième auffi fans vous arrêter. Sur toutes chofes, gardez-vous bien d'approcher des murs, & d'y toucher, même avec votre robe; car fi vous y touchiez, vous mourriez fur le champ. C'eft pour cela que je vous ai dit de la tenir ferrée autour de vous. Au bout de la troifième falle, il y a une porte qui vous donnera entrée dans un jardin planté de beaux arbres, tous chargés de fruits: marchez tout droit, & traverfez ce jardin par un chemin qui vous menera à un efcalier de cinquante marches pour monter fur une terraffe. Quand vous ferez fur la terraffe, vous verrez devant vous une niche, & dans la niche, une lampe allumée; prenez la lampe, éteignez-la; & quand vous

aurez jeté le lumignon & verſé la liqueur ; mettez-la dans votre ſein, & apportez-la-moi, ne craignez pas de gâter votre habit; la liqueur n'eſt pas de l'huile, & la lampe ſera sèche dès qu'il n'y en aura plus. Si les fruits du jardin vous ſont envie, vous pouvez en cueillir autant que vous en voudrez ; cela ne vous eſt pas défendu.

En achevant ces paroles, le magicien afriquain tira un anneau qu'il avoit au doigt, & il le mit à l'un des doigts d'Aladdin, en lui diſant que c'étoit un préſervatif contre tout ce qui pourroit lui arriver de mal, en obſervant bien tout ce qu'il venoit de lui preſcrire. Allez, mon enfant, lui dit-il après cette inſtruction, deſcendez hardiment, nous allons être riches l'un & l'autre pour toute notre vie.

Aladdin ſauta légèrement dans le caveau, & il deſcendit juſqu'au bas des degrés : il trouva les trois ſalles dont le magicien afriquain lui avoit fait la deſcription : il paſſa au travers avec d'autant plus de précaution, qu'il appréhendoit de mourir s'il manquoit à obſerver ſoigneuſement ce qui lui avoit été preſcrit. Il traverſa le jardin ſans s'arrêter ; monta ſur la terraſſe, prit la lampe allumée dans la niche, jeta le lumignon & la liqueur; & en la voyant

ſans humidité comme le magicien le lui avoit dit, il la mit dans ſon ſein; il deſcendit de la terraſſe, & il s'arrêta dans le jardin à en conſidérer les fruits qu'il n'avoit vus qu'en paſſant. Les arbres de ce jardin étoient tous chargés de fruits extraordinaires, chaque arbre en portoit de différentes couleurs; il y en avoit de blancs, de luiſans & tranſparens comme le cryſtal, de rouges, les uns plus chargés, les autres moins; de verds, de bleus, de violets, de tirans ſur le jaune, & de pluſieurs autres ſortes de couleurs. Les blancs étoient des perles; les luiſans & tranſparens, des diamans; les rouges les plus foncés, des rubis; les autres moins foncés, des rubis balais; les verds, des émeraudes; les bleus, des turquoiſes; les violets, des améthyſtes; ceux qui tiroient ſur le jaune, des ſaphirs; & ainſi des autres: & ces fruits étoient tous d'une groſſeur & d'une perfection à quoi on n'avoit encore vu rien de pareil dans le monde. Aladdin qui n'en connoiſſoit ni le mérite ni la valeur, ne fut pas touché de la vue de ces fruits qui n'étoient pas de ſon goût, comme l'euſſent été des figues, des raiſins, & les autres fruits excellens qui ſont communs dans la Chine. Auſſi n'étoit-il pas encore dans un âge à en connoître le prix; il s'imagina que tous ces fruits n'étoient que

du verre coloré, & qu'ils ne valoient pas davantage. La diverſité de tant de belles couleurs néanmoins, la beauté & la groſſeur extraordinaire de chaque fruit, lui donna envie d'en cueillir de toutes les ſortes. En effet, il en prit pluſieurs de chaque couleur, & il en emplit ſes deux poches, & deux bourſes toutes neuves que le magicien lui avoit achetées, avec l'habit dont il lui avoit fait préſent, afin qu'il n'eût rien que de neuf; & comme les deux bourſes ne pouvoient tenir dans ſes poches qui étoient déjà pleines, il les attacha de chaque côté à ſa ceinture; il en enveloppa même dans les plis de ſa ceinture, qui étoit d'une étoffe de ſoie ample & à pluſieurs tours, & il les accommoda de manière qu'ils ne pouvoient pas tomber; il n'oublia pas auſſi d'en fourrer dans ſon ſein, entre la robe & la chemiſe autour de lui.

Aladdin ainſi chargé de tant de richeſſes, ſans le ſavoir, reprit en diligence le chemin des trois ſalles, pour ne pas faire attendre trop long-tems le magicien afriquain; & après avoir paſſé à travers avec la même précaution qu'auparavant, il remonta par où il étoit deſcendu, & ſe préſenta à l'entrée du caveau où le magicien afriquain l'attendoit avec impatience. Auſſitôt qu'Aladdin l'apperçut : Mon oncle,

lui

lui dit-il, je vous prie de me donner la main pour m'aider à monter. Le magicien afriquain lui dit : Mon fils, donnez-moi la lampe auparavant, elle pourroit vous embarrasser. Pardonnez-moi, mon oncle, reprit Aladdin, elle ne m'embarrasse pas ; je vous la donnerai dès que je serai monté. Le magicien afriquain s'opiniâtra à vouloir qu'Aladdin lui mît la lampe entre les mains avant de le tirer du caveau ; & Aladdin qui avoit embarrassé cette lampe avec tous ces fruits dont il s'étoit garni de tous côtés, refusa absolument de la donner, qu'il ne fût hors du caveau. Alors le magicien afriquain au désespoir de la résistance de ce jeune homme, entra dans une furie épouvantable : il jeta un peu de son parfum sur le feu qu'il avoit eu soin d'entretenir ; & à peine eut-il prononcé deux paroles magiques, que la pierre qui servoit à fermer l'entrée du caveau, se remit d'elle-même à sa place, avec la terre par-dessus, au même état qu'elle étoit à l'arrivée du magicien afriquain & d'Aladdin.

Il est certain que le magicien afriquain n'étoit pas frère de Mustafa le tailleur, comme il s'en étoit vanté, ni par conséquent oncle d'Aladdin. Il étoit véritablement d'Afrique, & il y étoit né ; & comme l'Afrique est un pays où l'on est plus entêté de la magie que par-tout

ailleurs, il s'y étoit appliqué dès sa jeunesse ; & après quarante années ou environ d'enchantemens, d'opérations de géomance, de suffumigations & de lecture de livres de magie, il étoit enfin parvenu à découvrir qu'il y avoit dans le monde une lampe merveilleuse, dont la possession le rendroit plus puissant qu'aucun monarque de l'univers, s'il pouvoit en devenir le possesseur. Par une dernière opération de géomance, il avoit connu que cette lampe étoit dans un lieu souterrain au milieu de la Chine, à l'endroit & avec toutes les circonstances que nous venons de voir. Bien persuadé de la vérité de cette découverte, il étoit parti de l'extrêmité de l'Afrique, comme nous l'avons dit ; & après un voyage long & pénible, il étoit arrivé à la ville qui étoit si voisine du trésor ; mais quoique la lampe fût certainement dans le lieu dont il avoit connoissance, il ne lui étoit pas permis néanmoins de l'enlever lui-même, ni d'entrer en personne dans le lieu souterrain où elle étoit. Il falloit qu'un autre y descendît, l'allât prendre, & la lui mît entre les mains ; c'est pourquoi il s'étoit adressé à Aladdin qui lui avoit paru un jeune enfant sans conséquence, & très-propre à lui rendre ce service qu'il attendoit de lui, bien résolu, dès qu'il auroit la lampe dans ses mains, de

faire la dernière suffumigation que nous avons dite, & de prononcer les deux paroles magiques qui devoient faire l'effet que nous avons vu, & sacrifier le pauvre Aladdin à son avarice & à sa méchanceté, afin de n'en avoir pas de témoin. Le soufflet donné à Aladdin, & l'autorité qu'il avoit prise sur lui, n'avoient pour but que de l'accoutumer à le craindre & à lui obéir exactement, afin que lorsqu'il lui demanderoit cette fameuse lampe magique, il la lui donnât aussitôt; mais il lui arriva tout le contraire de ce qu'il s'étoit proposé. Enfin il n'usa de sa méchanceté avec tant de précipitation, pour perdre le pauvre Aladdin, que parce qu'il craignit que s'il contestoit plus long-tems avec lui, quelqu'un ne vînt à les entendre, & ne rendît public ce qu'il vouloit tenir très-caché.

Quand le magicien afriquain vit ses grandes & belles espérances échouées à n'y revenir jamais, il n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de retourner en Afrique; c'est ce qu'il fit dès le même jour. Il prit sa route par des détours, pour ne pas rentrer dans la ville d'où il étoit sorti avec Aladdin. Il avoit à craindre en effet d'être observé par plusieurs personnes qui pouvoient l'avoir vu se promener avec cet enfant, & revenir sans lui.

Selon toutes les apparences, on ne devoit plus entendre parler d'Aladdin; mais celui-là même qui avoit cru le perdre pour jamais, n'avoit pas fait attention qu'il lui avoit mis au doigt un anneau qui pouvoit ſervir à le ſauver. En effet, ce fut cet anneau qui fut cauſe du ſalut d'Aladdin, qui n'en ſavoit nullement la vertu; & il eſt étonnant que cette perte, jointe à celle de la lampe, n'ait pas jeté ce magicien dans le dernier déſeſpoir. Mais les magiciens ſont ſi accoutumés aux diſgraces & aux évènemens contraires à leurs ſouhaits, qu'ils ne ceſſent tant qu'ils vivent de ſe repaître de fumée, de chimères & de viſions.

Aladdin qui ne s'attendoit pas à la méchanceté de ſon faux oncle, après les careſſes & le bien qu'il lui avoit faits, fut dans un étonnement qu'il eſt plus aiſé d'imaginer que de repréſenter par des paroles. Quand il ſe vit enterré tout vif, il appela mille fois ſon oncle, en criant qu'il étoit près de lui donner la lampe; mais ſes cris étoient inutiles, & il n'y avoit plus de moyen d'être entendu; ainſi il demeura dans les ténèbres & dans l'obſcurité. Enfin, après avoir donné quelque relâche à ſes larmes, il deſcendit juſqu'au bas de l'eſcalier du caveau pour aller chercher la lumière dans le jardin où il avoit déjà paſſé; mais le

mur qui s'étoit ouvert par enchantement, s'étoit refermé & rejoint par un autre enchantement. Il tâtonne devant lui à droite & à gauche par plusieurs fois, & il ne trouve plus de porte : il redouble ses cris & ses pleurs, & il s'assit sur les degrés du caveau, sans espoir de revoir jamais la lumière, & avec la triste certitude au contraire de passer des ténèbres où il étoit, dans celles d'une mort prochaine.

Aladdin demeura deux jours en cet état, sans manger & sans boire : le troisième jour enfin en regardant la mort comme inévitable, il éleva les mains en les joignant; & avec une résignation entière à la volonté de dieu, il s'écria : *Il n'y a de force & de puissance qu'en dieu, le haut, le grand.* Dans cette action de mains jointes, il frotta sans y penser, l'anneau que le magicien afriquain lui avoit mis au doigt, & dont il ne connoissoit pas encore la vertu. Aussitôt un génie d'une figure énorme & d'un regard épouvantable, s'éleva devant lui comme de dessous la terre, jusqu'à ce qu'il atteignît de la tête à la voûte, & dit à Aladdin ces paroles : *Que veux-tu? me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, & l'esclave de tous ceux qui ont l'anneau au doigt, moi & les autres esclaves de l'anneau.*

En tout autre tems & en toute autre occa-

ſion, Aladdin qui n'étoit pas accoutumé à de pareilles viſions, eût pu être ſaiſi de frayeur, & perdre la parole à la vue d'une figure ſi extraordinaire; mais occupé uniquement du danger préſent où il étoit, il répondit ſans héſiter : Qui que tu ſois, fais-moi ſortir de ce lieu, ſi tu en as le pouvoir. A peine eut-il prononcé ces paroles, que la terre s'ouvrit, & qu'il ſe trouva hors du caveau, & à l'endroit juſtement où le magicien l'avoit amené.

On ne trouvera pas étrange qu'Aladdin, qui étoit demeuré ſi long-tems dans les ténèbres les plus épaiſſes, ait eu d'abord de la peine à ſoutenir le grand jour : il y accoutuma ſes yeux peu-à-peu; & en regardant autour de lui, il fut fort ſurpris de ne pas voir d'ouverture ſur la terre. Il ne put comprendre de quelle manière il ſe trouvoit ſi ſubitement hors de ſes entrailles; il n'y eut que la place où les brouſſailles avoient été allumées, qui lui fit reconnoître à-peu-près où étoit le caveau. Enſuite, en ſe tournant du côté de la ville, il l'apperçut au milieu des jardins qui l'environnoient, & il reconnut le chemin par où le magicien afriquain l'avoit amené. Il le reprit en rendant grâces à dieu de ſe revoir une autre fois au monde, après avoir déſeſpéré d'y revenir jamais. Il arriva juſqu'à la ville, & ſe traîna chez lui

avec bien de la peine. En entrant chez ſa mère, la joie de la revoir, jointe à la foibleſſe dans laquelle il étoit de n'avoir pas mangé depuis près de trois jours, lui causèrent un évanouiſſement qui dura quelque tems. Sa mère qui l'avoit déjà pleuré comme perdu ou comme mort, en le voyant en cet état, n'oublia aucun de ſes ſoins pour le faire revenir. Il revint enfin de ſon évanouiſſement; & les premières paroles qu'il prononça, furent celles-ci : Ma mère, avant toute choſe, je vous prie de me donner à manger : il y a trois jours que je n'ai pris quoi que ce ſoit. Sa mère lui apporta ce qu'elle avoit, & en le mettant devant lui : Mon fils, lui dit-elle, ne vous preſſez pas, cela eſt dangereux; mangez peu-à-peu & à votre aiſe, & ménagez-vous dans le grand beſoin que vous en avez; je ne veux pas même que vous me parliez : vous aurez aſſez de tems pour me raconter ce qui vous eſt arrivé, quand vous ſerez bien rétabli. Je ſuis toute conſolée de vous revoir, après l'affliction où je me ſuis trouvée depuis vendredi, & toutes les peines que je me ſuis données pour apprendre ce que vous étiez devenu, dès que j'eus vu qu'il étoit nuit, & que vous n'étiez pas revenu à la maiſon.

Aladdin ſuivit le conſeil de ſa mère, il

mangea tranquillement & peu-à-peu, & il but à proportion. Quand il eut achevé : Ma mère, dit-il, j'aurois de grandes plaintes à vous faire ſur ce que vous m'avez abandonné avec tant de facilité à la diſcrétion d'un homme qui avoit deſſein de me perdre, & qui tient à l'heure que je vous parle, ma mort ſi certaine, qu'il ne doute pas, ou que je ne ſuis plus en vie, ou que je ne doive la perdre au premier jour ; mais vous avez cru qu'il étoit mon oncle, & je l'ai cru comme vous. Eh pouvions-nous avoir d'autre penſée d'un homme qui m'accabloit de careſſes & de biens, & qui me faiſoit tant d'autres promeſſes avantageuſes ! ſachez, ma mère, que ce n'eſt qu'un traître, un méchant, un fourbe ; il ne m'a fait tant de bien & tant de promeſſes, qu'afin d'arriver au but qu'il s'étoit propoſé de me perdre, comme je l'ai dit, ſans que ni vous ni moi nous puiſſions en deviner la cauſe. De mon côté, je puis aſſurer que je ne lui ai donné aucun ſujet qui méritât le moindre mauvais traitement. Vous le comprendrez vous-même par le récit fidèle que vous allez entendre de tout ce qui s'eſt paſſé depuis que je me ſuis ſéparé de vous, juſqu'à l'exécution de ſon pernicieux deſſein.

Aladdin commença à raconter à ſa mère tout

ce qui lui étoit arrivé avec le magicien, depuis le vendredi qu'il étoit venu le prendre pour le mener avec lui voir les palais & les jardins qui étoient hors de la ville, ce qui lui arriva dans le chemin, jusqu'à l'endroit des deux montagnes où se devoit opérer le grand prodige du magicien : comment avec un parfum jeté dans du feu & quelques paroles magiques, la terre s'étoit ouverte dans un instant, & avoit fait voir l'entrée d'un caveau qui conduisoit à un trésor inestimable. Il n'oublia pas le soufflet qu'il avoit reçu du magicien, & de quelle manière, après s'être un peu radouci, il l'avoit engagé par de grandes promesses, & en lui mettant son anneau au doigt, à descendre dans le caveau. Il n'omit aucune circonstance de tout ce qu'il avoit vu en passant & en repassant dans les trois salles, dans le jardin & sur la terrasse où il avoit pris la lampe merveilleuse, qu'il montra à sa mère en la retirant de son sein, aussi-bien que les fruits transparens & de différentes couleurs qu'il avoit cueillis dans le jardin en s'en retournant, auxquels il joignit deux bourses pleines qu'il donna à sa mère, & dont elle fit peu de cas. Ces fruits étoient cependant des pierres précieuses, dont l'éclat brillant comme le soleil, qu'ils rendoient à la faveur d'une lampe qui éclairoit la chambre, devoit faire

juger de leur grand prix; mais la mère d'Aladdin n'avoit pas sur cela plus de connoissance que son fils. Elle avoit été élevée dans une condition très-médiocre, & son mari n'avoit pas eu assez de biens pour lui donner de ces sortes de pierreries. D'ailleurs, elle n'en avoit jamais vu à aucune de ses parentes ni de ses voisines; ainsi il ne faut pas s'étonner si elle ne les regarda que comme des choses de peu de valeur, & bonnes tout au plus à récréer la vue par la variété de leurs couleurs; ce qui fit qu'Aladdin les mit derrière un des coussins du sofa sur lequel il étoit assis. Il acheva le récit de son aventure, en lui disant, que comme il fut revenu, & qu'il se fut présenté à l'entrée du caveau, prêt à en sortir, sur le refus qu'il avoit fait au magicien de lui donner la lampe qu'il vouloit avoir, l'entrée du caveau s'étoit refermée en un instant, par la force du parfum que le magicien avoit jeté sur le feu qu'il n'avoit pas laissé éteindre, & des paroles qu'il avoit prononcées. Mais il n'en put dire davantage sans verser des larmes, en lui représentant l'état malheureux où il s'étoit trouvé lorsqu'il s'étoit vu enterré tout vivant dans le fatal caveau, jusqu'au moment qu'il en étoit sorti, & que pour ainsi dire il étoit revenu au monde par l'attouchement de son anneau, dont

il ne connoissoit pas encore la vertu. Quand il eut fini ce récit : Il n'est pas nécessaire de vous en dire davantage, dit-il à sa mère, le reste vous est connu. Voilà enfin quelle a été mon aventure, & quel est le danger que j'ai couru depuis que vous ne m'avez vu.

La mère d'Aladdin eut la patience d'entendre ce récit merveilleux & surprenant, & en même-tems si affligeant pour une mère qui aimoit son fils tendrement, malgré ses défauts, sans l'interrompre. Dans les endroits néanmoins les plus touchans, & qui faisoient connoître davantage la perfidie du magicien afriquain, elle ne put s'empêcher de faire paroître combien elle le détestoit, par les marques de son indignation; mais dès qu'Aladdin eut achevé, elle se déchaîna en mille injures contre cet imposteur : elle l'appela traître, perfide, barbare, assassin, trompeur, magicien, ennemi & destructeur du genre humain. Oui, mon fils, ajouta-t-elle, c'est un magicien, & les magiciens sont des pestes publiques; ils ont commerce avec les démons par leurs enchantemens & par leurs sorcelleries. Béni soit dieu, qui n'a pas voulu que sa méchanceté insigne eût son effet entier contre vous : vous devez bien le remercier de la grâce qu'il vous a faite; la mort vous étoit inévitable, si vous ne vous

fussiez souvenu de lui, & que vous n'eussiez imploré son secours. Elle dit encore beaucoup de choses, en détestant toujours la trahison que le magicien avoit faite à son fils; mais en parlant, elle s'apperçut qu'Aladdin, qui n'avoit pas dormi depuis trois jours, avoit besoin de repos. Elle le fit coucher, & peu de tems après elle se coucha aussi.

Aladdin, qui n'avoit pris aucun repos dans le lieu souterrain où il avoit été enseveli à dessein qu'il y perdît la vie, dormit toute la nuit d'un profond sommeil, & ne se réveilla que le lendemain fort tard. Il se leva; & la première chose qu'il dit à sa mère, ce fut qu'il avoit besoin de manger, & qu'elle ne pouvoit lui faire un plus grand plaisir que de lui donner à déjeûner. Hélas, mon fils, lui répondit sa mère, je n'ai pas seulement un morceau de pain à vous donner, vous mangeâtes hier au soir le peu de provisions qu'il y avoit dans la maison! mais donnez-vous un peu de patience, je ne serai pas long-tems à vous en apporter. J'ai un peu de fil de coton de mon travail; je vais le vendre, afin de vous acheter du pain & quelque chose pour notre dîné. Ma mère, reprit Aladdin, réservez votre fil de coton pour une autre fois, & donnez-moi la lampe que j'apportai hier; j'irai la vendre, & l'argent que



Que veux tu? me voici prêt a t'obéir come ton Esclave, et de tous ceux qui ont la Lampe a la Main.

C. P. Marillier dir. Le Beau Sc.

j'en aurai, servira à nous avoir de quoi déjeûner & dîner, & peut-être de quoi souper.

La mère d'Aladdin prit la lampe où elle l'avoit mise. La voilà, dit-elle à son fils, mais elle est bien sale ; pour peu qu'elle soit nettoyée, je crois qu'elle en vaudra quelque chose davantage. Elle prit de l'eau & un peu de sable fin pour la nettoyer ; mais à peine eut-elle commencé à frotter cette lampe, qu'en un instant, en présence de son fils, un génie hideux & d'une grandeur gigantesque, s'éleva & parut devant elle, & lui dit d'une voix tonnante : *Que veux-tu ? me voici prêt à t'obéir, comme ton esclave, & de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi avec les autres esclaves de la lampe.*

La mère d'Aladdin n'étoit pas en état de répondre : sa vue n'avoit pu soutenir la figure hideuse & épouvantable du génie ; & sa frayeur avoit été si grande dès les premières paroles qu'il avoit prononcées, qu'elle étoit tombée évanouie.

Aladdin qui avoit déjà eu une apparition à-peu-près semblable dans le caveau, sans perdre de tems ni le jugement, se saisit promptement de la lampe ; & en suppléant au défaut de sa mère, il répondit pour elle d'un ton ferme. J'ai faim, dit-il au génie, apportez-moi

de quoi manger. Le génie diſparut, & un inſtant après, il revint chargé d'un grand baſſin d'argent qu'il portoit ſur ſa tête, avec douze plats couverts, de même métal, pleins d'excellens mets arrangés deſſus, avec ſix grands pains blancs comme neige ſur les plats, deux bouteilles de vin exquis, & deux taſſes d'argent à la main. Il poſa le tout ſur le ſofa, & auſſitôt il diſparut.

Cela ſe fit en ſi peu de tems, que la mère d'Aladdin n'étoit pas encore revenue de ſon évanouiſſement quand le génie diſparut pour la ſeconde fois. Aladdin qui avoit déjà commencé de lui jeter de l'eau ſur le viſage, ſans effet, ſe mit en devoir de recommencer pour la faire revenir; mais ſoit que les eſprits qui s'étoient diſſipés, ſe fuſſent enfin réunis, ou que l'odeur des mets que le génie venoit d'apporter, y eût contribué quelque choſe, elle revint dans le moment. Ma mère, lui dit Aladdin, cela n'eſt rien; levez-vous & venez manger : voici de quoi vous remettre le cœur, & en même de quoi ſatisfaire au grand beſoin que j'ai de manger : ne laiſſons pas refroidir de ſi bons mets, & mangeons.

La mère d'Aladdin fut extrêmement ſurpriſe quand elle vit le grand baſſin, les douze plats, les ſix pains, les deux bouteilles & les deux

taſſes, & qu'elle ſentit l'odeur délicieuſe qui exhaloit de tous ces plats. Mon fils, demanda-t-elle à Aladdin, d'où nous vient cette abondance, & à qui ſommes-nous redevables d'une ſi grande libéralité ? le ſultan auroit-il eu connoiſſance de notre pauvreté, & auroit-il eu compaſſion de nous ? Ma mère, reprit Aladdin, mettons-nous à table & mangeons, vous en avez beſoin auſſi-bien que moi ; je vous le dirai quand nous aurons déjeûné. Ils ſe mirent à table, & ils mangèrent avec d'autant plus d'appétit, que la mère & le fils ne s'étoient jamais trouvés à une table ſi bien fournie.

Pendant le repas, la mère d'Aladdin ne pouvoit ſe laſſer de regarder & d'admirer le baſſin & les plats, quoiqu'elle ne ſût pas trop diſtinctement s'ils étoient d'argent ou d'une autre matière, tant elle étoit peu accoutumée à en voir de pareils ; &, à proprement parler, ſans avoir égard à leur valeur, qui lui étoit inconnue, il n'y avoit que la nouveauté qui la tenoit en admiration, & ſon fils Aladdin n'en avoit pas plus de connoiſſance qu'elle.

Aladdin & ſa mère, qui ne croyoient faire qu'un ſimple déjeûné, ſe trouvèrent encore à table à l'heure du dîné : des mets ſi excellens les avoient mis en appétit ; & pendant qu'ils étoient chauds, ils crurent qu'ils ne feroient

pas mal de joindre les deux repas ensemble, & de n'en pas faire à deux fois. Le double repas étant fini, il leur resta non-seulement de quoi souper, mais même assez de quoi en faire deux autres repas aussi forts le lendemain.

Quand la mère d'Aladdin eut desservi & mis à part les viandes auxquelles ils n'avoient pas touché, elle vint s'asseoir sur le sofa auprès de son fils. Aladdin, lui dit-elle, j'attends que vous satisfassiez à l'impatience où je suis d'entendre le récit que vous m'avez promis. Aladdin lui raconta exactement tout ce qui s'étoit passé entre le génie & lui pendant son évanouissement, jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle.

La mère d'Aladdin étoit dans un grand étonnement du discours de son fils & de l'apparition du génie. Mais, mon fils, reprit-elle, que voulez-vous dire avec vos génies? jamais, depuis que je suis au monde, je n'ai entendu dire que personne de ma connoissance en eût vu. Par quelle aventure ce vilain génie est-il venu se présenter à moi? pourquoi s'est-il adressé à moi & non pas à vous, à qui il a déjà apparu dans le caveau du trésor?

Ma mère, repartit Aladdin, le génie qui vient de vous apparoître, n'est pas le même qui m'est apparu; ils se ressemblent en quel-

que

que manière par leur grandeur de géant, mais ils ſont entièrement différens par leurs mines & par leur habillement : auſſi ſont-ils à différens maîtres. Si vous vous en ſouvenez, celui que j'ai vu s'eſt dit eſclave de l'anneau que j'ai au doigt, & celui que vous venez de voir, s'eſt dit eſclave de la lampe que vous aviez à la main. Mais je ne crois pas que vous l'ayez entendu : il me ſemble en effet que vous vous êtes évanouie dès qu'il a commencé à parler.

Quoi, s'écria la mère d'Aladdin, c'eſt donc votre lampe qui eſt cauſe que ce maudit génie s'eſt adreſſé à moi plutôt qu'à vous ? ah ! mon fils, ôtez-la de devant mes yeux & la mettez où il vous plaira, je ne veux plus y toucher. Je conſens plutôt qu'elle ſoit jetée ou vendue, que de courir le riſque de mourir de frayeur en la touchant. Si vous me croyez, vous vous déferez auſſi de l'anneau : il ne faut pas avoir commerce avec des génies ; ce ſont des démons, & notre prophète l'a dit.

Ma mère, avec votre permiſſion, reprit Aladdin, je me garderai bien préſentement de vendre, comme j'étois près de le faire tantôt, une lampe qui va nous être ſi utile à vous & à moi. Ne voyez-vous pas ce qu'elle vient de nous procurer ? il faut qu'elle continue de nous fournir de quoi nous nourrir & nous entrete-

nir. Vous devez juger comme moi que ce n'étoit pas ſans raiſon que mon faux & méchant oncle s'étoit donné tant de mouvemens & avoit entrepris un ſi long & pénible voyage, puiſque c'étoit pour parvenir à la poſſeſſion de cette lampe merveilleuſe, qu'il avoit préféré à tout l'or & l'argent qu'il ſavoit être dans les ſalles, & que j'ai vu moi-même, comme il m'en avoit averti. Il ſavoit trop bien le mérite & la valeur de cette lampe, pour ne demander autre choſe d'un tréſor ſi riche : puiſque le haſard nous en fait découvrir la vertu, faiſons-en un uſage qui nous ſoit profitable, mais d'une manière qui ſoit ſans éclat, & qui ne nous attire pas l'envie & la jalouſie de nos voiſins. Je veux bien l'ôter de devant vos yeux, & la mettre dans un lieu où je la trouverai quand il en ſera beſoin, puiſque les génies vous font tant de frayeur. Pour ce qui eſt de l'anneau, je ne ſaurois auſſi me réſoudre à le jeter : ſans cet anneau, vous ne m'euſſiez jamais revu ; & ſi je vivois à l'heure qu'il eſt, ce ne ſeroit peut-être que pour peu de momens. Vous me permettrez donc de le garder & de le porter toujours au doigt bien précieuſement ; qui ſait s'il ne m'arrivera pas quelqu'autre danger que nous ne pouvons prévoir ni vous ni moi, dont il pourra me délivrer ? Comme le raiſonnement

d'Aladdin paroiſſoit aſſez juſte, ſa mère n'eut rien à y répliquer. Mon fils, lui dit-elle, vous pouvez faire comme vous l'entendrez ; pour moi je ne voudrois pas avoir affaire avec des génies : je vous déclare que je m'en lave les mains, & que je ne vous en parlerai pas davantage.

Le lendemain au ſoir après le ſoupé, il ne reſta rien de la bonne proviſion que le génie avoit apportée. Le jour ſuivant, Aladdin qui ne vouloit pas attendre que la faim le preſsât, prit un des plats d'argent ſous ſa robe, & ſortit du matin pour l'aller vendre. Il s'adreſſa à un juif qu'il rencontra dans ſon chemin : il le tira à l'écart ; & en lui montrant le plat, il lui demanda s'il vouloit l'acheter.

Le juif ruſé & adroit, prend le plat, l'examine ; & il n'eut pas plutôt connu qu'il étoit de bon argent, qu'il demanda à Aladdin combien il l'eſtimoit. Aladdin qui n'en connoiſſoit pas la valeur, & qui n'avoit jamais fait commerce de cette marchandiſe, ſe contenta de lui dire qu'il ſavoit bien lui-même ce que ce plat pouvoit valoir, & qu'il s'en rapportoit à ſa bonne foi. Le juif ſe trouva embarraſſé de l'ingénuité d'Aladdin. Dans l'incertitude où il étoit de ſavoir ſi Aladdin en connoiſſoit la matière & la valeur, il tira de ſa bourſe une

pièce d'or qui ne faiſoit au plus que la ſoixante-deuxième partie de la valeur du plat, & il la lui préſenta. Aladdin prit la pièce avec un grand empreſſement, & dès qu'il l'eut dans la main, il ſe retira ſi promptement, que le juif, non content du gain exorbitant qu'il faiſoit par cet achat, fut bien fâché de n'avoir pas pénétré qu'Aladdin ignoroit le prix de ce qu'il lui avoit vendu, & qu'il auroit pu lui en donner beaucoup moins. Il fut ſur le point de courir après le jeune homme, pour tâcher de retirer quelque choſe de ſa pièce d'or; mais Aladdin couroit, & il étoit déjà ſi loin, qu'il auroit eu de la peine à le joindre.

Aladdin s'en retournant chez ſa mère, s'arrêta à la boutique d'un boulanger, chez qui il fit la proviſion de pain pour ſa mère & pour lui, & qu'il paya ſur ſa pièce d'or, que le boulanger lui changea. En arrivant, il donna le reſte à ſa mère, qui alla au marché acheter les autres proviſions néceſſaires pour vivre eux deux pendant quelques jours.

Ils continuèrent ainſi à vivre de ménage, c'eſt-à-dire qu'Aladdin vendit tous les plats au juif l'un après l'autre juſqu'au douzième, de la même manière qu'il avoit fait la première, à meſure que l'argent venoit à manquer dans la maiſon. Le juif qui avoit donné une pièce

d'or du premier, n'ofa lui offrir moins des autres, de crainte de perdre une fi bonne aubaine : il les paya tous fur le même pié. Quand l'argent du dernier plat fut dépenfé, Aladdin eut recours au baffin, qui pefoit lui feul dix fois autant que chaque plat. Il voulut le porter à fon marchand ordinaire, mais fon grand poids l'en empêcha : il fut donc obligé d'aller chercher le juif qu'il amena chez fa mère ; & le juif, après avoir examiné le poids du baffin, lui compta fur le champ dix pièces d'or, dont Aladdin fe contenta.

Tant que les dix pièces d'or durèrent, elles furent employées à la dépenfe journalière de la maifon. Aladdin cependant, accoutumé à une vie oifive, s'étoit abftenu de jouer avec les jeunes gens de fon âge, depuis fon aventure avec le magicien afriquain. Il paffoit les journées à fe promener, ou à s'entretenir avec des gens avec lefquels il avoit fait connoiffance. Quelquefois il s'arrêtoit dans les boutiques des gros marchands, où il prêtoit l'oreille aux entretiens des gens de diftinction qui s'y arrêtoient, ou qui s'y trouvoient comme à une efpèce de rendez-vous ; & ces entretiens peu-à-peu lui donnèrent quelque teinture de la connoiffance du monde.

Quand il ne refta plus rien des dix pièces

d'or, Aladdin eut recours à la lampe : il la prit à la main, chercha le même endroit que sa mère avoit touché ; & comme il l'eut reconnu à l'impression que le sable y avoit laissée, il la frotta comme elle avoit fait, & aussitôt le même génie qui s'étoit déjà fait voir, se présenta devant lui ; mais comme Aladdin avoit frotté la lampe plus légèrement que sa mère, il lui parla aussi d'un ton plus radouci : *Que veux tu ?* lui dit-il dans les mêmes termes qu'auparavant, *me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, & de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi & les autres esclaves de la lampe comme moi.* Aladdin lui dit : J'ai faim, apporte-moi de quoi manger. Le génie disparut, & peu de tems après il reparut, chargé d'un service de table pareil à celui qu'il avoit apporté la première fois : il le posa sur le sofa, & dans le moment il disparut.

La mère d'Aladdin, avertie du dessein de son fils, étoit sortie exprès pour quelqu'affaire, afin de ne pas se trouver dans la maison dans le tems de l'apparition du génie. Elle rentra peu de tems après, vit la table & le buffet très-bien garnis, & demeura presqu'aussi surprise de l'effet prodigieux de la lampe, qu'elle l'avoit été la première fois. Aladdin & sa mère se mirent à table ; & après le repas, il leur

resta encore de quoi vivre largement les deux jours suivans.

Dès qu'Aladdin vit qu'il n'y avoit plus dans la maison ni pain ni autres provisions, ni argent pour en avoir, il prit un plat d'argent, & alla chercher le juif qu'il connoissoit, pour le lui vendre. En y allant, il passa devant la boutique d'un orfèvre respectable par sa vieillesse, honnête homme, & d'une grande probité. L'orfèvre qui l'apperçut, l'appela & le fit entrer : Mon fils, lui dit-il, je vous ai déjà vu passer plusieurs fois, chargé comme vous l'êtes à présent, vous joindre à un tel juif, & repasser peu de tems après sans être chargé. Je me suis imaginé que vous lui vendez ce que vous portez : mais vous ne savez peut-être pas que ce juif est un trompeur, & même plus trompeur que les autres juifs, & que personne de ceux qui le connoissent, ne veut avoir affaire à lui. Au reste, ce que je vous dis ici, n'est que pour vous faire plaisir; si vous voulez me montrer ce que vous portez présentement, & qu'il soit à vendre, je vous en donnerai fidèlement son juste prix, si cela me convient, sinon je vous adresserai à d'autres marchands qui ne vous tromperont pas.

L'espérance de faire plus d'argent du plat fit qu'Aladdin le tira de dessous sa robe, & le

montra à l'orfèvre. Le vieillard qui connut d'abord que le plat étoit d'argent fin, lui demanda s'il en avoit vendu de femblables au juif, & combien il les lui avoit payés. Aladdin lui dit naïvement qu'il en avoit vendu douze, & qu'il n'avoit reçu du juif qu'une pièce d'or de chacun. Ah, le voleur, s'écria l'orfèvre ! mon fils, ajouta-t-il, ce qui eft fait eft fait ; il n'y faut plus penfer : mais en vous faifant voir ce que vaut votre plat, qui eft du meilleur argent dont nous nous fervions dans nos boutiques, vous connoîtrez combien le juif vous a trompé.

L'orfèvre prit la balance, il pefa le plat, & après avoir expliqué à Aladdin ce que c'étoit qu'un marc d'argent, combien il valoit, & fes fubdivifions ; il lui fit remarquer que fuivant le poids du plat, il valoit foixante-douze pièces d'or, qu'il lui compta fur le champ en efpèces : Voilà, dit-il, la jufte valeur de votre plat ; fi vous en doutez, vous pouvez vous adreffer à celui de nos orfèvres qu'il vous plaira ; & s'il vous dit qu'il vaut davantage, je vous promets de vous en payer le double ; nous ne gagnons que la façon de l'argenterie que nous achetons ; & c'eft ce que les juifs les plus équitables ne font pas.

Aladdin remercia bien fort l'orfèvre du bon confeil qu'il venoit de lui donner, & dont il

tiroit déjà un ſi grand avantage : dans la ſuite il ne s'adreſſa plus qu'à lui pour vendre les autres plats, auſſi-bien que le baſſin, dont la juſte valeur lui fut toujours payée à proportion de ſon poids. Quoiqu'Aladdin & ſa mère euſſent une ſource intariſſable d'argent en leur lampe, pour s'en procurer tant qu'ils voudroient, dès qu'il viendroit à leur manquer; ils continuèrent néanmoins de vivre toujours avec la même frugalité qu'auparavant, à la réſerve de ce qu'Aladdin en mettoit à part pour s'entretenir honnêtement & pour ſe pourvoir des commodités néceſſaires dans leur petit ménage. Sa mère de ſon côté, ne prenoit la dépenſe de ſes habits, que ſur ce que lui valoit le coton qu'elle filoit. Avec une conduite ſi ſobre, il eſt aiſé de juger combien de tems l'argent des douze plats & du baſſin, ſelon le prix qu'Aladdin les avoit vendus à l'orfèvre, devoit leur avoir duré. Ils vécurent de la ſorte pendant quelques années, avec le ſecours du bon uſage qu'Aladdin faiſoit de la lampe de tems en tems.

Dans cet intervalle, Aladdin qui ne manquoit pas de ſe trouver avec beaucoup d'aſſiduité au rendez-vous des perſonnes de diſtinction, dans les boutiques des plus gros marchands de draps d'or & d'argent, d'étoffes de ſoie, de toiles les plus fines, & de jouailleries, & qui ſe mêloit

quelquefois dans leurs converſations, acheva de ſe former, & prit inſenſiblement toutes les manières du beau monde. Ce fut particulièrement chez les jouailliers qu'il fut détrompé de la penſée qu'il avoit que les fruits tranſparens qu'il avoit cueillis dans le jardin où il étoit allé prendre la lampe, n'étoient que du verre coloré, & qu'il apprit que c'étoient des pierres de grand prix. A force de voir vendre & acheter de toutes ſortes de ces pierreries dans leurs boutiques, il en apprit la connoiſſance & le prix; & comme il n'en voyoit pas de pareilles aux ſiennes, ni en beauté ni en groſſeur, il comprit qu'au lieu de morceaux de verre qu'il avoit regardés comme des bagatelles, il poſſédoit un tréſor ineſtimable. Il eut la prudence de n'en parler à perſonne, pas même à ſa mère; & il n'y a pas de doute que ſon ſilence ne lui ait valu la haute fortune où nous verrons dans la ſuite qu'il s'éleva.

Un jour en ſe promenant dans un quartier de la ville, Aladdin entendit publier à haute voix un ordre du ſultan, de fermer les boutiques & les portes des maiſons, & de ſe renfermer chacun chez ſoi, juſqu'à ce que la princeſſe Badroulboudour (1) fille du ſultan, fut

(1) C'eſt-à-dire, Pleine Lune des Pleines Lunes.

paſſée pour aller au bain, & qu'elle en fût revenue.

Ce cri public fit naître à Aladdin la curioſité de voir la princeſſe à découvert ; mais il ne le pouvoit qu'en ſe mettant dans quelque maiſon de connoiſſance, & à travers d'une jalouſie ; ce qui ne le contentoit pas, parce que la princeſſe, ſelon la coutume, devoit avoir un voile ſur le viſage en allant au bain. Pour ſe ſatisfaire, il s'aviſa d'un moyen qui lui réuſſit ; il alla ſe placer derrière la porte du bain, qui étoit diſpoſée de manière qu'il ne pouvoit manquer de la voir venir en face.

Aladdin n'attendit pas long-tems : la princeſſe parut, & il la vit venir au-travers d'une fente aſſez grande pour voir ſans être vu ; elle étoit accompagnée d'une grande foule de ſes femmes & d'eunuques qui marchoient ſur les côtés & à ſa ſuite. Quand elle fut à trois ou à quatre pas de la porte du bain, elle ôta le voile qui lui couvroit le viſage, & qui la gênoit beaucoup ; & de la ſorte elle donna lieu à Aladdin de la voir d'autant plus à ſon aiſe, qu'elle venoit droit à lui.

Juſqu'à ce moment, Aladdin n'avoit pas vu d'autres femmes le viſage découvert, que ſa mère qui étoit âgée, & qui n'avoit jamais eu d'aſſez beaux traits pour lui faire juger que les

autres femmes fussent plus belles : il pouvoit bien avoir entendu dire qu'il y en avoit d'une beauté surprenante ; mais quelques paroles qu'on emploie pour relever le mérite d'une beauté, jamais elles ne font l'impression que la beauté fait elle-même.

Lorsqu'Aladdin eut vu la princesse Badroulboudour, il perdit la pensée qu'il avoit que toutes les femmes dussent ressembler à-peu-près à sa mère : ses sentimens se trouvèrent bien différens, & son cœur ne put refuser toutes ses inclinations à l'objet qui venoit de le charmer. En effet, la princesse étoit la plus belle brune que l'on pût voir au monde : elle avoit les yeux grands, à fleur de tête, vifs & brillans ; le regard doux & modeste, le nez d'une juste proportion & sans défaut, la bouche petite, les lèvres vermeilles & toutes charmantes par leur agréable symmétrie ; en un mot, tous les traits de son visage étoient d'une régularité accomplie. On ne doit donc pas s'étonner si Aladdin fut ébloui & presque hors de lui-même à la vue de l'assemblage de tant de merveilles qui lui étoient inconnues : avec toutes ces perfections, la princesse avoit encore une riche taille, un port & un air majestueux, qui, à la voir seulement, lui attiroient le respect qui lui étoit dû.

Quand la princeſſe fut entrée dans le bain, Aladdin demeura quelque tems interdit & comme en extaſe, en retraçant & en s'imprimant profondément l'idée d'un objet dont il étoit charmé & pénétré juſqu'au fond du cœur: il rentra enfin en lui-même; & en conſidérant que la princeſſe étoit paſſée, & qu'il garderoit inutilement ſon poſte pour la revoir à la ſortie du bain, puiſqu'elle devoit lui tourner le dos & être voilée, il prit le parti de l'abandonner & de ſe retirer.

Aladdin, en rentrant chez lui, ne put ſi bien cacher ſon trouble & ſon inquiétude, que ſa mère ne s'en apperçût; elle fut ſurpriſe de le voir ainſi triſte & rêveur contre ſon ordinaire; elle lui demanda s'il lui étoit arrivé quelque choſe, ou s'il ſe trouvoit indiſpoſé. Mais Aladdin ne lui fit aucune réponſe, & il s'aſſit négligemment ſur le ſofa, où il demeura dans la même ſituation, toujours occupé à ſe retracer l'image charmante de la princeſſe Badroulboudour. Sa mère qui préparoit le ſoupé, ne le preſſa pas davantage. Quand il fut prêt, elle le ſervit près de lui ſur le ſofa, & ſe mit à table; mais comme elle s'apperçut que ſon fils n'y faiſoit aucune attention, elle l'avertit de manger, & ce ne fut qu'avec bien de la

peine qu'il changea de ſituation. Il mangea beaucoup moins qu'à l'ordinaire, les yeux toujours baiſſés, & avec un ſilence ſi profond, qu'il ne fut pas poſſible à ſa mère de tirer de lui la moindre parole ſur toutes les demandes qu'elle lui fit pour tâcher d'apprendre le ſujet d'un changement ſi extraordinaire.

Après le ſoupé, elle voulut recommencer à lui demander le ſujet d'une ſi grande mélancolie; mais elle ne put en rien ſavoir, & il prit le parti de s'aller coucher, plutôt que de donner à ſa mère la moindre ſatisfaction ſur cela.

Sans examiner comment Aladdin épris de la beauté & des charmes de la princeſſe Badroulboudour, paſſa la nuit, nous remarquerons ſeulement que le lendemain, comme il étoit aſſis ſur le ſofa vis-à-vis de ſa mère qui filoit du coton à ſon ordinaire, il lui parla en ces termes : Ma mère, dit-il, je romps le ſilence que j'ai gardé depuis hier à mon retour de la ville, il vous a fait de la peine, & je m'en ſuis bien apperçu. Je n'étois pas malade, comme il m'a paru que vous l'avez cru, & je ne le ſuis pas encore; mais je ne puis vous dire ce que je; ſentois & ce que je ne ceſſe encore de ſentir, eſt quelque choſe de pire qu'une

maladie. Je ne ſais pas bien quel eſt ce mal, mais je ne doute pas que ce que vous allez entendre, ne vous le faſſe connoître.

On n'a pas ſu dans ce quartier, continua Aladdin, & ainſi vous n'avez pu le ſavoir, qu'hier la princeſſe Badroulboudour, fille du ſultan, alla au bain l'après-dîné. J'appris cette nouvelle en me promenant par la ville. On publia un ordre de fermer les boutiques & de ſe retirer chacun chez ſoi, pour rendre à cette princeſſe l'honneur qui lui eſt dû, & lui laiſſer les chemins libres dans les rues par où elle devoit paſſer. Comme je n'étois pas éloigné du bain, la curioſité de la voir le viſage découvert, me fit naître la penſée d'aller me placer derrière la porte du bain, en faiſant réflexion qu'il pouvoit arriver qu'elle ôteroit ſon voile quand elle ſeroit prête d'y entrer. Vous ſavez la diſpoſition de la porte, & vous pouvez juger vous-même que je devois la voir à mon aiſe, ſi ce que je m'étois imaginé, arrivoit. En effet, elle ôta ſon voile en entrant, & j'eus le bonheur de voir cette aimable princeſſe, avec la plus grande ſatisfaction du monde. Voilà, ma mère, le grand motif de l'état où vous me vîtes hier quand je rentrai, & le ſujet du ſilence que j'ai gardé juſqu'à préſent. J'aime la princeſſe d'un amour dont la violence

eſt telle que je ne ſaurois vous l'exprimer; & comme ma paſſion vive & ardente augmente à tout moment, je ſens qu'elle ne peut être ſatisfaite que par la poſſeſſion de l'aimable princeſſe Badroulboudour, ce qui fait que j'ai pris la réſolution de la faire demander en mariage au ſultan.

La mère d'Aladdin avoit écouté le diſcours de ſon fils avec aſſez d'attention juſqu'à ces dernières paroles; mais quand elle eut entendu que ſon deſſein étoit de faire demander la princeſſe Badroulboudour en mariage, elle ne put s'empêcher de l'interrompre par un grand éclat de rire. Aladdin voulut pourſuivre, mais en l'interrompant encore : Eh ! mon fils, lui dit-elle, à quoi penſez-vous ? il faut que vous ayez perdu l'eſprit, pour me tenir un pareil diſcours.

Ma mère, reprit Aladdin, je puis vous aſſurer que je n'ai pas perdu l'eſprit, je ſuis dans mon bon ſens. J'ai prévu les reproches de folie & d'extravagance que vous me faites, & ceux que vous pourriez me faire; mais tout cela ne m'empêchera pas de vous dire encore une fois que ma réſolution eſt priſe de faire demander au ſultan la princeſſe Badroulboudour en mariage.

En vérité, mon fils, repartit la mère très-ſérieuſement,

sérieusement, je ne saurois m'empêcher de vous dire que vous vous oubliez entièrement ; & quand même vous voudriez exécuter cette résolution, je ne vois pas par qui vous oseriez faire faire cette demande au sultan. Par vous-même, répliqua aussitôt le fils sans hésiter. Par moi, s'écria la mère d'un air de surprise & d'étonnement ! & au sultan ? ah ! je me garderai bien de m'engager dans une pareille entreprise. Et qui êtes-vous, mon fils, continua-t-elle, pour avoir la hardiesse de penser à la fille de votre sultan ? Avez-vous oublié que vous êtes fils d'un tailleur des moindres de sa capitale, & d'une mère dont les ancêtres n'ont pas été d'une naissance plus relevée ? Savez-vous que les sultans ne daignent pas donner leurs filles en mariage, même à des fils de sultans qui n'ont pas l'espérance de régner un jour comme eux.

Ma mère, répliqua Aladdin, je vous ai déjà dit que j'ai prévu tout ce que vous venez de me dire, & je dis la même chose de tout ce que vous y pourrez ajouter ; vos discours, ni vos remontrances ne me feront pas changer de sentimens. Je vous ai dit que je ferois demander la princesse Badroulboudour en mariage par votre entremise : c'est une grâce que je vous demande avec tout le respect que je vous dois, & je vous supplie de ne me la pas

refuser, à moins que vous n'aimiez mieux me voir mourir que de me donner la vie une seconde fois.

La mère d'Aladdin se trouva fort embarrassée, quand elle vit l'opiniâtreté avec laquelle Aladdin persistoit dans un dessein si éloigné du bon sens. Mon fils, lui dit-elle encore, je suis votre mère, & comme une bonne mère qui vous ai mis au monde, il n'y a rien de raisonnable ni de convenable à mon état & au vôtre, que je ne sois prête de faire pour l'amour de vous. S'il s'agissoit de parler de mariage pour vous avec la fille de quelqu'un de nos voisins, d'une condition pareille ou approchante de la vôtre, je n'oublierois rien, & je m'employerois de bon cœur en tout ce qui seroit de mon pouvoir; encore pour y réussir faudroit-il que vous eussiez quelques biens ou quelques revenus, ou que vous sussiez un métier. Quand de pauvres gens comme nous veulent se marier, la première chose à quoi ils doivent songer, c'est d'avoir de quoi vivre. Mais sans faire réflexion sur la bassesse de votre naissance, sur le peu de mérite & de biens que vous avez, vous prenez votre vol jusqu'au plus haut degré de la fortune, & vos prétentions ne sont pas moindres que de vouloir demander en mariage & d'épouser la fille de votre souverain, qui

n'a qu'à dire un mot pour vous précipiter & vous écraser. Je laisse a part ce qui vous regarde, c'est à vous à y faire les réflexions que vous devez, pour peu que vous ayez de bon sens. Je viens à ce qui me touche. Comment une pensée aussi extraordinaire que celle de vouloir que j'aille faire la proposition au sultan de vous donner la princesse sa fille en mariage, a-t-elle pu vous venir dans l'esprit? Je suppose que j'aie, je ne dis pas la hardiesse, mais l'effronterie d'aller me présenter devant sa majesté pour lui faire une demande si extravagante, à qui m'adresserai-je pour m'introduire? Croyez-vous que le premier à qui j'en parlerois, ne me traitât pas de folle, & ne me chassât pas indignement, comme je le méritetois? Je suppose encore qu'il n'y ait pas de difficulté à se présenter à l'audience du sultan; je sais qu'il n'y en a pas quand on s'y présente pour lui demander justice, & qu'il la rend volontiers à ses sujets, quand ils la lui demandent. Je sais aussi que quand on se présente à lui pour lui demander une grâce, il l'accorde avec plaisir, quand il voit qu'on l'a méritée & qu'on en est digne. Mais êtes-vous dans ce cas-là, & croyez-vous avoir mérité la grâce que vous voulez que je demande pour vous? En êtes-vous digne? Qu'avez-vous fait

pour votre prince ou pour votre patrie, & en quoi vous êtes-vous diſtingué ? Si vous n'avez rien fait pour mériter une ſi grande grâce, & que d'ailleurs vous n'en ſoyez pas digne, avec quel front pourrois-je la demander ? Comment pourrois-je ſeulement ouvrir la bouche pour la propoſer au ſultan ? Sa préſence toute majeſtueuſe & l'éclat de ſa cour me fermeroient la bouche auſſitôt, à moi qui tremblois devant feu mon mari votre père, quand j'avois à lui demander la moindre choſe. Il y a une autre raiſon, mon fils, à quoi vous ne penſez pas, qui eſt qu'on ne ſe préſente pas devant nos ſultans ſans un préſent à la main, quand on a quelque grâce à leur demander. Les préſens ont au moins cet avantage, que s'ils refuſent la grâce, pour les raiſons qu'ils peuvent avoir, ils écoutent au moins la demande & celui qui la fait, ſans aucune répugnance. Mais quel préſent avez-vous à faire? & quand vous auriez quelque choſe qui fût digne de la moindre attention d'un ſi grand monarque, quelle proportion y auroit-il de votre préſent avec la demande que vous voulez lui faire? Rentrez en vous-même, & ſongez que vous aſpirez à une choſe qu'il vous eſt impoſſible d'obtenir.

Aladdin écouta fort tranquillement tout ce

que ſa mère put lui dire pour tâcher de le détourner de ſon deſſein ; & après avoir fait réflexion ſur tous les points de ſa remontrance, il prit enfin la parole, & il lui dit : J'avoue, ma mère, que c'eſt une grande témérité à moi d'oſer porter mes prétentions auſſi loin que je fais ; & une grande inconſidération d'avoir exigé de vous avec tant de chaleur & de promptitude, d'aller faire la propoſition de mon mariage au ſultan, ſans prendre auparavant les moyens propres à vous procurer une audience & un accueil favorables : je vous en demande pardon ; mais dans la violence de la paſſion qui me poſsède, ne vous étonnez pas ſi d'abord je n'ai pas enviſagé tout ce qui peut ſervir à me procurer le repos que je cherche. J'aime la princeſſe Badroulboudour au-delà de ce que vous pouvez vous imaginer, ou plutôt je l'adore, & je perſévère toujours dans le deſſein de l'épouſer : c'eſt une choſe arrêtée & réſolue dans mon eſprit. Je vous ſuis obligé de l'ouverture que vous venez de me faire ; je la regarde comme la première démarche qui doit me procurer l'heureux ſuccès que je me promets.

Vous me dites que ce n'eſt pas la coutume de ſe préſenter devant le ſultan ſans un préſent à la main, & que je n'ai rien qui ſoit digne

de lui. Je tombe d'accord du préſent, & je vous avoue que je n'y avois pas penſé. Mais quant à ce que vous me dites que je n'ai rien qui puiſſe lui être préſenté, croyez-vous, ma mère, que ce que j'ai apporté le jour que je fus délivré d'une mort inévitable de la manière que vous ſavez, ne ſoit pas de quoi faire un préſent très-agréable au ſultan ? Je parle de ce que j'ai apporté dans les deux bourſes & dans ma ceinture, & que nous avons pris vous & moi pour des verres colorés : mais à préſent je ſuis détrompé, & je vous apprends, ma mère, que ce ſont des pierreries d'un prix ineſtimable, qui ne conviennent qu'à de grands monarques. J'en ai connu le mérite en fréquentant les boutiques des jouailliers, & vous pouvez m'en croire ſur ma parole. Toutes celles que j'ai vues chez nos marchands jouailliers, ne ſont pas comparables à celles que nous poſſédons, ni en groſſeur, ni en beauté, & cependant ils les font monter à des prix exceſſifs. A la vérité, nous ignorons vous & moi le prix des nôtres; mais quoi qu'il en puiſſe être, autant que je puis en juger par le peu d'expérience que j'en ai, je ſuis perſuadé que le préſent ne peut être que très-agréable au ſultan. Vous avez une porcelaine aſſez grande & d'une forme très-propre pour les contenir ;

apportez-la, & voyons l'effet qu'elles feront quand nous les y aurons arrangées ſelon leurs différentes couleurs.

La mère d'Aladdin apporta la porcelaine, & Aladdin tira les pierreries des deux bourſes, & les arrangea dans la porcelaine. L'effet qu'elles firent au grand jour par la variété de leurs couleurs, par leur éclat & par leur brillant, fut tel que la mère & le fils en demeurèrent preſqu'éblouis : ils en furent dans un grand étonnement, car ils ne les avoient vues l'un & l'autre qu'à la lumière d'une lampe. Il eſt vrai qu'Aladdin les avoit vues chacune ſur leur arbre, comme des fruits qui devoient faire un ſpectacle raviſſant; mais comme il étoit encore enfant, il n'avoit regardé ces pierreries que comme des bijoux propres à s'en jouer, & il ne s'en étoit chargé que dans cette vue, & ſans autre connoiſſance.

Après avoir admiré quelque tems la beauté du préſent, Aladdin reprit la parole : Ma mère, dit-il, vous ne vous excuſerez plus d'aller vous préſenter au ſultan, ſous prétexte de n'avoir pas un préſent à lui faire ; en voilà un, ce me ſemble, qui fera que vous ſerez reçue avec un accueil des plus favorables.

Quoique la mère d'Aladdin, nonobſtant la beauté & l'éclat du préſent, ne le crût pas

d'un prix auſſi grand que ſon fils l'eſtimoit, elle jugea néanmoins qu'il pouvoit être agréé, & elle ſentoit bien qu'elle n'avoit rien à lui répliquer ſur ce ſujet ; mais elle en revenoit toujours à la demande qu'Aladdin vouloit qu'elle fît au ſultan à la faveur de ce préſent; cela l'inquiétoit toujours fortement. Mon fils, lui diſoit-elle, je n'ai pas de peine à concevoir que le préſent fera ſon effet, & que le ſultan voudra bien me regarder de bon œil; mais quand il faudra que je m'acquitte de la demande que vous voulez que je lui faſſe, je ſens bien que je n'en aurai pas la force, & que je demeurerai muette : ainſi, non-ſeulement j'aurai perdu mes pas, mais même le préſent, qui, ſelon vous, eſt d'une richeſſe ſi extraordinaire, & je reviendrois avec confuſion vous annoncer que vous feriez fruſtré de votre eſpérance. Je vous l'ai déjà dit, & vous devez croire que cela arrivera ainſi. Mais, ajouta-t-elle, je veux que je me faſſe violence pour me ſoumettre à votre volonté, & que j'aie aſſez de force pour oſer faire la demande que vous voulez que je faſſe, il arrivera très-certainement ou que le ſultan ſe moquera de moi & me renverra comme une folle, ou qu'il ſe mettra dans une juſte colère, dont immanquablement nous ſerons vous & moi les victimes.

La mère d'Aladdin dit encore à ſon fils plu-ſieurs autres raiſons pour tâcher de le faire changer de ſentiment ; mais les charmes de la princeſſe Badroulboudour avoient fait une im-preſſion trop forte dans ſon cœur pour le dé-tourner de ſon deſſein. Aladdin perſiſta à exiger de ſa mère qu'elle exécutât ce qu'il avoit ré-ſolu ; & autant par la tendreſſe qu'elle avoit pour lui, que par la crainte qu'il ne s'abandon-nât à quelque extrêmité fâcheuſe, elle vainquit ſa répugnance, & elle condeſcendit à la volonté de ſon fils.

Comme il étoit trop tard, & que le tems d'aller au palais pour ſe préſenter au ſultan ce jour-là, étoit paſſé, la choſe fut remiſe au len-demain. La mère & le fils ne s'entretinrent d'autre choſe le reſte de la journée, & Alad-din prit un grand ſoin d'inſpirer à ſa mère tout ce qui lui vint dans la penſée pour la confirmer dans le parti qu'elle avoit enfin ac-cepté, d'aller ſe préſenter au ſultan. Malgré toutes les raiſons du fils, la mère ne pouvoit ſe perſuader qu'elle pût jamais réuſſir dans cette affaire, & véritablement il faut avouer qu'elle avoit tout lieu d'en douter. Mon fils, dit-elle à Aladdin, ſi le ſultan me reçoit auſſi favora-blement que je le ſouhaite pour l'amour de vous, qu'il écoute tranquillement la propoſition

que vous voulez que je lui faſſe, mais qu'après ce bon accueil il s'aviſe de me demander où ſont vos biens, vos richeſſes & vos états, car c'eſt de quoi il s'informera avant toutes choſes, plutôt que de votre perſonne; ſi, dis-je, il me fait cette demande, que voulez-vous que je lui réponde?

Ma mère, répondit Aladdin, ne nous inquiétons point par avance d'une choſe qui peut-être n'arrivera pas. Voyons premièrement l'accueil que vous fera le ſultan, & la réponſe qu'il vous donnera. S'il arrive qu'il veuille être informé de tout ce que vous venez de dire, je verrai alors la réponſe que j'aurai à lui faire; j'ai confiance que la lampe, par le moyen de laquelle nous ſubſiſtons depuis quelques années, ne me manquera pas dans le beſoin.

La mère d'Aladdin n'eût rien à répliquer à ce que ſon fils venoit de lui dire. Elle fit réflexion que la lampe dont il parloit, pouvoit bien ſervir à de plus grandes merveilles qu'à leur procurer ſimplement de quoi vivre. Cela la ſatisfit, & leva en même-tems toutes les difficultés qui auroient pu encore la détourner du ſervice qu'elle avoit prômis de rendre à ſon fils auprès du ſultan. Aladdin qui pénétra dans la penſée de ſa mère, lui dit : Ma mère, au moins ſouvenez-vous de garder le ſecret, c'eſt

delà que dépend tout le bon ſuccès que nous devons attendre vous & moi de cette affaire. Aladdin & ſa mère ſe ſéparèrent pour prendre quelque repos; mais l'amour violent & les grands projets d'une fortune immenſe dont le fils avoit l'eſprit tout rempli, l'empêchèrent de paſſer la nuit auſſi tranquillement qu'il auroit bien ſouhaité. Il ſe leva avant la pointe du jour, & alla auſſitôt éveiller ſa mère. Il la preſſa de s'habiller le plus promptement qu'elle pourroit, afin d'aller ſe rendre à la porte du palais du ſultan, & d'y entrer à l'ouverture en même-tems que le grand-viſir, les viſirs ſubalternes & tous les grands officiers de l'état y entroient pour la ſéance du divan, où le ſultan aſſiſtoit toujours en perſonne.

La mère d'Aladdin fit tout ce que ſon fils voulut. Elle prit la porcelaine où étoit le préſent de pierreries, l'enveloppa dans un double linge, l'un très-fin & très-propre, l'autre moins fin, qu'elle lia par les quatre coins pour le porter plus aiſément. Elle partit enfin avec une grande ſatisfaction d'Aladdin, & elle prit le chemin du palais du ſultan. Le grand-viſir, accompagné des autres viſirs, & les ſeigneurs de la cour les plus qualifiés, étoient déjà entrés quand elle arriva à la porte. La foule de tous ceux qui avoient des affaires au divan, étoit

grande : on ouvrit, & elle marcha avec eux jufqu'au divan. C'étoit un très-beau fallon, profond & fpacieux, dont l'entrée étoit grande & magnifique. Elle s'arrêta, & fe rangea de manière qu'elle avoit en face le fultan, le grand-vifir, & les feigneurs qui avoient féance au confeil à droite & à gauche. On appela les parties les unes après les autres, felon l'ordre des requêtes qu'elles avoient préfentées, & leurs affaires furent rapportées, plaidées & jugées jufqu'à l'heure ordinaire de la féance du divan. Alors le fultan fe leva, congédia le confeil, & rentra dans fon appartement, où il fut fuivi par le grand-vifir; les autres vifirs & les miniftres du confeil fe retirèrent. Tous ceux qui s'y étoient trouvés pour des affaires particulières, firent la même chofe, les uns contens du gain de leur procès, les autres mal fatisfaits du jugement rendu contr'eux, & d'autres enfin avec l'efpérance d'être jugés dans une autre féance.

La mère d'Aladdin qui avoit vu le fultan fe lever & fe retirer, jugea bien qu'il ne reparoîtroit pas davantage ce jour-là, en voyant tout le monde fortir; ainfi elle prit le parti de retourner chez elle. Aladdin qui la vit rentrer avec le préfent deftiné au fultan, ne fut d'abord que penfer du fuccès de fon voyage : dans la crainte

où il étoit qu'elle n'eût quelque chose de sinistre à lui annoncer, il n'avoit pas la force d'ouvrir la bouche pour lui demander quelle nouvelle elle lui apportoit. La bonne mère qui n'avoit jamais mis le pié dans le palais du sultan, & qui n'avoit pas la moindre connoissance de ce qui s'y pratiquoit ordinairement, tira son fils de l'embarras où il étoit, en lui disant avec une grande naïveté : Mon fils, j'ai vu le sultan, & je suis bien persuadée qu'il m'a vue aussi. J'étois placée devant lui, & personne ne l'empêchoit de me voir; mais il étoit si fort occupé par tous ceux qui lui parloient à droite & à gauche, qu'il me faisoit compassion de voir la peine & la patience qu'il se donnoit à les écouter. Cela a duré si long-tems, qu'à la fin je crois qu'il s'est ennuyé, car il s'est levé sans qu'on s'y attendît, & il s'est retiré assez brusquement, sans vouloir entendre quantité d'autres personnes qui étoient en rang pour lui parler à leur tour : cela m'a fait cependant un grand plaisir. En effet, je commençois à perdre patience, & j'étois extrêmement fatiguée de demeurer debout si long-tems; mais il n'y a rien de gâté; je ne manquerai pas d'y retourner demain; le sultan ne sera peut-être pas si occupé.

Quelqu'amoureux que fût Aladdin, il fut

contraint de ſe contenter de cette excuſe, & de s'armer de patience. Il eut au moins la ſatisfaction de voir que ſa mère avoit fait la démarche la plus difficile, qui étoit de ſoutenir la vue du ſultan, & d'eſpérer qu'à l'exemple de ceux qui lui avoient parlé en ſa préſence, elle n'héſiteroit pas auſſi à s'acquitter de la commiſſion dont elle étoit chargée, quand le moment favorable de lui parler ſe préſenteroit.

Le lendemain d'auſſi grand matin que le jour précédent, la mère d'Aladdin alla encore au palais du ſultan avec le préſent de pierreries; mais ſon voyage fut inutile : elle trouva la porte du divan fermée, & elle apprit qu'il n'y avoit de conſeil que de deux jours l'un, & qu'ainſi il falloit qu'elle revînt le jour ſuivant. Elle s'en alla porter cette nouvelle à ſon fils, qui fut obligé de renouveller ſa patience. Elle y retourna ſix autres fois aux jours marqués, en ſe plaçant toujours devant le ſultan, mais avec auſſi peu de ſuccès que la première; & peut-être qu'elle y ſeroit retournée cent autres fois auſſi inutilement, ſi le ſultan, qui la voyoit toujours vis-à-vis de lui à chaque ſéance, n'eut fait attention à elle. Cela eſt d'autant plus probable, qu'il n'y avoit que ceux qui avoient des requêtes à préſenter qui approchoient du ſul-

tan chacun à leur tour pour plaider leur cause dans leur rang, & la mère d'Aladdin n'étoit point dans ce cas-là.

Ce jour-là enfin, après la levée du conseil, quand le sultan fut rentré dans son appartement, il dit à son grand-visir : Il y a déjà quelque tems que je remarque une certaine femme qui vient réglément chaque jour que je tiens mon conseil, & qui porte quelque chose d'enveloppé dans un linge; elle se tient debout depuis le commencement de l'audience jusqu'à la fin, & affecte de se mettre toujours devant moi; savez-vous ce quelle demande?

Le grand-visir qui n'en savoit pas plus que le sultan, ne voulut pas néanmoins demeurer court. Sire, répondit-il, votre majesté n'ignore pas que les femmes forment souvent des plaintes sur des sujets de rien; celle-ci apparemment vient porter sa plainte devant votre majesté sur ce qu'on lui a vendu de la mauvaise farine, ou sur quelqu'autre tort d'aussi peu de conséquence. Le sultan ne se satisfit pas de cette réponse. Au premier jour de conseil, reprit-il, si cette femme revient, ne manquez pas de la faire appeler, afin que je l'entende. Le grand-visir ne lui répondit qu'en baisant la main & en la portant au-dessus de sa tête, pour marquer qu'il étoit prêt de la perdre s'il y manquoit.

La mère d'Aladdin s'étoit déjà fait une habitude si grande de paroître au conseil devant le sultan, qu'elle comptoit sa peine pour rien, pourvu qu'elle fît connoître à son fils qu'elle n'oublioit rien de tout ce qui dependoit d'elle pour lui complaire. Elle retourna donc au palais le jour du conseil, & elle se plaça à l'entrée du divan vis-à-vis le sultan, à son ordinaire.

Le grand-visir n'avoit pas encore commencé à rapporter aucune affaire quand le sultan apperçut la mère d'Aladdin; touché de compassion de la longue patience dont il avoit été témoin : Avant toutes choses, de crainte que vous ne l'oubliiez, dit-il au grand-visir, voilà la femme dont je vous parlois dernièrement; faites-la venir, & commençons par l'entendre & par expédier l'affaire qui l'amène. Aussitôt le grand-visir montra cette femme au chef des huissiers qui étoit debout, prêt à recevoir ses ordres, & lui commanda d'aller la prendre & de la faire avancer.

Le chef des huissiers vint jusqu'à la mère d'Aladdin; & au signe qu'il lui fit, elle le suivit jusqu'au pié du trône du sultan, où il la laissa pour aller se ranger à sa place près du grand-visir.

La mère d'Aladdin, instruite par l'exemple de

de tant d'autres qu'elle avoit vu aborder le ſultan, ſe proſterna le front contre le tapis qui couvroit les marches du trône, & elle demeura en cet état juſqu'à ce que le ſultan lui commanda de ſe relever. Elle ſe leva, & alors : Bonne femme, lui dit le ſultan, il y a longtems que je vous vois venir à mon divan, & demeurer à l'entrée depuis le commencement juſqu'à la fin : quelle affaire vous amène ici?

La mère d'Aladdin ſe proſterna une ſeconde fois, après avoir entendu ces paroles ; & quand elle fut relevée : Monarque au-deſſus des monarques du monde, dit-elle, avant d'expoſer à votre majeſté le ſujet extraordinaire, & même preſqu'incroyable, qui me fait paroître devant ſon trône ſublime, je la ſupplie de me pardonner la hardieſſe, pour ne pas dire l'impudence de la demande que je viens lui faire : elle eſt ſi peu commune, que je tremble & que j'ai honte de la propoſer à mon ſultan. Pour lui donner la liberté entière de s'expliquer, le ſultan commanda que tout le monde ſortît du divan, & qu'on le laiſsât ſeul avec ſon grand-viſir; & alors il lui dit qu'elle pouvoit parler & s'expliquer ſans crainte.

La mère d'Aladdin ne ſe contenta pas de la bonté du ſultan, qui venoit de lui épargner la peine qu'elle eût pu ſouffrir en parlant devant

tout le monde; elle voulut encore ſe mettre à couvert de l'indignation qu'elle avoit à craindre de la propoſition qu'elle devoit lui faire, & à laquelle il ne s'attendoit pas. Sire, dit-elle en reprenant la parole, j'oſe encore ſupplier votre majeſté, au cas qu'elle trouve la demande que j'ai à lui faire, offenſante ou injurieuſe en la moindre choſe, de m'aſſurer auparavant de ſon pardon, & de m'en accorder la grâce. Quoi que ce puiſſe être, repartit le ſultan, je vous le pardonne dès à préſent, & il ne vous en arrivera pas le moindre mal : parlez hardiment.

Quand la mère d'Aladdin eut pris toutes ſes précautions, en femme qui redoutoit la colère du ſultan ſur une propoſition auſſi délicate que celle qu'elle avoit à lui faire, elle lui raconta fidèlement dans quelle occaſion Aladdin avoit vu la princeſſe Badroulboudour, l'amour violent que cette vue fatale lui avoit inſpiré, la déclaration qu'il lui en avoit faite, tout ce qu'elle lui avoit repréſenté pour le détourner d'une paſſion non moins injurieuſe à votre majeſté, dit-elle au ſultan, qu'à la princeſſe votre fille; mais, continua-t-elle, mon fils, bien loin d'en profiter & de reconnoître ſa hardieſſe, s'étoit obſtiné à y perſévérer juſqu'au point de me menacer de quelqu'action de déſeſpoir

ſi je refuſois de venir demander la princeſſe en mariage à votre majeſté ; & ce n'a été qu'après m'être fait une violence extrême, que j'ai été contrainte d'avoir cette complaiſance pour lui, de quoi je ſupplie encore une fois votre majeſté de m'accorder le pardon, non-ſeulement à moi, mais même à Aladdin mon fils, d'avoir eu la penſée téméraire d'aſpirer à une ſi haute alliance.

Le ſultan écouta tout ce diſcours avec beaucoup de douceur & de bonté, ſans donner aucune marque de colère ou d'indignation, & même ſans prendre la demande en raillerie.

Mais avant de donner réponſe à cette bonne-femme, il lui demanda ce que c'étoit que ce qu'elle avoit apporté enveloppé dans un linge. Auſſitôt elle prit le vaſe de porcelaine qu'elle avoit mis au pié du trône avant de ſe proſterner ; elle le découvrit & le préſenta au ſultan.

On ne ſauroit exprimer la ſurpriſe & l'étonnement du ſultan, lorſqu'il vit raſſemblé dans ce vaſe tant de pierreries ſi conſidérables, ſi précieuſes, ſi parfaites, ſi éclatantes, & d'une groſſeur dont il n'avoit point encore vu de pareilles. Il reſta quelque tems dans une ſi grande admiration, qu'il en étoit immobile. Après être enfin revenu à lui, il reçut le préſent des mains

de la mère d'Aladdin, en s'écriant avec un transport de joie : Ah que cela eſt beau ! que cela eſt riche ! Après avoir admiré & manié preſque toutes les pierreries l'une après l'autre, en les priſant chacune par l'endroit qui les diſtinguoit, il ſe tourna du côté de ſon grand-viſir ; & en lui montrant le vaſe : Vois, dit-il, & conviens qu'on ne peut rien voir au monde de plus riche & de plus parfait. Le viſir en fut charmé. Eh bien, continua le ſultan, que dis-tu d'un tel préſent ! n'eſt-il pas digne de la princeſſe ma fille, & ne puis-je pas la donner à ce prix-là à celui qui me la fait demander ?

Ces paroles mirent le grand-viſir dans une étrange agitation. Il y avoit quelque tems que le ſultan lui avoit fait entendre que ſon intention étoit de donner la princeſſe ſa fille en mariage à un fils qu'il avoit. Il craignit, & ce n'étoit pas ſans fondement, que le ſultan, ébloui par un préſent ſi riche & ſi extraordinaire, ne changeât de ſentiment. Il s'approcha du ſultan ; & en lui parlant à l'oreille : Sire, dit-il, on ne peut diſconvenir que le préſent ne ſoit digne de la princeſſe ; mais je ſupplie votre majeſté de m'accorder trois mois avant de ſe déterminer : j'eſpère qu'avant ce tems-là, mon fils, ſur qui elle a eu la bonté de me témoi-

gner qu'elle avoit jeté les yeux, aura de quoi lui en faire un d'un plus grand prix que celui d'Aladdin, que votre majeſté ne connoît pas. Le ſultan, quoique bien perſuadé qu'il n'étoit pas poſſible que ſon grand-viſir pût trouver à ſon fils de quoi faire un préſent d'une auſſi grande conſéquence à la princeſſe ſa fille, ne laiſſa pas néanmoins de l'écouter, & de lui accorder cette grâce. Ainſi, en ſe retournant du côté de la mère d'Aladdin, il lui dit : Allez, bonne-femme, retournez chez vous, & dites à votre fils que j'agrée la propoſition que vous m'avez faite de ſa part, mais que je ne puis marier la princeſſe ma fille, que je ne lui aie fait faire un ameublement qui ne ſera prêt que dans trois mois ; ainſi revenez en ce tems-là.

La mère d'Aladdin retourna chez elle avec une joie d'autant plus grande, que, par rapport à ſon état, elle avoit d'abord regardé l'accès auprès du ſultan comme impoſſible, & que d'ailleurs elle avoit obtenu une réponſe ſi favorable, au lieu qu'elle ne s'étoit attendue qu'à un rebut qui l'auroit couverte de confuſion. Deux choſes firent juger à Aladdin, quand il vit entrer ſa mere, qu'elle lui apportoit une bonne nouvelle : l'une, qu'elle revenoit de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; &

l'autre, qu'elle avoit le vifage gai & ouvert. Hé bien, ma mere, lui dit-il, dois-je efpérer? dois-je mourir de défefpoir? Quand elle eut quitté fon voile & qu'elle fe fut affife fur le fofa avec lui : Mon fils, dit-elle, pour ne vous pas tenir trop long-tems dans l'incertitude, je commencerai par vous dire, que bien loin de fonger à mourir, vous avez tout fujet d'être content. En pourfuivant fon difcours, elle lui raconta de quelle manière elle avoit eu audience avant tout le monde, ce qui étoit caufe qu'elle étoit revenue de fi bonne heure : les précautions qu'elle avoit prifes pour faire au fultan, fans qu'il s'en offensât, la propofition de mariage de la princeffe Badroulboudour avec lui, & la réponfe toute favorable que le fultan lui avoit faite de fa propre bouche. Elle ajouta que, autant qu'elle en pouvoit juger par les marques que le fultan en avoit données, le préfent fur toutes chofes avoit fait un puiffant effet fur fon efprit pour le déterminer à la réponfe favorable qu'elle rapportoit. Je m'y attendois d'autant moins, dit-elle encore, que le grand-vifir lui avoit parlé à l'oreille avant qu'il me la fît, & que je craignois qu'il ne le détournât de la bonne volonté qu'il pouvoit avoir pour vous.

Aladdin s'eftima le plus heureux des mor-

tels en apprenant cette nouvelle. Il remercia sa mère de toutes les peines qu'elle s'étoit données dans la poursuite de cette affaire, dont l'heureux succès étoit si important pour son repos. Et quoique dans l'impatience où il étoit de jouir de l'objet de sa passion, trois mois lui parussent d'une longueur extrême, il se disposa néanmoins à attendre avec patience, fondé sur la parole du sultan, qu'il regardoit comme irrévocable. Pendant qu'il comptoit non-seulement les heures, les jours & les semaines, mais même jusqu'aux momens, en attendant que le terme fût passé, environ deux mois s'étoient écoulés, quand sa mère, un soir en voulant allumer la lampe, s'apperçut qu'il n'y avoit plus d'huile dans la maison. Elle sortit pour en aller acheter; & en avançant dans la ville, elle vit que tout y étoit en fête. En effet, les boutiques, au lieu d'être fermées, étoient ouvertes; on les ornoit de feuillages, on y préparoit des illuminations, chacun s'efforçoit à qui les feroit avec plus de pompe & de magnificence pour mieux marquer son zèle. Tout le monde enfin donnoit des démonstrations de joie & de réjouissance. Les rues étoient même embarrassées par des officiers en habits de cérémonie, montés sur des chevaux richement harnachés, & environnés d'un

grand nombre de valets de pié qui alloient & venoient. Elle demanda au marchand chez qui elle achetoit son huile, ce que tout cela signifioit. D'où venez-vous, ma bonne dame, lui dit-il? ne savez-vous pas que le fils du grand-visir épouse ce soir la princesse Badroulboudour, fille du sultan? elle va bientôt sortir du bain, & les officiers que vous voyez, s'assemblent pour lui faire cortège jusqu'au palais où se doit faire la cérémonie.

La mère d'Aladdin ne voulut pas en apprendre davantage. Elle revint en si grande diligence, qu'elle rentra chez elle presque hors d'haleine. Elle trouva son fils qui ne s'attendoit à rien moins qu'à la fâcheuse nouvelle qu'elle lui apportoit. Mon fils, s'écria-t-elle, tout est perdu pour vous. Vous comptiez sur la belle promesse du sultan, il n'en fera rien. Aladdin alarmé de ces paroles : Ma mère, reprit-il, par quel endroit le sultan ne me tiendroit-il pas sa promesse? comment le savez-vous? Ce soir, repartit la mère, le fils du grand-visir épouse la princesse Badroulboudour dans le palais. Elle lui raconta de quelle manière elle venoit de l'apprendre, par tant de circonstances qu'il n'eut pas lieu d'en douter.

A cette nouvelle, Aladdin demeura immobile, comme s'il eut été frappé d'un coup de

foudre. Tout autre que lui en eût été accablé; mais une jalousie secrète l'empêcha d'y demeurer long-tems. Dans le moment, il se souvint de la lampe qui lui avoit été si utile jusqu'alors ; & sans aucun emportement en vaines paroles contre le sultan , contre le grand-visir, ou contre le fils de ce ministre, il dit seulement : Ma mère, le fils du grand-visir ne sera peut-être pas cette nuit aussi heureux qu'il se le promet; pendant que je vais dans ma chambre pour un moment, préparez-nous à souper.

La mère d'Aladdin comprit bien que son fils vouloit faire usage de la lampe pour empêcher, s'il étoit possible, que le mariage du fils du grand-visir avec la princesse ne vînt jusqu'à la consommation, & elle ne se trompoit pas. En effet, quand Aladdin fut dans sa chambre, il prit la lampe merveilleuse qu'il y avoit portée, en l'ôtant de devant les yeux de sa mère, après que l'apparition du génie lui eut fait une si grande peur; il prit, dis-je, la lampe, & il la frotta au même endroit que les autres fois. A l'instant , le génie parut devant lui : *Que veux-tu* , dit-il à Aladdin, *me voici prêt à t'obéir comme ton esclave , & de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi & les autres esclaves de la lampe.* Ecoute, lui dit Aladdin, tu m'as apporté jusqu'à présent de quoi me

nourrir quand j'en ai eu befoin, il s'agit préfentement d'une affaire de toute autre importance. J'ai fait demander en mariage au fultan la princeffe Badroulboudour, fa fille. Il me l'a promife, & il m'a demandé un délai de trois mois. Au lieu de tenir fa promeffe, ce foir avant le terme échu, il la marie au fils du grand-vifir : je viens de l'apprendre, & la chofe eft certaine. Ce que je te demande, c'eft que, dès que le nouvel époux & la nouvelle époufe feront couchés, tu les enlèves, & que tu les apportes ici tous deux dans leur lit. *Mon maître*, reprit le génie, *je vais t'obéir; as-tu autre chofe à me commander?* Rien autre chofe pour le préfent, repartit Aladdin. En même-tems le génie difparut.

Aladdin revint trouver fa mère; il foupa avec elle avec la même tranquillité qu'il avoit de coutume. Après le foupé, il s'entretint quelque tems avec elle du mariage de la princeffe comme d'une chofe qui ne l'embarraffoit plus. Il retourna à fa chambre, & il laiffa fa mère en liberté de fe coucher. Pour lui, il ne fe coucha pas, mais il attendit le retour du génie, & l'exécution du commandement qu'il lui avoit fait.

Pendant ce tems-là tout avoit été préparé avec bien de la magnificence dans le palais du

ſultan pour la célébration des noces de la princeſſe, & la ſoirée ſe paſſa en cérémonies & en réjouiſſances juſques bien avant dans la nuit. Quand tout fut achevé, le fils du grand-viſir, au ſignal que lui fit le chef des eunuques de la princeſſe, s'échappa adroitement, & cet officier l'introduiſit dans l'appartement de la princeſſe ſon épouſe juſqu'à la chambre où le lit nuptial étoit préparé. Il ſe coucha le premier. Peu de tems après, la ſultane accompagnée de ſes femmes & de celles de la princeſſe ſa fille, amena la nouvelle épouſe. Elle faiſoit de grandes réſiſtances ſelon la coutume des nouvelles mariées. La ſultane aida à la déshabiller, la mit dans le lit comme par force; & après l'avoir embraſſée en lui ſouhaitant la bonne nuit, elle ſe retira avec toutes les femmes, & la dernière qui ſortit ferma la porte de la chambre.

A peine la porte de la chambre fut fermée, que le génie, comme eſclave fidèle de la lampe, & exact à exécuter les ordres de ceux qui l'avoient à la main, ſans donner le tems à l'époux de faire la moindre careſſe à ſon épouſe, enlève le lit avec l'époux & l'épouſe, au grand étonnement de l'un & de l'autre, & en un inſtant le tranſporte dans la chambre d'Aladdin, où il le poſe.

Aladdin, qui attendoit ce moment avec impatience, ne souffrit pas que le fils du grand-visi demeurât couché avec la princesse. Prends ce nouvel époux, dit-il au génie, enferme-le dans le privé, & reviens demain matin un peu après la pointe du jour. Le génie enleva aussitôt le fils du grand-visir hors du lit en chemise, & le transporta dans le lieu qu'Aladdin lui avoit dit, où il le laissa après avoir jeté sur lui un souffle qu'il sentit depuis la tête jusqu'aux piés, & qui l'empêcha de remuer de la place.

Quelque grande que fût la passion d'Aladdin pour la princesse Badroulboudour, il ne lui tint pas néanmoins un long discours, lorsqu'il se vit seul avec elle. Ne craignez rien, adorable princesse, lui dit-il d'un air tout passionné, vous êtes ici en sûreté, & quelque violent que soit l'amour que je ressens pour votre beauté & pour vos charmes, il ne me fera jamais sortir des bornes du profond respect que je vous dois. Si j'ai été forcé, ajouta-t-il, d'en venir à cette extrêmité, ce n'a pas été dans la vue de vous offenser, mais pour empêcher qu'un injuste rival ne vous possédât, contre la parole donnée par le sultan, votre père, en ma faveur.

La princesse qui ne savoit rien de ces parti-

cularités, fit fort peu d'attention à tout ce qu'Aladdin lui put dire. Elle n'étoit nullement en état de lui répondre. La frayeur & l'étonnement où elle étoit d'une aventure ſi ſurprenante & ſi peu attendue, l'avoient miſe dans un tel état, qu'Aladdin n'en put tirer aucune parole. Aladdin n'en demeura pas-là; il prit le parti de ſe déshabiller, & il ſe coucha à la place du fils du grand-viſir, le dos tourné du côté de la princeſſe, après avoir eu la précaution de mettre un ſabre entre la princeſſe & lui, pour marquer qu'il mériteroit d'en être puni s'il attentoit à ſon honneur.

Aladdin content d'avoir ainſi privé ſon rival du bonheur dont il s'étoit flatté de jouir cette nuit-là, dormit aſſez tranquillement. Il n'en fut pas de même de la princeſſe Badroulboudour: de ſa vie il ne lui étoit arrivé de paſſer une nuit auſſi fâcheuſe & auſſi déſagréable que celle-là: & ſi l'on veut bien faire réflexion au lieu & à l'état où le génie avoit laiſſé le fils du grand-viſir, on jugera que ce nouvel époux la paſſa d'une manière beaucoup plus affligeante.

Le lendemain, Aladdin n'eut pas beſoin de frotter la lampe pour appeler le génie. Il revint à l'heure qu'il lui avoit marquée; & dans le tems qu'il achevoit de s'habiller: *Me voici*,

dit-il à Aladdin, *qu'as-tu à me commander?* Va reprendre, lui dit Aladdin, le fils du grand-visir où tu l'a mis, viens le remettre dans ce lit, & reporte-le où tu l'as pris dans le palais du sultan. Le génie alla relever le fils du grand-visir de sentinelle, & Aladdin reprenoit son sabre quand il reparut. Il mit le nouvel époux près de la princesse, & en un instant il reporta le lit nuptial dans la même chambre du palais du sultan d'où il l'avoit apporté.

Il faut remarquer qu'en tout ceci le génie ne fut apperçu ni de la princesse, ni du fils du grand-visir; sa forme hydeuse eut été capable de les faire mourir de frayeur. Ils n'entendirent même rien des discours d'entre Aladdin & lui, & ils ne s'apperçurent que de l'ébranlement du lit & de leur transport d'un lieu à un autre, & c'étoit bien assez pour leur donner la frayeur qu'il est aisé d'imaginer.

Le génie ne venoit que de poser le lit nuptial en la place, quand le sultan, curieux d'apprendre comment la princesse sa fille avoit passé la première nuit de ses noces, entra dans la chambre pour lui souhaiter le bon jour. Le fils du grand-visir morfondu du froid qu'il avoit souffert toute la nuit, & qui n'avoit pas encore eu le tems de se réchauffer, n'eut pas sitôt entendu qu'on ouvroit la porte, qu'il se

leva, & paſſa dans une garde-robe où il s'étoit déshabillé le ſoir.

Le ſultan approcha du lit de la princeſſe, la baiſa entre les deux yeux, ſelon la coutume, en lui ſouhaitant le bon jour, & lui demanda en ſouriant comment elle ſe trouvoit de la nuit paſſée; mais en relevant la tête, & en la regardant avec plus d'attention, il fut extrêmement ſurpris de la voir dans une grande mélancolie, & qu'elle ne lui marquoit ni par la rougeur qui eût pu lui monter au viſage, ni par aucun autre ſigne, ce qui eût pu ſatiſfaire ſa curioſité. Elle lui jeta ſeulement un regard des plus triſtes, d'une manière qui marquoit une grande affliction, ou un grand mécontentement. Il lui dit encore quelques paroles, mais comme il vit qu'il n'en pouvoit tirer d'elle, il s'imagina qu'elle le faiſoit par pudeur, & il ſe retira. Il ne laiſſa pas néanmoins de ſoupçonner qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans ſon ſilence; ce qui l'obligea d'aller ſur le champ à l'appartement de la ſultane, à qui il fit le récit de l'état où il avoit trouvé la princeſſe, & de la réception qu'elle lui avoit faite. Sire, lui dit la ſultane, cela ne doit pas ſurprendre votre majeſté : il n'y a pas de nouvelle mariée que n'ait la même retenue le lendemain de ſes noces, ce ne ſera

pas la même chose dans deux ou trois jours; alors elle recevra le sultan son père comme elle le doit. Je vais la voir, ajouta-t-elle, & je suis bien trompée, si elle me fait le même accueil.

Quand la sultane fut habillée, elle se rendit à l'appartement de la princesse, qui n'étoit pas encore levée : elle s'approcha de son lit, & elle lui donna le bon jour en l'embrassant; mais sa surprise fut des plus grandes, non-seulement de ce qu'elle ne lui répondoit rien; mais même de ce qu'en la regardant, elle s'apperçut qu'elle étoit dans un grand abattement, qui lui fit juger qu'il lui étoit arrivé quelque chose qu'elle ne pénétroit pas. Ma fille, lui dit la sultane, d'où vient que vous répondez si mal aux caresses que je vous fais? est-ce avec votre mère que vous devez faire toutes ces façons? & doutez-vous que je ne sois pas instruite de ce qui peut arriver dans une pareille circonstance que celle où vous êtes? je veux bien croire que vous n'avez pas cette pensée, il faut donc qu'il vous soit arrivé quelqu'autre chose; avouez-le-moi franchement, & ne me laissez pas plus long-tems dans une inquiétude qui m'accable.

La princesse Badroulboudour rompit enfin le silence par un grand soupir : Ah! madame & très-

très-honorée mère, s'écria-t-elle, pardonnez-moi, ſi j'ai manqué au reſpect que je vous dois! j'ai l'eſprit ſi fortement occupé des choſes extraordinaires qui me ſont arrivées cette nuit, que je ne ſuis pas encore bien revenue de mon étonnement ni de mes frayeurs, & que j'ai même de la peine à me reconnoître moi-même. Alors elle lui raconta avec les couleurs les plus vives, de quelle manière, un inſtant après qu'elle & ſon époux furent couchés, le lit avoit été enlevé & tranſporté en un moment dans une chambre malpropre & obſcure, où elle s'étoit vue ſeule & ſéparée de ſon époux, ſans ſavoir ce qu'il étoit devenu, & où elle avoit vu un jeune homme, lequel, après lui avoir dit quelques paroles que la frayeur l'avoit empêchée d'entendre, s'étoit couché avec elle à la place de ſon époux, après avoir mis ſon ſabre entr'elle & lui, & que le matin ſon époux lui avoit été rendu, & le lit rapporté en ſa place en un auſſi peu de tems. Tout cela ne venoit que d'être fait, ajouta-t-elle, quand le ſultan mon père eſt entré dans ma chambre : j'étois ſi accablée de triſteſſe, que je n'ai pas eu la force de lui répondre une ſeule parole ; ainſi je ne doute pas qu'il ne ſoit indigné de la manière dont j'ai reçu l'honneur qu'il m'a fait, mais j'eſpère qu'il

me pardonnera quand il ſaura ma triſte aventure, & l'état pitoyable où je me trouve encore en ce moment.

La ſultane écouta tranquillement tout ce que la princeſſe voulut bien lui raconter; mais elle ne voulut pas y ajouter foi : Ma fille, lui dit-elle, vous avez bien fait de ne point parler de cela au ſultan votre père. Gardez-vous bien d'en rien dire à perſonne : on vous prendroit pour une folle, ſi on vous entendoit parler de la ſorte. Madame, reprit la princeſſe, je puis vous aſſurer que je vous parle de bon ſens; vous pouvez vous en informer à mon époux, il vous dira la même choſe. Je m'en informerai, repartit la ſultane; mais quand il m'en parleroit comme vous, je n'en ſerois pas plus perſuadée que je le ſuis; levez-vous cependant, & ôtez-vous cette imagination de l'eſprit; il ſeroit beau voir que vous troublaſſiez par une pareille viſion les fêtes ordonnées pour vos noces, & qui doivent ſe continuer pluſieurs jours dans ce palais & dans tout le royaume ? N'entendez-vous pas déjà les fanfares & les concerts de trompettes, de tymbales & de tambours? Tout cela vous doit inſpirer la joie & le plaiſir, & vous faire oublier toutes les fantaiſies dont vous venez de me parler. En même-tems la ſultane appela les

femmes de la princeſſe ; & après qu'elle l'eut fait lever, & qu'elle l'eut vu ſe mettre à ſa toilette, elle alla à l'appartement du ſultan ; elle lui dit que quelque fantaiſie avoit paſſé véritablement par la tête de ſa fille ; mais que ce n'étoit rien. Elle fit appeler le fils du viſir, pour ſavoir de lui quelque choſe de ce que la princeſſe lui avoit dit ; mais le fils du viſir qui s'eſtimoit infiniment honoré de l'alliance du ſultan, avoit pris le parti de diſſimuler. Mon gendre, lui dit la ſultane, dites-moi, êtes-vous dans le même entêtement que votre épouſe ? Madame, reprit le fils du viſir, oſerois-je vous demander à quel ſujet vous me faites cette demande ? Cela ſuffit, repartit la ſultane, je n'en veux pas ſavoir davantage ; vous êtes plus ſage qu'elle.

Les réjouiſſances continuèrent toute la journée dans le palais ; & la ſultane qui n'abandonna pas la princeſſe, n'oublia rien pour lui inſpirer la joie, & pour lui faire prendre part aux divertiſſemens qu'on lui donnoit par différentes ſortes de ſpectacles ; mais elle étoit tellement frappée des idées de ce qui lui étoit arrivé la nuit, qu'il étoit aiſé de voir qu'elle en étoit toute occupée. Le fils du grand-viſir n'étoit pas moins accablé de la mauvaiſe nuit qu'il avoit paſſée ; mais ſon ambition le fit

dissimuler ; & à le voir, personne ne douta qu'il ne fût un époux très-heureux.

Aladdin qui étoit bien informé de ce qui se passoit au palais, ne douta pas que les nouveaux mariés ne dussent coucher encore ensemble, malgré la fâcheuse aventure qui leur étoit arrivée la nuit d'auparavant. Aladdin n'avoit point envie de les laisser en repos ; ainsi dès que la nuit fut un peu avancée, il eut recours à la lampe. Aussitôt le génie parut, & fit à Aladdin le même compliment que les autres fois, en lui offrant son service. Le fils du grand-visir & la princesse Badroulboudour, lui dit Aladdin, doivent coucher encore ensemble cette nuit ; va, & du moment qu'ils seront couchés, apporte-moi le lit ici, comme hier.

Le génie servit Aladdin avec autant de fidélité & d'exactitude que le jour de devant : le fils du grand-visir passa la nuit aussi froidement & aussi désagréablement qu'il avoit déjà fait ; & la princesse eut la même mortification d'avoir Aladdin pour compagnon de sa couche, le sabre posé entr'elle & lui. Le génie, suivant les ordres d'Aladdin, revint le lendemain, remit l'époux auprès de son épouse, enleva le lit avec les nouveaux mariés, & le

reporta dans la chambre du palais où il l'avoit pris.

Le sultan, après la réception que la princesse Badroulboudour lui avoit faite le jour précédent, inquiet de savoir comment elle auroit passé la seconde nuit, & si elle lui feroit une réception pareille à celle qu'elle lui avoit déjà faite, se rendit à sa chambre d'aussi bon matin, pour en être éclairci. Le fils du grand-visir plus honteux & plus mortifié du mauvais succès de cette dernière nuit que de la première, à peine eut entendu venir le sultan, qu'il se leva avec précipitation, & se jeta dans la garderobe.

Le sultan s'avança jusqu'au lit de la princesse, en lui donnant le bon jour; & après lui avoir fait les mêmes caresses que le jour de devant: Hé bien, ma fille, lui dit-il, êtes-vous ce matin d'aussi mauvaise humeur que vous étiez hier? me direz-vous comment vous avez passé la nuit? La princesse garda le même silence, & le sultan s'apperçut qu'elle avoit l'esprit beaucoup moins tranquille, & qu'elle étoit plus abattue que la première fois. Il ne douta pas que quelque chose d'extraordinaire ne lui fût arrivé; alors irrité du mystère qu'elle lui en faisoit: Ma fille, lui

dit-il tout en colère & le ſabre à la main, ou vous me direz ce que vous me cachez, ou je vais vous couper la tête tout-à-l'heure.

La princeſſe, plus effrayée du ton & de la menace du ſultan offenſé, que de la vue du ſabre nud, rompit enfin le ſilence : Mon cher père & mon ſultan, s'écria-t-elle les larmes aux yeux, je demande pardon à votre majeſté, ſi je l'ai offenſée ; j'eſpère de ſa bonté & de ſa clémence qu'elle fera ſuccéder la compaſſion à la colère, quand je lui aurai fait le récit fidèle du triſte & pitoyable état où je me ſuis trouvée toute cette nuit & toute la nuit paſſée.

Après ce préambule qui appaiſa & qui attendrit un peu le ſultan, elle lui raconta fidèlement tout ce qui lui étoit arrivé pendant ces deux fâcheuſes nuits, mais d'une manière ſi touchante qu'il en fut vivement pénétré de douleur, par l'amour & par la tendreſſe qu'il avoit pour elle. Elle finit par ces paroles : Si votre majeſté a le moindre doute ſur le récit que je viens de lui faire, elle peut s'en informer de l'époux qu'elle m'a donné ; je ſuis perſuadée qu'il rendra à la vérité le même témoignage que je lui rends.

Le ſultan entra tout de bon dans la peine

extrême qu'une aventure auſſi ſurprenante devoit avoir cauſée à la princeſſe : Ma fille, lui dit-il, vous avez grand tort de ne vous être pas expliquée à moi dès hier ſur une affaire auſſi étrange que celle que vous venez de m'apprendre, dans laquelle je ne prends pas moins d'intérêt que vous-même. Je ne vous ai pas mariée dans l'intention de vous rendre malheureuſe, mais plutôt dans la vue de vous rendre heureuſe & contente, & de vous faire jouir de tout le bonheur que vous méritez, & que vous pouviez eſpérer avec un époux qui m'avoit paru vous convenir. Effacez de votre eſprit les idées fâcheuſes de tout ce que vous venez de me raconter, je vais mettre ordre à ce qu'il ne vous arrive pas davantage des nuits auſſi déſagréables & auſſi peu ſupportables que celles que vous avez paſſées.

Dès que le ſultan fut rentré dans ſon appartement, il envoya appeler ſon grand-viſir : Viſir, lui dit-il, avez-vous vu votre fils, & ne vous a-t-il rien dit ? Comme le grand-viſir lui eut répondu qu'il ne l'avoit pas vu, le ſultan lui fit le récit de tout ce que la princeſſe Badroulboudour venoit de lui raconter. En achevant : Je ne doute pas, ajouta-t-il, que ma fille ne m'ait dit la vérité ; je ferai

bien-aise néanmoins d'en avoir la confirmation par le témoignage de votre fils : allez, & demandez-lui ce qui en est.

Le grand-visir ne différa pas d'aller joindre son fils ; il lui fit part de ce que le sultan venoit de lui communiquer, & il lui enjoignit de ne lui point déguiser la vérité, & de lui dire si tout cela étoit vrai. Je ne vous la déguiserai pas, mon père, lui répondit le fils, tout ce que la princesse a dit au sultan est vrai ; mais elle n'a pu lui dire les mauvais traitemens qui m'ont été faits en mon particulier : les voici. Depuis mon mariage j'ai passé deux nuits les plus cruelles qu'on puisse imaginer, & je n'ai pas d'expressions pour vous décrire au juste & avec toutes leurs circonstances les maux que j'ai soufferts. Je ne vous parle pas de la frayeur que j'ai eue de me sentir enlever quatre fois dans mon lit, sans voir qui enlevoit le lit, & le transportoit d'un lieu à un autre, & sans pouvoir imaginer comment cela s'est pu faire. Vous jugerez vous-même de l'état fâcheux où je me suis trouvé, lorsque je vous dirai que j'ai passé deux nuits debout & nud en chemise dans une espèce de privé étroit, sans avoir la liberté de remuer de la place où je fus posé, & sans pouvoir faire aucun mouvement, quoi-

qu'il ne parût devant moi aucun obſtacle qui pût vraiſemblablement m'en empêcher. Après cela, il n'eſt pas beſoin de m'étendre plus au long pour vous faire le détail de mes ſouffrances : je ne vous cacherai pas que cela ne m'a point empêché d'avoir pour la princeſſe mon épouſe tous les ſentimens d'amour, de reſpect & de reconnoiſſance qu'elle mérite ; mais je vous avoue de bonne-foi qu'avec tout l'honneur & tout l'éclat qui réjaillit ſur moi d'avoir épouſé la fille de mon ſouverain, j'aimerois mieux mourir que de vivre plus longtems dans une ſi haute alliance, s'il faut eſſuyer des traitemens auſſi déſagréables que ceux que j'ai déjà ſoufferts. Je ne doute point que la princeſſe ne ſoit dans les mêmes ſentimens que moi ; & elle conviendra aiſément que notre ſéparation n'eſt pas moins néceſſaire pour ſon repos que pour le mien : ainſi, mon père, je vous ſupplie par la même tendreſſe qui vous a porté à me procurer un ſi grand honneur, de faire agréer au ſultan que notre mariage ſoit déclaré nul.

Quelque grande que fût l'ambition du grand-viſir de voir ſon fils gendre du ſultan, la ferme réſolution néanmoins où il le vit de ſe ſéparer de la princeſſe, fit qu'il ne jugea pas à propos de lui propoſer d'avoir encore pa-

tience au moins quelques jours pour éprouver ſi cette traverſe ne finiroit point. Il le laiſſa ; & il revint rendre réponſe au ſultan, à qui il avoua de bonne-foi que la choſe n'étoit que trop vraie, après ce qu'il venoit d'apprendre de ſon fils. Sans attendre même que le ſultan lui parlât de rompre le mariage, à quoi il voyoit bien qu'il n'étoit que trop diſpoſé, il le ſupplia de permettre que ſon fils ſe retirât du palais, & qu'il retournât auprès de lui, en prenant pour prétexte qu'il n'étoit pas juſte que la princeſſe fût expoſée un moment davantage à une perſécution ſi terrible pour l'amour de ſon fils.

Le grand-viſir n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit : dès ce moment le ſultan qui avoit déjà réſolu la choſe, donna ſes ordres pour faire ceſſer les réjouiſſances dans ſon palais & dans la ville, & même dans toute l'étendue de ſon royaume, où il fit expédier des ordres contraires aux premiers ; & en très-peu de tems toutes les marques de joie & de réjouiſſances publiques ceſsèrent dans toute la ville & dans le royaume.

Ce changement ſubit & ſi peu attendu, donna occaſion à bien des raiſonnemens différens : on ſe demandoit les uns aux autres d'où pouvoit venir ce contre-tems ; & l'on

n'en difoit autre chofe, finon qu'on avoit vu le grand-vifir fortir du palais, & fe retirer chez lui accompagné de fon fils, l'un & l'autre avec un air fort trifte. Il n'y avoit qu'Aladdin qui en favoit le fecret, & qui fe réjouiffoit en lui-même de l'heureux fuccès que l'ufage de la lampe lui procuroit. Ainfi, comme il eut appris avec certitude que fon rival avoit abandonné le palais, & que le mariage entre la princeffe & lui étoit rompu abfolument, il n'eut pas befoin de frotter la lampe davantage, & d'appeler le Génie pour empêcher qu'il ne fe confommât. Ce qu'il y a de particulier, c'eft que ni le fultan, ni le grand-vifir, qui avoient oublié Aladdin & la demande qu'il avoit fait faire, n'eurent pas la moindre penfée qu'il pût avoir part à l'enchantement qui venoit de caufer la diffolution du mariage de la princeffe.

Aladdin cependant laiffa écouler les trois mois que le fultan avoit marqués pour le mariage d'entre la princeffe Badroulboudour & lui : il en avoit compté tous les jours avec grand foin : & quand ils furent achevés, dès le lendemain il ne manqua pas d'envoyer fa mère au palais pour faire fouvenir le fultan de fa parole.

La mère d'Aladdin alla au palais comme

ſon fils lui avoit dit, & elle ſe préſenta à l'entrée du divan, au même endroit qu'auparavant. Le ſultan n'eut pas plutôt jeté la vue ſur elle, qu'il la reconnut, & ſe ſouvint en même-tems de la demande qu'elle lui avoit faite, & du tems auquel il l'avoit remis. Le grand-viſir lui faiſoit alors le rapport d'une affaire : Viſir, lui dit le ſultan en l'interrompant, j'apperçois la bonne-femme qui nous fit un ſi beau préſent il y a quelques mois ; faites-la venir, vous reprendrez votre rapport quand je l'aurai écoutée. Le grand-viſir en jetant les yeux du côté de l'entrée du divan, apperçut auſſi la mère d'Aladdin ; auſſitôt il appela le chef des huiſſiers ; & en la lui montrant, il lui donna ordre de la faire avancer.

La mère d'Aladdin s'avança juſqu'au pié du trône, où elle ſe proſterna ſelon la coutume : après qu'elle ſe fut relevée, le ſultan lui demanda ce qu'elle ſouhaitoit. Sire, lui répondit-elle, je me préſente encore devant le trône de votre majeſté, pour lui repréſenter au nom d'Aladdin mon fils, que les trois mois après leſquels elle l'a remis ſur la demande que j'ai eu l'honneur de lui faire, ſont expirés, & la ſupplier de vouloir bien s'en ſouvenir.

Le ſultan, en prenant un délai de trois

mois pour répondre à la demande de cette bonne-femme la première fois qu'il l'avoit vue, avoit cru qu'il n'entendroit plus parler d'un mariage qu'il regardoit comme peu convenable à la princeſſe ſa fille, à regarder ſeulement la baſſeſſe & la pauvreté de la mere d'Aladdin qui paroiſſoit devant lui dans un habillement fort commun. La ſommation cependant qu'elle venoit de lui faire de tenir ſa parole, lui parut embarraſſante : il ne jugea pas à propos de lui répondre ſur le champ ; il conſulta ſon grand-viſir, & il lui marqua la répugnance qu'il avoit à conclure le mariage de la princeſſe avec un inconnu, dont il ſuppoſoit que la fortune devoit être beaucoup au-deſſous de la plus médiocre.

Le grand-viſir n'héſita pas à s'expliquer au ſultan ſur ce qu'il en penſoit : Sire, lui dit-il, il me ſemble qu'il y a un moyen immanquable pour éluder un mariage ſi diſproportionné, ſans qu'Aladdin, quand même il ſeroit connu de votre majeſté, puiſſe s'en plaindre ; c'eſt de mettre la princeſſe à un ſi haut prix, que ſes richeſſes, quelles qu'elles puiſſent être, ne puiſſent y fournir. Ce ſera le moyen de le faire déſiſter d'une pourſuite ſi hardie, pour ne pas dire ſi téméraire, à laquelle ſans doute il n'a pas bien penſé avant de s'y engager.

Le ſultan approuva le conſeil du grand-viſir : il ſe tourna du côté de la mère d'Aladdin ; & après quelques momens de réflexion : Ma bonne-femme, lui dit-il, les ſultans doivent tenir leur parole ; je ſuis près de tenir la mienne, & de rendre votre fils heureux par le mariage de la princeſſe ma fille ; mais comme je ne puis la marier que je ne ſache l'avantage qu'elle y trouvera, vous direz à votre fils que j'accomplirai ma parole, dès qu'il m'aura envoyé quarante grands baſſins d'or maſſif, pleins à comble des mêmes choſes que vous m'avez déjà préſentées de ſa part, portés par un pareil nombre d'eſclaves noirs, qui ſeront conduits par quarante autres eſclaves blancs, jeunes, bien faits & de belle taille, & tous habillés très-magnifiquement ; voilà les conditions auxquelles je ſuis près de lui donner la princeſſe ma fille. Allez, bonne-femme, j'attendrai que vous m'apportiez ſa réponſe.

La mère d'Aladdin ſe proſterna encore devant le trône du ſultan, & elle ſe retira. Dans le chemin, elle rioit en elle-même de la folle imagination de ſon fils : Vraiment, diſoit-elle, où trouvera-t-il tant de baſſins d'or, & une ſi grande quantité de ces verres colorés pour les remplir ? Retournera-t-il dans le ſouterrain dont l'entrée eſt bouchée, pour en cueillir aux

arbres ? Et tous ces esclaves tournés comme le sultan les demande, où les prendra-t-il? Le voilà bien éloigné de sa prétention ; & je crois qu'il ne sera guère content de mon ambassade. Quand elle fut rentrée chez elle, l'esprit rempli de toutes ces pensées, qui lui faisoient croire qu'Aladdin n'avoit plus rien à espérer : Mon fils, lui dit-elle, je vous conseille de ne plus penser au mariage de la princesse Badroulboudour. Le sultan, à la vérité, m'a reçue avee beaucoup de bonté, & je crois qu'il étoit bien intentionné pour vous ; mais le grand-visir, si je ne me trompe, lui a fait changer de sentiment, & vous pouvez le présumer comme moi sur ce que vous allez entendre. Après avoir représenté à sa majesté que les trois mois étoient expirés, & que je le priois de votre part de se souvenir de sa promesse, je remarquai qu'il ne me fit la réponse que je vais vous dire, qu'après avoir parlé bas quelque tems avec le grand-visir. La mère d'Aladdin fit un récit très-exact à son fils de tout ce que le sultan lui avoit dit, & des conditions auxquelles il consentiroit au mariage de la princesse sa fille avec lui. En finissant, mon fils, lui dit-elle, il attend votre réponse ; mais entre nous, continua-t-elle en souriant, je crois qu'il l'attendra long-tems.

Pas si long-tems que vous croiriez bien, ma mère, reprit Aladdin ; & le sultan se trompe lui-même, s'il a cru, par ses demandes exorbitantes, me mettre hors d'état de songer à la princesse Badroulboudour. Je m'attendois à d'autres difficultés insurmontables, ou qu'il mettroit mon incomparable princesse à un prix beaucoup plus haut ; mais à présent je suis content, & ce qu'il me demande, est peu de chose en comparaison de ce que je serois en état de lui donner pour en obtenir la possession. Pendant que je vais songer à le satisfaire, allez nous chercher de quoi dîner, & laissez-moi faire.

Dès que la mère d'Aladdin fut sortie pour aller à la provision, Aladdin prit la lampe, & il la frotta : dans l'instant le génie se présenta devant lui ; & dans les mêmes termes que nous avons déjà rapportés, il lui demanda ce qu'il avoit à lui commander, en marquant qu'il étoit prêt à le servir. Aladdin lui dit : Le sultan me donne la princesse sa fille en mariage ; mais auparavant il me demande quarante grands bassins d'or massif & bien pesans, pleins à comble des fruits du jardin où j'ai pris la lampe dont tu es esclave. Il exige aussi de moi que ces quarante bassins soient portés par autant d'esclaves noirs, précédés par quarante esclaves

blancs,

blancs, jeunes, bien faits, de belle taille, & habillés très-richement. Va, & amène-moi ce préſent au plutôt, afin que je l'envoye au ſultan avant qu'il lève la ſéance du divan. Le génie lui dit que ſon commandement alloit être exécuté inceſſamment, & il diſparut.

Très-peu de tems après le génie ſe fit revoir accompagné des quarante eſclaves noirs, chacun chargé d'un baſſin d'or maſſif du poids de vingt marcs ſur la tête, pleins de perles, de diamans, de rubis & d'émeraudes mieux choiſies, même pour la beauté & pour la groſſeur, que celles qui avoient déjà été préſentées au ſultan : chaque baſſin étoit couvert d'une toile d'argent à fleurons d'or. Tous ces eſclaves, tant noirs que blancs, avec les plats d'or, occupoient preſque toute la maiſon, qui étoit aſſez médiocre, avec une petite cour ſur le devant, & un petit jardin ſur le derrière. Le génie demanda à Aladdin s'il étoit content, & s'il avoit encore quelqu'autre commandement à lui faire. Aladdin lui dit qu'il ne lui demandoit rien davantage, & il diſparut auſſitôt.

La mère d'Aladdin revint du marché; & en entrant, elle fut dans une grande ſurpriſe de voir tant de monde & tant de richeſſes. Quand elle ſe fut déchargée des proviſions qu'elle apportoit, elle voulut ôter le voile qui lui couvroit

le viſage : mais Aladdin l'en empêcha. Ma mère, dit-il, il n'y a pas de tems à perdre ; avant que le ſultan achève de tenir le divan, il eſt important que vous retourniez au palais, & que vous y conduiſiez inceſſamment le préſent & la dot de la princeſſe Badroulboudour qu'il m'a demandée, afin qu'il juge par ma diligence & par mon exactitude, du zèle ardent & ſincère que j'ai de me procurer l'honneur d'entrer dans ſon alliance.

Sans attendre la réponſe de ſa mère, Aladdin ouvrit la porte ſur la rue ; & il fit défiler ſucceſſivement tous ces eſclaves, en faiſant toujours marcher un eſclave blanc ſuivi d'un eſclave noir, chargé d'un baſſin d'or ſur la tête, & ainſi juſqu'au dernier. Et après que ſa mère fut ſortie en ſuivant le dernier eſclave noir, il ferma la porte, & il demeura tranquillement dans ſa chambre avec l'eſpérance que le ſultan, après ce préſent tel qu'il l'avoit demandé, voudroit bien le recevoir enfin pour ſon gendre.

Le premier eſclave blanc qui étoit ſorti de la maiſon d'Aladdin, avoit fait arrêter tous les paſſans qui l'apperçurent ; & avant que les quatre-vingts eſclaves, entremêlés de blancs & de noirs, euſſent achevé de ſortir, la rue ſe trouva pleine d'une grande foule de peuple qui accouroit de toutes parts pour voir un ſpectacle ſi magni-

fique & si extraordinaire. L'habillement de chaque esclave étoit si riche en étoffe & en pierreries, que les meilleures connoisseurs ne crurent pas se tromper en faisant monter chaque habit à plus d'un million. La grande propreté, l'ajustement bien entendu de chaque habillement, la bonne grâce, le bel air, la taille uniforme & avantageuse de cheque esclave, leur marche grave à une distance égale les uns des autres, avec l'éclat des pierreries d'une grosseur excessive, enchâssées autour de leurs ceintures d'or massif dans une belle symmétrie, & les enseignes aussi de pierreries attachées à leurs bonnets qui étoient d'un goût tout particulier, mirent toute cette foule de spectateurs dans une admiration si grande, qu'ils ne pouvoient se lasser de les regarder & de les conduire des yeux aussi loin qu'il leur étoit possible. Mais les rues étoient tellement bordées de peuple, que chacun étoit contraint de rester dans la place où il se trouvoit.

Comme il falloit passer par plusieurs rues pour arriver au palais, cela fit qu'une bonne partie de la ville, gens de toutes sortes d'états & de conditions, furent témoins d'une pompe si ravissante. Le premier des quatre-vingts esclaves arriva à la porte de la première cour du palais; & les portiers qui s'étoient mis en haie

dès qu'ils s'étoient apperçus que cette file merveilleuſe approchoit, le prirent pour un roi, tant il étoit richement & magnifiquement habillé; ils s'avancèrent pour lui baiſer le bas de la robe; mais l'eſclave inſtruit par le génie, les arrêta, & il leur dit gravement : Nous ne ſommes que des eſclaves; notre maître paroîtra quand il en ſera tems.

Le premier eſclave, ſuivi de tous les autres, avança juſqu'à la ſeconde cour qui étoit très-ſpacieuſe, & où la maiſon du ſultan étoit rangée pendant la ſéance du divan. Les officiers à la tête de chaque troupe, étoient d'une grande magnificence; mais elle fut effacée à la préſence des quatre-vingts eſclaves porteurs du préſent d'Aladdin, & qui en faiſoient eux-mêmes partie. Rien ne parut ſi beau ni ſi éclatant dans toute la maiſon du ſultan; & tout le brillant des ſeigneurs de ſa cour qui l'environnoient, n'étoit rien en comparaiſon de ce qui ſe préſentoit alors à ſa vue.

Comme le ſultan avoit été averti de la marche & de l'arrivée de ces eſclaves, il avoit donné ſes ordres pour les faire entrer. Ainſi, dès qu'ils ſe préſentèrent, il trouvèrent l'entrée du divan libre, & ils y entrèrent dans un bel ordre, une partie à droite & l'autre à gauche. Après qu'ils furent tous entrés & qu'ils

eurent formé un grand demi-cercle devant le trône du ſultan, les eſclaves noirs posèrent chacun le baſſin qu'ils portoient, ſur le tapis de pié. Ils ſe proſternèrent tous enſemble en frappant du front contre le tapis. Les eſclaves blancs firent la même choſe en même-tems. Ils ſe relevèrent tous; & les noirs en le faiſant, découvrirent adroitement les baſſins qui étoient devant eux, & tous demeurèrent debout les mains croiſées ſur la poitrine avec une grande modeſtie.

La mère d'Aladdin, qui cependant s'étoit avancée juſqu'au pié du trône, dit au ſultan, après s'être proſternée : Sire, Aladdin mon fils n'ignore pas que ce préſent qu'il envoye à votre majeſté, ne ſoit beaucoup au-deſſous de ce que mérite la princeſſe Badroulboudour; il eſpère néanmoins que votre majeſté l'aura pour agréable, & qu'elle voudra bien le faire agréer auſſi à la princeſſe, avec d'autant plus de confiance, qu'il a tâché de ſe conformer à la condition qu'il lui a plu de lui impoſer.

Le ſultan n'étoit pas en état de faire attention au compliment de la mère d'Aladdin. Le premier coup-d'œil jeté ſur les quarante baſſins d'or, pleins à comble des joyaux les plus brillans, les plus éclatans, les plus précieux que l'on eût jamais vus au monde, & les quatre-

vingts esclaves qui paroissoient autant de rois, tant par leur bonne mine que par la richesse & la magnificence surprenante de leur habillement, l'avoit frappé d'une manière qu'il ne pouvoit revenir de son admitation. Au lieu de répondre au compliment de la mère d'Aladdin, il s'adressa au grand-visir, qui ne pouvoit comprendre lui-même d'où une si grande profusion de richesses pouvoit être venue. Eh bien, visir, dit-il publiquement, que pensez-vous de celui, quel qu'il puisse être, qui m'envoie un présent si riche & si extraordinaire, & que ni moi ni vous ne connoissons pas ? Le croyez-vous indigne d'épouser la princesse Badroulboudour ma fille ?

Quelque jalousie & quelque douleur qu'eût le grand-visir de voir qu'un inconnu alloit devenir le gendre du sultan préférablement à son fils, il n'osa néanmoins dissimuler son sentiment. Il étoit trop visible que le présent d'Aladdin étoit plus que suffisant pour mériter qu'il fût reçu dans une si haute alliance. Il répondit donc au sultan, & en entrant dans son sentiment : Sire, dit-il, bien loin d'avoir la pensée que celui qui fait à votre majesté un présent si digne d'elle, soit indigne de l'honneur qu'elle veut lui faire, j'oserois dire qu'il mériteroit davantage, si je n'étois persuadé qu'il

n'y a pas de trésor au monde assez riche pour être mis dans la balance avec la princesse fille de votre majesté. Les seigneurs de la cour qui étoient de la séance du conseil, témoignèrent par leurs applaudissemens que leurs avis n'étoient pas différens de celui du grand-visir.

Le sultan ne différa plus, il ne pensa pas même à s'informer si Aladdin avoit les autres qualités convenables à celui qui pouvoit aspirer à devenir son gendre. La seule vue de tant de richesses immenses, & la diligence avec laquelle Aladdin venoit de satisfaire à sa demande, sans avoir formé la moindre difficulté sur des conditions aussi exorbitantes que celles qu'il lui avoit imposées, lui persuadèrent aisément qu'il ne lui manquoit rien de tout ce qui pouvoit le rendre accompli & tel qu'il le désiroit. Ainsi, pour renvoyer la mère d'Aladdin avec la satisfaction qu'elle pouvoit désirer, il lui dit : Bonne-femme, allez dire à votre fils que je l'attends pour le recevoir à bras ouverts & pour l'embrasser ; & que plus il fera de diligence pour venir recevoir de ma main le don que je lui fais de la princesse ma fille, plus il me fera de plaisir.

Dès que la mère d'Aladdin se fut retirée, avec la joie dont une femme de sa condition peut être capable en voyant son fils parvenu à

une si haute élévation contre son attente, le sultan mit fin à l'audience de ce jour, & en se levant de son trône, il ordonna que les eunuques attachés au service de la princesse vinssent enlever les bassins pour les porter à l'appartement de leur maîtresse, où il se rendit pour les examiner avec elle à loisir; & cet ordre fut exécuté sur le champ par les soins du chef des eunuques.

Les quatre-vingts esclaves blancs & noirs ne furent pas oubliés; on les fit entrer dans l'intérieur du palais, & quelque tems après, le sultan qui venoit de parler de leur magnificence à la princesse Badroulboudour, commanda qu'on les fît venir devant l'appartement, afin qu'elle les considérât au travers des jalousies, & qu'elle connût que bien loin d'avoir rien exagéré dans le récit qu'il venoit de lui faire, il lui en avoit dit beaucoup moins que ce qui en étoit.

La mère d'Aladdin cependant arriva chez elle avec un air qui marquoit par avance la bonne nouvelle qu'elle apportoit à son fils. Mon fils, lui dit-elle, vous avez tout sujet d'être content; vous êtes arrivé à l'accomplissement de vos souhaits contre mon attente, & vous savez ce que je vous en avois dit. Afin de ne vous pas tenir trop long-tems en suspens, le sultan avec l'applaudissement de toute sa cour, a déclaré que vous êtes digne de posséder la

princeſſe Badroulboudour : il vous attend pour vous embraſſer & pour conclure votre mariage; c'eſt à vous de ſonger aux préparatifs pour cette entrevue, afin qu'elle réponde à la haute opinion qu'il a conçue de votre perſonne; mais après ce que j'ai vu des merveilles que vous ſavez faire, je ſuis perſuadée que rien n'y manquera. Je ne dois pas oublier de vous dire encore que le ſultan vous attend avec impatience; ainſi ne perdez pas de tems à vous rendre auprès de lui.

Aladdin charmé de cette nouvelle, & tout plein de l'objet qui l'avoit enchanté, dit peu de paroles à ſa mère, & ſe retira dans ſa chambre. Là, après avoir pris la lampe qui lui avoit été ſi officieuſe juſqu'alors en tous ſes beſoins & en tout ce qu'il avoit ſouhaité, il ne l'eut pas plutôt frottée, que le génie continua de marquer ſon obéiſſance, en paroiſſant d'abord ſans ſe faire attendre. Génie, lui dit Aladdin, je t'ai appelé pour me faire prendre le bain tout-à-l'heure; & quand je l'aurai pris, je veux que tu me tiennes prêt un habillement le plus riche & le plus magnifique que jamais monarque ait porté. Il eut à peine achevé de parler, que le génie, en le rendant inviſible comme lui, l'enleva & le tranſporta dans un bain tout de marbre le plus fin, & de différentes cou-

leurs les plus belles & les plus diverſifiées. Sans voir qui le ſervoit, il fut déshabillé dans un ſallon ſpacieux & d'une grande propreté. Du ſallon, on le fit entrer dans le bain, qui étoit d'une chaleur modérée; & là il fut frotté & lavé avec pluſieurs ſortes d'eaux de ſenteur. Après l'avoir fait paſſer par tous les degrés de chaleur ſelon les différentes pièces du bain, il en ſortit, mais tout autre que quand il y étoit entré: ſon teint ſe trouva frais, blanc, vermeil, & ſon corps beaucoup plus léger & plus diſpos. Il rentra dans le ſallon, & il ne trouva plus l'habit qu'il y avoit laiſſé; le génie avoit eu ſoin de mettre en ſa place celui qu'il lui avoit demandé. Aladdin fut ſurpris en voyant la magnificence de l'habit qu'on lui avoit ſubſtitué. Il s'habilla avec l'aide du génie, en admirant chaque pièce à meſure qu'il la prenoit, tant elles étoient toutes au-delà de ce qu'il auroit pu s'imaginer. Quand il eut achevé, le génie le reporta chez lui, dans la même chambre où il l'avoit pris; alors il lui demanda s'il avoit autre choſe à lui commander. Oui, répondit Aladdin, j'attends de toi que tu m'amènes au plutôt un cheval qui ſurpaſſe en beauté & en bonté le cheval le plus eſtimé qui ſoit dans l'écurie du ſultan, dont la houſſe, la ſelle, la bride, & tout le harnois vaille plus d'un

million. Je demande auſſi que tu me faſſes venir en même-tems vingt eſclaves, habillés auſſi richement & auſſi leſtement que ceux qui ont apporté le préſent, pour marcher à mes côtés & à ma ſuite en troupe, & vingt autres ſemblables pour marcher devant moi en deux files. Fais venir auſſi à ma mère ſix femmes eſclaves pour la ſervir, chacune habillée auſſi richement au moins que les femmes eſclaves de la princeſſe Badroulboudour, & chargées chacune d'un habit complet auſſi magnifique & auſſi pompeux que pour la ſultane. J'ai beſoin de dix mille pièces d'or en dix bourſes. Voilà, ajouta-t-il, ce que j'avois à te commander; va, & fais diligence.

Dès qu'Aladdin eut achevé de donner ſes ordres au génie, le génie diſparut, & bientôt après il ſe fit revoir avec le cheval, avec les quarante eſclaves, dont dix portoient chacun une bourſe de dix mille pièces d'or, & avec ſix femmes eſclaves, chargées ſur la tête chacune d'un habit différent pour la mère d'Aladdin, enveloppé dans une toile d'argent, & le génie préſenta le tout à Aladdin.

Des dix bourſes, Aladdin n'en prit que quatre qu'il donna à ſa mère, en lui diſant que c'étoit pour s'en ſervir dans ſes beſoins. Il laiſſa les ſix autres entre les mains des eſclaves

qui les portoient, avec ordre de les garder, & de les jeter au peuple par poignées en paſſant par les rues, dans la marche qu'ils devoient faire pour ſe rendre au palais du ſultan. Il ordonna auſſi qu'ils marcheroient devant lui avec les autres, trois à droite & trois à gauche. Il préſenta enfin à ſa mère les ſix femmes eſclaves, en lui diſant qu'elles étoient à elle, & qu'elle pouvoit s'en ſervir comme leur maîtreſſe, & que les habits qu'elles avoient apportés, étoient pour ſon uſage.

Quand Aladdin eut diſpoſé toutes ſes affaires, il dit au génie en le congédiant, qu'il l'appeleroit quand il auroit beſoin de ſon ſervice, & le génie diſparut auſſitôt. Alors Aladdin ne ſongea plus qu'à répondre au plutôt au déſir que le ſultan avoit témoigné de le voir. Il dépêcha au palais un des quarante eſclaves, je ne dirai pas le mieux fait, ils l'étoient tous également, avec ordre de s'adreſſer au chef des huiſſiers, & de lui demander quand il pourroit avoir l'honneur d'aller ſe jeter aux piés du ſultan. L'eſclave ne fut pas long-tems à s'acquitter de ſon meſſage; il apporta pour réponſe que le ſultan l'attendoit avec impatience.

Aladdin ne différa pas de monter à cheval, & de ſe mettre en marche dans l'ordre que nous avons marqué. Quoique jamais il n'eut monté

à cheval, il y parut néanmoins pour la première fois avec tant de bonne grâce, que le cavalier le plus expérimenté ne l'eût pas pris pour un novice. Les rues par où il passa, furent remplies presqu'en un moment d'une foule innombrable de peuple, qui faisoit retentir l'air d'acclamations, de cris d'admiration & de bénédictions, chaque fois particulièrement que les six esclaves qui avoient les bourses, faisoient voler des poignées de pièces d'or en l'air à droite & à gauche. Ces acclamations néanmoins ne venoient pas de la part de ceux qui se poussoient & qui se baissoient pour amasser de ces pièces, mais de ceux qui d'un rang au-dessus du menu peuple, ne pouvoient s'empêcher de donner publiquement à la libéralité d'Aladdin les louanges qu'elle méritoit. Non-seulement ceux qui se souvenoient de l'avoir vu jouer dans les rues dans un âge déjà avancé, comme un vagabond, ne le reconnoissoient plus : ceux mêmes qui l'avoient vu il n'y avoit pas long-tems, avoient de la peine à le remettre, tant il avoit les traits changés. Cela venoit de ce que la lampe avoit cette propriété de procurer par degrés à ceux qui la possédoient, les perfections convenables à l'état auquel ils parvenoient par le bon usage qu'ils en faisoient. On fit alors beaucoup plus d'attention à la per-

ſonne d'Aladdin qu'à la pompe qui l'accompagnoit, que la plupart avoit déjà remarquée le même jour dans la marche des eſclaves qui avoient porté ou accompagné le préſent. Le cheval néanmoins fut admiré par les bons connoiſſeurs, qui ſurent en diſtinguer la beauté, ſans ſe laiſſer éblouir ni par la richeſſe ni par le brillant des diamans & des autres pierreries dont il étoit couvert. Comme le bruit s'étoit répandu que le ſultan lui donnoit la princeſſe Badroulboudour en mariage, perſonne, ſans avoir égard à ſa naiſſance, ne porta envie à ſa fortune ni à ſon élévation, tant il en parut digne.

Aladdin arriva au palais, où tout étoit diſpoſé pour l'y recevoir. Quand il fut à la ſeconde porte, il voulut mettre pié à terre, pour ſe conformer à l'uſage obſervé par le grand-viſir, par les généraux d'armées & les gouverneurs de provinces du premier rang ; mais le chef des huiſſiers qui l'y attendoit par ordre du ſultan, l'en empêcha & l'accompagna juſques près de la ſalle du conſeil ou de l'audience, où il l'aida à deſcendre de cheval, quoiqu'Aladdin s'y oppoſât fortement, & ne le voulût pas ſouffrir ; mais il n'en fut pas le maître. Cependant les huiſſiers faiſoient une double haie à l'entrée de la ſalle : leur chef mit Aladdin à ſa droite ; &

après l'avoir fait paſſer au milieu, il le conduiſit juſqu'au trône du ſultan.

Dès que le ſultan eut apperçu Aladdin, il ne fut pas moins étonné de le voir vêtu plus richement & plus magnifiquement qu'il ne l'avoit jamais été lui-même, que ſurpris, contre ſon attente, de ſa bonne mine, de ſa belle taille, & d'un certain air de grandeur fort éloigné de l'état de baſſeſſe dans lequel ſa mère avoit paru devant lui. Son étonnement & ſa ſurpriſe néanmoins ne l'empêchèrent pas de ſe lever, & de deſcendre deux ou trois marches de ſon trône aſſez promptement pour empêcher Aladdin de ſe jeter à ſes piés, & pour l'embraſſer avec une démonſtration pleine d'amitié. Après cette civilité, Aladdin voulut encore ſe jeter aux piés du ſultan, mais le ſultan le retint par la main, & l'obligea de monter & de s'aſſeoir entre le viſir & lui.

Alors Aladdin prit la parole : Sire, dit-il, je reçois les honneurs que votre majeſté me fait, parce qu'elle a la bonté & qu'il lui plaît de me les faire ; mais elle me permettra de lui dire que je n'ai point oublié que je ſuis né ſon eſclave, que je connois la grandeur de ſa puiſſance, & que je n'ignore pas combien ma naiſſance me met au-deſſous de la ſplendeur & de l'éclat du rang ſuprême où elle eſt élevée. S'il

y a quelqu'endroit, continua-t-il, par où je puiſſe avoir mérité un accueil ſi favorable, j'avoue que je ne le dois qu'à la hardieſſe qu'un pur haſard m'a fait naître, d'élever mes yeux, mes penſées & mes déſirs juſqu'à la divine princeſſe qui fait l'objet de mes ſouhaits. Je demande pardon à votre majeſté de ma témérité; mais je ne puis diſſimuler que je mourrois de douleur, ſi je perdois l'eſpérance d'en voir l'accompliſſement.

Mon fils, répondit le ſultan en l'embraſſant une ſeconde fois, vous me feriez tort de douter un ſeul moment de la ſincérité de ma parole : votre vie m'eſt trop chère déſormais pour ne vous la pas conſerver, en vous préſentant le remède qui eſt en ma diſpoſition. Je préfère le plaiſir de vous voir & de vous entendre, à tous mes tréſors joints avec les vôtres.

En achevant ces paroles, le ſultan fit un ſignal, & auſſitôt on entendit l'air retentir du ſon des trompettes, des hautbois & des tymbales, & en même-tems le ſultan conduiſit Aladdin dans un magnifique ſallon, où on ſervit un ſuperbe feſtin. Le ſultan mangea ſeul avec Aladdin. Le grand-viſir & les ſeigneurs de la cour, chacun ſelon leur dignité & ſelon leur rang, les accompagnèrent pendant le repas.

Le

Le ſultan qui avoit toujours les yeux ſur Aladdin, tant il prenoit plaiſir à le voir, fit tomber le diſcours ſur pluſieurs ſujets différens. Dans la converſation qu'ils eurent enſemble pendant le repas, & ſur quelque matière qu'il le mît, il parla avec tant de connoiſſance & de ſageſſe, qu'il acheva de confirmer le ſultan dans la bonne opinion qu'il avoit conçue de lui d'abord.

Le repas achevé, le ſultan fit appeler le premier juge de ſa capitale, & il lui commanda de dreſſer & de mettre au net ſur le champ le contrat de mariage de la princeſſe Badroulboudour ſa fille, & d'Aladdin. Pendant ce temslà, le ſultan s'entretint avec Aladdin de pluſieurs choſes indifférentes, en préſence du grand-viſir & des ſeigneurs de ſa cour, qui admirèrent la ſolidité de ſon eſprit, & la grande facilité qu'il avoit de parler & de s'énoncer, & les penſées fines & délicates dont il aſſaiſonnoit ſon diſcours.

Quand le juge eut achevé le contrat dans toutes les formes requiſes, le ſultan demanda à Aladdin s'il vouloit reſter dans le palais pour terminer les cérémonies du mariage le même jour : Sire, répondit Aladdin, quelqu'impatience que j'aie de jouir pleinement des bontés de votre majeſté, je la ſupplie de vouloir

bien permettre que je les diffère jusqu'à ce que j'aie fait bâtir un palais, pour y recevoir la princesse selon son mérite & sa dignité. Je le prie pour cet effet de m'accorder une place convenable dans le sien, afin que je sois plus à portée de lui faire ma cour. Je n'oublierai rien pour faire en sorte qu'il soit achevé avec toute la diligence possible. Mon fils, lui dit le sultan, prenez tout le terrein que vous jugerez à propos; le vuide est trop grand devant mon palais, & j'avois déjà songé moi-même à le remplir; mais souvenez-vous que je ne puis assez tôt vous voir uni avec ma fille, pour mettre le comble à ma joie. En achevant ces paroles, il embrassa encore Aladdin, qui prit congé du sultan avec la même politesse que s'il eût été élevé & qu'il eût toujours vécu à la cour.

Aladdin remonta à cheval, & il retourna chez lui dans le même ordre qu'il étoit venu, au travers de la même foule, & aux acclamations du peuple qui lui souhaitoit toute sorte de bonheur & de prospérité. Dès qu'il fut rentré & qu'il eut mis pié à terre, il se retira dans sa chambre en particulier; il prit la lampe, & il appela le génie comme il avoit accoutumé. Le génie ne se fit pas attendre, il parut, & il lui fit offre de ses services

Génie, lui dit Aladdin, j'ai tout ſujet de me louer de ton exactitude à exécuter ponctuellement tout ce que j'ai exigé de toi juſqu'à préſent, par la puiſſance de cette lampe ta maîtreſſe. Il s'agit aujourd'hui, que pour l'amour d'elle, tu faſſes paroître, s'il eſt poſſible, plus de zèle & plus de diligence que tu n'as encore fait. Je te demande donc qu'en auſſi peu de tems que tu le pourras, tu me faſſes bâtir vis-à-vis du palais du ſultan, à une juſte diſtance, un palais digne d'y recevoir la princeſſe Badroulboudour mon épouſe. Je laiſſe à ta liberté le choix des matériaux, c'eſt-à-dire du porphire, du jaſpe, de l'agate, du lapis & du marbre le plus fin, le plus varié en couleurs, & du reſte de l'édifice ; mais j'entens qu'au plus haut de ce palais, tu faſſes élever un grand ſallon en dôme, à quatre faces égales, dont les aſſiſes ne ſoient d'autre matière que d'or & d'argent maſſif, poſées alternativement, avec douze croiſées, ſix à chaque face, & que les jalouſies de chaque croiſée, à la réſerve d'une ſeule que je veux qu'on laiſſe imparfaite, ſoient enrichies avec art & ſymmétrie, de diamans, de rubis & d'émeraudes, de manière que rien de pareil en ce genre n'ait été vu dans le monde. Je veux auſſi que ce palais ſoit accompagné d'une avant-cour, d'une cour,

d'un jardin ; mais ſur toute choſe, qu'il y ait dans un endroit que tu me diras, un tréſor bien rempli d'or & d'argent monnoyé. Je veux auſſi qu'il y ait dans ce palais des cuiſines, des offices, des magaſins, des garde-meubles garnis de meubles précieux pour toutes les ſaiſons, & proportionnés à la magnificence du palais ; des écuries remplies des plus beaux chevaux, avec leurs écuyers & leurs palfreniers, ſans oublier un équipage de chaſſe. Il faut qu'il y ait auſſi des officiers de cuiſine & d'office, & des femmes eſclaves, néceſſaires pour le ſervice de la princeſſe ; tu dois comprendre quelle eſt mon intention ; va, & reviens quand cela ſera fait.

Le ſoleil venoit de ſe coucher quand Aladdin acheva de charger le génie de la conſtruction du palais qu'il avoit imaginé. Le lendemain matin, à la petite pointe du jour, Aladdin, à qui l'amour de la princeſſe ne permettoit pas de dormir tranquillement, étoit à peine levé, que le génie ſe préſenta à lui : Seigneur, dit-il, votre palais eſt achevé, venez voir ſi vous en êtes content. Aladdin n'eut pas plutôt témoigné qu'il le vouloit bien, que le génie l'y tranſporta en un inſtant. Aladdin le trouva ſi fort au-deſſus de ſon attente, qu'il ne pouvoit aſſez l'admirer ; le génie le conduiſit

en tous les endroits, & par-tout il ne trouva que richesses, que propreté & que magnificence, avec des officiers & des esclaves, tous habillés selon leur rang & selon les services auxquels ils étoient destinés. Il ne manqua pas, comme une des choses principales, de lui faire voir le trésor, dont la porte fut ouverte par le trésorier, & Aladdin y vit des tas de bourses de différentes grandeurs, selon les sommes qu'elles contenoient, élevés jusqu'à la voûte, & disposés dans un arrangement qui faisoit plaisir à voir. En sortant, le génie l'assura de la fidélité du trésorier : il le mena ensuite aux écuries, & là il lui fit remarquer les plus beaux chevaux qu'il y eût au monde, & les palfreniers dans un grand mouvement, occupés à les panser. Il le fit passer ensuite par des magasins remplis de toutes les provisions nécessaires, tant pour les ornemens des chevaux que pour leur nourriture.

Quand Aladdin eut examiné tout le palais d'appartement en appartement & de pièce en pièce, depuis le haut jusqu'au bas, & particulièrement le sallon à vingt-quatre croisées, & qu'il y eut trouvé des richesses & de la magnificence, avec toutes sortes de commodités au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, il dit au génie : Génie, on ne peut être plus con-

tent que je le ſuis : & j'aurois tort de me plaindre. Il reſte une ſeule choſe dont je ne t'ai rien dit, parce que je ne m'en étois pas aviſé ; c'eſt d'étendre depuis la porte du palais du ſultan juſqu'à la porte de l'appartement deſtiné pour la princeſſe dans ce palais-ci, un tapis du plus beau velours, afin qu'elle marche deſſus en venant du palais du ſultan. Je reviens dans un moment, dit le génie ; & comme il eut diſparu peu de tems après, Aladdin fut étonné de voir ce qu'il avoit ſouhaité, exécuté ſans ſavoir comment cela s'étoit fait. Le génie reparut ; & il reporta Aladdin chez lui dans le tems qu'on ouvroit la porte du palais du ſultan.

Les portiers du palais qui venoient d'ouvrir la porte, & qui avoient toujours eu la vue libre du côté où étoit alors celui d'Aladdin, furent fort étonnés de la voir bornée, & de voir un tapis de velours qui venoit de ce côté là jusqu'à la porte de celui du ſultan. Ils ne diſtinguèrent pas bien d'abord ce que c'étoit ; mais leur ſurpriſe augmenta quand ils eurent apperçu diſtinctement le ſuperbe palais d'Aladdin. La nouvelle d'une merveille ſi ſurprenante fut répandue dans tout le palais en très-peu de tems. Le grand-viſir qui étoit arrivé preſqu'à l'ouverture de la porte du palais, n'avoit pas été

moins ſurpris de cette nouveauté que les autres ; il en fit part au ſultan le premier, mais il voulut lui faire paſſer la choſe pour un enchantement. Viſir, reprit le ſultan, pourquoi voulez-vous que ce ſoit un enchantement ? vous ſavez auſſi-bien que moi que c'eſt le palais qu'Aladdin a fait bâtir par la permiſſion que je lui en ai donnée en votre préſence, pour loger la princeſſe ma fille. Après l'échantillon de ſes richeſſes que nous avons vu, pouvons-nous trouver étrange qu'il ait fait bâtir ce palais en ſi peu de tems ? Il a voulu nous ſurprendre & nous faire voir qu'avec de l'argent comptant on peut faire de ces miracles d'un jour à l'autre. Avouez avec moi que l'enchantement dont vous avez voulu parler, vient d'un peu de jalouſie. L'heure d'entrer au conſeil l'empêcha de continuer ce diſcours plus long-tems.

Quand Aladdin eut été reporté chez lui, & qu'il eut congédié le génie, il trouva que ſa mère étoit levée, & qu'elle commençoit à ſe parer d'un des habits qu'il lui avoit fait apporter. A peu près vers le tems que le ſultan venoit de ſortir du conſeil, Aladdin diſpoſa ſa mère à aller au palais avec les mêmes femmes eſclaves qui lui étoient venues par le miniſtère du génie. Il la pria, ſi elle voyoit le ſultan, de lui marquer qu'elle venoit pour avoir l'honneur d'ac-

compagner la princeſſe vers le ſoir, quand elle ſeroit en état de paſſer à ſon palais. Elle partit; mais quoiqu'elle & ſes femmes eſclaves qui la ſuivoient, fuſſent habillées en ſultanes, la foule néanmoins fut d'autant moins grande à les voir paſſer, qu'elles étoient voilées, & qu'un ſurtout convenable couvroit la richeſſe & la magnificence de leurs habillemens. Pour ce qui eſt d'Aladdin, il monta à cheval; & après être ſorti de ſa maiſon paternelle, pour n'y plus revenir, ſans avoir oublié la lampe merveilleuſe, dont le ſecours lui avoit été ſi avantageux pour parvenir au comble de ſon bonheur, il ſe rendit publiquement à ſon palais avec la même pompe qu'il étoit allé ſe préſenter au ſultan le jour de devant.

Dès que les portiers du palais du ſultan eurent apperçu la mère d'Aladdin qui venoit, ils en avertirent le ſultan. Auſſitôt l'ordre fut donné aux troupes de trompettes, de tymbales, de tambours, de fifres & de hautbois, qui étoient déjà poſtées en différens endroits des terraſſes du palais; & en un moment, l'air retentit de fanfares & de concerts qui annoncèrent la joie à toute la ville. Les marchands commencèrent à parer leurs boutiques de beaux tapis, de couſſins & de feuillages, & à préparer des illuminations pour la nuit. Les artiſans quittèrent

leur travail, & le peuple se rendit avec empressement à la grande place, qui se trouva alors entre le palais du sultan & celui d'Aladdin. Ce dernier attira d'abord leur admiration, non tant à cause qu'ils étoient accoutumés à voir celui du sultan, que parce que celui du sultan ne pouvoit entrer en comparaison avec celui d'Aladdin ; mais le sujet de leur plus grand étonnement fut de ne pouvoir comprendre par quelle merveille inouie ils voyoient un palais si magnifique dans un lieu où le jour d'auparavant il n'y avoit ni matériaux ni fondemens préparés.

La mère d'Aladdin fut reçue dans le palais avec honneur, & introduite dans l'appartement de la princesse Badroulboudour par le chef des eunuques. Aussitôt que la princesse l'apperçut, elle alla l'embrasser, & lui fit prendre place sur son sofa; & pendant que ses femmes achevoient de l'habiller & de la parer des joyaux les plus précieux dont Aladdin lui avoit fait présent, elle la fit régaler d'une collation magnifique. Le sultan qui venoit pour être auprès de la princesse sa fille le plus de tems qu'il pourroit, avant qu'elle se séparât d'avec lui pour passer au palais d'Aladdin, lui fit aussi de grands honneurs. La mère d'Aladdin avoit parlé plusieurs fois au sultan en public; mais il ne

l'avoit point encore vue ſans voile, comme elle étoit alors. Quoiqu'elle fût dans un âge un peu avancé, on y obſervoit encore des traits qui faiſoient aſſez connoître qu'elle avoit été du nombre des belles dans ſa jeuneſſe. Le ſultan qui l'avoit toujours vue habillée fort ſimplement, pour ne pas dire pauvrement, étoit dans l'admiration de la voir auſſi richement & auſſi magnifiquement vêtue que la princeſſe ſa fille; cela lui fit faire cette réflexion, qu'Aladdin étoit également prudent, ſage & entendu en toutes choſes.

Quand la nuit fut venue, la princeſſe prit congé du ſultan ſon père : leurs adieux furent tendres & mêlés de larmes ; ils s'embraſsèrent pluſieurs fois ſans ſe rien dire, & enfin la princeſſe ſortit de ſon appartement, & ſe mit en marche avec la mère d'Aladdin à ſa gauche, & ſuivie de cent femmes eſclaves, habillées d'une magnificence ſurprenante. Toutes les troupes d'inſtrumens qui n'avoient ceſſé de ſe faire entendre depuis l'arrivée de la mère d'Aladdin, s'étoient réunies & commençoient cette marche ; elles étoient ſuivies par cent chiaoux & par un pareil nombre d'eunuques noirs en deux files, avec leurs officiers à leur tête. Quatre cens jeunes pages du ſultan en deux bandes, qui marchoient ſur les côtés, en te-

nant chacun un flambeau à la main, faifoient une lumière, qui, jointe aux illuminations, tant du palais du fultan que de celui d'Aladdin, fuppléoit merveilleufement au défaut du jour.

Dans cet ordre, la princeffe marcha fur le tapis étendu depuis le palais du fultan jufqu'au palais d'Aladdin ; & à mefure qu'elle avançoit, les inftrumens qui étoient à la tête de la marche, en s'approchant & en fe mêlant avec ceux qui fe faifoient entendre du haut des terraffes du palais d'Aladdin, formèrent un concert, qui, tout extraordinaire & confus qu'il paroiffoit, ne laiffoit pas d'augmenter la joie, non-feulement dans la place remplie d'un grand peuple, mais même dans les deux palais, dans toute la ville & bien loin au-dehors.

La princeffe arriva enfin au nouveau palais, & Aladdin courut avec toute la joie imaginable à l'entrée de l'appartement qui lui étoit deftiné, pour la recevoir. La mère d'Aladdin avoit eu foin de faire diftinguer fon fils à la princeffe, au milieu des officiers qui l'environnoient ; & la princeffe, en l'appercevant, le trouva fi bien fait qu'elle en fut charmée. Adorable princeffe, lui dit Aladdin en l'abordant & en la faluant très-refpectueufement, fi j'avois

le malheur de vous avoir déplu par la témérité que j'ai eue d'aspirer à la possession d'une si aimable princesse, fille de mon sultan, j'ose vous dire que ce seroit à vos beaux yeux & à vos charmes que vous devriez vous en prendre, & non pas à moi. Prince, que je suis en droit de traiter ainsi à présent, lui répondit la princesse, j'obéis à la volonté du sultan mon père; & il me suffit de vous avoir vu, pour vous dire que je lui obéis sans répugnance.

Aladdin, charmé d'une réponse si agréable & si satisfaisante pour lui, ne laissa pas plus long-tems la princesse debout après le chemin qu'elle venoit de faire, à quoi elle n'étoit point accoutumée; il lui prit la main, qu'il baisa avec une grande démonstration de joie, & il la conduisit dans un grand sallon éclairé d'une infinité de bougies, où par les soins du génie la table se trouva servie d'un superbe festin. Les plats étoient d'or massif, & remplis des viandes les plus délicieuses. Les vases, les bassins, les gobelets, dont le buffet étoit très-bien garni, étoit aussi d'or & d'un travail exquis. Les autres ornemens & tous les embellissemens du sallon répondoient parfaitement à cette grande richesse. La princesse, enchantée de vo r tant de richesses assemblées dans un

même lieu, dit à Aladdin : Prince, je croyois que rien au monde n'étoit plus beau que le palais du ſultan mon père; mais à voir ce ſeul ſallon, je m'apperçois que je m'étois trompée. Princeſſe, répondit Aladdin en la faiſant mettre à table à la place qui lui étoit deſtinée, je crois une ſi grande honnêteté, comme je le dois, mais je ſais ce que je dois croire.

La princeſſe Badroulboudour, Aladdin & la mère d'Aladdin ſe mirent à table, & auſſitôt un chœur d'inſtrumens les plus harmonieux, touchés & accompagnés de très-belles voix de femmes toutes d'une grande beauté, commença un concert qui dura ſans interruption jusqu'à la fin du repas. La princeſſe en fut ſi charmée, qu'elle dit qu'elle n'avoit rien entendu de pareil dans le palais du ſultan ſon père. Mais elle ne ſavoit pas que ces muſiciens étoient des fées choiſies par le génie, eſclave de la lampe.

Quand le ſoupé fut achevé, & que l'on eut deſſervi en diligence, une troupe de danſeurs & de danſeuſes ſuccédèrent aux muſiciennes. Ils dansèrent pluſieurs ſortes de danſes figurées, ſelon la coutume du pays, & ils finirent par un danſeur & une danſeuſe, qui dansèrent ſeuls avec une légéreté ſurprenante, & firent paroître chacun à leur tour toute la bonne grâce

& l'adreſſe dont ils étoient capables. Il étoit près de minuit quand, ſelon la coutume de la Chine de ce tems-là, Aladdin ſe leva & préſenta la main à la princeſſe Badroulboudour pour danſer enſemble, & terminer ainſi les cérémonies de leurs noces. Ils dansèrent d'un ſi bon air, qu'ils firent l'admiration de toute la compagnie. En achevant, Aladdin ne quitta pas la main de la princeſſe, & ils paſsèrent enſemble dans l'appartement où le lit nuptial étoit préparé. Les femmes de la princeſſe ſervirent à la déshabiller, & la mirent au lit, & les officiers d'Aladdin en firent autant, & chacun ſe retira. Ainſi furent terminées les cérémonies & les réjouiſſances des noces d'Aladdin & de la princeſſe Badroulboudour.

Le lendemain, quand Aladdin fut éveillé, ſes valets-de-chambre ſe préſentèrent pour l'habiller. Ils lui mirent un habit différent de celui du jour des noces, mais auſſi riche & auſſi magnifique. Enſuite il ſe fit amener un des chevaux deſtinés pour ſa perſonne. Il le monta, & il ſe rendit au palais du ſultan, au milieu d'une groſſe troupe d'eſclaves qui marchoient devant lui, à ſes côtés & à ſa ſuite. Le ſultan le reçut avec les mêmes honneurs que la première fois, il l'embraſſa; & après l'avoir fait aſſeoir près de lui ſur ſon trône, il commanda

qu'on servît le déjeûné. Sire, lui dit Aladdin, je supplie votre majesté de me dispenser aujourd'hui de cet honneur; je viens la prier de me faire celui de venir prendre un repas dans le palais de la princesse, avec son grand-visir & les seigneurs de sa cour. Le sultan lui accorda cette grâce avec plaisir. Il se leva à l'heure même; & comme le chemin n'étoit pas long, il voulut y aller à pié. Ainsi il sortit avec Aladdin à sa droite, le grand-visir à sa gauche, & les seigneurs à sa suite, précédé par les chiaoux & par les principaux officiers de sa maison.

Plus le sultan approchoit du palais d'Aladdin, plus il étoit frappé de sa beauté. Ce fut toute autre chose quand il y fut entré : ses acclamations ne cessoient pas à chaque pièce qu'il voyoit. Mais quand ils furent arrivés au sallon à vingt-quatre croisées où Aladdin l'avoit invité à monter, qu'il en eut vu les ornemens, & sur-tout qu'il eut jeté les yeux sur les jalousies enrichies de diamans, de rubis & d'émeraudes, toutes pierres parfaites dans leur grosseur proportionnée, & qu'Aladdin lui eut fait remarquer que la richesse étoit pareille au-dehors, il en fut tellement surpris qu'il demeura comme immobile. Après avoir resté quelque tems en cet état : Visir, dit-il à ce

ministre qui étoit près de lui, est-il possible qu'il y ait en mon royaume, & si près de mon palais, un palais si superbe, & que je l'aie ignoré jusqu'à présent? Votre majesté, reprit le grand-visir, peut se souvenir qu'avant-hier elle accorda à Aladdin, qu'elle venoit de reconnoître pour son gendre, la permission de bâtir un palais vis-à-vis du sien; le même jour au coucher du soleil il n'y avoit pas encore de palais en cette place; & hier j'eus l'honneur de lui annoncer le premier que le palais étoit fait & achevé. Je m'en souviens, repartit le sultan; mais jamais je ne me fusse imaginé que ce palais fût une des merveilles du monde. Où en trouve-t-on dans tout l'univers de bâtis d'assises d'or & d'argent massif, au lieu d'assises ou de pierre ou de marbre, dont les croisées aient des jalousies jonchées de diamans, de rubis & d'émeraudes? Jamais au monde il n'a été fait mention de chose semblable.

Le sultan voulut voir & admirer la beauté des vingt-quatre jalousies. En les comptant, il n'en trouva que vingt-trois qui fussent de la même richesse, & il fut dans un grand étonnement de ce que la vingt-quatrième étoit demeurée imparfaite. Visir, dit-il, (car le grand-visir se faisoit un devoir de ne pas l'abandonner)

je

je suis surpris qu'un sallon de cette magnificence soit demeuré imparfait par cet endroit. Sire, reprit le grand-visir, Aladdin apparemment a été pressé, & le tems lui a manqué pour rendre cette croisée semblable aux autres; mais on peut croire qu'il a les pierreries nécessaires, & qu'au premier jour il y fera travailler.

Aladdin qui avoit quitté le sultan pour donner quelques ordres, vint le rejoindre en ces entrefaites : Mon fils, lui dit le sultan, voici le sallon le plus digne d'être admiré de tous ceux qui sont au monde. Une seule chose me surprend : c'est de voir que cette jalousie soit demeurée imparfaite. Est-ce par oubli, ajouta-t-il, par négligence, ou parce que les ouvriers n'ont pas eu le tems de mettre la dernière main à un si beau morceau d'architecture? Sire, répondit Aladdin, ce n'est par aucune de ces raisons que la jalousie est restée dans l'état que votre majesté la voit. La chose a été faite à dessein, & c'est par mon ordre que les ouvriers n'y ont pas touché; je voulois que votre majesté eût la gloire de faire achever ce sallon & le palais en même-tems : je la supplie de vouloir bien agréer ma bonne intention, afin que je puisse me souvenir de la faveur & de la grâce que j'aurai reçue d'elle. Si vous l'avez

fait dans cette intention, reprit le ſultan, je vous en fais bon gré ; je vais dès l'heure même donner les ordres pour cela. En effet, il ordonna qu'on fît venir les jouailliers les mieux fournis de pierreries, & les orfèvres les plus habiles de ſa capitale.

Le ſultan cependant deſcendit du ſallon, & Aladdin le conduiſit dans celui où il avoit régalé la princeſſe Badroulboudour le jour des nôces. La princeſſe arriva un moment après, qui reçut le ſultan ſon père d'un air qui lui fit connoître avec plaiſir combien elle étoit contente de ſon mariage. Deux tables ſe trouvèrent fournies des mets les plus délicieux, & ſervies toutes en vaiſſelle d'or. Le ſultan ſe mit à la premiète, & mangea avec la princeſſe ſa fille, Aladdin & le grand-viſir. Tous les ſeigneurs de la cour furent régalés à la ſeconde, qui étoit fort longue. Le ſultan trouva les mets de bon goût, & il avoua que jamais il n'avoit rien mangé de plus excellent. Il dit la même choſe du vin, qui étoit en effet très-délicieux. Ce qu'il admira davantage, furent quatre grands buffets garnis & chargés à profuſion de flacons, de baſſins & de coupes d'or maſſif, le tout enrichi de pierreries. Il fut charmé auſſi des chœurs de muſique qui étoient diſpoſés dans le ſallon, pendant que les fanfares de

trompettes accompagnées de tymbales & de tambours, retentiſſoient au-dehors à une diſtance proportionnée, pour en avoir tout l'agrément.

Dans le tems que le ſultan venoit de ſortir de table, on l'avertit que les jouailliers & les orfèvres qui avoient été appelés par ſon ordre, étoient arrivés. Il remonta au ſallon à vingt-quatre croiſées; & quand il y fut, il montra aux jouailliers & aux orfèvres qui l'avoient ſuivi, la croiſée qui étoit imparfaite : Je vous ai fait venir, leur dit-il, afin que vous m'accommodiez cette croiſée, & que vous la mettiez dans la même perfection que les autres : examinez-les, & ne perdez pas de tems à me rendre celle-ci toute ſemblable.

Les jouailliers & les orfèvres examinèrent les vingt-trois autres jalouſies avec une grande attention; & après qu'ils eurent conſulté enſemble, & qu'ils furent convenus de ce qu'ils pouvoient contribuer chacun de leur côté, ils revinrent ſe préſenter devant le ſultan; & le jouaillier ordinaire du palais qui prit la parole, lui dit : Sire, nous ſommes près d'employer nos ſoins & notre induſtrie pour obéir à votre majeſté; mais entre tous tant que nous ſommes de notre profeſſion, nous n'avons pas de pierreries auſſi précieuſes ni en aſſez grand

nombre pour fournir à un si grand travail. J'en ai, dit le sultan, & au-delà de ce qu'il en faudra; venez à mon palais, je vous mettrai à même, & vous choisirez.

Quand le sultan fut de retour à son palais, il fit apporter toutes ses pierreries, & les jouailliers en prirent une très-grande quantité, particulièrement de celles qui venoient du présent d'Aladdin. Ils les employèrent sans qu'il parût qu'ils eussent beaucoup avancé. Ils revinrent en prendre d'autres à plusieurs reprises, & en un mois ils n'avoient pas achevé la moitié de l'ouvrage. Ils employèrent toutes celles du sultan, avec ce que le grand-visir lui prêta des siennes; & tout ce qu'ils purent faire avec tout cela, fut au plus d'achever la moitié de la croisée.

Aladdin qui connut que le sultan s'efforçoit inutilement de rendre la jalousie semblable aux autres, & que jamais il n'en viendroit à son honneur, fit venir les orfèvres, & leur dit non-seulement de cesser leur travail, mais même de défaire tout ce qu'ils avoient fait, & de reporter au sultan toutes ses pierreries avec celles qu'il avoit empruntées du grand-visir.

L'ouvrage que les jouailliers & les orfèvres avoient mis plus de six semaines à faire, fut détruit en peu d'heures. Ils se retirèrent, & laissèrent Aladdin seul dans le sallon. Il tira la

lampe qu'il avoit ſur lui, & il la frotta. Auſſitôt le génie ſe préſenta : Génie, lui dit Aladdin, je t'avois ordonné de laiſſer une des vingt-quatre jalouſies de ce ſallon imparfaite, & tu avois exécuté mon ordre ; préſentement je t'ai fait venir pour te dire que je ſouhaite que tu la rendes pareille aux autres. Le génie diſparut, & Aladdin deſcendit du ſallon. Peu de momens après, comme il y fut remonté, il trouva la jalouſie dans l'état qu'il avoit ſouhaité, & pareille aux autres.

Les jouailliers & les orfèvres cependant arrivèrent au palais, & furent introduits & préſentés au ſultan dans ſon appartement. Le premier jouaillier, en lui préſentant les pierreries qu'ils lui rapportoient, dit au ſultan au nom de tous : Sire, votre majeſté ſait combien il y a de tems que nous travaillons de toute notre induſtrie à finir l'ouvrage dont elle nous a chargés. Il étoit déjà fort avancé, lorſqu'Aladdin nous a obligés non-ſeulement de ceſſer, mais même de défaire tout ce que nous avions fait, & de lui rapporter ces pierreries & celles du grand-viſir. Le ſultan leur demanda ſi Aladdin ne leur en avoit pas dit la raiſon ; & comme ils lui eurent marqué qu'il ne leur en avoit rien témoigné, il donna ordre ſur le champ qu'on lui amenât un cheval. On le lui

amène, il le monte, & part ſans autre ſuite que de ſes gens, qui l'accompagnèrent à pié. Il arrive au palais d'Aladdin, & il va mettre pié à terre au bas de l'eſcalier qui conduiſoit au ſallon à vingt-quatre croiſées. Il y monte ſans faire avertir Aladdin ; mais Aladdin s'y trouva fort à propos, & il n'eut que le tems de recevoir le ſultan à la porte.

Le ſultan, ſans donner à Aladdin le tems de ſe plaindre obligeamment de ce que ſa majeſté ne l'avoit pas fait avertir, & qu'elle l'avoit mis dans la néceſſité de manquer à ſon devoir, lui dit : Mon fils, je viens moi-même vous demander quelle raiſon vous avez de vouloir laiſſer imparfait un ſallon auſſi magnifique & auſſi ſingulier que celui de votre palais.

Aladdin diſſimula la véritable raiſon, qui étoit que le ſultan n'étoit pas aſſez riche en pierreries pour faire une dépenſe ſi grande. Mais afin de lui faire connoître combien le palais, tel qu'il étoit, ſurpaſſoit non-ſeulement le ſien, mais même tout autre palais qui fût au monde, puiſqu'il n'avoit pu le parachever dans la moindre de ſes parties, il lui répondit : Sire, il eſt vrai que votre majeſté a vu ce ſallon imparfait, mais je la ſupplie de voir préſentement ſi quelque choſe y manque.

Le ſultan alla droit à la fenêtre dont il avoit

vu la jalousie imparfaite ; & quand il eut remarqué qu'elle étoit semblable aux autres, il crut s'être trompé. Il examina non-seulement les deux croisées qui étoient aux deux côtés, il les regarda même toutes l'une après l'autre ; & quand il fut convaincu que la jalousie à laquelle il avoit fait employer tant de tems, & qui avoit coûté tant de journées d'ouvriers, venoit d'être achevée dans le peu de tems qui lui étoit connu, il embrassa Aladdin, & le baisa au front entre les deux yeux. Mon fils, lui dit-il, rempli d'étonnement, quel homme êtes-vous, qui faites des choses si surprenantes, & presqu'en un clin-d'œil ? vous n'avez pas votre semblable au monde ; & plus je vous connois, plus je vous trouve admirable.

Aladdin reçut les louanges du sultan avec beaucoup de modestie, & il lui répondit en ces termes : Sire, c'est une grande gloire pour moi de mériter la bienveillance & l'approbation de votre majesté ; ce que je puis lui assurer, c'est que je n'oublierai rien pour mériter l'une & l'autre de plus en plus.

Le sultan retourna à son palais de la manière qu'il y étoit venu, sans permettre à Aladdin de l'y accompagner. En arrivant, il trouva le grand-visir qui l'attendoit. Le sultan encore tout rempli d'admiration de la merveille dont

il venoit d'être témoin, lui en fit le récit en des termes qui ne firent pas douter à ce ministre que la chose ne fût comme le sultan la racontoit; mais qui confirmèrent le visir dans la croyance où il étoit déjà, que le palais d'Aladdin étoit l'effet d'un enchantement, dont il s'étoit ouvert au sultan presque dans le moment que ce palais venoit de paroître. Il voulut lui répéter la même chose. Visir, lui dit le sultan en l'interrompant, vous m'avez déjà dit la même chose; mais je vois bien que vous n'avez pas encore mis en oubli le mariage de ma fille avec votre fils.

Le grand-visir vit bien que le sultan étoit prévenu; il ne voulut pas entrer en contestation avec lui, & il le laissa dans son opinion. Tous les jours réglément dès que le sultan étoit levé, il ne manquoit pas de se rendre dans un cabinet d'où l'on découvroit tout le palais d'Aladdin, & il y alloit encore plusieurs fois pendant la journée, pour le contempler & l'admirer.

Aladdin cependant ne demeuroit pas renfermé dans son palais; il avoit soin de se faire voir par la ville plus d'une fois chaque semaine; soit qu'il allât faire sa prière tantôt dans une mosquée, tantôt dans une autre, ou que de tems en tems il allât rendre visite au grand-

vifir, qui affectoit d'aller lui faire fa cour à certains jours réglés, ou qu'il fît l'honneur aux principaux feigneurs, qu'il régaloit fouvent dans fon palais, d'aller les voir chez eux. Chaque fois qu'il fortoit, il faifoit jeter par deux de fes efclaves qui marchoient en troupe autour de fon cheval, des pièces d'or à poignées dans les rues & dans les places par où il paffoit, & où le peuple fe rendoit toujours en grande foule.

D'ailleurs, pas un pauvre ne fe préfentoit à la porte de fon palais, qu'il ne s'en retournât content de la libéralité qu'on y faifoit par fes ordres.

Comme Aladdin avoit partagé fon tems de manière qu'il n'y avoit pas de femaine qu'il n'allât à la chaffe au moins une fois, tantôt aux environs de la ville, quelquefois plus loin, il exerçoit la même libéralité par les chemins & par les villages. Cette inclination généreufe lui fit donner par tout le peuple mille bénédictions, & il étoit ordinaire de ne jurer que par fa tête. Enfin, fans donner aucun ombrage au fultan, à qui il faifoit fort régulièrement fa cour, on peut dire qu'Aladdin s'étoit attiré par fes manières affables & libérales toute l'affection du peuple, & que généralement parlant, il étoit plus aimé que le fultan même.

Il joignit à toutes ces belles qualités une valeur & un zèle pour le bien de l'état qu'on ne fauroit affez louer. Il en donna même des marques à l'occafion d'une révolte vers les confins du royaume. Il n'eut pas plutôt appris que le fultan levoit une armée pour la diffiper, qu'il le fupplia de lui en donner le commandement. Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Sitôt qu'il fut à la tête de l'armée, il la fit marcher contre les révoltés; & il fe conduifit en toute cette expédition avec tant de diligence, que le fultan apprit plutôt que les révoltés avoient été défaits, châtiés ou diffipés, que fon arrivée à l'armée. Cette action qui rendit fon nom célèbre dans toute l'étendue du royaume, ne changea point fon cœur. Il revint victorieux, mais auffi affable qu'il avoit toujours été.

Il y avoit déjà plufieurs années qu'Aladdin fe gouvernoit comme nous venons de le dire, quand le magicien qui lui avoit donné, fans y penfer, le moyen de s'élever à une fi haute fortune, fe fouvint de lui en Afrique où il étoit retourné. Quoique jufqu'alors il fe fût perfuadé qu'Aladdin étoit mort miférablement dans le fouterrain où il l'avoit laiffé, il lui vint néanmoins en penfée de favoir précifément quelle avoit été fa fin. Comme il étoit

grand géomancien, il tira d'une armoire un quarré en forme de boîte couverte dont il se servoit pour faire ses observations de géomance. Il s'assît sur son sofa, met le quarré devant lui, le découvre; & après avoir préparé & égalé le sable, avec l'intention de savoir si Aladdin étoit mort dans le souterrain, il jette les points, il en tire les figures, & il en forme l'horoscope. En examinant l'horoscope pour en porter jugement, au lieu de trouver qu'Aladdin fût mort dans le souterrain, il découvre qu'il en étoit sorti, & qu'il vivoit sur terre dans une grande splendeur, puissamment riche, mari d'une princesse, honoré & respecté.

Le magicien afriquain n'eut pas plutôt appris par les règles de son art diabolique, qu'Aladdin étoit dans cette grande élévation, que le feu lui en monta au visage. De rage, il dit en lui-même : Ce misérable fils de tailleur a découvert le secret & la vertu de la lampe : j'avois cru sa mort certaine, & le voilà qu'il jouit du fruit de mes travaux & de mes veilles! J'empêcherai qu'il n'en jouisse long-tems, ou je périrai. Il ne fut pas long-tems à délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre. Dès le lendemain matin il monta un barbe qu'il avoit dans son écurie, & il se mit en chemin. De ville en ville & de province en province, sans

s'arrêter qu'autant qu'il en étoit besoin pour ne pas trop fatiguer son cheval, il arriva à la Chine & bientôt dans la capitale du sultan, dont Aladdin avoit épousé la fille. Il mit pié à terre dans un khan ou hôtellerie publique, où il prit une chambre à louage. Il y demeura le reste du jour & la nuit suivante, pour se remettre de la fatigue de son voyage.

Le lendemain avant toute chose, le magicien Afriquain voulut savoir ce que l'on disoit d'Aladdin. En se promenant par la ville, il entra dans le lieu le plus fameux & le plus fréquenté par les personnes de grande distinction, où l'on s'assembloit pour boire d'une certaine boisson chaude qui lui étoit connue dès son premier voyage. Il n'y eut pas plutôt pris place, qu'on lui versa de cette boisson dans une tasse, & qu'on la lui présenta. En la prenant, comme il prêtoit l'oreille à droite & à gauche, il entendit qu'on s'entretenoit du palais d'Aladdin. Quand il eut achevé, il s'approcha d'un de ceux qui s'en entretenoient; & en prenant son tems, il lui demanda en particulier ce que c'étoit que ce palais dont on parloit si avantageusement. D'où venez-vous, lui dit celui à qui il s'étoit adressé? il faut que vous soyez bien nouveau venu, si vous n'avez pas vu, ou plutôt si vous n'avez pas

encore entendu parler du palais du prince Aladdin ? On n'appeloit plus autrement Aladdin depuis qu'il avoit épousé la princesse Badroulboudour. Je ne vous dis pas, continua cet homme, que c'est une des merveilles du monde, mais que c'est la merveille unique qu'il y ait au monde ; jamais on n'y a rien vu de si grand, de si riche, de si magnifique. Il faut que vous veniez de bien loin, puisque vous n'en avez pas encore entendu parler. En effet, on en doit parler par toute la terre, depuis qu'il est bâti. Voyez-le, & vous jugerez si je vous en aurois parlé contre la vérité. Pardonnez à mon ignorance, reprit le magicien afriquain, je ne suis arrivé que d'hier ; & je viens véritablement de si loin, je veux dire de l'extrêmité de l'Afrique, que la renommée n'en étoit pas encore venue jusques-là quand je suis parti. Et comme par rapport à l'affaire pressante qui m'amène, je n'ai eu autre vue dans mon voyage, que d'arriver au plutôt sans m'arrêter & sans faire aucune connoissance, je n'en savois que ce que vous venez de m'apprendre. Mais je ne manquerai pas de l'aller voir : l'impatience que j'en ai est si grande, que je suis près de satisfaire ma curiosité dès-à-présent, si vous vouliez bien me faire la grâce de m'en enseigner le chemin.

Celui à qui le magicien afriquain s'étoit adressé, se fit un plaisir de lui enseigner le chemin par où il falloit qu'il passât pour avoir la vue du palais d'Aladdin; & le magicien afriquain se leva & partit dans le moment. Quand il fut arrivé, & qu'il eut examiné le palais de près & de tous les côtés, il ne douta pas qu'Aladdin ne se fût servi de la lampe pour le faire bâtir. Sans s'arrêter à l'impuissance d'Aladdin, fils d'un simple tailleur, il savoit bien qu'il n'appartenoit de faire de semblables merveilles, qu'à des génies esclaves de la lampe, dont l'acquisition lui avoit échappé. Piqué au vif du bonheur & de la grandeur d'Aladdin, dont il ne faisoit presque pas de différence d'avec celle du sultan, il retourna au khan où il avoit pris logement.

Il s'agissoit de savoir où étoit la lampe, si Aladdin la portoit avec lui, ou en quel lieu il la conservoit, & c'est ce qu'il falloit que le magicien découvrît par une opération de géomance. Dès qu'il fut arrivé où il logeoit, il prit son quarré & son sable, qu'il portoit en tous ses voyages. L'opération achevée, il connut que la lampe étoit dans le palais d'Aladdin; & il eut une joie si grande de cette découverte, qu'à peine il se sentoit lui même. Je l'aurai, cette lampe, dit-il, & je défie Alad-

afin de m'empêcher de la lui enlever, & de le faire defcendre jufqu'à la baffeffe d'où il a pris un fi haut vol.

Le malheur pour Aladdin voulut, qu'alors il étoit allé à une partie de chaffe pour huit jours, & qu'il n'y en avoit que trois qu'il étoit parti, & voici de quelle manière le magicien afriquain en fut informé. Quand il eut fait l'opération qui venoit de lui donner tant de joie, il alla voir le concierge du khan, fous prétexte de s'entretenir avec lui, & il en avoit un fort naturel, qu'il n'étoit pas befoin d'amener de bien loin. Il lui dit qu'il venoit de voir le palais d'Aladdin; & après lui avoir exagéré tout ce qu'il y avoit remarqué de plus furprenant & tout ce qui l'avoit frappé davantage, & qui frappoit généralement tout le monde : Ma curiofité, ajouta-t-il, va plus loin, & je ne ferai pas fatisfait que je n'aie vu le maître à qui appartient un édifice fi merveilleux. Il ne vous fera pas difficile de le voir, reprit le concierge, il n'y a prefque pas de jour qu'il n'en donne occafion, quand il eft dans la ville; mais il y a trois jours qu'il eft dehors pour une grande chaffe, qui en doit durer huit.

Le magicien afriquain ne voulut pas en favoir davantage; il prit congé du concierge; & en fe retirant : Voilà le tems d'agir, dit-il en lui-

même, je ne dois pas le laiſſer échapper. Il alla à la boutique d'un faiſeur & vendeur de lampes : Maître, dit-il, j'ai beſoin d'une douzaine de lampes de cuivre; pouvez-vous me la fournir? Le vendeur lui dit qu'il en manquoit quelques-unes, mais s'il vouloit ſe donner patience juſqu'au lendemain, qu'il la fourniroit complette à l'heure qu'il voudroit. Le magicien le voulut bien; il lui recommanda qu'elles fuſſent propres & bien polies : après lui avoir promis qu'il le paieroit bien, il ſe retira dans ſon khan.

Le lendemain, la douzaine de lampes fut livrée au magicien afriquain, qui les paya au prix qui lui fut demandé, ſans en rien diminuer. Il les mit dans un panier dont il s'étoit pourvu exprès; & avec ce panier au bras il alla vers le palais d'Aladdin, & quand il s'en fut approché, il ſe mit à crier : *Qui veut changer de vieilles lampes pour des neuves ?* A meſure qu'il avançoit, & d'auſſi loin que les petits enfans qui jouoient dans la place l'entendirent, ils accoururent, & ils s'aſſemblèrent autour de lui avec de grandes huées, & le regardèrent comme un fou. Les paſſans rioient même de ſa bêtiſe, à ce qu'ils s'imaginoient : Il faut, diſoient-ils, qu'il ait perdu l'eſprit, pour offrir de changer des lampes neuves contre des vieilles.

Le

Le magicien afriquain ne s'étonna ni des huées des enfans, ni de tout ce qu'on pouvoit dire de lui ; & pour débiter ſa marchandiſe, il continua de crier : *Qui veut changer de vieilles lampes pour des neuves ?* Il répéta ſi ſouvent la même choſe en allant & venant dans la place, devant le palais & à l'entour, que la princeſſe Badroulboudour, qui étoit alors dans le ſallon aux vingt-quatre croiſées, entendit la voix d'un homme ; mais comme elle ne pouvoit diſtinguer ce qu'il crioit, à cauſe des huées des enfans qui le ſuivoient, & dont le nombre augmentoit de moment en moment, elle envoya une de ſes femmes eſclaves qui l'approchoit de plus près, pour voir ce que c'étoit que ce bruit.

La femme eſclave ne fut pas long-tems à remonter ; elle entra dans le ſallon avec de grands éclats de rire. Elle rioit de ſi bonne grâce, que la princeſſe ne put s'empêcher de rire elle-même en la regardant : Hé bien, folle, dit la princeſſe, veux-tu me dire pourquoi tu ris ? Princeſſe, répondit la femme eſclave en riant toujours, qui pourroit s'empêcher de rire en voyant un fou avec un panier au bras, plein de belles lampes toutes neuves, qui ne demande pas à les vendre, mais à les changer contre des vieilles ? Ce ſont les enfans dont il

eft fi fort environné, qu'à peine peut-il avancer, qui font tout le bruit qu'on entend, en fe moquant de lui.

Sur ce récit, une autre femme efclave, en prenant la parole : A propos de vieilles lampes, dit-elle, je ne fais fi la princeffe a pris garde qu'en voilà une fur la corniche; celui à qui elle appartient, ne fera pas fâché d'en trouver une neuve au lieu de cette vieille. Si la princeffe le veut bien, elle peut avoir le plaifir d'éprouver fi ce fou eft véritablement affez fou pour donner une lampe neuve en échange d'une vieille, fans en rien demander de retour.

La lampe dont la femme efclave parloit, étoit la lampe merveilleufe dont Aladdin s'étoit fervi pour s'élever au point de grandeur où il étoit arrivé; & il l'avoit mife lui-même fur la corniche avant d'aller à la chaffe, dans la crainte de la perdre, & il avoit pris la même précaution toutes les autres fois qu'il y étoit allé. Mais ni les femmes efclaves ni les eunuques, ni la princeffe même, n'y avoient pas fait attention une feule fois jufqu'alors pendant fon abfence : hors du tems de la chaffe, il la portoit toujours fur lui. On dira que la précaution d'Aladdin étoit bonne, mais au moins qu'il auroit dû enfermer la lampe. Cela eft vrai, mais on a fait de femblables fautes de tout tems,

on en fait encore aujourd'hui, & l'on ne ceſſera d'en faire.

La princeſſe Badroulboudour qui ignoroit que la lampe fût auſſi précieuſe qu'elle l'étoit, & qu'Aladdin, ſans parler d'elle-même, eût un intérêt auſſi grand qu'il l'avoit qu'on n'y touchât pas & qu'elle fût conſervée, entra dans la plaiſanterie, & elle commanda à un eunuque de la prendre & d'en aller faire l'échange. L'eunuque obéit : il deſcendit du ſallon; & il ne fut pas plutôt ſorti de la porte du palais, qu'il apperçut le magicien afriquain : il l'appela; & quand il fut venu à lui, & en lui montrant la vieille lampe : Donne-moi, dit-il, une lampe neuve pour celle-ci.

Le magicien afriquain ne douta pas que ce ne fût la lampe qu'il cherchoit; il ne pouvoit pas y en avoir d'autres dans le palais d'Aladdin, où toute la vaiſſelle n'étoit que d'or ou d'argent; il la prit promptement de la main de l'eunuque; & après l'avoir fourrée bien avant dans ſon ſein, il lui préſenta ſon panier, & lui dit de choiſir celle qui lui plairoit. L'eunuque choiſit; & après avoir laiſſé le magicien, il porta la lampe neuve à la princeſſe Badroulboudour; mais l'échange ne fut pas plutôt fait, que les enfans firent retentir la place de plus grands éclats qu'ils n'avoient encore fait,

en ſe moquant, ſelon eux, de la bêtiſe du magicien.

Le magicien afriquain les laiſſa criailler tant qu'ils voulurent; mais ſans s'arrêter plus long-tems aux environs du palais d'Aladdin, il s'en éloigna inſenſiblement & ſans bruit, c'eſt-à-dire ſans crier, & ſans parler davantage de changer des lampes neuves pour des vieilles; il n'en vouloit pas d'autres que celle qu'il emportoit; & ſon ſilence enfin fit que les enfans s'écartèrent, & qu'ils le laiſsèrent aller.

Dès qu'il fut hors de la place qui étoit entre les deux palais, il s'échappa par les rues les moins fréquentées; & comme il n'avoit plus beſoin des autres lampes ni du panier, il poſa le panier & les lampes au milieu d'une rue où il vit qu'il n'y avoit perſonne. Alors, dès qu'il eut enfilé une autre rue, il preſſa le pas juſqu'à ce qu'il arriva à une des portes de la ville. En continuant ſon chemin par le fauxbourg, qui étoit fort long, il fit quelques proviſions avant qu'il en ſortît. Quand il fut dans la campagne, il ſe détourna du chemin dans un lieu à l'écart, hors de la vue du monde, où il reſta juſqu'au moment qu'il jugea à propos, pour achever d'exécuter le deſſein qui l'avoit amené. Il ne regretta pas le barbe qu'il laiſſoit dans le khan où il avoit pris logement;

il ſe crut bien dédommagé par le tréſor qu'il venoit d'acquérir.

Le magicien afriquain paſſa le reſte de la journée dans ce lieu, juſqu'à une heure de nuit que les ténèbres furent les plus obſcures. Alors il tira la lampe de ſon ſein, & il la frotta. A cet appel, le génie lui apparut. *Que veux-tu*, lui demanda le génie? *me voilà prêt à t'obéir comme ton eſclave, & de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi & ſes autres eſclaves.* Je te commande, reprit le magicien afriquain, qu'à l'heure même tu enlèves le palais, que toi ou les autres eſclaves de la lampe ont bâti dans cette ville, tel qu'il eſt, avec tout ce qu'il y a de vivant, & que tu le tranſportes avec moi en même-tems dans un tel endroit de l'Afrique. Sans lui répondre, le génie avec l'aide d'autres génies, eſclaves de la lampe comme lui, le tranſportèrent en très-peu de tems, lui & ſon palais en ſon entier, au propre lieu de l'Afrique qui lui avoit été marqué. Nous laiſſerons le magicien afriquain & le palais avec la princeſſe Badroulboudour en Afrique, pour parler de la ſurpriſe du ſultan.

Dès que le ſultan fut levé, il ne manqua pas, ſelon ſa coutume, de ſe rendre au cabinet ouvert, pour avoir le plaiſir de contempler & d'admirer le palais d'Aladdin. Il jeta

la vue du côté où il avoit coutume de voir ce palais, & il ne vit qu'une place vuide, telle qu'elle étoit avant qu'on l'y eût bâti : il crut qu'il se trompoit, & il se frotta les yeux; mais il ne vit rien de plus que la première fois, quoique le tems fût serein, le ciel net, & que l'aurore qui avoit commencé de paroître, rendît tous les objets fort distincts. Il regarda par les deux ouvertures à droite & à gauche, & il ne vit que ce qu'il avoit coutume de voir par ces deux endroits. Son étonnement fut si grand, qu'il demeura long-tems dans la même place, les yeux tournés du côté où le palais avoit été, & où il ne le voyoit plus, en cherchant ce qu'il ne pouvoit comprendre; savoir, comment il se pouvoit faire qu'un palais aussi grand & aussi apparent que celui d'Aladdin, qu'il avoit vu presque chaque jour depuis qu'il avoit été bâti avec sa permission, & tout récemment le jour de devant, se fût évanoui de manière qu'il n'en paroissoit pas le moindre vestige. Je ne me trompe pas, disoit-il en lui-même, il étoit dans la place que voilà : s'il s'étoit écroulé, les matériaux paroîtroient en monceaux; & si la terre l'avoit englouti, on en verroit quelque marque. De quelque manière que cela fût arrivé, & quoique convaincu que le palais n'y étoit plus, il ne laissa pas

néanmoins d'attendre encore quelque tems, pour voir ſi en effet il ne ſe trompoit pas. Il ſe retira enfin ; & après avoir regardé encore derrière lui avant de s'éloigner, il revint à ſon appartement ; il commanda qu'on lui fît venir le grand-viſir en toute diligence ; & cependant il s'aſſit, l'eſprit agité de penſées ſi différentes, qu'il ne ſavoit quel parti prendre.

Le grand-viſir ne fit pas attendre le ſultan ; il vint même avec une ſi grande précipitation, que ni lui ni ſes gens ne firent pas réflexion en paſſant, que le palais d'Aladdin n'étoit plus à ſa place : les portiers mêmes, en ouvrant la porte du palais, ne s'en étoient pas apperçus.

En abordant le ſultan : Sire, lui dit le grand-viſir, l'empreſſement avec lequel votre majeſté m'a fait appeler, m'a fait juger que quelque choſe de bien extraordinaire étoit arrivé, puiſqu'elle n'ignore pas qu'il eſt aujourd'hui jour de conſeil, & que je ne devois pas manquer de me rendre à mon devoir dans peu de momens. Ce qui eſt arrivé eſt véritablement extraordinaire, comme tu le dis, & tu vas en convenir. Dis-moi où eſt le palais d'Aladdin ? Le palais d'Aladdin, ſire, répondit le grand-viſir avec étonnement, je viens de paſſer devant, il m'a ſemblé qu'il étoit à ſa place ;

des bâtimens auſſi ſolides que celui-là, ne changent pas de place ſi facilement. Va voir au cabinet, répondit le ſultan, & tu viendras me dire ſi tu l'auras vu.

Le grand-viſir alla au cabinet ouvert, & il lui arriva la même choſe qu'au ſultan. Quand il ſe fut bien aſſuré que le palais d'Aladdin n'étoit plus où il avoit été, & qu'il n'en paroiſſoit pas le moindre veſtige, il revint ſe préſenter au ſultan. Hé bien, as-tu vu le palais d'Aladdin, lui demanda le ſultan? Sire, répondit le grand-viſir, votre majeſté peut ſe ſouvenir que j'ai eu l'honneur de lui dire que ce palais, qui faiſoit le ſujet de ſon admiration avec ſes richeſſes immenſes, n'étoit qu'un ouvrage de magie & d'un magicien; mais votre majeſté n'a pas voulu y faire attention.

Le ſultan qui ne pouvoit diſconvenir de ce que le grand-viſir lui repréſentoit, entra dans une colère d'autant plus grande, qu'il ne pouvoit déſavouer ſon incrédulité. Où eſt, dit-il, cet impoſteur, ce ſcélérat, que je lui faſſe couper la tête? Sire, reprit le grand-viſir, il y a quelques jours qu'il eſt venu prendre congé de votre majeſté; il faut lui envoyer demander où eſt ſon palais; il ne doit pas l'ignorer. Ce ſeroit le traiter avec trop d'indulgence, repartit le ſultan; va donner ordre à trente de mes

cavaliers de me l'amener chargé de chaînes. Le grand-visir alla donner l'ordre du sultan aux cavaliers, & il instruisit leur officier de quelle manière ils devoient s'y prendre, afin qu'il ne leur échappât pas. Ils partirent, & ils rencontrèrent Aladdin à cinq ou six lieues de la ville, qui revenoit en chassant. L'officier lui dit en l'abordant, que le sultan impatient de le revoir, les avoit envoyés pour le lui témoigner, & revenir avec lui en l'accompagnant.

Aladdin n'eut pas le moindre soupçon du véritable sujet qui avoit amené ce détachement de la garde du sultan; il continua de revenir en chassant : mais quand il fut à une demi-lieue de la ville, ce détachement l'environna, & l'officier, en prenant la parole, lui dit : Prince Aladdin, c'est avec grand regret que nous vous déclarons l'ordre que nous avons du sultan de vous arrêter, & de vous mener à lui en criminel d'état; nous vous supplions de ne pas trouver mauvais que nous nous acquittions de notre devoir, & de nous le pardonner.

Cette déclaration fut un sujet de grande surprise à Aladdin, qui se sentoit innocent; il demanda à l'officier s'il savoit de quel crime il étoit accusé, à quoi il répondit que ni lui ni ses gens n'en savoient rien.

Comme Aladdin vit que ſes gens étoient de beaucoup inférieurs au détachement, & même qu'ils s'éloignoient, il mit pié à terre. Me voilà, dit-il, exécutez l'ordre que vous avez. Je puis dire néanmoins que je ne me ſens coupable d'aucun crime, ni envers la perſonne du ſultan, ni envers l'état. On lui paſſa auſſitôt au cou une chaîne fort groſſe & fort longue, dont on le lia auſſi par le milieu du corps, de manière qu'il n'avoit pas les bras libres. Quand l'officier ſe fut mis à la tête de ſa troupe, un cavalier prit le bout de la chaîne; & en marchant après l'officier, il mena Aladdin, qui fut obligé de le ſuivre à pié, & dans cet état il fut conduit vers la ville.

Quand les cavaliers furent entrés dans le fauxbourg, les premiers qui virent qu'on menoit Aladdin en criminel d'état, ne doutèrent pas que ce ne fût pour lui couper la tête. Comme il étoit aimé généralement, les uns prirent le ſabre & d'autres armes, & ceux qui n'en avoient pas s'armèrent de pierres, & ils ſuivirent les cavaliers. Quelques-uns qui étoient à la queue, firent volte-face, en faiſant mine de vouloir les diſſiper; mais bientôt ils groſſirent en ſi grand nombre, que les cavaliers prirent le parti de diſſimuler, trop heureux s'ils pouvoient arriver juſqu'au palais du ſultan ſans qu'on leur enle-

vât Aladdin. Pour y réussir, selon que les rues étoient plus ou moins larges, ils eurent grand soin d'occuper toute la largeur du terrein, tantôt en s'étendant, tantôt en se resserrant ; de la sorte ils arrivèrent à la place du palais, où ils se mirent tous sur une ligne, en faisant face à la populace armée, jusqu'à ce que leur officier & le cavalier qui menoit Aladdin, fussent entrés dans le palais, & que les portiers eussent fermé la porte, pour empêcher qu'elle n'entrât.

Aladdin fut conduit devant le sultan, qui l'attendoit sur un balcon, accompagné du grand-visir ; & sitôt qu'il le vit, il commanda au bourreau, qui avoit eu ordre de se trouver là, de lui couper la tête, sans vouloir l'entendre, ni tirer de lui aucun éclaircissement.

Quand le bourreau se fut saisi d'Aladdin, il lui ôta la chaîne qu'il avoit au cou & autour du corps ; & après avoir étendu sur la terre un cuir teint du sang d'une infinité de criminels qu'il avoit exécutés, il l'y fit mettre à genoux, & il lui banda les yeux. Alors il tira son sabre, il prit sa mesure pour donner le coup, en s'essayant & en faisant flamboyer le sabre en l'air par trois fois, & il attendit que le sultan lui donnât le signal pour trancher la tête d'Aladdin.

En ce moment, le grand-visir apperçut que la populace qui avoit forcé les cavaliers, & qui avoit rempli la place, venoit d'escalader les murs du palais en plusieurs endroits, & commençoit à les démolir pour faire brêche. Avant que le sultan donnât le signal, il lui dit : Sire, je supplie votre majesté de penser mûrement à ce qu'elle va faire : elle va courir risque de voir son palais forcé ; & si ce malheur arrivoit, l'événement pourroit en être funeste. Mon palais forcé, reprit le sultan, qui peut avoir cette audace ? Sire, répartit le grand-visir, que votre majesté jette les yeux sur les murs de son palais & sur la place, elle connoîtra la vérité de ce que je lui dis.

L'épouvante du sultan fut si grande quand il eut vu une émotion si vive & si animée, que dans le moment même il commanda au bourreau de remettre son sabre dans le fourreau, d'ôter le bandeau des yeux d'Aladdin, & de le laisser libre. Il donna ordre aussi aux chiaoux de crier que le sultan lui faisoit grâce, & que chacun eût à se retirer.

Alors tous ceux qui étoient déjà montés au haut des murs du palais, témoins de ce qui venoit de se passer, abandonnèrent leur dessein. Ils descendirent en peu d'instans ; & pleins de joie d'avoir sauvé la vie à un homme qu'ils ai-

moient véritablement, ils publièrent cette nouvelle à tous ceux qui étoient autour d'eux ; elle paſſa bientôt à toute la populace qui étoit dans la place du palais ; & les cris des chiaoux, qui annonçoient la même choſe du haut des terraſſes où ils étoient montés, achevèrent de la rendre publique. La juſtice que le ſultan venoit de rendre à Aladdin, en lui faiſant grâce, déſarma la populace, fit ceſſer le tumulte, & inſenſiblement chacun ſe retira chez lui.

Quand Aladdin ſe vit libre, il leva la tête du côté du balcon ; & comme il eut apperçu le ſultan : Sire, dit-il en élevant ſa voix d'une manière touchante, je ſupplie votre majeſté d'ajouter une nouvelle grâce à celle qu'elle vient de me faire, c'eſt de vouloir bien me faire connoître quel eſt mon crime. Quel eſt ton crime, perfide, répondit le ſultan, ne le ſais-tu pas ? Monte juſqu'ici, continua-t-il, & je te le ferai connoître.

Aladdin monta, & quand il ſe fut préſenté : Suis-moi, lui dit le ſultan, en marchant devant lui ſans le regarder. Il le mena juſqu'au cabinet ouvert ; & quand il fut arrivé à la porte : Entre, lui dit le ſultan ; tu dois ſavoir où étoit ton palais, regarde de tout côté, & dis-moi ce qu'il eſt devenu.

Aladdin regarde, & ne voit rien ; il s'apper-

çoit bien de tout le terrein que ſon palais occupoit ; mais comme il ne pouvoit deviner comment il avoit pu diſparoître, cet événement extraordinaire & ſurprenant le mit dans une confuſion & dans un étonnement qui l'empêchèrent de pouvoir répondre un ſeul mot au ſultan.

Le ſultan impatient : Dis-moi donc, répéta-t-il à Aladdin, où eſt ton palais, & où eſt ma fille ? Alors Aladdin rompit le ſilence. Sire, dit-il, je vois bien, & je l'avoue, que le palais que j'ai fait bâtir n'eſt plus à la place où il étoit, je vois qu'il a diſparu, & je ne puis dire à votre majeſté où il peut être ; mais je puis l'aſſurer que je n'ai aucune part à cet événement.

Je ne me mets pas en peine de ce que ton palais eſt devenu, reprit le ſultan, j'eſtime ma fille un million de fois davantage ; je veux que tu me la retrouves, autrement je te ferai couper la tête, & nulle conſidération ne m'en empêchera.

Sire, répartit Aladdin, je ſupplie votre majeſté de m'accorder quarante jours pour faire mes diligences ; & ſi dans cet intervalle je n'y réuſſis pas, je lui donne ma parole que j'apporterai ma tête au pié de ſon trône, afin qu'elle en diſpoſe à ſa volonté. Je t'accorde

les quarante jours que tu me demandes, lui dit le ſultan ; mais ne crois pas abuſer de la grâce que je te fais, en penſant échapper à mon reſſentiment ; en quelqu'endroit de la terre que tu puiſſes être, je ſaurai bien te retrouver.

Aladdin s'éloigna de la préſence du ſultan dans une grande humiliation & dans un état à faire pitié ; il paſſa au-travers des cours du palais la tête baiſſée, ſans oſer lever les yeux dans la confuſion où il étoit ; & les principaux officiers de la cour, dont il n'avoit pas déſobligé un ſeul, quoiqu'amis, au lieu de s'approcher de lui pour le conſoler ou pour lui offrir une retraite chez eux, lui tournèrent le dos, autant pour ne le pas voir, qu'afin qu'il ne pût pas les reconnoître. Mais quand ils ſe fuſſent approchés de lui pour lui dire quelque choſe de conſolant, ou pour lui faire offre de ſervice, ils n'euſſent plus reconnu Aladdin ; il ne ſe reconnoiſſoit pas lui-même, & il n'avoit plus la liberté de ſon eſprit. Il le fit bien connoître quand il fut hors du palais ; car ſans penſer à ce qu'il faiſoit, il demandoit de porte en porte, & à tous ceux qu'il rencontroit, ſi l'on n'avoit pas vu ſon palais, ou ſi on ne pouvoit pas lui en donner des nouvelles.

Ces demandes firent croire à tout le monde

qu'Aladdin avoit perdu l'eſprit ; quelques-uns n'en firent que rire : mais les gens les plus raiſonnables, & particulièrement ceux qui avoient eu quelque liaiſon d'amitié & de commerce avec lui, en furent véritablement touchés de compaſſion. Il demeura trois jours dans la ville en allant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, & en ne mangeant que ce qu'on lui préſentoit par charité, & ſans prendre aucune réſolution.

Enfin, comme il ne pouvoit plus, dans l'état malheureux où il ſe voyoit, reſter dans une ville où il avoit fait une ſi belle figure, il en ſortit, & il prit le chemin de la campagne. Il ſe détourna des grandes routes; & après avoir traverſé pluſieurs campagnes dans une incertitude affreuſe, il arriva enfin à l'entrée de la nuit au bord d'une rivière; là il lui prit une penſée de déſeſpoir : Où irai-je chercher mon palais, dit-il en lui-même? En quelle province, en quel pays, en quelle partie du monde le trouverai-je, auſſi-bien que ma chère princeſſe que le ſultan me demande? Jamais je n'y réuſſirai; il vaut donc mieux que je me délivre de tant de fatigues qui n'aboutiroient à rien, & de tous les chagrins cuiſans qui me rongent. Il alloit ſe jeter dans la rivière, ſelon la réſolution qu'il venoit de prendre; mais il crut

en

en bon musulman, fidèle à sa religion, qu'il ne devoit pas le faire, sans avoir auparavant fait sa prière. En voulant s'y préparer, il s'approcha du bord de l'eau pour se laver les mains & le visage, suivant la coutume du pays; mais comme cet endroit étoit un peu en pente, & mouillé par l'eau qui y battoit, il glissa, & il seroit tombé dans la rivière, s'il ne se fût retenu à un petit roc élevé hors de terre environ de deux piés. Heureusement pour lui il portoit encore l'anneau que le magicien afriquain lui avoit mis au doigt avant qu'il descendît dans le souterrain pour aller enlever la précieuse lampe qui venoit de lui être enlevée. Il frotta cet anneau assez fortement contre le roc en se retenant; dans l'instant le même génie qui lui étoit apparu dans ce souterrain, où le magicien afriquain l'avoit enfermé, lui apparut encore : *Que veux-tu*, lui dit le génie ? *me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, & de tous ceux qui ont l'anneau au doigt, moi & les autres esclaves de l'anneau.*

Aladdin agréablement surpris par une apparition si peu attendue dans le désespoir où il étoit, répondit : Génie, sauve-moi la vie une seconde fois, en m'enseignant où est le palais que j'ai fait bâtir, ou en faisant qu'il soit rapporté incessamment où il étoit. Ce que tu me

demandes, reprit le génie, n'eſt pas de mon reſſort; je ne ſuis eſclave que de l'anneau, adreſſe-toi à l'eſclave de la lampe. Si cela eſt, repartit Aladdin, je te commànde donc par la puiſſance de l'anneau, de me tranſporter juſqu'au lieu où eſt mon palais, en quelqu'endroit de la terre qu'il ſoit, & de me poſer ſous les fenêtres de la princeſſe Badroulboudour. A peine eut-il achevé de parler, que le génie le prit & le tranſporta en Afrique, au milieu d'une grande prairie où étoit le palais, peu éloigné d'une grande ville, & le poſa précifément au-deſſous des fenêtres de l'appartement de la princeſſe, où il le laiſſa. Tout cela ſe fit en un inſtant.

Nonobſtant l'obſcurité de la nuit, Aladdin reconnut fort bien ſon palais & l'appartement de la princeſſe Badroulboudour; mais comme la nuit étoit avancée, & que tout étoit tranquille dans le palais, il ſe retira un peu à l'écart, & il s'aſſit au pié d'un arbre. Là, rempli d'eſpérance, en faiſant réflexion à ſon bonheur, dont il étoit redevable à un pur haſard, il ſe trouva dans une ſituation beaucoup plus paiſible, que depuis qu'il avoit été arrêté, amené devant le ſultan, & délivré du danger préſent de perdre la vie. Il s'entretint quelque tems dans ces penſées agréables, mais enfin

comme il y avoit cinq ou ſix jours qu'il ne dormoit point, il ne put s'empêcher de ſe laiſſer aller au ſommeil qui l'accabloit, & s'endormit au pié de l'arbre où il étoit.

Le lendemain, dès que l'aurore commença à paroître, Aladdin fut éveillé agréablement, non-ſeulement par le ramage des oiſeaux qui avoient paſſé la nuit ſur l'arbre ſous lequel il étoit couché, mais même ſur les arbres touffus du jardin de ſon palais. Il jeta d'abord les yeux ſur cet admirable édifice, & alors il ſe ſentit une joie inexprimable d'être ſur le point de s'en revoir bientôt le maître, & en même-tems de poſſéder encore une fois ſa chère princeſſe Badroulboudour. Il ſe leva, & ſe rapprocha de l'appartement de la princeſſe. Il ſe promena quelque tems ſous ſes fenêtres, en attendant qu'il fût jour chez elle & qu'on pût l'appercevoir. Dans cette attente, il cherchoit en lui-même d'où pouvoit être venue la cauſe de ſon malheur; & après avoir bien rêvé, il ne douta plus que toute ſon infortune ne vînt d'avoir quitté ſa lampe de vue. Il s'accuſa lui-même de négligence & du peu de ſoin qu'il avoit eu de ne s'en pas deſſaiſir un ſeul moment. Ce qui l'embarraſſoit davantage, c'eſt qu'il ne pouvoit s'imaginer qui étoit le jaloux de ſon bonheur. Il l'eut compris d'abord, s'il

eût ſu que lui & ſon palais ſe trouvoient alors en Afrique ; mais le génie, eſclave de l'anneau, ne lui en avoit rien dit, il ne s'en étoit point informé lui-même. Le ſeul nom de l'Afrique lui eut rappelé dans ſa mémoire le magicien afriquain ſon ennemi déclaré.

La princeſſe Badroulboudour ſe levoit plus matin qu'elle n'avoit de coutume depuis ſon enlèvement & ſon tranſport en Afrique par l'artifice du magicien afriquain, dont juſqu'alors elle avoit été contrainte de ſupporter la vue une fois chaque jour, parce qu'il étoit maître du palais ; mais elle l'avoit traité ſi durement chaque fois, qu'il n'avoit encore oſé prendre la hardieſſe de s'y loger. Quand elle fut habillée, une de ſes femmes, en regardant au-travers d'une jalouſie, apperçoit Aladdin. Elle court auſſitôt en avertir ſa maîtreſſe. La princeſſe qui ne pouvoit croire cette nouvelle, vient vîte ſe préſenter à la fenêtre, & apperçoit Aladdin. Elle ouvre la jalouſie. Au bruit que la princeſſe fait en l'ouvrant, Aladdin lève la tête, il la reconnoît, & il la ſalue d'un air qui exprimoit l'excès de ſa joie. Pour ne pas perdre de tems, lui dit la princeſſe, on eſt allé vous ouvrir la porte ſecrète, entrez & montez, & elle ferma la jalouſie.

La porte ſecrète étoit au-deſſous de l'appar-

tement de la princeſſe ; elle ſe trouva ouverte, & Aladdin monta à l'appartement de la princeſſe. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer la joie que reſſentirent ces deux époux de ſe revoir après s'être crus ſéparés pour jamais. Ils s'embraſsèrent pluſieurs fois, & ſe donnèrent toutes les marques d'amour & de tendreſſe qu'on peut s'imaginer, après une ſéparation auſſi triſte & auſſi peu attendue que la leur. Après ces embraſſemens, mêlés de larmes de joie, ils s'aſſirent; & Aladdin en prenant la parole : Princeſſe, dit-il, avant de vous entretenir de toute autre choſe, je vous ſupplie au nom de dieu, autant pour votre propre intérêt & pour celui du ſultan votre reſpectable père, que pour le mien en particulier, de me dire ce qu'eſt devenue une vieille lampe que j'avois miſe ſur la corniche du ſallon à vingt-quatre croiſées, avant d'aller à la chaſſe.

Ah ! cher époux, répondit la princeſſe, je m'étois bien doutée que notre malheur réciproque venoit de cette lampe ; & ce qui me déſole, c'eſt que j'en ſuis la cauſe moi-même. Princeſſe, reprit Aladdin, ne vous en attribuez pas la cauſe, elle eſt toute ſur moi, & je devois avoir été plus ſoigneux de la conſerver ; ne ſongeons qu'à réparer cette perte ; & pour cela, faites-moi la grâce de me ra-

conter comment la chose s'est passée, & en quelles mains elle est tombée.

Alors la princesse Badroulboudour raconta à Aladdin ce qui s'étoit passé dans l'échange de la lampe vieille pour la neuve qu'elle fit apporter, afin qu'il la vît ; & comment la nuit suivante, après s'être apperçue du transport du palais, elle s'étoit trouvée le matin dans le pays inconnu où elle lui parloit, & qui étoit l'Afrique, particularité qu'elle avoit apprise de la bouche même du traître qui l'y avoit fait transporter par son art magique.

Princesse, dit Aladdin en l'interrompant, vous m'avez fait connoître le traître en me marquant que je suis en Afrique avec vous. Il est le plus perfide de tous les hommes. Mais ce n'est ni le tems, ni le lieu de vous faire une peinture plus ample de ses méchancetés. Je vous prie seulement de me dire ce qu'il a fait de la lampe, & où il l'a mise. Il la porte dans son sein enveloppée bien précieusement, reprit la princesse, & je puis en rendre témoignage, puisqu'il l'en a tirée & développée en ma présence, pour m'en faire un trophée.

Ma princesse, dit alors Aladdin, ne me sachez pas mauvais gré de tant de demandes dont je vous fatigue, elles sont également importantes pour vous & pour moi. Pour venir

à ce qui m'intéresse plus particulièrement, apprenez-moi, je vous en conjure, comment vous vous trouvez du traitement d'un homme aussi méchant & aussi perfide. Depuis que je suis en ce lieu, reprit la princesse, il ne s'est présenté devant moi qu'une fois chaque jour; & je suis bien persuadée que le peu de satisfaction qu'il tire de ses visites, fait qu'il ne m'importune pas plus souvent. Tous les discours qu'il me tient chaque fois, ne tendent qu'à me persuader de rompre la foi que je vous ai donnée, & de le prendre pour époux, en voulant me faire entendre que je ne dois pas espérer de vous revoir jamais; que vous ne vivez plus, & que le sultan mon père vous a fait couper la tête. Il ajoute, pour se justifier, que vous êtes un ingrat, que votre fortune n'est venue que de lui, & mille autres choses que je lui laisse dire.

Et comme il ne reçoit de moi pour réponse que mes plaintes douloureuses & mes larmes, il est contraint de se retirer aussi peu satisfait que quand il arrive. Je ne doute pas néanmoins que son intention ne soit de laisser passer mes plus vives douleurs, dans l'espérance que je changerai de sentiment, & à la fin d'user de violence si je persévère à lui faire résistance. Mais, cher époux, votre présence a déjà dissipé mes inquiétudes.

Princeſſe, interrompit Aladdin, j'ai confiance que ce n'eſt pas en vain, puiſqu'elles ſont diſſipées ; & que je crois avoir trouvé le moyen de vous délivrer de votre ennemi & du mien. Mais pour cela il eſt néceſſaire que j'aille à la ville. Je ſerai de retour vers le midi, & alors je vous communiquerai quel eſt mon deſſein, & ce qu'il faudra que vous faſſiez pour contribuer à le faire réuſſir. Mais afin que vous en ſoyez avertie, ne vous étonnez pas de me voir revenir avec un autre habit, & donnez ordre qu'on ne me faſſe pas attendre à la porte ſecrète au premier coup que je frapperai. La princeſſe lui promit qu'on l'attendroit à la porte, & que l'on feroit prompt à lui ouvrir.

Quand Aladdin fut deſcendu de l'appartement de la princeſſe, & qu'il fut ſorti par la même porte, il regarda de côté & d'autre, & il apperçut un payſan qui prenoit le chemin de la campagne.

Comme le payſan alloit au-delà du palais, & qu'il étoit un peu éloigné, Aladdin preſſa le pas ; & quand il l'eut joint, il lui propoſa de changer d'habit, & il fit tant que le payſan y conſentit. L'échange ſe fit à la faveur d'un buiſſon ; & quand ils ſe furent ſéparés, Aladdin prit le chemin de la ville. Dès qu'il y fut rentré, il enfila la rue qui aboutiſſoit à la

porte; & se détournant par les rues les plus fréquentées, il arriva à l'endroit où chaque sorte de marchands & d'artisans avoient leur rue particulière. Il entra dans celle des droguistes; & en s'adressant à la boutique la plus grande & la mieux fournie, il demanda au marchand s'il avoit une certaine poudre qu'il lui nomma.

Le marchand qui s'imagina qu'Aladdin étoit pauvre, à le regarder par son habit, & qu'il n'avoit pas assez d'argent pour la payer, lui dit qu'il en avoit, mais qu'elle étoit chère. Aladdin pénétra dans la pensée du marchand, il tira sa bourse, & en faisant voir de l'or, il demanda une demi-dragme de cette poudre. Le marchand la pesa, l'enveloppa, & en la présentant à Aladdin, il en demanda une pièce d'or; Aladdin la lui mit entre les mains; & sans s'arrêter dans la ville, qu'autant de tems qu'il en fallut pour prendre un peu de nourriture, il revint à son palais. Il n'attendit pas à la porte secrète, elle lui fut ouverte d'abord, & il monta à l'appartement de la princesse Badroulboudour. Princesse, lui dit-il, l'aversion que vous avez pour votre ravisseur, comme vous me l'avez témoigné, fera peut-être que vous aurez de la peine à suivre le conseil que j'ai à vous donner. Mais permettez-moi de

vous dire, qu'il eſt à propos que vous diſſimuliez, & même que vous vous faſſiez violence, ſi vous voulez vous délivrer de ſa perſécution, & donner au ſultan votre père & mon ſeigneut, la ſatisfaction de vous revoir.

Si vous voulez donc ſuivre mon conſeil, continua Aladdin, vous commencerez dès-à-préſent à vous habiller d'un de vos plus beaux habits; & quand le magicien afriquain viendra, ne faites pas difficulté de le recevoir avec tout le bon accueil poſſible, ſans affectation & ſans contrainte, avec un viſage ouvert, de manière néanmoins que s'il y reſte quelque nuage d'affliction, il puiſſe appercevoir qu'il ſe diſſipera avec le tems. Dans la converſation, donnez-lui à connoître que vous faites vos efforts pour m'oublier; & afin qu'il ſoit perſuadé davantage de votre ſincérité, invitez-le à ſouper avec vous, & marquez-lui que vous feriez bien aiſe de goûter du meilleur vin de ſon pays; il ne manquera pas de vous quitter pour en aller chercher. Alors en attendant qu'il revienne, quand le buffet ſera mis, mettez dans un des gobelets pareil à celui dans lequel vous avez coutume de boire, la poudre que voici; & en le mettant à part, avertiſſez celle de vos femmes qui vous donne à boire, de vous l'apporter plein de vin au ſignal que vous lui ferez, dont

vous conviendrez avec elle, & de prendre bien garde de ne pas ſe tromper. Quand le magicien ſera revenu, & que vous ſerez à table, après avoir mangé & bu autant de coups que vous le jugerez à propos, faites-vous apporter le gobelet où ſera la poudre, & changez votre gobelet avec le ſien; il trouvera la faveur que vous lui ferez, ſi grande, qu'il ne la refuſera pas : il boira même ſans rien laiſſer dans le gobelet; & à peine l'aura-t-il vuidé, que vous le verrez tomber à la renverſe. Si vous avez de la répugnance à boire dans ſon gobelet, faites ſemblant de boire, vous le pouvez ſans crainte; l'effet de la poudre ſera ſi prompt, qu'il n'aura pas le tems de faire attention ſi vous buvez ou ſi vous ne buvez pas.

Quand Aladdin eut achevé : Je vous avoue, lui dit la princeſſe, que je me fais une grande violence, en conſentant de faire au magicien les avances que je vois bien qu'il eſt néceſſaire que je faſſe; mais quelle réſolution ne peut-on pas prendre contre un cruel ennemi? Je ferai donc ce que vous me conſeillez, puiſque delà mon repos ne dépend pas moins que le vôtre. Ces meſures priſes avec la princeſſe, Aladdin prit congé d'elle, & il alla paſſer le reſte du jour aux environs du palais, en attendant la nuit qu'il ſe rapprocha de la porte ſecrète.

La princeſſe Badroulboudour inconſolable, non-ſeulement de ſe voir ſéparée d'Aladdin, ſon cher époux, qu'elle avoit aimé d'abord, & qu'elle continuoit d'aimer encore, plus par inclination que par devoir, mais même d'avec le ſultan ſon père qu'elle chériſſoit, & dont elle étoit tendrement aimée, étoit toujours demeurée dans une grande négligence de ſa perſonne depuis le moment de cette douloureuſe ſéparation. Elle avoit même, pour ainſi dire, oublié la propreté qui ſied ſi bien aux perſonnes de ſon ſexe, particulièrement après que le magicien afriquain ſe fut préſenté à elle la première, & qu'elle eut appris par ſes femmes qui l'avoient reconnu, que c'étoit lui qui avoit mis la vieille lampe en échange de la neuve, & que par cette fourberie inſigne, il lui fut devenu en horreur. Mais l'occaſion d'en prendre vengeance, comme il le méritoit, & plutôt qu'elle n'avoit oſé l'eſpérer, fit qu'elle réſolut de contenter Aladdin. Ainſi, dès qu'il ſe fut retiré, elle ſe mit à ſa toilette, ſe fit coëffer par ſes femmes, de la manière qui lui étoit la plus avantageuſe, & elle prit un habit le plus riche & le plus convenable à ſon deſſein. La ceinture dont elle ſe ceignit, n'étoit qu'or & que diamans enchâſſés, les plus gros & les mieux aſſortis ; & elle accompagna la

ceinture d'un collier de perles ſeulement, dont les ſix de chaque côté étoient d'une telle proportion avec celle du milieu qui étoit la plus groſſe & la plus précieuſe, que les plus grandes ſultanes & les plus grandes reines ſe ſeroient eſtimées heureuſes d'en avoir un complet de la groſſeur des deux plus petites, de celui de la princeſſe. Les braſſelets, entremélés de diamans & de rubis, répondoient merveilleuſement bien à la richeſſe de la ceinture & du collier.

Quand la princeſſe Badroulboudour fut entièrement habillée, elle conſulta ſon miroir, prit l'avis de ſes femmes ſur tout ſon ajuſtement; & après qu'elle eut vu qu'il ne lui manquoit aucun des charmes qui pouvoient flatter la folle paſſion du magicien afriquain, elle s'aſſit ſur ſon ſofa, en attendant qu'il arrivât.

Le magicien ne manqua pas de venir à ſon heure ordinaire. Dès que la princeſſe le vit entrer dans ſon ſallon aux vingt-quatre croiſées où elle l'attendoit, elle ſe leva avec tout ſon appareil de beauté & de charmes, & elle lui montra de la main la place honorable où elle attendoit qu'il ſe mît, pour s'aſſeoir en même-tems que lui; civilité diſtinguée qu'elle ne lui avoit pas encore faite.

Le magicien afriquain plus ébloui de l'éclat des beaux yeux de la princeſſe, que du bril-

lant des pierreries dont elle étoit ornée, fut fort surpris. Son air majestueux, & un certain air gracieux dont elle l'accueilloit, si opposé aux rebuts avec lesquels elle l'avoit reçu jusqu'alors, le rendit confus. D'abord il voulut prendre place sur le bord du sofa; mais comme il vit que la princesse ne vouloit pas s'asseoir dans la sienne, qu'il ne se fût assis où elle souhaitoit, il obéit.

Quand le magicien afriquain fut placé, la princesse, pour le tirer de l'embarras où elle le voyoit, prit la parole en le regardant d'une manière à lui faire croire qu'il ne lui étoit plus odieux, comme elle l'avoit fait paroître auparavant, & elle lui dit : Vous vous étonnerez, sans doute, de me voir aujourd'hui toute autre que vous ne m'avez vue jusqu'à présent; mais vous n'en serez plus surpris quand je vous dirai que je suis d'un tempérament si opposé à la tristesse, à la mélancolie, aux chagrins & aux inquiétudes, que je cherche à les éloigner le plutôt qu'il m'est possible, dès que je trouve que le sujet en est passé. J'ai fait réflexion sur ce que vous m'avez représenté du destin d'Aladdin; & de l'humeur dont je connois le sultan mon père, je suis persuadée comme vous, qu'il n'a pu éviter l'effet terrible de son courroux. Ainsi, quand je m'opiniâtre-

rois à le pleurer toute ma vie, je vois bien que mes larmes ne le feroient pas revivre ; c'eſt pour cela qu'après lui avoir rendu, même juſques dans le tombeau, les devoirs que mon amour demandoit que je lui rendiſſe, il m'a paru que je devois chercher tous les moyens de me conſoler. Voilà les motifs du changement que vous voyez en moi. Pour commencer donc à éloigner tout ſujet de triſteſſe, réſolue à la bannir entièrement, & perſuadée que vous voudrez bien me tenir compagnie, j'ai commandé qu'on nous préparât à ſouper. Mais comme je n'ai que du vin de la Chine, & que je me trouve en Afrique, il m'a pris une envie de goûter de celui qu'elle produit, & j'ai cru, s'il y en a, que vous en trouverez du meilleur.

Le magicien afriquain qui avoit regardé comme impoſſible le bonheur de parvenir ſi promptement & ſi facilement à entrer dans les bonnes grâces de la princeſſe Badroulboudour, lui marqua qu'il ne trouvoit de termes aſſez forts pour lui témoigner combien il étoit ſenſible à ſes bontés ; & en effet, pour finir au plutôt un entretien dont il eût eu peine à ſe retirer s'il s'y fût engagé plus avant, il ſe jeta ſur le vin d'Afrique dont elle venoit de lui parler, & il lui dit que patmi les avantages dont l'Afrique pouvoit ſe glorifier, celui de produire d'excel-

lent vin étoit un des principaux, particulièrement dans la partie où elle se trouvoit; qu'il en avoit une pièce de sept ans qui n'étoit pas encore entamée, & que, sans le trop priser, c'étoit un vin qui surpassoit en bonté les vins les plus excellens du monde. Si ma princesse, ajouta-t-il, veut me le permettre, j'irai en prendre deux bouteilles, & je serai de retour incessamment. Je serois fâchée de vous donner cette peine, lui dit la princesse, il faudroit mieux que vous y envoyassiez quelqu'un. Il est nécessaire que j'y aille moi-même, repartit le magicien afriquain; personne que moi ne sait où est la clé du magasin, & personne que moi aussi n'a le secret de l'ouvrir. Si cela est ainsi, dit la princesse, allez donc & revenez promptement. Plus vous mettrez de tems, plus j'aurai d'impatience de vous revoir, & songez que nous nous mettrons à table dès que vous serez de retour.

Le magicien afriquain plein d'espérance de son prétendu bonheur, ne courut pas chercher son vin de sept ans, il y vola plutôt, & il revint fort promptement. La princesse qui n'avoit pas douté qu'il ne fît diligence, avoit jeté elle-même la poudre qu'Aladdin lui avoit apportée, dans un gobelet qu'elle avoit mis à part, & elle venoit de faire servir. Ils se mirent à

table

table vis-à-vis l'un de l'autre, de manière que le magicien avoit le dos tourné au buffet. En lui présentant ce qu'il y avoit de meilleur, la princesse lui dit : Si vous voulez, je vous donnerai le plaisir des instrumens & des voix ; mais comme nous ne sommes que vous & moi, il me semble que la conversation nous donnera plus de plaisir. Le magicien regarda ce choix de la princesse pour une nouvelle faveur.

Après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, la princesse demanda à boire. Elle but à la santé du magicien ; & quand elle eut bu : Vous aviez raison, dit-elle, de faire éloge de votre vin, jamais je n'en avois bu de si délicieux. Charmante princesse, répondit-il, en tenant à la main le gobelet qu'on venoit de lui présenter, mon vin acquiert une nouvelle bonté par l'approbation que vous lui donnez. Buvez à ma santé, reprit la princesse, vous trouverez vous-même que je m'y connois. Il but à la santé de la princesse. Et en rendant le gobelet ; Princesse, dit-il, je me tiens heureux d'avoir réservé cette pièce pour une si bonne occasion ; j'avoue moi-même que je n'en ai bu de ma vie de si excellent en plus d'une manière.

Quand ils eurent continué de manger, & de boire trois autres coups, la princesse qui avoit

achevé de charmer le magicien afriquain par ſes honnêtetés & par ſes manières toutes obligeantes, donna enfin le ſignal à la femme qui lui donnoit à boire, en diſant en même-tems qu'on lui apportât ſon gobelet plein de vin, qu'on emplît de même celui du magicien afriquain, & qu'on le lui préſentât. Quand ils eurent chacun leur gobelet à la main : Je ne ſais, dit-elle au magicien afriquain, comment on en uſe chez vous quand on s'aime bien, & qu'on boit enſemble comme nous le faiſons. Chez nous à la Chine, l'amant & l'amante ſe préſentent réciproquement à chacun leur gobelet, & de la ſorte ils boivent à la ſanté l'un de l'autre. En même-tems elle lui préſenta le gobelet qu'elle tenoit, en avançant l'autre main pour recevoir le ſien. Le magicien afriquain ſe hâta de faire cet échange avec d'autant plus de plaiſir, qu'il regarda cette faveur comme la marque la plus certaine de la conquête entière du cœur de la princeſſe, ce qui le mit au comble de ſon bonheur. Avant qu'il bût; Princeſſe, dit-il le gobelet à la main, il s'en faut beaucoup que nos afriquains ſoient auſſi raffinés dans l'art d'aſſaiſonner l'amour de tous ſes agrémens que les chinois; & en m'inſtruiſant d'une leçon que j'ignorois, j'apprens auſſi à quel point je dois être ſenſible à la grâce que

je reçois. Jamais je ne l'oublierai, aimable princesse, d'avoir retrouvé en buvant dans votre gobelet, une vie dont votre cruauté m'eût fait perdre l'espérance, si elle eut continué.

La princesse Badroulboudour qui s'ennuyoit du discours à perte de vue du magicien afriquain : Buvons, dit-elle, en l'interrompant, vous reprendrez après ce que vous voulez me dire. En même-tems elle porta à la bouche le gobelet qu'elle ne toucha que du bout des lèvres, pendant que le magicien afriquain se pressa si fort de la prévenir, qu'il vuida le sien sans en laisser une goutte. En achevant de le vuider, comme il avoit un peu penché la tête en arrière pour montrer sa diligence, il demeura quelque tems en cet état ; jusqu'à ce que la princesse, qui avoit toujours le bord du gobelet sur ses lèvres, vit que les yeux lui tournoient, & qu'il tomba sur le dos sans sentiment.

La princesse n'eut pas besoin de commander qu'on allât ouvrir la porte secrète à Aladdin. Ses femmes qui avoient le mot, s'étoient disposées d'espace en espace depuis le sallon jusqu'au bas de l'escalier ; de manière que le magicien afriquain ne fut pas plutôt tombé à la renverse, que la porte lui fut ouverte presque dans le moment.

Aladdin monta, & il entra dans le sallon,

Dès qu'il eut vu le magicien afriquain étendu ſur le ſofa, il arrêta la princeſſe Badroulboudour qui s'étoit levée, & qui s'avançoit pour lui témoigner ſa joie en l'embraſſant : Princeſſe, dit-il, il n'eſt pas encore tems, obligez-moi de vous retirer à votre appartement, & faites qu'on me laiſſe ſeul, pendant que je vais travailler à vous faire retourner à la Chine avec la même diligence que vous en avez été éloignée.

En effet, quand la princeſſe fut hors du ſallon avec ſes femmes & ſes eunuques, Aladdin ferma la porte, & après qu'il ſe fut approché du cadavre du magicien afriquain, qui étoit demeuré ſans vie, il ouvrit ſa veſte, & il en tira la lampe enveloppée de la manière que la princeſſe lui avoit marqué. Il la développa, & il la frotta : auſſitôt le génie ſe préſenta avec ſon compliment ordinaire. Génie, lui dit Aladdin, je t'ai appelé pour t'ordonner de la part de la lampe ta bonne maîtreſſe, que tu vois, de faire que ce palais ſoit reporté inceſſamment à la Chine, au même lieu & à la même place d'où il a été apporté ici. Le génie, après avoir marqué par une inclination de tête, qu'il alloit obéir, diſparut. En effet, le tranſport ſe fit & on ne le ſentit que par deux agitations fort légères; l'une, quand il fut enlevé du lieu où il étoit en Afrique, & l'autre, quand il fut poſé

dans la Chine vis-à-vis le palais du ſultan ; ce qui ſe fit dans un intervalle de très-peu de durée.

Aladdin deſcendit à l'appartement de la princeſſe ; & alors en l'embraſſant : Princeſſe, dit-il, je puis vous aſſurer que votre joie & la mienne ſeront complettes demain matin. Comme la princeſſe n'avoit pas achevé de ſouper, & qu'Aladdin avoit beſoin de manger, la princeſſe fit apporter du ſallon aux vingt-quatre croiſées les mets qu'on y avoit ſervis, & auxquels on n'avoit preſque pas touché. La princeſſe & Aladdin mangèrent enſemble, & burent du bon vin vieux du magicien afriquain ; après quoi, ſans parler de leur entretien, qui ne pouvoit être que très-ſatisfaiſant, ils ſe retirèrent dans leur appartement.

Depuis l'enlèvement du palais d'Aladdin, & de la princeſſe Badroulboudour, le ſultan, père de cette princeſſe, étoit inconſolable de l'avoir perdue, comme il ſe l'étoit imaginé. Il ne dormoit preſque ni nuit ni jour ; & au lieu d'éviter tout ce qui pouvoit l'entretenir dans ſon affliction, c'étoit au contraire ce qu'il cherchoit avec plus de ſoin. Ainſi, au lieu qu'auparavant il n'alloit que le matin au cabinet ouvert de ſon palais, pour ſe ſatisfaire par l'agrément de cette vue dont il ne pouvoit ſe raſſaſier, il y alloit pluſieurs fois le jour renou-

veler ses larmes, & se plonger de plus en plus dans ses profondes douleurs, par l'idée de ne voir plus ce qui lui avoit tant plu, & d'avoir perdu ce qu'il avoit de plus cher au monde. L'aurore ne faisoit encore que de paroître, lorsque le sultan vint à ce cabinet, le même matin que le palais d'Aladdin venoit d'être rapporté à sa place. En y entrant, il étoit si recueilli en lui-même & si pénétré de sa douleur, qu'il jeta les yeux d'une manière triste du côté de la place où il ne croyoit voir que l'air vuide, sans appercevoir le palais. Mais comme il vit que ce vuide étoit rempli, il s'imagina d'abord que c'étoit l'effet d'un brouillard. Il regarde avec plus d'attention, & il connoît à n'en pas douter, que c'étoit le palais d'Aladdin. Alors la joie & l'épanouissement du cœur succédèrent aux chagrins & à la tristesse. Il retourne à son appartement en pressant le pas, & il commande qu'on lui selle & qu'on lui amène un cheval. On le lui amène, il le monte, il part, & il lui semble qu'il n'arrivera pas assez tôt au palais d'Aladdin.

Aladdin qui avoit prévu ce qui pouvoit arriver, s'étoit levé dès la petite pointe du jour, & dès qu'il eut pris un des habits les plus magnifiques de sa garde-robe, il étoit monté au sallon aux vingt-quatre croisées, d'où il apperçut que le sultan venoit. Il descendit ; & il

ſut aſſez à tems pour le recevoir au bas du grand eſcalier, & à l'aider à mettre pié à terre. Aladdin, lui dit le ſultan, je ne puis vous parler que je n'aye vu & embraſſé ma fille.

Aladdin conduiſit le ſultan à l'appartement de la princeſſe Badroulboudour. Et la princeſſe qu'Aladdin en ſe levant avoit avertie de ſe ſouvenir qu'elle n'étoit plus en Afrique, mais dans la Chine & dans la ville capitale du ſultan ſon père, voiſine de ſon palais, venoit d'achever de s'habiller. Le ſultan l'embraſſa à pluſieurs fois, le viſage baigné de larmes de joie, & la princeſſe de ſon côté lui donna toutes les marques du plaiſir extrême qu'elle avoit de le revoir.

Le ſultan fut quelque tems ſans pouvoir ouvrir la bouche pour parler, tant il étoit attendri d'avoir retrouvé ſa chère fille, après l'avoir pleurée ſincèrement comme perdue; & la princeſſe de ſon côté étoit toute en larmes de la joie qu'elle avoit de revoir le ſultan ſon père.

Le ſultan prit enfin la parole: Ma fille, dit-il, je veux croire que c'eſt la joie que vous avez de me revoir qui fait que vous me paroiſſez auſſi peu changée que s'il ne vous étoit rien arrivé de fâcheux. Je ſuis perſuadé néanmoins que vous avez beaucoup ſouffert. On n'eſt pas tranſporté dans un palais tout entier, auſſi ſubitement que vous l'avez été, ſans de gran-

des alarmes & de terribles angoiſſes. Je veux que vous me racontiez ce qui en eſt, & que vous ne me cachiez rien.

La princeſſe ſe fit un plaiſir de donner au ſultan ſon père la ſatisfaction qu'il demandoit. Sire, dit la princeſſe, ſi je parois ſi peu changéee, je ſupplie votre majeſté de conſidérer que je commençai à reſpirer dès hier de grand matin par la préſence d'Aladdin mon cher époux & mon libérateur, que j'avois regardé & pleuré comme perdu pour moi, & que le bonheur que je viens d'avoir de l'embraſſer, me remet à-peu-près dans la même aſſiette qu'auparavant.

Toute ma peine néanmoins, à proprement parler, n'a été que de me voir arrachée à votre majeſté & à mon cher époux, non-ſeulement par rapport à mon inclination à l'égard de mon époux, mais même par l'inquiétude où j'étois ſur les triſtes effets du courroux de votre majeſté, auquel je ne doutois pas qu'il ne dût être expoſé, tout innocent qu'il étoit. J'ai moins ſouffert de l'inſolence de mon raviſſeur qui m'a tenu des diſcours qui ne me plaiſoient pas. Je les ai arrêtés par l'aſcendant qne j'ai ſu prendre ſur lui. D'ailleurs j'étois auſſi peu contrainte que je le ſuis préſentement. Pour ce qui regarde le fait de mon enlèvement, Aladdin n'y a aucune part; j'en ſuis la cauſe moi ſeule, mais

très-innocente. Pour perſuader au ſultan qu'elle diſoit la vérité, elle lui fit le détail du déguiſement du magicien afriquain en marchand de lampes neuves à changer contre les vieilles, & du divertiſſement qu'elle s'étoit donné en faiſant l'échange de la lampe d'Aladdin dont elle ignoroit le ſecret & l'importance ; de l'enlèvement du palais & de ſa perſonne après cet échange, & du tranſport de l'un & de l'autre en Afrique avec le magicien afriquain qui avoit été reconnu par deux de ſes femmes & par l'eunuque qui avoit fait l'échange de la lampe, quand il avoit pris la hardieſſe de venir ſe préſenter à elle la première fois après le ſuccès de ſon audacieuſe entrepriſe, & de lui faire la propoſition de l'épouſer ; enfin de la perſécution qu'elle avoit ſoufferte juſqu'à l'arrivée d'Aladdin ; des meſures qu'ils avoient priſes conjointement pour lui enlever la lampe qu'il portoit ſur lui ; comment ils y avoient réuſſi, elle particulièrement en prenant le parti de diſſimuler avec lui, & enfin de l'inviter à ſouper avec elle ; juſqu'au gobelet mixtionné qu'elle lui avoit préſenté. Quant au reſte, ajouta-t-elle, je laiſſe à Aladdin à vous en rendre compte.

Aladdin eut peu de choſe à dire au ſultan : Quand, dit-il, on m'eut ouvert la porte ſecrète, que j'eus monté au ſallon aux vingt-

quatre croiſées, & que j'eus vu le traître étendu mort ſur le ſofa par la violence de la poudre ; comme il ne convenoit pas que la princeſſe reſtât davantage, je la priai de deſcendre à ſon appartement avec ſes femmes & ſes eunuques. Je reſtai ſeul ; & après avoir tiré la lampe du ſein du magicien, je me ſervis du même ſecret dont il s'étoit ſervi pour enlever ce palais en raviſſant la princeſſe. J'ai fait en ſorte que le palais ſe trouve en ſa place, & j'ai eu le bonheur de ramener la princeſſe à votre majeſté, comme elle me l'avoit commandé. Je n'en impoſe pas à votre majeſté ; & ſi elle veut ſe donner la peine de monter au ſallon, elle verra le magicien puni comme il le méritoit.

Pour s'aſſurer entièrement de la vérité, le ſultan ſe leva & monta ; & quand il eut vu le magicien afriquain mort, le viſage déjà livide par la violence du poiſon, il embraſſa Aladdin avec beaucoup de tendreſſe, en lui diſant : Mon fils, ne me ſachez pas mauvais gré du procédé dont j'ai uſé contre vous ; l'amour paternel m'y a forcé, & je mérite que vous me pardonniez l'excès où je me ſuis porté. Sire, reprit Aladdin, je n'ai pas le moindre ſujet de plainte contre la conduite de votre majeſté, elle n'a fait que ce qu'elle devoit faire. Ce magicien, cet infâme, ce dernier des hommes,

eſt la cauſe unique de ma diſgrâce. Quand votre majeſté en aura le loiſir, je lui ferai le récit d'une autre malice qu'il m'a faite, non moins noire que celle-ci, dont j'ai été préſervé par une grâce de dieu toute particulière. Je prendrai ce loiſir exprès, repartit le ſultan, & bientôt. Mais ſongeons à nous réjouir, & faites ôter cet objet odieux.

Aladdin fit enlever le cadavre du magicien afriquain, avec ordre de le jeter à la voirie pour ſervir de pâture aux animaux & aux oiſeaux. Le ſultan cependant, après avoir commandé que les tambours, les timbales, les trompettes, & les autres inſtrumens, annonçaſſent la joie publique, fit proclamer une fête de dix jours en réjouiſſance du retour de la princeſſe Badroulboudour & d'Aladdin avec ſon palais.

C'eſt ainſi qu'Aladdin échappa pour la ſeconde fois du danger preſqu'inévitable de perdre la vie; mais ce ne fut pas le dernier, il en courut un troiſième dont nous allons rapporter les circonſtances.

Le magicien afriquain avoit un frère cadet qui n'étoit pas moins habile que lui dans l'art magique; on peut même dire qu'il le ſurpaſſoit en méchanceté & en artifices pernicieux. Comme ils ne demeuroient pas toujours enſemble ou dans la même ville, & que ſouvent l'un ſe

trouvoit au levant, pendant que l'autre étoit au couchant, chacun de ſon côté, ils ne manquoient pas chaque année de s'inſtruire par la géomance, en quelle partie du monde ils étoient, en quel état ils ſe trouvoient, & s'ils n'avoient pas beſoin du ſecours l'un de l'autre.

Quelque tems après que le magicien afriquain eut ſuccombé dans ſon entrepriſe, contre le bonheur d'Aladdin; ſon cadet qui n'avoit pas eu de ſes nouvelles depuis un an, & qui n'étoit pas en Afrique, mais dans un pays très-éloigné, voulut ſavoir en quel endroit de la terre il étoit, comment il ſe portoit, & ce qu'il y faiſoit. En quelque lieu qu'il allât, il portoit toujours avec lui ſon quarré géomantique auſſi-bien que ſon frere. Il prend ce quarré, il accommode le ſable, il jette les points, il en tire les figures, & enfin il forme l'horoſcope. En parcourant chaque maiſon il trouve que ſon frère n'étoit plus au monde; dans une autre maiſon, qu'il avoit été empoiſonné, & qu'il étoit mort ſubitememt; dans une autre, que cela étoit arrivé dans la Chine, & dans une autre que c'étoit dans une capitale de la Chine ſituée en tel endroit; & enfin, que celui par qui il avoit été empoiſonné étoit un homme de baſſe naiſſance qui avoit épouſé une princeſſe fille d'un ſultan.

Quand le magicien eut appris de la ſorte

quelle avoit été la trifte deftinée de fon frère, il ne perdit pas le tems en des regrets qui ne lui eussent pas redonné la vie. La réfolution prife fur le champ de venger fa mort, il monte à cheval, & il fe met en chemin en prenant fa route vers la Chine. Il traverfe plaines, rivières, montagnes, déferts; & après une longue traite, fans s'arrêter en aucun endroit avec des fatigues incroyables, il arriva enfin à la Chine, & peu de tems après à la capitale que la géomance lui avoit enfeignée. Certain qu'il ne s'étoit pas trompé, & qu'il n'avoit pas pris un royaume pour un autre, il s'arrête dans cette capitale & il y prend logement.

Le lendemain de fon arrivée, le magicien fort, & en fe promenant par la ville, non pas tant pour en remarquer les beautés qui lui étoient fort indifférentes, que dans l'intention de commencer à prendre des mefures pour l'exécution de fon deffein pernicieux, il s'introduifit dans des lieux les plus fréquentés, & il prêta l'oreille à ce que l'on difoit. Dans un lieu où l'on paffoit le tems à jouer à plufieurs fortes de jeux, & où pendant que les uns jouoient, d'autres s'entretenoient, les uns de nouvelles & des affaires du tems, d'autres de leurs propres affaires; il entendit qu'on s'entretenoit & qu'on racontoit des merveilles de la

vertu & de la piété d'une femme retirée du monde, nommée *Fatime*, & même de ses miracles. Comme il crut que cette femme pouvoit lui être utile à quelque chose dans ce qu'il méditoit; il prit à part un de ceux de la compagnie, & il le pria de vouloir bien lui dire plus particulièrement quelle étoit cette sainte femme, & quelle sorte de miracle elle faisoit.

Quoi! lui dit cet homme, vous n'avez pas encore vu cette femme ni entendu parler d'elle? Elle fait l'admiration de toute la ville par ses jeûnes, par ses austérités & par le bon exemple qu'elle donne. A la réserve du lundi & du vendredi, elle ne sort pas de son petit hermitage; & les jours qu'elle se fait voir par la ville, elle fait des biens infinis, & il n'y a personne affligé du mal de tête, qui ne reçoive la guérison par l'imposition de ses mains.

Le magicien ne voulut pas en savoir davantage sur cet article; il demanda seulement au même homme en quel quartier de la ville étoit l'hermitage de cette sainte femme. Cet homme le lui enseigna; sur quoi, après avoir conçu & arrêté le dessein détestable dont nous allons parler bientôt; afin de le savoir plus sûrement, il observa toutes ses démarches le premier jour qu'elle sortit, après avoir fait cette enquête,

ſans la perdre de vue juſqu'au ſoir, qu'il la vit rentrer dans ſon hermitage. Quand il eut bien remarqué l'endroit, il ſe retira dans un des lieux que nous avons dit, où l'on buvoit d'une certaine boiſſon chaude, & où l'on pouvoit paſſer la nuit ſi l'on vouloit, particulièrement dans les grandes chaleurs, que l'on aime mieux en ces pays-là coucher ſur la natte que dans un lit.

Le magicien après avoir contenté le maître du lieu; en lui payant le peu de dépenſe qu'il avoit faite, il ſortit vers le minuit, & il alla droit à l'hermitage de Fatime, la ſainte femme, nom ſous lequel elle étoit connue dans toute la ville. Il n'eut pas de peine à ouvrir la porte, elle n'étoit fermée qu'avec un loquet; il le referma ſans faire de bruit quand il fut entré, & il apperçut Fatime à la clarté de la lune, couchée à l'air, & qui dormoit ſur un ſofa garni d'une méchante natte, & appuyée contre ſa cellule. Il s'approcha d'elle; & après avoir tiré un poignard qu'il portoit au côté, il l'éveilla.

En ouvrant les yeux, la pauvre Fatime fut fort étonnée de voir un homme prêt à la poignarder; en lui appuyant le poignard contre le cœur, prêt à lui enfoncer: Si tu cries, dit-il, ou ſi tu fais le moindre bruit, je te tue; mais leve-toi, & fais ce que je te dirai.

Fatime qui étoit couchée dans ſon habit, ſe

leva en tremblant de frayeur. Ne crains pas, lui dit le magicien, je ne demande que ton habit, donne-le-moi & prens le mien. Ils firent l'échange d'habit; & quand le magicien se fut habillé de celui de Fatime, il lui dit: Colore-moi le visage comme le tien, de manière que je te ressemble, & que la couleur ne s'efface pas. Comme il vit qu'elle trembloit encore, pour la rassurer, & afin qu'elle fît ce qu'il souhaitoit avec plus d'assurance, il lui dit: Ne crains pas, te dis-je encore une fois, je te jure par le nom de dieu, que je te donne la vie. Fatime le fit entrer dans sa cellule, elle alluma sa lampe; & en prenant d'une certaine liqueur dans un vase avec un pinceau, elle lui en frotta le visage, & elle lui assura que la couleur ne changeroit pas, & qu'il avoit le visage de la même couleur qu'elle, sans différence: elle lui mit ensuite sa propre coëffure sur la tête, avec un voile, dont elle lui enseigna comment il falloit qu'il s'en cachât le visage en allant par la ville. Enfin, après qu'elle lui eut mis autour du cou un gros chapelet qui lui pendoit par-devant jusqu'au milieu du corps, elle lui mit à la main le même bâton qu'elle avoit coutume de porter, & en lui présentant un miroir: Regardez, dit-elle, vous verrez que vous me ressemblez on ne peut pas mieux. Le magicien se trouva comme il

il l'avoit souhaité; mais il ne tint pas à la bonne Fatime le serment qu'il lui avoit fait si solemnellement. Afin qu'on ne vît pas de sang en la perçant de son poignard, il l'étrangla; & quand il vit qu'elle avoit rendu l'ame, il traîna son cadavre par les piés jusqu'à la citerne de l'hermitage, & il la jeta dedans.

Le magicien déguisé ainsi en Fatime la sainte femme, passa le reste de la nuit dans l'hermitage, après s'être souillé d'un meurtre si détestable. Le lendemain, à une heure ou deux du matin, quoique dans un jour que la sainte femme n'avoit pas coutume de sortir, il ne laissa pas de le faire, bien persuadé qu'on ne l'interrogeroit pas là-dessus, & au cas qu'on l'interrogeât, prêt à répondre. Comme une des premières choses qu'il avoit faite en arrivant, avoit été d'aller reconnoître le palais d'Aladdin, & que c'étoit-là qu'il avoit projeté de jouer son rôle, il prit son chemin de ce côté-là.

Dès qu'on eut apperçu la sainte femme, comme tout le peuple se l'imagina, le magicien fut bientôt environné d'une grande affluence de monde. Les uns se recommandoient à ses prières, d'autres lui baisoient la main, d'autres plus réservés ne lui baisoient que le bas de la robe; & d'autres, soit qu'ils eussent mal à la

tête, ou que leur intention fût ſeulement d'en être préſervés, s'inclinoient devant lui, afin qu'il leur imposât les mains; ce qu'il faiſoit en marmotant quelques paroles en guiſe de prières, & il imitoit ſi bien la ſainte femme, que tout le monde le prenoit pour elle. Après s'être arrêté ſouvent pour ſatisfaire ces ſortes de gens, qui ne recevoient ni bien ni mal de cette ſorte d'impoſition de mains, il arriva enfin dans la place du palais d'Aladdin, où comme l'affluence fut plus grande, l'empreſſement fut auſſi plus grand à qui s'approcheroit de lui. Les plus forts & les plus zélés fendoient la foule pour ſe faire place; & de-là s'émurent des querelles, dont le bruit ſe fit entendre du ſallon aux vingt-quatre croiſées où étoit la princeſſe Badroulboudour.

La princeſſe demanda ce que c'étoit que ce bruit; & comme perſonne ne put lui en rien dire, elle commanda qu'on allât voir, & qu'on vînt lui en rendre compte. Sans ſortir du ſallon, une de ſes femmes regarda par une jalouſie, & elle revint lui dire que le bruit venoit de la foule du monde qui environnoit la ſainte femme pour ſe faire guérir du mal de tête par l'impoſition de ſes mains.

La princeſſe qui depuis long-tems avoit entendu dire beaucoup de bien de la ſainte femme, mais qui ne l'avoit pas encore vue, eut la

curiosité de la voir & de s'entretenir avec elle. Comme elle en eut témoigné quelque chose, le chef de ses eunuques qui étoit présent, lui dit que si elle le souhaitoit, il étoit aisé de la faire venir, & qu'elle n'avoit qu'à commander. La princesse y consentit; & aussitôt il détacha quatre eunuques, avec ordre d'amener la prétendue sainte femme.

Dès que les eunuques furent sortis de la porte du palais d'Aladdin, & qu'on eut vu qu'ils venoient du côté où étoit le magicien déguisé, la foule se dissipa; & quand il fut libre, & qu'il eut vu qu'ils venoient à lui, il fit une partie du chemin avec d'autant plus de joie qu'il voyoit que sa fourberie prenoit un bon chemin. Celui des eunuques qui prit la parole, lui dit: Sainte femme, la princesse veut vous voir; venez, suivez-nous. La princesse me fait bien de l'honneur, reprit la feinte Fatime, je suis prête à lui obéir, & en même-tems elle suivit les eunuques, qui avoient déja repris le chemin du palais.

Quand le magicien, qui sous un habit de sainteté, cachoit un cœur diabolique, eut été introduit dans le sallon aux vingt-quatre croisées, & qu'il eut apperçu la princesse, il débuta par une prière qui contenoit une longue énumération de vœux & de souhaits pour sa sainteté, pour sa prospérité, & pour l'accom-

pliſſement de tout ce qu'elle pouvoit déſirer. Il déploya enſuite toute ſa rhétorique d'impoſteur & d'hypocrite pour s'inſinuer dans l'eſprit de la princeſſe, ſous le manteau d'une grande piété; & il lui fut d'autant plus aiſé de réuſſir, que la princeſſe qui étoit bonne naturellement, étoit perſuadée que tout le monde étoit bon comme elle, ceux & celles particulièrement qui faiſoient profeſſion de ſervir dieu dans la retraite.

Quand la fauſſe Fatime eut achevé ſa longue harangue: Ma bonne mère, lui dit la princeſſe, je vous remercie de vos bonnes prières, j'y ai grande confiance, & j'eſpère que dieu les exaucera; approchez-vous, & aſſéyez-vous près de moi. La fauſſe Fatime s'aſſit avec une modeſtie affectée; & alors, en reprenant la parole: Ma bonne mère, dit la princeſſe, je vous demande une choſe qu'il faut que vous m'accordiez, ne me refuſez pas, je vous en prie; c'eſt que vous demeuriez avec moi, afin que vous m'entreteniez de votre vie, & que j'apprenne de vous & par vos bons exemples, comment je dois ſervir dieu.

Princeſſe, dit alors la feinte Fatime, je vous ſupplie de ne pas exiger de moi une choſe à laquelle je ne puis conſentir ſans me détourner & me diſtraire de mes prières & de mes

exercices de dévotion. Que cela ne vous faſſe pas de peine, reprit la princeſſe, j'ai pluſieurs appartemens qui ne ſont pas occupés, vous choiſirez celui qui vous conviendra le mieux, & vous y ferez tous vos exercices avec la même liberté que dans votre hermitage.

Le magicien qui n'avoit d'autre but que de s'introduire dans le palais d'Aladdin, où il lui feroit plus aiſé d'exécuter la méchanceté qu'il méditoit, en y demeurant ſous les auſpices & la protection de la princeſſe, que s'il eut été obligé d'aller & de venir de l'hermitage au palais, & du palais à l'hermitage, ne fit pas de plus grandes inſtances pour s'excuſer d'accepter l'offre obligeante de la princeſſe. Princeſſe, dit-il, quelque réſolution qu'une femme pauvre & miſérable comme je le ſuis, ait faite de renoncer au monde, à ſes pompes & à ſes grandeurs, je n'oſe prendre la hardieſſe de réſiſter à la volonté & au commandement d'une princeſſe ſi pieuſe & ſi charitable.

Sur cette réponſe du magicien, la princeſſe en ſe levant elle-même, lui dit : Levez-vous & venez avec moi, que je vous faſſe voir les appartemens vuides que j'ai, afin que vous choiſiſſiez. Il ſuivit la princeſſe Badroulboudour ; & de tous les appartemens qu'elle lui fit voir, qui étoient très-propres & très-bien meublés, il

choisit celui qui lui parut l'être moins que les autres, en disant par hypocrisie qu'il étoit trop bon pour lui, & qu'il ne le choisissoit que pour complaire à la princesse.

La princesse voulut remener le fourbe au sallon aux vingt-quatre croisées, pour le faire dîner avec elle ; mais comme pour manger il eut fallu qu'il se fût découvert le visage qu'il avoit toujours eu voilé jusqu'alors, & qu'il craignit que la princesse ne reconnût qu'il n'étoit pas Fatime la sainte femme comme elle croyoit, il la pria avec tant d'instance de l'en dispenser, en lui représentant qu'il ne mangeoit que du pain & quelques fruits secs, & de lui permettre de prendre son petit repas dans son appartement, qu'elle le lui accorda. Ma bonne mère, lui dit-elle, vous êtes libre, faites comme si vous étiez dans votre hermitage ; je vais vous faire apporter à manger ; mais souvenez-vous que je vous attens, dès que vous aurez pris votre repas.

La princesse dîna, & la fausse Fatime ne manqua pas de venir la retrouver dès qu'elle eut appris par un eunuque qu'elle avoit prié de l'en avertir, qu'elle étoit sortie de table. Ma bonne mère, lui dit la princesse, je suis ravie de posséder une sainte femme comme vous, qui va faire la bénédiction de ce palais. A propos de ce pa-

lais, comment le trouvez-vous ? Mais avant que je vous le faſſe voir pièce par pièce, dites-moi premièrement ce que vous penſez de ce ſallon?

Sur cette demande, la fauſſe Fatime, qui pour mieux jouer ſon rôle, avoit affecté juſqu'alors d'avoir la tête baiſſée, ſans même la détourner pour regarder d'un côté ou de l'autre, la leva enfin, & parcourut le ſallon des yeux d'un bout juſqu'à l'autre; & quand elle l'eut bien conſidéré : Princeſſe, dit-elle, ce ſallon eſt véritablement admirable & d'une grande beauté. Autant néanmoins qu'en peut juger une ſolitaire, qui ne s'entend pas à ce qu'on trouve beau dans le monde, il me ſemble qu'il y manque une choſe : Quelle choſe, ma bonne mère, reprit la princeſſe Badroulboudour ? apprenez-le-moi, je vous en conjure. Pour moi, j'ai cru, & l'avois entendu dire ainſi, qu'il n'y manquoit rien; s'il y manque quelque choſe, j'y ferai remédier.

Princeſſe, repartit la fauſſe Fatime avec une grande diſſimulation, pardonnez-moi la liberté que je prens ; mon avis, s'il peut être de quelqu'importance, ſeroit, que ſi au haut & au milieu de ce dôme, il y avoit un œuf de roc ſuſpendu, ce ſallon n'auroit point de pareil dans les quatre parties du monde, & votre palais ſeroit la merveille de l'univers.

La bonne mère, demanda la princeſſe, quel oiſeau eſt-ce que le roc, & où pourroit-on en trouver un œuf? Princeſſe, répondit la fauſſe Fatime, c'eſt un oiſeau d'une grandeur prodigieuſe, qui habite au plus haut du mont Caucaſe, & l'architecte de votre palais peut vous en trouver un.

Après avoir remercié la fauſſe Fatime de ſon bon avis, à ce qu'elle croyoit, la princeſſe Badroulboudour continua de s'entretenir avec elle ſur d'autres ſujets; mais elle n'oublia pas l'œuf de roc, qui fit qu'elle compta bien d'en parler à Aladdin dès qu'il ſeroit revenu de la chaſſe. Il y avoit ſix jours qu'il y étoit allé; & le magicien qui ne l'avoit pas ignoré, avoit voulu profiter de ſon abſence. Il revint le même jour ſur le ſoir, dans le tems que la fauſſe Fatime venoit de prendre congé de la princeſſe, & de ſe retirer à ſon appartement. En arrivant, il monta à l'appartement de la princeſſe, qui venoit d'y rentrer : il la ſalua, & il l'embraſſa; mais il lui parut qu'elle le recevoit avec un peu de froideur. Ma princeſſe, dit-il, je ne retrouve pas en vous la même gaieté que j'ai coutume d'y trouver. Eſt-il arrivé quelque choſe pendant mon abſence qui vous ait déplu & cauſé du chagrin ou du mécontentement? Au nom de dieu, ne me le cachez pas, il n'y

a rien que je ne faſſe pour vous le faire diſſiper, s'il eſt en mon pouvoir. C'eſt peu de choſe, reprit la princeſſe, & cela me donne ſi peu d'inquiétude, que je n'ai pas cru qu'il rejaillît ſur mon viſage pour vous en faire appercevoir. Mais puiſque, contre mon attente, vous y appercevez quelqu'altération, je ne vous en diſſimulerai pas la cauſe, qui eſt de très-peu de conſéquence.

J'avois cru avec vous, continua la princeſſe Badroulboudour, que notre palais étoit le plus ſuperbe, le plus magnifique & le plus accompli qu'il y eût au monde. Je vous dirai néanmoins ce qui m'eſt venu dans la penſée après avoir bien examiné le ſallon aux vingt-quatre croiſées. Ne trouvez-vous pas comme moi qu'il n'y auroit plus rien à déſirer, ſi un œuf de roc étoit ſuſpendu au milieu de l'enfoncement du dôme. Princeſſe, repartit Aladdin, il ſuffit que vous trouviez qu'il y manque un œuf de roc, pour y trouver le même défaut. Vous verrez par la diligence que je vais apporter à le réparer, qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour l'amour de vous.

Dans le moment, Aladdin quitta la princeſſe Badroulboudour, il monta au ſallon aux vingt-quatre croiſées; & là, après avoir tiré de ſon ſein la lampe qu'il portoit toujours ſur lui, en

quelque lieu qu'il allât, depuis le danger qu'il avoit couru pour avoir négligé de prendre cette précaution, il la frotta. Auffitôt le génie fe préfenta devant lui. Génie, lui dit Aladdin, il manque à ce dôme un œuf de roc fufpendu au milieu de l'enfoncement, je te demande au nom de la lampe que je tiens, que tu faffes en forte que ce défaut foit réparé.

Aladdin n'eut pas achevé de prononcer ces paroles, que le génie fit un cri fi bruyant & fi épouvantable, que le fallon en fut ébranlé, & qu'Aladdin en chancela prêt à tomber de fon haut. Quoi miférable, lui dit le génie, d'une voix à faire trembler l'homme le plus affuré, ne te fuffit-il pas que mes compagnons & moi nous ayons fait toute chofe en ta confidération, pour me demander, par une ingratitude qui n'a pas de pareille, que je t'apporte mon maître & que je le pende au milieu de la voûte de ce dôme? Cet attentat mériteroit que vous fuffiez réduits en cendre fur le champ, toi, ta femme & ton palais. Mais tu es heureux de n'en être pas l'auteur, & que la demande ne vienne pas directement de ta part. Apprens quel en eft le véritable auteur. C'eft le frère du magicien afriquain, ton ennemi, que tu as exterminé comme il le méritoit. Il eft dans ton palais déguifé fous l'habit de Fatime la fainte

femme, qu'il a aſſaſſinée; & c'eſt lui qui a ſuggéré à ta femme de faire la demande pernicieuſe que tu m'as faite. Son deſſein eſt de te tuer; c'eſt à toi d'y prendre garde. Et en achevant ces mots, il diſparut.

Aladdin ne perdit pas une des dernières paroles du génie; il avoit entendu parler de Fatime la ſainte femme, & il n'ignoroit pas de quelle manière elle guériſſoit le mal de tête, à ce que l'on prétendoit. Il revint à l'appartement de la princeſſe; & ſans parler de ce qui venoit de lui arriver, il s'aſſit en diſant qu'un grand mal de tête venoit de le prendre tout-à-coup, & en s'appuyant la main contre le front. La princeſſe commanda auſſitôt qu'on fît venir la ſainte femme; & pendant qu'on alla l'appeler, elle raconta à Aladdin à quelle occaſion elle ſe trouvoit dans le palais, où elle lui avoit donné un appartement.

La fauſſe Fatime arriva; & dès qu'elle fut entrée: Venez, ma bonne mère, lui dit Aladdin, je ſuis bien aiſe de vous voir, & de ce que mon bonheur veut que vous vous trouviez ici. Je ſuis tourmenté d'un furieux mal de tête qui vient de me ſaiſir. Je demande votre ſecours par la confiance que j'ai en vos bonnes prières, & j'eſpère que vous ne me refuſerez pas la grâce que vous faites à tant d'affligés de ce

mal. En achevant ces paroles, il se leva en baissant la tête ; & la fausse Fatime s'avança de son côté, mais en portant la main sur un poignard qu'elle avoit à sa ceinture sous sa robe : Aladdin qui l'observoit, lui saisit la main avant qu'elle l'eût tiré, & en lui perçant le cœur du sien, il la jeta morte sur le plancher.

Mon cher époux, qu'avez-vous fait, s'écria la princesse dans sa surprise ? vous avez tué la sainte femme. Non, ma princesse, répondit Aladdin sans s'émouvoir, je n'ai pas tué Fatime ; mais un scélérat qui m'alloit assassiner, si je ne l'eusse prévenu. C'est ce méchant homme que vous voyez, ajouta-t-il, en le dévoilant, qui a étranglé Fatime que vous avez cru regretter en m'accusant de sa mort, & qui s'étoit déguisé sous son habit pour me poignarder. Et afin que vous le connoissiez mieux, il étoit frère du magicien afriquain votre ravisseur. Aladdin lui raconta ensuite par quelle voie il avoit appris ces particularités, après quoi il fit enlever le cadavre.

C'est ainsi qu'Aladdin fut délivré de la persécution des deux frères magiciens. Peu d'années après le sultan mourut dans une grande vieillesse. Comme il ne laissa pas d'enfans mâles, la princesse Badroulboudour, en qualité de légitime héritière, lui succéda, & communiqua

la puiſſance ſuprême à Aladdin. Ils regnèrent enſemble de longues années, & laiſsèrent une illuſtre poſtérité.

SIRE, dit la ſultane Scheherazade, en achevant l'hiſtoire des aventures arrivées à l'occaſion de la lampe merveilleuſe, votre majeſté, ſans doute, aura remarqué dans la perſonne du magicien afriquain, un homme abandonné à la paſſion démeſurée de poſſéder des tréſors par des voies condamnables, qui lui en découvrirent d'immenſes, dont il ne jouit point parce qu'il s'en rendit indigne. Dans Aladdin, elle voit au contraire un homme qui, d'une baſſe naiſſance, s'élève juſqu'à la royauté en ſe ſervant des mêmes tréſors qui lui viennent ſans les chercher, ſeulement à meſure qu'il en a beſoin, pour parvenir à la fin qu'il s'eſt propoſée. Dans le ſultan, elle aura appris combien un monarque bon, juſte & équitable, court de dangers & riſque même d'être détrôné, lorſque par une injuſtice criante, & contre toutes les règles de l'équité, il oſe par une promptitude déraiſonnable condamner un innocent ſans vouloir l'entendre dans ſa juſtification. Enfin elle aura eu horreur des abominations de deux ſcélérats magiciens, dont l'un ſacrifie ſa vie pour poſſéder des tréſors, & l'autre ſa vie & ſa reli-

gion à la vengeance d'un ſcélérat comme lui, & qui comme lui auſſi reçoit le châtiment de ſa méchanceté.

Le ſultan des Indes témoigna à la ſultane Scheherazade, ſon épouſe, qu'il étoit très-ſatiſfait des prodiges qu'il venoit d'entendre de la lampe merveilleuſe, & que les contes qu'elle lui faiſoit chaque nuit, lui faiſoient beaucoup de plaiſir. En effet, ils étoient divertiſſans & preſque toujours aſſaiſonnés d'une bonne morale. Il voyoit bien que la ſultane les faiſoit adroitement ſuccéder les uns aux autres, & il n'étoit pas fâché qu'elle lui donnât occaſion, par ce moyen, de tenir en ſuſpens à ſon égard, l'exécution du ſerment qu'il avoit fait ſi ſolemnellement de ne garder une femme qu'une nuit, & de la faire mourir le lendemain. Il n'avoit preſque plus d'autre penſée que de voir s'il ne viendroit point à bout de lui en faire tarir le fond.

Dans cette intention, après avoir entendu la fin de l'hiſtoire d'Aladdin & de Badroulboudour, toute différente de ce qui lui avoit été raconté juſqu'alors, dès qu'il fut éveillé, il prévint Dinarzade, & il l'éveilla lui-même, en demandant à la ſultane qui venoit de s'éveiller auſſi, ſi elle étoit à la fin de ſes contes.

A la fin de mes contes, ſire, répondit la

ſultane en s'écriant ſur la demande ! j'en ſuis bien éloignée; le nombre en eſt ſi grand, qu'il ne me ſeroit pas poſſible à moi-même d'en dire le compte préciſément à votre majeſté. Ce que je crains, ſire, c'eſt qu'à la fin votre majeſté ne s'ennuie & ne ſe laſſe de m'entendre, plutôt que je manque de quoi l'entretenir ſur cette matière.

Otez-vous cette crainte de l'eſprit, reprit le ſultan, & voyons ce que vous avez de nouveau à me raconter.

La ſultane Scheherazade encouragée par ces paroles du ſultan des Indes, commença de lui raconter une nouvelle hiſtoire en ces termes : Sire, dit-elle, j'ai entretenu pluſieurs fois votre majeſté de quelques aventures arrivées au fameux calife Haroun Alraſchid : il lui en eſt arrivé grand nombre d'autres, dont celle que voici n'eſt pas moins digne de votre curioſité.

Fin du dixième Volume.



TABLE DES CONTES,

TOME DIXIÈME.

MILLE ET UNE NUITS.

Fin de la Table.

